
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

MICHIGAN STATE LIBRARIES



3 1293 01839 9257

LIBRARY

Michigan State
University

RSFB

PERIODICAL

REMOTE STORAGE

PLACE IN RETURN BOX to remove this checkout from your record.
TO AVOID FINES return on or before date due.

DATE DUE	DATE DUE	DATE DUE

1/98 c:/CIRC/DateDue.p65-p.17

62

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

2^e Série, Tome XIII^e (62^e Volume)

1913



NANCY
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
PALAIS DUCAL
GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

1913

BULLETIN MENSUEL

DE LA

Société d'archéologie lorraine

ET DU

Musée historique lorrain

Treizième année. — 1913.

NUMERO 1. — JANVIER 1913

PROCÈS-VERBAL.

Mémoires : A. QUENAUDIT : Cachet cabalistique du Musée historique lorrain (*avec une figure.*) — Abbé PERNOT : Nouvelles découvertes au cimetière d'Andilly. — L. GERMAIN DE MAIDY : Un travail nouveau sur Mélusine. — L. G. DE M. : Une Joconde découverte à Nancy, vers 1845. — Actes de décès des sculpteurs Bagard. — H. ROY : Pierre tombale de dame Jake d'Apremont.

Chronique : E. R. : Un descendant de Pierre d'Arc.

Bibliographie.

NANCY

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

PALAIS DUCAL

GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

—
1913

Avis très importants

Afin de pouvoir figurer à l'ordre du jour des séances, tout travail envoyé par un membre de la Société devra être **entièrement** terminé, lisiblement écrit **sur le recto seul**, et accompagné de tous les dessins, cartes, croquis et documents nécessaires, de manière à ne pas retarder ni compliquer l'impression, si elle est décidée. Pour les travaux d'une certaine étendue, l'adjonction au manuscrit d'un résumé substantiel et dont la lecture pourrait au besoin donner aux auditeurs une idée suffisante du sujet traité, des développements et des conclusions du mémoire, est en outre **obligatoire**.

Il ne sera tenu aucun compte des manuscrits ne remplissant pas ces conditions.

Tout envoi d'argent (cotisation, prix des diverses publications et de la *Table alphabétique*) doit être **exclusivement** adressé au Trésorier de la Société, 16, rue de Serre, à Nancy.

BULLETIN MENSUEL

DE LA

Société d'archéologie lorraine

ET DU

Musée historique lorrain

2^e Série, Tome XIII^e (62^e Volume)

1913



NANCY

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

PALAIS DUCAL

GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

—
1913

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

13^e ANNÉE. — N^o 1. — JANVIER 1913.

Procès-verbal de la séance du vendredi 13 décembre 1912.

Présidence de M. Pierre Boré, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. Maurice Dieterlen, l'abbé Camille Galland et Robert Gérard ont adressé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. le chanoine Zabel, mort à Nancy, le 9 décembre, dans sa 76^e année.

Admissions.

MM. Thierry de Lambel, Georges Meyer et Raymond Schwab sont admis comme membres titulaires.

Présentation.

Est présenté en la même qualité : M. Augustin **Clausse**, instituteur honoraire à Sancy, par MM. Auguste Guyot, Lucien Hubert et Ferdinand de Spinette.

Ouvrages offerts à la Société.

Vic-sur-Seille, par Émile NICOLAS. Nancy, 1912, in-4 de 24 p., avec 28 ill. dans le texte et 3 pl. hors texte.

O mon âme ! par Hippolyte ROY. S. l. n. d., in-8 de 94 p.

Note sur deux fers à chevaux trouvés en Lorraine dans des gisements hallstattiens, par le comte J. BEAUPRÉ. Le Mans, 1912, in-8 de 10 p. avec 3 fig. dans le texte.

La maison d'Anneville de l'ancienne chevalerie lorraine, par Louis BOSSU. (Ext. de 11 p. in-8 du *B. S. A. L.*)

Lectures.

Le comte Jules BEAUPRÉ donne communication d'une *Contribution à l'étude du camp d'Affrique* ; la Société en vote l'impression dans ses *Mémoires*, et nomme, pour former la commission de revision, MM. Albert Grenier, René Martz et Auguste Poirot.

M. Edmond DES ROBERT lit une notice, destinée au *Bulletin*, qu'il a rédigée et complétée d'après un manuscrit du baron DE BRAUX, sur *Saint Amédée de Clermont, évêque de Lausanne, et la consécration de la cathédrale de Toul*.

M. Pierre Boyé achève la lecture du travail de M. Christian PFISTER sur *Les élections à Nancy et dans le département de la Meurthe sous le Consulat et le Premier Empire (1799-1815)*, travail destiné aux *Mémoires*. La Société en vote l'impression et nomme, pour former la commission de revision, MM. Alexandre de Roche du Teilloy, Fernand Loppinet et de Gironcourt.

MÉMOIRES

Cachet cabalistique du Musée historique lorrain.

La collection de sceaux du Musée lorrain possède un curieux cachet à inscriptions cabalistiques. Ce cachet, circulaire, n'est pas en bronze ordinaire, mais en un alliage de métaux qui doit sans doute reposer sur certaines formules magiques. Au revers, on voit, gravées en creux, les lettres I K, initiales probables du nom de son possesseur, et la date 1620.

M. Quenaidit, connu par de nombreux articles sur les sciences occultes dans le *Bulletin du Vieux Papier*, a bien voulu étudier notre sceau et nous donner l'interprétation de ses bizarres légendes.



Avant de tenter l'explication de ce cachet, je vais indiquer une de ses particularités, qui, j'en suis certain, intéressera non seulement les cabalistes-occultistes, mais aussi les amis des Beaux-Arts, et le Musée historique lorrain sera doublement heureux de posséder cette rare pièce.

Pour faciliter mon explication, je transcris les inscriptions circulaires :

Premier cercle. — x x x X X X ALGARTNA x x AMER-TETAIGAR x GAGERAM x ADAM x TE x GE x NP.

Deuxième cercle. — x HNA x IAMTETRAMGRAMATON x MICHELIEHO x GAR x A.

Troisième cercle. — x X IEAM x EMIERA x x WSIO x VALACTRA x IEMIER.

Au centre, un carré accosté d'une croix sur chacun de ses côtés. Ce carré contenant lui-même un autre carré portant au centre les lettres : I N R I, et autour : MEIHA ALEI avec une croix.

Or, si l'on veut bien consulter l'œuvre de Rembrandt et admirer une de ses eaux-fortes les plus célèbres, *Le docteur Faustus*, dont certaines épreuves hors pair figurent au Musée Dutuit, on voit le vieux docteur accomplissant une œuvre magique. Le célèbre magiste, penché sur sa table, regarde avec curiosité un pantacle lumineux qui se reflète sur un vitrail de son laboratoire (1).

Il est circulaire, au centre une croix avec I N R I, chaque lettre placée entre les branches du signe cruciforme comme sur notre cachet.

Les inscriptions des cercles sont :

Premier cercle. — x Algas Tna xxx Amrtet Algar.

Deuxième cercle. — x Dagiram x Adam x Te.

On se rendra facilement compte, en les comparant, de ce que les légendes des deux cachets ont d'identique, malgré quelques substitutions de lettres.

Rembrandt vivait de 1608 à 1669 ; notre cachet, étant de 1620, est bien de la même époque ; il était donc la reproduction d'un talisman connu et célèbre, que le grand artiste devait adopter quelques années plus tard pour

(1) On peut en trouver la reproduction dans le *Magasin pittoresque*, 1847, p. 393.

figurer à côté du plus populaire des occultistes allemands du xv^e siècle. Faust ne devait employer que des talismans de premier choix !

Tout talisman est basé sur la science des *analogies*, c'était la base de la science antique. Tout s'enchaînait grâce aux *correspondances*. Telle planète avait ses métaux, ses pierres, ses plantes, ses animaux, etc. Donc, suivant le genre de talisman à produire, le métal employé n'était pas indifférent. Puis il y avait la forme à donner, les signes à employer ; il devait être consacré suivant un rite voulu et employé dans des circonstances données, et enfin il était attribué à une personne. Généralement, et c'est ici le cas, les talismans métalliques étaient circulaires.

Le cercle, c'est l'Univers qui contient *Tout*, c'est le cercle magique qui encercle l'opérateur, ou des signes.

Les Ptolémée, et plus tard Dante, devaient nous rendre familiers les divers cercles ou mieux les sphères qui composaient le monde. Sur notre cachet, cette figuration par cercles avec inscriptions a même signification. On les a réduits à trois : le monde supérieur, l'inférieur (le nôtre), l'intermédiaire (l'astral des occultistes). Ils s'emboîtent, se pénètrent, de *trois* distincts forment *un Tout*.

Le carré, c'est la pièce cubique, maçonnique, qu'il faut tailler pour arriver à la perfection, c'est la terre intellectuelle. La croix, symbole universel et éternel, la divise avec le nom divin terrestre sur lequel nous reviendrons.

Ici, la croix peut aussi bien être prise dans un sens chrétien que dans un sens de vie universelle, comme cela avait eu lieu en Égypte, aux Indes, et la chose a une grande importance, car c'est grâce à cela que ces productions, qui, en somme, étaient cabalistiques, c'est-à-dire touchaient à la religion universelle, pouvaient librement circuler, car elles avaient l'estampille de Rome avec la croix et INRI.

L'année 1620 et toute cette époque est une phase des plus actives de l'histoire ; on était en pleine période de la guerre de Trente ans : Wallenstein guerroyait en Bohême, et si j'invoque ce nom, c'est qu'un talisman célèbre a appartenu à ce grand capitaine. Grâce à l'imprimerie, grâce à ce renouveau qu'on a appelé Renaissance, des penseurs, des savants répandaient leurs écrits et battaient en brèche les idées de l'époque. Mais il n'était guère prudent de dire ouvertement ce qu'on pensait, on risquait le bûcher, aussi bien à Rome qu'à Genève, et c'est de là que naquit dans les ouvrages de magie, d'alchimie, sur les talismans, les gravures, ce langage inintelligible à double et triple sens, ces rébus dont il faut avoir la clef.

A première vue, il dit des choses simples, enfantines, ou rien du tout ; ce sont de simples sons, mais si on cherche, on voit que dans cette apparence trompeuse se cachent des vérités profondes.

Pour rester sur le chapitre talisman, regardons ce que peuvent signifier ces noms barbares, mots sans suite et sans liaison apparente.

De tout temps l'homme a eu peur de la mort et a voulu s'en préserver, d'où naissance du talisman. Il a voulu acquérir la puissance, d'où double naissance du talisman.

Pour la consécration, il faut prononcer des mots à haute voix. Ce sont ces mots, débris des langages primitifs, qui se sont perpétués jusqu'à nous, en se transformant, en se mutilant pendant leur longue course. Le même mot, à la longue, en passant à travers des gosiers aux intonations très diverses, finit par devenir méconnaissable. A cela il faut ajouter les erreurs répétées des copistes ; les savants qui s'occupent de manuscrits connaissent les tourments que leur donnent ces erreurs. Regardez et jugez les textes de nos deux inscriptions, cependant de même époque et sûrement de même origine germanique. Il y a ALGAS dans

une contre Algas et Algar dans l'autre ; le TNA est accolé à un mot dans une, placé entre deux dans l'autre ; l'une porte AMERTET, l'autre Amrtet ; l'une GAGERAM, l'autre Dagiram.

En science magique, il est admis que c'est le son qui a de la valeur et non le sens. On peut comparer cela à une note musicale. Pour un musicien tout réside dans la partition, le livret l'occupe peu. On démontre que les sons ont un grand pouvoir créateur, c'est ce que la Bible exprime par les paroles qui accompagnent la création. La Parole c'est le Verbe qui crée. De même tout son imprime des vibrations qui peuvent s'enregistrer, qui forment une figure, les signes cabalistiques ne sont que les représentations de ces figures, tout cela pour indiquer que la science antique avait pressenti les découvertes de l'analyse moderne.

Je n'ai pas la prétention de défendre la magie, mais de tâcher de l'expliquer et de faire voir que, sous des apparences un peu ridicules, elle cache de profondes vérités, qu'il s'agit de découvrir.

Dans notre cas, l'aire du cercle se divise en quatre parties. Une première bande circulaire, qui contient des noms d'esprits aériens, une seconde les noms relatifs à Dieu, et la troisième encore des noms plus ou moins dénaturés d'esprits.

Pour bien faire saisir les invocations reproduites en abrégé sur ce genre de pantacle, je vais transcrire une partie du rituel usité.

Adjuration. — « Je vous adjure, ô vous tous, et vous appelle par le Trône d'Adonay, par Agios, Othéos, Ischyros, Athanatos, Paracletus, Alpha et Oméga, et par ces trois noms secrets Agla, On, Tétragrammon, que vous ayez à paraître sans délai pour accomplir ma volonté. »

Fin de l'exorcisme des esprits aériens : « Venez, venez

au nom d'Adonay, de Zabaoth. Adonay, Amoriam. Venez, venez! pourquoi tardez-vous? qui vous arrête? Hâtez-vous, Adonay, le roi des rois vous l'ordonne, El, Aty, Titeip, Azia, Hyn, Ien, Minosel, Achadan, Vay, Vaa, Ey, Haa, Eye, Exe, à Ell, El, El, El, Hy, Han, Han, Han, Va, Va, Va, Va. »

J'arrête cette littérature barbare. Cependant en examinant notre cachet, nous découvrirons quelques-uns de ces noms, parfois déformés, car ils ont passé par des gosiers germains et s'en ressentent (1).

ALGAR c'est l'équivalent d'AGLA et d'ALGAS (Pantacle de Faust). Nous le voyons dans les citations de conjurations; il figure en tête d'une foule de talismans. C'est l'invocation à un grand esprit, un des esprits par lesquels Dieu agit dans l'Univers. (Forme de la force universelle.)

Du reste toute la première ligne contient des invocations aux esprits.

Dans la seconde, nous voyons d'abord HNA, c'est une manière de prononcer le fameux OM, mot qui trouve son origine aux Indes et appartient à l'antiquité la plus reculée. Il se prononce aussi AUM. Toute la science mystique est fondée sur lui, toute la philosophie des respirations. C'est le souffle créateur universel. TETRAMGRAMMATON est une déformation de *Tétragrammaton*, mot qui signifie la Divinité, mot mystique et de grande puissance.

MICHEL, c'est l'ange Michaël, qui, avec son épée de feu, terrasse les méchants désignés par Dieu.

IEHO ou TEO, c'est le principe divin naturé, c'est le divin fait homme. C'est la cabale chaldéenne, renouvelée par

(1) Un simple exemple suffira : les Latins prononçaient l'u, ou. Les Allemands de même. Qu'un sorcier français entende un Allemand dire Dominus avec son accent, il transcrira Dominous. Ce simple exemple suffit à expliquer une foule d'autres déformations bien plus difficiles à comprendre.

l'école d'Alexandrie, continuée par les différentes sectes gnostiques. Les abraxas en sont les vestiges à consulter.

Les mots MEIHA, ALEI, du carré, ainsi que ceux de la troisième bande, sont comparables en partie aux expressions Ey, Haa, Ai, etc., des exorcismes, car ces mots sont variables et infinis.

On a peut-être beaucoup écrit pour interpréter ces mots qui sont plutôt des sons, et ce n'est que d'après des travaux, même récents, qu'on pourrait hasarder une explication, presque scientifique.

C'est aux Indes qu'il faut aller, c'est dans les traditions vieilles de bien des siècles qu'il faut fouiller. — Ces mots se remarquent par la voyelle qu'ils renferment, ils ont un son fondamental, et tous les langages humains ne peuvent employer que A. E. I. O. OU, avec leurs variantes.

Tous ces sons fondamentaux, modifiés par la manière dont on les émet, provoquent un ébranlement dans l'éther, après en avoir provoqué un musical dans l'air. L'oreille perçoit le second, mais le premier n'est perceptible qu'à un sensitif, un voyant, un sujet spécialement entraîné et préparé. Il voit des formes blanches ou colorées, animées, froides ou chaudes, il voit la matière ultime prendre forme, il aperçoit les formes vivantes et immatérielles s'agiter sous l'influence de ces paroles. En Occident, on a commencé à étudier la question sous le nom d'audition colorée, on a contrôlé ce qu'on appelle les formes-pensées.

Écrire sur la Magie, n'est pas se poser en champion des idées émises, c'est simplement présenter des théories qui, comme toute science, demandent à être contrôlées.

On est encore à se demander ce qu'est l'électricité, le magnétisme ; à plus forte raison, est-il difficile de se prononcer sur des questions bien plus fugitives qui confinent à la métaphysique.

La méthode hindoue est le contraire de la nôtre. Nous cherchons par une analyse intense à connaître le fond des choses ; l'oriental cherche au contraire à oublier, s'absorbe en lui, voit par les yeux de l'intérieur, et bâtit sur des visions réelles ou supposées, la synthèse de l'Univers. C'est curieux à dire, certains chercheurs l'ont entrevu et ce sera le lot des siècles futurs de le démontrer, mais les deux méthodes qui semblent se tourner le dos, aboutissent à un but unique.

Consultez toutes les traditions, lisez les relations de voyages très anciennes ou modernes, vous verrez que peuples blancs ou noirs, au Kamtchatka comme sur le Niger, tous emploient des incantations avec mots sans signification, presque identiques partout, et on en conclut que l'ancienne magie s'est partout transportée.

Pour revenir à notre figuration, il nous reste à examiner le carré traversé par une croix. Le carré c'est la terre. Les triangles sont l'esprit circonscrit dans la terre, emprisonné.

La croix symbolise les quatre éléments : feu, eau, air, terre. Comme il fallait avoir un sens chrétien toujours prêt, en ce temps, on pouvait dire : le carré c'est la terre, et la croix le signe de Rédemption.

Les quatre lettres I N R I, que l'on prétend être les quatre premières lettres de l'inscription placée au dessus du Christ (la partie latine), peuvent avoir cette signification, mais elles avaient aussi un autre sens dans toutes ces figurations magiques. C'était le grand Arcane. La clef s'en trouve dans le Tarot le livre d'Hermès, dont les lames devinrent les cartes du jeu de Tarot : -HIRAM-INRI- IOD-HE - VAU - HE.

Le TARO = TORA (la loi) = ROTA (la roue), la roue du Devenir.

INRI, c'est la parole des Rose-Croix et des catholiques ;

pour les uns c'est : *Igné Natura Renovatur Integra* ; pour les autres : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum* ; ce sont les pôles opposés, scientifique et religieux, physique et métaphysique, d'une même doctrine.

IOD - HÉ - VAU - HÉ, lettres hébraïques que l'on voit figurer dans le triangle qui signifie la Divinité, ont même signification. Répétition de deux lettres, même rapport entre les signes.

J'insiste un peu sur ces détails pour bien préciser comment une même figuration pouvait à la fois être très cabalistique, c'est-à-dire au moyen âge et même plus tard sentir le soufre de l'enfer, et cependant circuler très librement sous les apparences d'un vêtement très orthodoxe.

Vers cette époque (1609), avec privilège de l'empereur Rodolphe, daté de Prague, Henri Kunrath publiait son « Amphithéâtre de l'Eternelle Sapience Christiano-Kabbalistique, Divino-Magique, Physico-Chimique, Ter-tri-unocatholique ». Cet ouvrage allemand-latin fort célèbre renfermant des planches magiques à sens divers, indique suffisamment ce qu'était la science à cette époque ou plutôt comme la science ou les idées nouvelles étaient obligées de se maintenir abritées sous un masque qui n'était levé qu'aux seuls initiés.

Deux dernières questions se posent : à qui a pu appartenir ce cachet ? à quoi a-t-il pu servir ?

Les initiales I K ne sont pas suffisantes, je crois, pour aider à retrouver le nom de son premier possesseur.

Par contre, on peut affirmer que cette pièce est d'origine allemande. Les pays germaniques, au moment de la Réforme, inondèrent l'Europe de pièces, médailles satiriques, cabalistiques, anti-papistes. Les unes sont frappées, mais beaucoup, reproductions des premières, sont fondues. Elles ont un cachet qui les fait reconnaître. Le cachet du Musée Lorrain paraît avoir été fondu.

J'ajouterai seulement que les croix et signes employés entre les lettres, pouvaient aussi, en raison de leurs formes et de leur nombre, être marques de reconnaissance pour les membres d'une même Société, les Rose-Croix par exemple. De même, certaines lettres ont plus de saillie les unes que les autres ; sans l'affirmer, il se pourrait que ces lettres assemblées entre elles aient aussi une signification secrète ; c'est ce qu'on observe dans les chronogrammes.

Je crois qu'il y a peu de cachets cabalistiques de ce modèle, pour la bonne raison qu'un talisman doit être, je l'ai dit, fait avec une certaine substance et suivant un cérémonial rigoureux.

Or un cachet donnant des empreintes en relief ne peut être employé que sur la cire ou autre matière plastique ; au besoin la substance peut être recouverte d'un papier mince, et on a un sceau semblable au gaufrage que l'on obtient avec le timbre sec d'à présent.

C'était donc plutôt le cachet avec lequel un cabaliste célèbre devait sceller les écrits qu'il envoyait, les pantacles ou horoscopes qu'il délivrait afin d'en prouver l'authenticité.

A. QUENAIT.

Nouvelles découvertes au cimetière d'Andilly.

Nous avons déjà parlé (1), du cimetière mérovingien du Chaufour, sur le territoire d'Andilly (2), et nous terminions notre relation en avertissant le lecteur que si les Romains ont inhumé leurs morts au « Chaufour », les Barbares auront ensuite continué ; la coexistence de deux

(1) *B. S. A. L.*, 1911, p. 147.

(2) Meurthe-et-Moselle, arr. Toul, cant. Domèvre-en-Haye.

cimetières est donc très probable. Mais comme les sépultures à découvrir, et il y en a encore, n'ont pas dit leur dernier mot, il nous faut compléter cette notice et la préciser.

En mars 1909, une carrière ouverte au Chauffour, mettait à jour trois squelettes de guerriers mérovingiens, mais sans armes ni monnaies apparentes. — Le 11 novembre 1912, les fouilles reprises au même lieu, c'est-à-dire dans le « triangle » et à la pointe Nord, par M. Félicien Gauvillé, propriétaire du terrain, mirent à jour un quatrième squelette de grande taille, dont il ne restait que les plus gros ossements. Mais cette fois le mort tenait dans sa main droite étendue le long du corps, son « scramasax », grand poignard long de 0^m55 y compris la poignée, à lame large de 0^m05 épaisse au dos de 0^m005 pointue, tranchante d'un seul côté et encore résistante. Aux pieds du squelette était un petit vase en terre noire sans anses ni rebord ; il fut brisé et il ne nous en reste que des débris. Un os de la jambe, le tibia, mesure 0^m40 ; la tête du mort était orientée au Levant, elle affectait une forme plutôt allongée (dolichocéphale), la mâchoire puissante et les arcades sourcillères fort accentuées lui donnent un air farouche. Le caisson protecteur était comme toujours formé de pierres plantées de champ et recouvert de dalles arc-boutées. Aucune monnaie, mais des fragments de tuiles à rebords furent ramassés.

Le 22 novembre 1912, le même M. Gauvillé mettait de nouveau à découvert et toujours au Chauffour, trois autres squelettes mérovingiens, ce qui porte à sept le nombre d'individus de cette époque relevés au même lieu. Mais cette fois furent recueillis : un fragment de monnaie romaine en bronze avec inscription et effigie de l'époque de Constantin ; deux gros clous en fer forgé longs de 0^m09 et 0^m05 à pointe brisée, débris sans doute du

bouclier ; deux plaques en fer rouillé ornées l'une de quatre, l'autre de deux clous en bronze doré à tête ronde, débris d'agrafe ou fibule de baudrier ; et encore un petit objet d'ornementation d'un usage inconnu.

Des trois squelettes, deux orientés à l'Est, se touchaient par les pieds, puis s'écartaient en forme de V ; entre les branches de ce V, était étendu, la tête appuyée contre les pieds de ses compagnons d'armes, et un peu inclinée vers l'Est, un troisième squelette orienté à l'Ouest. C'est à ses pieds que furent trouvés les clous et débris d'agrafe etc. Un os de la jambe, le fémur, mesure de 0^m38 à 0^m40 ; une des trois têtes, très grosse, est plutôt ronde, les autres ont une boîte crânienne plus faible et semblent appartenir à des sujets plus jeunes ; les mâchoires possèdent toutes leurs dents, sauf celle du squelette du milieu, qui est en partie dégarnie.

Notre nécropole mérovingienne n'a pas encore livré tous ses secrets et nous réserve peut-être quelque surprise.

ABBÉ PERNOT.

Un travail nouveau sur Mélusine.

Au compte rendu de la séance tenue le 6 juillet 1911 par la Société historique de Château-Thierry, je lis :

« En parcourant le *Bulletin de la Société historique des Deux-Sèvres* (1), notre collègue, M. le capitaine Dürr, trouva, sous la signature de M. C. de Saint-Marc, le récit d'une légende du Poitou, non moins curieuse qu'ancienne,

(1) Ce Bulletin n'est pas reçu par la Société d'archéologie lorraine, non plus que par l'Académie de Stanislas.

dont se réclame la toute-puissante (1) famille des Lusignan. C'est la légende de Mélusine ; elle a été contée pour la première fois par Jean d'Arras en 1387, et ne serait elle-même qu'une transformation de la fable d'Echidna, la compagne d'Hercule, la femme à queue de serpent. En changeant de climat, elle a pris les allures d'un joli conte de fée (2) ».

Quelle que soit la valeur de la thèse soutenue, il m'a paru que ce travail est de nature à intéresser nos confrères : Mélusine figure dans les armoiries de différentes familles lorraines ou venues en Lorraine : la vieille tour de Ligny porte son nom à cause des Luxembourg. Chacun connaît la thèse de notre confrère M. Jules Baudot sur l'origine du roman de Jean d'Arras, origine qu'il rattache à la famille des comtes et ducs de Bar (3) ; on se rappelle aussi la discussion courtoise qui s'est produite à ce sujet dans notre *Bulletin* (4).

L. GERMAIN DE MAIDY.

(1) Ce qualificatif ne me paraît plus être applicable à la famille de Lusignan, qui n'a même pas pu empêcher des intrus de prendre son nom et certains de ses titres ou qualifications.

(2) *Annales de la Soc. hist. et archéol. de Château-Thierry*, année 1911, p. 13.

(3) Jules BAUDOT, *Les princesses Yolande et les ducs de Bar de la famille des Valois. Première partie, Mélusine*. Paris, 1900, gr. in-8°, xii et 395 pages. — Il convient peut-être de rappeler ici l'important ouvrage suivant, qui a été l'objet de vives controverses : Léo DESSAUVRE, *Le mythe de la Mère Lusine (Meurlusine, Merlusine, etc.)*, étude critique et bibliographique. Saint-Maixent, 1883, in-8°. — V. aussi, du même, *Une mélusine polonaise*, dans les *Mém. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest*, 1884, et *Notes sur la Mélusine*, dans le *Bull. de la même Société*, 1898, p. 204-234. Dans les mêmes *Mémoires* (1884, p. 369-385, et 1886, p. 51-140), M. l'abbé JARLIT a donné un article étendu, *Origine de la légende de Mélusine* ; mais il y remonte, d'une manière qui peut paraître excessive, jusqu'au paradis terrestre et au serpent tentateur d'Ève. — H. GAIDOUZ, dans sa regrettée revue *Mélusine*, ne pouvait manquer de s'occuper de la patronne ; v., entre autres articles, t. IV, p. 72, et n° du Cinquantenaire, 1894, p. 73 et suiv.

(4) Année 1906, p. 240-249, et 1907, p. 57-64.

Une « Joconde » découverte à Nancy vers 1845.

Le *Bulletin de la Société archéologique du Gers* (2^e trim. 1912) renferme une très belle photogravure représentant « une copie ou une réplique de la *Joconde* du Louvre », dont la disparition a fait tant de bruit il y a deux ans. Ce portrait est peint non sur bois, mais sur toile, et se trouve au château de l'Isle-de-Noé, appartenant au comte de Noé, neveu de Cham (Amédée de Noé), le célèbre caricaturiste.

L'histoire de cette *Joconde*, dit l'auteur de l'article, est « malheureusement très brève. Elle fut trouvée vers 1845 ou 1846, à Nancy, bouchant la fenêtre d'un grenier, couverte de poussière, par le comte William de Noé, chef d'escadron au 1^{er} hussards, oncle de notre confrère » (1).

Cette découverte a-t-elle laissé des souvenirs à Nancy ? Il serait intéressant de le savoir.

L. G. DE M.

Actes de décès des sculpteurs Bagard.

Notre confrère M. Émile Krantz veut bien nous adresser une copie des actes de décès de ces deux artistes, actes qu'il a trouvés aux Archives de la ville de Nancy, dans le registre GG. 37, concernant la paroisse Saint-Sébastien. La découverte est intéressante, car la date de leur mort n'était pas exactement connue : Lucien Wiener, dans sa note :

(1) R. PAGEL, *La Joconde du château de l'Isle-de-Noé*, dans la Revue citée, p. 182-183, planche.

Sur les sculptures en bois attribuées à Bagard (1), dit que César Bagard est mort à Nancy vers 1709, que Toussaint Bagard est mort à Nancy vers 1712.

Acte n° 2204 ; 10 mars 1707. « Le sieur César Bagard, sculpteur, à 83 ans, veuf de Claude Biquelet, aux Minimes, décédé de catarre. Extrême onction. »

Acte n° 4157 ; 22 janvier 1711. « Le sieur Toussaint Bagard, sculpteur, époux de demoiselle Anne-Christine Hussart, à 57 ans, muni des sacrements de pénitence et d'extrême onction. Aux Minimes. »

Ainsi le père et le fils sont morts à quatre ans seulement d'intervalle, et ont été enterrés tous deux dans la chapelle des minimes, actuellement chapelle du Lycée. La célébrité du père, César, est plus grande que celle de son fils Toussaint, mais celui-ci est mort encore jeune avant d'avoir produit tout ce qu'il pouvait donner.

Pierre tombale de dame Jake d'Apremont.

A Rocquigny, canton de La Capelle, arrondissement de Vervins, Aisne, était une abbaye de religieuses cisterciennes, fondée en 1136 par Barthélemy, évêque de Laon, — lequel avait accueilli saint Norbert, et fondé avec lui Prémontré (2), — l'abbaye aujourd'hui ruinée de Montreuil. Plusieurs pierres tombales ont été découvertes, dont celle-ci : une dalle sans personnage, avec deux écus vers le milieu du champ : à gauche, celui des Apremont, *de gueules à la croix d'argent* ; à droite, celui des Rozoy, *d'argent à trois roses de gueules*. Une inscription gothi-

(1) *J. S. A. L.*, 1874, p. 119-129 ; cf. spécialement aux p. 121 et 122.

(2) Prémontré, Aisne, arr. Laon, cant. Coucy-le-Château.

que, d'un joli délié, encadre cette pierre. On lit en lettres capitales :

CI : GIST : DAME : JAKE :

QVI : FV : NONE : DE : CEENS : ET : DE : FELINES : FILLE : (1)

MONSEGNEVR : GOBERT :

DASPREMOT : Q^I : F^V : MOINE : DE : VILLERS : PE : ET : PLEVR (2)

Gobert, VI^e du nom, seigneur d'Apremont en Lorraine (3) et d'Apremont-les-Rozoy (4), vivait en 1223. Il avait épousé Julienne, fille de Roger, seigneur de Rozoy, laquelle lui avait apporté en dot la terre d'Apremont. Il se croisa en 1228 et se retira en 1239 au monastère de Villers. Il eut pour enfants : Geoffroy ; Gobert ; Jean, prévôt de Montfaucon (6) ; Guy, seigneur de Rubigny (5) ; Jeanne, femme de Simon III, comte de Sarbrück ; Jacqueline, la nonne de Montreuil ; et deux autres filles.

(D'après : *La Thiérache*, recueil de documents historiques, publié par la Société archéologique de Vervins, 1872, p. 37.)

H. Roy.

CHRONIQUE

Un descendant de Pierre d'Arc.

On vient de lire dans les journaux que « Monseigneur Touchet, évêque d'Orléans, a célébré dernièrement, chez les Petites Sœurs des pauvres, les noces d'or d'un vénérable couple. Le mari, me-

(1) Felines, vraisemblablement Flines-l'Abbaye, Nord, arr. et cant. Douai.

(2) Villers, peut-être Villers-en-Brabant ou Villers-les-Moines (?), près Villers-Cotterets, Aisne, arr. Soissons, ch.-l. cant.

(3) Apremont, Meuse, arr. Commercy, cant. Saint-Mihiel.

(4) Apremont, Aisne, arr. Laon, cant. Rozoy-sur-Serre.

(5) Montfaucon, Meuse, arr. Montmédy, ch.-l. cant.

(6) Rubigny, Ardennes, arr. Rethel, cant. Chaumont-Porcien.

nuisier de son état, s'appelle Jules du Lys, et descendrait authentiquement d'une fille de Pierre d'Arc, le propre frère de Jeanne.

Il aurait encore en sa possession d'intéressants parchemins, en outre l'acte de décès de son arrière-grand-père, messire François-Pantaléon du Lys, écuyer, ancien capitaine en second des grenadiers du Royal-Lorraine..... »

D'après l'ouvrage de MM. de Bouteiller et de Braux (1), il s'agirait ici d'un descendant de François-Pantaléon Noël du Lys (1708-1785), l'officier ci-dessus nommé. Les Noël descendaient de la famille du Lys par les Marchal et les Hordal ; Helvide du Lys, mariée en 1467 à Étienne Hordal, était fille de Pierre du Lys que les documents officiels donnent comme le troisième frère de la Pucelle d'Orléans ; or, à la suite de la découverte d'une enquête faite à Domremy en 1502, au sujet de la succession de Jean du Lys, fils de Pierre du Lys et de Jeanne Baudot, sa femme, décédé sans hoirs directs, il est établi qu'il n'avait ni frère, ni sœur !

Quelle créance ajouter aux documents postérieurs qui font de Jean du Lys, échevin d'Arras, et de ses trois sœurs — on en a même inventé une quatrième depuis peu, — les enfants issus d'un second mariage de Pierre du Lys avec une certaine Jeanne de Prouville. Voici d'ailleurs comment les savants auteurs dont nous extrayons ce qui précède, expliquent ces faits, en apparence contradictoires : « Nous n'avons aucune sorte de raison pour mettre en doute que Jean du Lys, échevin d'Arras, et ses trois sœurs aient été les enfants de Pierre du Lys..... Nous admettons Pierre du Lys comme auteur commun de l'échevin d'Arras et de ses sœurs, mais nous ne croyons pas que ce Pierre ait été le chevalier du Lys, dernier frère de la Pucelle, mort à Orléans en 1467. »

Ce Pierre du Lys pourrait être un petit-fils de Jacquemin du Lys, frère aîné de Jeanne, duquel on ne connaît à peu près rien.

E. R.

(1) DE BOUTEILLER et DE BRAUX, *La famille de Jeanne d'Arc*. Paris, A. Claudin, 1879, in-12.

BIBLIOGRAPHIE

— On peut signaler aux amateurs d'art lorrain et aux historiens de la Lorraine l'article consacré par M. Henry Roujon, dans le numéro de Noël de l'*Illustration*, aux *Miniatures et miniaturistes* ; l'élégant et savant critique, passant en revue les délicates peintures de ce genre, qui ont figuré à la récente Exposition de Bruxelles, *réserve un laurier spécial* aux artistes lorrains. Il mentionne et étudie assez longuement François Dumont, de Lunéville (1751-1831) ; J.-B.-Jacques Augustin (1759-1832), originaire de Saint-Dié, qui sut mettre une si judicieuse psychologie dans ses œuvres, et sa femme Pauline Ducruet ; J.-B. Isabey (1767-1855), cet aventureux et énergique Nancéen qui fut tour à tour le peintre attitré des révolutionnaires et des souverains. De magnifiques reproductions en couleurs complètent cet article ; on y trouvera le portrait de M^{lle} Duchesnois, de la Comédie-Française, par Augustin, qui appartient présentement à M. E. Stern ; on y admirera une dizaine de miniatures de J.-B. Isabey : M^{me} Quénens (collection Coblentz), Stéphanie, grande-duchesse de Bade (collection de la princesse Festeties), le maréchal Ney (collection du prince de la Moskova), Jérôme Bonaparte (collection de M^{me} de Flotow), Marie-Louise d'Orléans, reine des Belges (collection du duc de Vendôme), M^{me} Lætitia, Napoléon I^{er}, Marie-Louise (collection Bernard Franck). Enfin Dumont y figure pour un portrait d'homme de la collection Louis Languest, et pour « une Française en coquette et simplette toilette bourgeoise », dont M. Doistan a prêté l'image au Musée du Louvre.

R. HARMAND.

— Les lecteurs du *Bulletin* n'ont pas perdu le souvenir du rapport si complet et si persuasif présenté par notre confrère M. BEAUPRÉ, au nom de la Commission des fouilles, et qui a été imprimé dans le *Bulletin* de 1911, p. 65 et ss. Ce rapport examinait et commentait un projet de loi présenté par le Gouvernement à la Chambre des députés, et qui avait pour objet de réserver à la France les objets anciens trouvés dans son sol, en particulier les objets préhistoriques qui passent trop souvent à l'étranger. Voici qu'un savant fort connu, M. Henri de VARIGNY, reprend la question : sous le titre *Le pillage du trésor préhistorique*, il signale des faits scandaleux, et présente des arguments nouveaux dans le *Journal des Débats* du 19 déc. 1912.

Un préhistorien français, le Dr G. Lalanne, faisait des fouilles très fructueuses à Laussel, en Dordogne ; un ouvrier à sa solde réussit à soustraire un bas-relief de l'époque aurignacienne, représentant une femme nue et d'une stéatopygie accusée, et le vendit 25 000 fr. (nous disons bien vingt-cinq mille francs), à un savant allemand agissant pour le compte d'un musée de Berlin où l'objet se trouve maintenant. L'agent allemand a-t-il incité l'ouvrier à commettre le détournement, ou bien a-t-il accepté d'acquérir l'objet déjà détourné ? On ne le sait pas au juste, mais, de toutes façons, il a fait preuve d'une belle absence de scrupules, et, comme le disait il y a un an M. Beaupré, il est urgent qu'une loi réprime de tels actes.

Car ces actes sont contraires, non seulement à toute honnêteté, mais aussi aux intérêts les plus certains de la science. « Il faut remarquer, dit en effet M. de Varigny, que l'immixtion du commerce, légal ou illégal, dans la préhistoire, est une chose des plus fâcheuses. En réalité, toute pièce commerciale est une pièce suspecte, discréditée. Comme elle ne vaut commercialement que par sa date, tout commerçant a intérêt à attribuer aux pièces qu'il veut vendre la date qui lui donne le plus de valeur : la tentation est dangereuse. Et la conséquence scientifique désastreuse. Si nous attribuons une valeur scientifique aux trouvailles des préhistoriens, c'est parce que nous savons la valeur intellectuelle et morale des chercheurs, parce que nous savons qu'ils ne nous trompent pas. Nous ne savons rien de pareil des marchands, nous savons même que leur intérêt est de nous tromper, de vendre une pièce venant d'ici comme venant de là ; d'attribuer telle origine à des restes qui en ont telle autre, et ainsi de suite. Aussi les pièces commerciales sont-elles à juste titre suspectes et très suspectes. » Et plus loin : « L'Allemagne qui s'intéresse beaucoup à la préhistoire est très mal pourvue de stations préhistoriques. L'homme primitif ne s'y plaisait déjà pas. De là une pénurie considérable de pièces. Et celles-ci souvent sont mal datées ; tel est le cas pour les crânes de Canstatt, d'Eguisheim et de Néanderthal. Dans ces conditions, on conçoit que les Allemands jettent des regards de convoitise sur nos stations, si nombreuses, si variées, et grâce aux préhistoriens français, correctement et honnêtement datées et fouillées. » Nous nous arrêtons ici, car il faudrait tout citer dans cet article d'un haut intérêt.

E. D.

— Dans la *Revue historique* de janv.-févr. 1913, p. 62-93, est un article de M. L. LEVILLAIN sur *La succession d'Austrasie au*

VII^e siècle, histoire de ce royaume depuis la mort de Sigebert III en 656 jusqu'à 680.

— Dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* d'oct.-déc. 1912, p. 914-915, M. Edmond ESTRÈVE publie et commente une lettre adressée de Paris, le 7 nov. 1833, par Guilbert de Pixérécourt à Sansonetti, conseiller à la Cour royale de Nancy : il s'informe des ouvrages relatifs à l'histoire de Nancy, curiosité rare et méritoire pour l'époque.

— Dans le *Correspondant* du 10 oct. 1912, p. 180-184, est un article de M. Émile HINZELIN, *L'art de se servir d'un député (d'après une correspondance inédite)* : il s'agit de Jean-Joseph Paillet, élu député de Verdun en 1791, et que ses électeurs chargent des commissions les plus diverses et les plus étranges ; ces traits de mœurs politiques sont curieux, amusants même ; ils avaient déjà été rapportés tout au long par M. Émile FRANCESCHINI dans *le Pays lorrain et le Pays messin* de 1911, p. 527-534, au cours d'une étude plus étendue sur Paillet. E. D.

— Dans le *Bulletin archéologique* du Comité des travaux historiques, 1912, p. xciii-xcv, il est question de fers à cheval à clous trouvés par notre confrère M. J. BEAUPRÉ, dans les stations hallstattiennes de la Voivre, près de Haroué, et du Camp d'Affrique, près de Messein ; cette trouvaille a d'autant plus de portée que beaucoup d'auteurs ne croient pas la ferrure antérieure à notre ère, ou même au xii^e siècle, dit l'un d'eux.

— Parmi les ouvrages provenant de la bibliothèque du grand séminaire de Nancy, qui sont entrés récemment aux Archives de Meurthe-et-Moselle, est l'*Histoire généalogique de la maison de France*, par Scévole et Louis de SAINTE-MARTHE, Paris, 1628, 2 in-fol. Sur le titre de cet ouvrage sont tracés à la plume deux ex-libris qu'il importe de relever : tout en haut « Du couvent des P. Minimes de Nancy » ; tout en bas « Je suis à Jean Callot, hérault d'armes de Son Altesse ».

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

TARIF

des tirages à part pour les membres de la Société

La feuille in-8°, sur papier carré collé, 10 kil., tirée à 100 ex., sans nouvelle mise en pages.	8 »
Avec nouvelle mise en pages	10 »
La même feuille tirée seulement à 50 ex.....	6 »
La demi-feuille tirée à 100 ex.....	5 50
Avec mises en page nouvelle.....	6 50
La même, à 50 ex	5 »
Les couvertures imprimées sur papier raisin de couleur, le 100.....	5 50
Les 50 couvertures.....	4 50
Le brochage d'une feuille tirée à 100 ex.....	1 50
— de 2 feuilles.....	2 »
— de 3 feuilles.....	2 50
— de 4 feuilles.....	3 »

*Les corrections d'auteur sont comptées à raison de
75 centimes l'heure.*

Pour ces tirages à part, on est prié de s'entendre directement et exclusivement avec l'imprimeur.

BIJOUTERIE & ORFÈVREURIE

FABRIQUE

DE

BIJOUTERIE & BRONZE D'ART

Orfèvrerie Artistique

DAUBRÉE

Nancy — Rue St-Dizier, 2

Paris — Rue Vieille du Temple, 132

BIJOUX LORRAINS

DRAGÉES BRAQUIER

VÉRITABLES

DRAGÉES DE VERDUN

SANS RIVALES

Dragées tendres, friables — Parfums exquis — Nuances séduisantes

Usine modèle du Château de Coulmier, 60.000 mètres carrés
MAISON FONDÉE EN 1783

BREVETÉE S. G. D. G., en France et à l'Etranger

RÉPUTATION UNIVERSELLE

L. BRAQUIER, Verdun-sur-Meuse

Fournisseur Breveté de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges.

Les plus hautes récompenses aux Expositions

MEMBRE DU JURY

Liège 1905, Nancy 1909, Londres 1910, Bruxelles 1910

SPÉCIALITÉS

POUR BAPTÊMES, MARIAGES, FÊTES, CADEAUX
OBUS "BRAQUIER" EXPLOSIBLE — BOUQUETS EN DRAGÈSE
SURPRISES POUR DESSERTS — NOUVEAUTÉS

Envoi franco du Catalogue illustré (Téléphone 3)

BULLETIN MENSUEL

DE LA

Société d'archéologie lorraine

ET DU

Musée historique lorrain

Treizième année. — 1913.

NUMÉRO 2. — FÉVRIER 1913

FÉLICITATIONS.

PROCÈS-VERBAL.

Mémoires : René HARMAND et Paul MARICHAL : Notes de toponymie lorraine : Nabécor. — L. GERMAIN DE MAIDY : Ex-libris aux armes des familles de Bourgogne et Ganot.

Chronique : Vœux de nouvelle année.

Bibliographie.

Musée historique lorrain : Dons. Acquisitions.

NANCY

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

PALAIS DUCAL

GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

1913

Avis important

Afin de pouvoir figurer à l'ordre du jour des séances, tout travail envoyé par un membre de la Société devra être **entièrement** terminé, lisiblement écrit **sur le recto seul**, et accompagné de tous les dessins, cartes, croquis et documents nécessaires, de manière à ne pas retarder ni compliquer l'impression, si elle est décidée. Pour les travaux d'une certaine étendue, l'adjonction au manuscrit d'un résumé substantiel et dont la lecture pourrait au besoin donner aux auditeurs une idée suffisante du sujet traité, des développements et des conclusions du mémoire, est en outre **obligatoire**.

Il ne sera tenu aucun compte des manuscrits ne remplissant pas ces conditions.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

13^e ANNÉE. — N^o 2. — FÉVRIER 1913.

Notre Société a la satisfaction flatteuse de compter au nombre de ses membres M. Raymond Poincaré.

Aussitôt connu le vote de l'Assemblée nationale du 17 janvier, le Bureau s'est donc fait un devoir d'envoyer au nouveau Président de la République cette dépêche :

« Monsieur Raymond Poincaré, président élu de la République française, Paris.

« Le Bureau de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain vous prie, Monsieur le Président, de vouloir bien agréer, entre tant d'autres qui vous parviennent, ses plus vives et plus respectueuses félicitations.

« Heureux et fiers de l'élévation à la première magistrature du pays d'un compatriote illustre, pourrions-nous oublier la visite que, le 28 juillet dernier, il daignait faire au Palais ducal ? Permettez-nous, Monsieur le Président,

en cette heure historique, d'évoquer avec reconnaissance un souvenir si honorable pour nous. — Le Président : Pierre Boyé. »

M. Raymond Poincaré a répondu de la façon suivante :

« Monsieur le Président de la Société d'archéologie et du Musée historique lorrain, Nancy.

« Monsieur le Président,

« J'ai été très touché des termes du télégramme que vous m'avez adressé, et je vous prie d'être mon interprète auprès des membres de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain pour leur transmettre mes plus vifs remerciements.

« Recevez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération très distinguée.

« POINCARÉ. »

Procès-verbal de la séance du vendredi 10 janvier 1913

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. Georges Meyer et Raymond Schwab ont envoyé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

La Société archéologique de Tarn-et-Garonne a fait parvenir, comme d'habitude, ses vœux en vers latins. M. Alexandre de Roche du Teillo, notre savant confrère, veut bien, comme les années précédentes, se charger de répondre de même.

La Société d'archéologie de Bruxelles, qui a reçu le

titre de Société royale, invite nos confrères à une séance solennelle à l'occasion de ses fêtes jubilaires (séance remise du 13 décembre au 26 janvier, à cause de la mort de Madame la Comtesse de Flandre), et offre des cartes d'admission aux places réservées.

M. le Président dépose sur le bureau une plaquette éditée en souvenir de l'inauguration solennelle du Musée historique lorrain le 28 juillet 1912, et qui contient, en plus d'un compte rendu détaillé de la cérémonie, des vues des nouvelles salles et un plan du Palais ducal en 1912, montrant l'extension progressive du Musée et ses agrandissements à venir ; la couverture artistique est l'œuvre de M. Georges Demeufve. Cette plaquette sera mise en vente au profit du Musée.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M^{lle} Camille Bailly, membre perpétuel, décédée à Nancy, le 26 décembre, dans sa 80^e année ; et de celui de M. Henri de Dartein, ancien conseiller de préfecture, mort à Nancy, le 30 décembre, dans sa 66^e année.

Distinctions honorifiques.

M. le médecin-inspecteur Schneider vient d'être promu commandeur de la Légion d'honneur.

M. René Martz, président de chambre, conservateur au Musée historique lorrain, a été nommé chevalier du même ordre ; M. le Président, en son nom et au nom de tous nos confrères, adresse au nouveau chevalier, présent à la séance, ses plus cordiales félicitations.

M. Albert Grenier a soutenu avec succès ses thèses pour le grade de docteur ès lettres.

Admission.

M. Augustin Clausse est admis comme membre titulaire.

Présentation.

Est présenté en la même qualité : M. Louis-Victor **Royer**, instituteur en retraite à Villette, par MM. Théophile Collignon, le docteur Émile Coliez et Pierre Boyé.

Ouvrages offerts à la Société.

La lutherie lorraine et française depuis ses origines jusqu'à nos jours, par Albert JACQUOT. Nancy, 1912, 1 vol. gr. in-8 de xvi-356 p., avec 40 pl. hors texte et nombreuses fig. dans le texte.

Quellen und Studien zur Genealogie. — Die Ahnenproben der Mainzer Domherren, par Otto FORST. Vienne et Leipzig, 1913, 1 vol. in-12 obl. de viii p., ccxiii tableaux et 80 p.

Monsieur saint Eucaire de Liverdun et les martyrs de Pompey, par L. BIGOT. Nancy, 1912, in-8 de 34 p.

La préhistoire en Lorraine. Discours de réception à l'Académie de Stanislas, par Louis SCHAUDEL. Nancy, 1912, in-8 de 32 p.

Lectures.

M. LÉON GERMAIN DE MAIDY lit une communication sur : *Les marques dites au « Quatre de chiffre »*, destinée au *Bulletin*.

M. Pierre Boyé lit, pour MM. Fernand LEMAIRE et Pol SERRIÈRE, leur étude sur : *Foug, ses premiers possesseurs, son château* ; ce travail, destiné au *Bulletin*, est un chapitre de l'*Histoire de Foug*, par les mêmes.

M. Louis SCHAUDEL lit un compte rendu des travaux du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, de Genève en 1912 ; ce compte rendu sera inséré au *Bulletin*.

M. Pierre Boyé lit la première partie du mémoire de M. DIETERLEN, intitulé : *Notice sur le Fonds lorrain aux Archives de la Maison et de la Cour, à Vienne*.

MÉMOIRES

Notes de toponymie lorraine : Nabécor.

I

C'est en matière d'étymologie surtout que la méthode objective, purement historique, est de règle absolue. Tous les philologues le savent, mais combien encore se laissent entraîner à des inductions fausses, par excès d'imagination, ou parce qu'ils n'ont pu remonter au fait primitif, qui devait servir de fondement à leur étude ! Le domaine plus restreint de l'étymologie des noms de lieux, ou, pour mieux dire, de la toponymie, ménage aux chercheurs des surprises et des difficultés non moins pénibles. Nous allons en fournir un exemple, en étudiant le nom de Nabécor, qui a été donné à un quartier et à une rue, l'un et l'autre très connus, de la ville de Nancy. On trouve la description et l'histoire de ce quartier dans le tome II de *l'Histoire de Nancy*, de M. Pfister (1).

1. — Ce nom de Nabécor a souvent attiré l'attention des érudits ; mais les étymologies qu'ils ont proposées sont parfois singulières. C'est ainsi que l'abbé Marchal rattachait Nabécor à Ambecoste qui figure, il est vrai, dans une lettre patente du duc Antoine, du 9 septembre 1532 (2) ; mais il faut tout d'abord remarquer, avec M. Pfister, que ce document est d'une date assez récente (3). « Ambescoste,

(1) CHR. PFISTER, *Histoire de Nancy*, t. II, p. 986 et ss. — Voir aussi dans *M. S. A. L.*, 1858, la *Notice* de l'abbé MARCHAL *sur le faubourg et la paroisse Saint-Pierre de Nancy*, p. 1-55, particulièrement p. 34-36.

(2) Abbé MARCHAL, *J. S. A. L.*, 1869, p. 206, *Origine probable du nom de Nabécor, donné à un canton du faubourg Saint-Pierre de Nancy*.

(3) Arch. de M.-et-M., B. 21, f° 11. — Cf. PFISTER, t. II, p. 987.

déclare l'abbé Marchal, est, selon moi, un mot patois des environs de Nancy, il est la réunion de plusieurs mots et signifie : « en bas de la côte », parce que relativement à la position de Saurupt et de ses dépendances placées sur une colline, les terrains de *Ambescoste* sont au bas de cet ancien domaine, mais ce mot est mal orthographié. Nous n'avons pas dans la langue française de syllabe gutturale pour exprimer le mot patois lorrain *bech*, en bas, au-dessous, la langue allemande possède plusieurs mots qui représentent parfaitement notre syllabe patoise ; c'est *becher*, gobelet, et les dérivés de *becher*. Nos ancêtres n'ayant pas de signes pour figurer le mot patois *bech*, ils l'ont écrit *bes* ; de là *ambes*, en bas ; le reste du mot qui finit par *coste*, n'a pas besoin d'explication, il est très clair ; quant à la lettre N qui devra précéder *Ambescoste*, comme je le crois, pour former *Nambescoste*, *Nabecort* ou *Nabécor*, je fais remarquer que dans les anciens écrits, il n'est pas rare de voir la syllabe *am*, *en*, précédée de la lettre N. » (1)

Nous croyons inutile d'insister sur une explication confuse qui s'appuie sur un texte trop récent, et que l'on peut hardiment, si l'on se place au point de vue philologique, qualifier de pure fantaisie. *Ambescoste* n'est en aucune façon *Nabecor*.

2. — D'autres hypothèses seraient sans doute plus vraisemblables. On pourrait, si l'on se contentait de la méthode inductive et de l'hypothèse, voir dans la première partie du mot le nom propre d'homme *Naber*, d'origine germanique, qui se rattache à une série de vocables indo-européens, tels que le sanscrit *nab-bih* (= moyeu), l'ancien haut-allemand *naba* (= moyeu), l'anglo-saxon *nafu* (même sens), sans parler des autres langues, comme le

(1) Nous arrêtons ici la citation, les exemples que donne l'abbé Marchal, *nallirent à Dieu* et *naurez assez* ne s'appliquant même pas au cas qu'il étudie.

latin, qui ont supprimé la consonne initiale et modifié le sens : *umbo*, *umbilicus*. L'imagination du chercheur concevra très facilement un Germain du nom de Naber ou mieux Nabert, avec l'accent sur cette dernière syllabe ; il songera aux nombreux saints du nom de Nabor — les hagiographes en distinguent quatre — et particulièrement à celui dont les reliques, transportées d'Italie au monastère d'Hilariacum, en 765, ont fait donner à la petite ville bâtie autour du couvent, le nom de Saint-Avold. Il trouvera même un appui à son hypothèse dans la forme d'un lieu dit : *Aux Nabès*, appartenant à la commune de Grosmagny et au canton de Giromagny, dans le territoire de Belfort (1). Sur quoi le chercheur, très heureux d'observer une analogie marquée entre cette forme de *Nabès* et celle de *Nabé* ou *Nabex* du mot *Nabescort*, se croira — bien à tort, nous allons le voir, — en possession de la vérité.

Une difficulté subsisterait. Comment admettre que le second élément qui, dans ce cas, serait par hypothèse *cortem*, aurait donné *cort* et non *court* ? En général O entravé, tonique, provenant du latin O long ou U bref tend de plus en plus vers OU ; *ruptam* donne *route* ; *muscam*, *mouche* ; *turrem*, *tour* ; *cortem*, *cour*. Sans doute la graphie OU a d'abord été fort rare, et bien souvent ce son fut rendu par O, faute de mieux (2). Mais le vocable que nous étudions ne semble pas être de ceux qui dormirent longtemps dans des chartes antiques ; il est douteux que des copistes et des cartographes se soient appliqués à conserver une forme pour ainsi dire cristallisée ; ils ont dû la cueillir, toute vivante, sur les lèvres de leurs contemporains.

(1) La 2^e édition du *Topographisches Wörterbuch des Ober Elsasses* de Georg STOFFEL, Mulhouse, 1876, in-4, ajoute à la mention de ce lieu dit : « Soubs le champ Nabert 1655, cens. chap. Belfort. »

(2) Voir des exemples nombreux sur les monnaies. LAPREVOTE dans *M. S. A. L.*, *Notice historique sur la ville de Mirecourt*, 1877, cite, p. 35, *Mericort*, 1230 ; p. 37, *Muricort* (monnaies de Mathieu II), vers 1230 ; *Mericort* (monnaies de Ferri III), vers 1285.

Toutes ces raisons indiquent le peu de fondement de l'hypothèse.

3. — Enfin, si l'on s'en tenait à cette méthode de « divination », on pourrait chercher à travers la forme *Nabécor* l'ancien haut-allemand *Nabugîr* (= foret, taraud), le moyen haut-allemand *negber* et *nageber*, le moyen anglais *navegor*, ou quelque terme dialectal très voisin, importé à Nancy au xvi^e ou au xvii^e siècle par cette foule de soldats et d'aventuriers qui vécurent sur le pays et y exercèrent tant de ravages. Ce nom d'un objet usuel, fort propre à forcer les coffres des riches bourgeois, serait un legs de ces étrangers qui avaient emporté tant de choses. Cette hypothèse d'un mot étranger introduit, avec une faible altération, dans notre ville, n'aurait rien, en soi, de trop surprenant, puisque le quartier du Crosne doit, comme on sait, son appellation à une grue hollandaise, employée, sur la Meurthe, au déchargement des bateaux.

II

Mais il faut quitter cette méthode aventureuse et, pour arriver à une conclusion qui soit du moins probable, commencer par grouper des faits.

Constatons d'abord l'absence de ce nom dans la plupart des anciens plans de Nancy et des environs, qui se trouvent à la Bibliothèque municipale, notamment dans celui du siège de Nancy, dressé en 1633 par Melchior Tavernier. Les deux tirages de 1693, dont le premier porte la mention : « Chez le sieur de Fer, dans l'Île du Palais à la sphère royale, 1693 » donnent *Nobescort*, probablement pour *Nabescort*. Dans le plan de Claude Mique, grand format, on lit *Nabécort*, et dans la carte de Cassini *Nabecourt*. Il ne faut pas trop s'arrêter à cette dernière carte, gravée loin de la région qu'elle représente. Mais on peut conclure de la rareté du nom sur ces documents, que Nabécor fut à l'origine un lieu dit, à peine habité.

L'étude des textes manuscrits, contenus dans les Archives de Meurthe-et-Moselle, qui offrent la mention de ce lieu, confirme notre hypothèse. Des ordres religieux, les Carmes, les Minimes, les Dames Prêcheresses possédaient dans cette région des terres d'assez médiocre valeur, si l'on en juge par le prix réduit des estimations, qu'ils louaient à des particuliers. Presque tous ces contrats sont des acensements.

Voici les principales formes du nom de Nabécor, groupées dans un ordre chronologique inverse, de la date la plus récente à la plus éloignée.

Arch. M.-et-M., H. 1046. — Année 1740... *un jardin situé à Nabecor.*

— H. 1046 (copie), 18 août 1696... *En Abelcorps.*

— H. 939, 24 octobre 1690... *au lieu dit en Nabecorps.*

— H. 1046, 11 janvier 1683... *à Nabecor.*

— H. 1046, 14 février 1681... *à Nabecor.*

— H. 1046, 13 février 1668... *lieu dit ez Nabecor.*

— H. 1046, 13 février 1668... *lieu dit de Nabecor.*

— H. 1046, 14 juillet 1665... *lieu dit en Nabecor.*

— H. 1046, 8 février 1651... *lieu dit de Nabecor.*

— H. 939, 28 avril 1642... *lieu dit en Abecort.*

— H. 1046, 25 mars 1639... *en Nabecorre.*

— H. 1046, 5 octobre 1638... *en Nabecord.*

— H. 1046, 12 avril 1638... *un maix près de Nabecourt.*

— H. 1046, 20 février 1638... *En Abecor.*

— H. 939, 14 février 1638... *En Abecore.*

Arch. M.-et-M., H. 1046, 12 février 1638... *lieu dit en Abecor.*

— H. 1046, 14 février 1636... *En Abecor.*

— H. 1046, 14 juillet 1633... *En Abecor.*

— H. 1046, 2 juillet 1633... *Lieu dit en Abecor.*

— H. 1046, 12 octobre 1624... *En Abecor.*

— H. 1046, 4 mai 1620... *En Abecor* (1).

— H. 1046, 24 octobre 1595... *Lieu dict en Ambecorre.*

— H. 1046, 24 octobre 1595... *En Ambecorre.*

— H. 2677. [Pièce sur parchemin, sceau

double queue.] Date : 1448. On trouve la pièce entière transcrite dans l'*Histoire de Nancy* de M. Pfister, t. I, p. 24, 25. Nous n'en donnons ici que la fin, car nous ne lisons pas exactement comme lui ; et ce point a quelque importance pour la thèse que nous soutiendrons. « Acensement sur deux jours de terre près de la croix sur le chemin de Port, un jour ou environ sur les pointes des terres daubercolr (= d'Aubertcolr). » Sur le verso on lit *Abecor*, d'une écriture beaucoup plus récente. Telle est la pièce la plus ancienne que possèdent les Archives de Meurthe-et-Moselle. Nous touchons ici au nœud même de la question : M. Pfister a lu *Aubert Corl* et vu dans *Aubert Corl* le nom d'un propriétaire du xv^e siècle. Pour nous, malgré le mauvais état du parchemin dans un endroit tout voisin, nous lisons : *daubercolr*. C'est un premier point à retenir.

(1) LEPAGE atteste dans son *Dictionnaire topographique de la Meurthe* une pièce datée de 1608 offrant la graphie *Nabecorre*. Nous en prenons acte, mais la vérification est impossible, malgré l'indication qu'il donne : *Arch. de Meurthe-et-Moselle*, B. 7471, f^o 15. Or B. 7471 n'est pas un registre, comme semble le faire croire l'expression f^o 15 ; c'est une liasse, et nous n'y avons rien trouvé ; les pièces qu'elle comprend se rapportent d'ailleurs non à 1608, mais, à 1645. Nous avons consulté le registre B. 7353, relatif au compte du domaine de Nancy pour 1608 ; là aussi nos recherches sont demeurées infructueuses.

D'autre part, si l'on relit la liste que nous avons dressée, on observera la raréfaction progressive de la forme *Nabecor* à mesure qu'on remonte dans le passé. A partir de 1638, *Abecor* apparaît. De plus, de 1651 au x^e siècle, le tour *En Nabecor* prédomine sur *A Nabecor* et autres formules analogues. Retenons aussi *En Abelcorps*, qui figure dans une copie de 1696, dont nous n'avons plus l'original, et qu'on doit rapprocher d'*Aubertcolr* ; enfin, signalons la forme *Nabecorre*.

III

Ce nom de lieu, ainsi analysé, paraît bien se ramener à deux éléments : un nom d'homme, celui du possesseur primitif, et le nom commun de la chose possédée. La graphie *corre*, de 1639, 1638 et 1595, est un vocable assez fréquent dans la nomenclature topographique du nord-est de la France, où se trouvent des localités dénommées *Corre*, *La Corre*, *Caulre*. Il représente l'accusatif latin *colurum*, équivalent au classique *corylum*, noisetier, qui a donné aussi *coudre*. Ce qui fortifie cette opinion, c'est que, à côté des *Coudray* ou *Coudraye*, si nombreux sur le territoire français, il y a des *Corroy* ou *Cauroy*, dont l'origine n'est pas douteuse. Le Cauroy, hameau de la commune de Berlencourt, dans le Pas-de-Calais (arr. Saint-Pol, cant. Avesnes-le-Comte), est appelé *Colretum* en 1058 ; Cauroy-lès-Hermonville, dans la Marne (arr. Reims, cant. Bourgogne), est nommé *Colridus* vers 948 ; *Colretum* et *Colridus* sont incontestablement des altérations de *Coryletum*. On peut affirmer, sans témérité, qu'un terrain où croît une essence a été désigné par le nom même de cette essence aussi bien que par un collectif en *etum*. *Corre* désigne donc une coudraie, aussi bien que la forme abrégée *Cor*. Le texte de 1448 est, à cet égard, des plus précieux ; *colr*, dans *Aubert Colr* écrit *Aubertcolr*, est le latin *colurum* exactement décalqué.

Quant au premier élément du composé, qui est évidemment le nom du possesseur, précédant celui de l'objet possédé, il apparaît à cet endroit avec une grande netteté. Sans doute, si nous n'avions que les graphies *Nabécor*, *Nabécorre*, nous pourrions songer à un nom comme *Nabert*, que l'on retrouve dans la Ferté-Nabert, ancien nom de la Ferté-Saint-Aubin (Loiret). Mais c'est *Aubert* qui doit être préféré, comme nous l'avons établi précédemment d'après le texte de 1448. Il y a, dans la toponymie française, des exemples analogues. Le bois de la Marfée, près Sedan, célèbre par une bataille qui s'y livra en 1641, est nommé en 1189 *in Lamberti fageto* (1) ; on devrait écrire *Lamarfée*, représentant quelque chose comme *Lamberfay* ou *Lamerfay*, et la coupure du mot, telle que l'usage la consacre aujourd'hui, est fautive. De même Landifay, chef-lieu de la commune de Landifay-et-Bertaignemont (Aisne, arr. Vervins, cant. Sains) est appelé *Landerfay* en 1131, *Landirfagetum* en 1145, *de Landierfageto* au XII^e siècle ; c'est, étymologiquement, la hêtraie de Landier. De même encore, il y a dans la commune d'Escles (Vosges, arr. Mirecourt, cant. Darney), un bois que la carte du service vicinal dénomme *Bois de l'Embéchêne*, et qui devient ailleurs *Bois de Lambéchêne* ; cette dernière graphie est sans doute préférable. Tous ces exemples éclairent le cas qui nous occupe, et la chèneaie de Lambert, la hêtraie de Lambert ou de Landier sont toutes voisines de la coudraie d'Albert.

C'est un motif d'euphonie qui explique la suppression des consonnes R T dans la prononciation ; quand deux syllabes contenant un R se suivent, il arrive le plus souvent que R disparaît dans l'une d'elles ; *Bernard* devient *Bénard*, *Bernadette* se substitue à *Bernardette*. Le village

(1) Godefroy KURTH, *Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne*, t. I, Bruxelles, 1903, in-4, p. 159.

d'*Humbécourt* (Haute-Marne, arr. Vassy, cant. Saint-Dizier) s'appelait *Humbercort* en 1241. Il y a dans le phonème *Béfort* pour *Belfort* une extension de ce cas aux syllabes non diphtonguées, dont la consonne terminale se trouve en contact avec la consonne initiale de la syllabe suivante. Enfin, le Z de la forme *Nabescort* du plan de 1693 atteste que l'E précédent n'a jamais été muet ; c'est un signe d'allongement de la voyelle (1).

Quant à cet N initial, dont l'usage est aujourd'hui consacré dans la forme *Nabécor*, il a pour cause unique, comme on pourra s'en rendre compte en jetant un coup d'œil sur notre liste, la prononciation de la préposition EN, par laquelle débute le nom de tant de lieux dits. On a d'abord et longtemps énoncé : *en Aubert colr*, puis N a fini par faire partie du nom ; c'est un phénomène assez analogue à celui que l'on observe dans les mots *lierre*, *lendemain*, L n'étant autre que l'article ultérieurement soudé au vocable.

Une dernière question se pose, relative à la date de cette appellation. L'origine en doit remonter à l'époque barbare, mérovingienne ou carolingienne ; elle ne peut être antérieure, *Albertus* étant un nom d'homme germanique ; elle ne peut guère être postérieure, car la position du nom du possesseur avant celui de l'objet possédé suppose l'usage courant, sinon d'un latin très pur, du moins de certaines habitudes latines que la syntaxe romane n'a pas conservées. C'est la tournure *Pro Deo amur* des serments de Strasbourg, que l'on retrouve encore dans la cantilène de

(1) Pour expliquer la substitution, dans *Abertcolr*, de S à R, il paraît inutile de faire intervenir l'instabilité de la consonne R, la fréquence du changement de R en S doux dans nombre de doublets, comme *chaire* et *chaise*, *béricles* et *bésicles*, *Gerainville* et *Gesainville*, et le témoignage de Théodore de Bèze (*De francicae linguae recta pronuntiatione*, Geneva, Vignon, 1584) sur la prononciation de ses contemporains, disant *Masie* pour *Marie*, *pèse* pour *père*, *mèse* pour *mère*. Les raisons de la transformation sont plus immédiates et plus simples.

sainte Eulalie : *Li Deo inimi*, et tout à fait exceptionnellement dans des textes littéraires tels que le *Pèlerinage de Charlemagne* : *Al Damnedeu comant, Al saint Denis mostier* (1).

Telle est donc l'étymologie à laquelle nous nous arrêtons. L'un de nous, dans ses rares flâneries, a eu le plaisir de trouver une confirmation indirecte de notre hypothèse. Ses yeux se sont arrêtés par hasard sur une affiche collée à un mur, qui annonçait une vente volontaire d'immeubles à Nabimpré, sur la commune d'Essey-lès-Nancy. Nabimpré, le pré d'Albin, est logiquement tout voisin de Nabécor, la coudraie d'Albert ; mais le nom d'Albin étant latin, il est possible que l'origine de Nabimpré soit plus ancienne.

RENÉ HARMAND et PAUL MARICHAL.

Quelques-uns de nos confrères nous ont fait l'honneur de nous présenter quelques observations.

I. — M. Favier a ingénieusement rapproché le nom d'Aubert (dans *Aubertcolr*) de celui du bâtard Aubert, fils du duc Raoul et d'Alix de Champé. La coudraie lui aurait primitivement appartenu. Si l'hypothèse était admise, la formation d'*Aubertcolr* et subsidiairement de *Nabécor* serait datée. Digot, t. II, p. 243 semble appuyer cette induction. Nous répondrons : 1^o En soi, de pareils rapprochements, quelque curieux qu'ils puissent être, sont hasardeux. Il y a tant d'hommes qui, à une époque donnée, portent le même nom ! Comment identifier, avec probabilité, l'Aubert de la coudraie ? On est tenté, sans doute, de confondre un personnage inconnu avec un autre qui eut quelque notoriété. C'est un de ces *idola tribus* dont parle Bacon. 2^o Mais ce personnage plus connu, le bâtard Aubert, a-t-il même existé ? Digot n'a sur toute cette affaire

(1) Cf. Ferdinand BRUNOT, *Hist. de la langue française*, t. I, Paris, 1905, in-8, p. 275.

d'autres garants que Mory d'Elvange et le Thierriat. Le bâtard Aubert n'a donc rien d'authentique *historiquement*. On peut se reporter au testament de Raoul et aux *M. S. A. L.*, 1909 (art. de R. Harmand sur les *Lettres d'Alix de Champé*).

II. — MM. Sadoul et des Robert nous ont fait remarquer que le tour syntaxique (possesseur + objet possédé) était encore en usage dans les campagnes. Mais : 1° s'il s'agit de noms de lieux, il faudrait prouver qu'ils ne sont pas très anciens. — 2° Il conviendrait aussi de distinguer la nature des termes marquant l'objet possédé. Si cet élément est un mot de la langue usuelle, comme *terme*, *fontaine*, *vauz*, *bois*, *chêneau*, la date de la formation n'est peut-être pas très reculée. Exemples : *Martinterme*, *Abrifontaine*, *Harmanvauz*, *Basimbois*. Il en est autrement, semble-t-il, dans le cas de Nabécor. Ici le second terme est ancien, d'aspect barbare pour le scribe du xv^e siècle qui a écrit *Aubertcolr* et qui probablement (par bonheur pour nous) ne le comprenait pas. — 3° Il ne faut pas négliger N qui est en tête du nom. Nous avons longuement insisté sur ce vestige si curieux, au point de vue syntaxique, de la préposition latine IN. — 4° Il est vrai que pour donner à notre conclusion son maximum de probabilité, une étude complète des cas semblables s'imposerait. L'entreprise est longue et difficile, et nous n'aurions peut-être pas, dans tous ces cas, la bonne fortune de trouver rassemblées des conditions aussi favorables, ni d'avoir à notre disposition de nombreuses pièces échelonnées à des intervalles rapprochés, formant un ensemble chronologique, une solide base de recherche. — 5° L'étude de la survivance de ce tour syntaxique dans le patois moderne reste entière. Nous ne préjugeons rien sur ce point.

Ex-libris aux armes des familles de Bourgongne et Ganot.

Un certain Jean de Bourgongne (1), originaire de Gray, vint s'établir à Neufchâteau, où il fut anobli par le roi René en 1464 (2). Sa descendance s'est, je crois, perpétuée jusqu'à nos jours. Dumont dit que cette famille passait, sans doute à tort, pour être issue d'un bâtard de Charles le Téméraire (3). Les armoiries, dont le champ rappelle peut-être celui de l'écu de Franche-Comté (4), étaient : *de sable à six billettes d'or, posées 3, 2 et 1 ; au chef de même.*

Une famille du même nom existait en Champagne et portait des armoiries différentes : « *D'azur au sautoir d'or, accompagné en chef d'une couronne fleurdelysée du même, à dextre, à senestre et en pointe de trois œillets tigés et feuillés d'argent* (5) ». Mais, au XVIII^e siècle, elle prétendit être une branche de la famille précédente, et, en 1757, « Pierre-François de Bourgongne... fut autorisé à substituer à ses armes celles de la branche de Lorraine ». Son fils, Marie-Raoul de Bourgongne de Menneville, fut un bibliophile ; il eut successivement trois ex-libris aux armes champenoises, puis il s'en commanda un autre, aux armes nouvellement adoptées par son père. On trouve, sur plusieurs de ses livres, ces quatre ex-libris collés l'un sur l'autre. Deux autres membres de cette branche ont

(1) Il faut prononcer *Bourgogne* ; et, dans la suite, en Lorraine, le nom s'est ainsi écrit.

(2) DOM PELLETIER, *Nobiliaire*, p. 75.

(3) DUMONT, *Nobiliaire de Saint-Mihiel*, t. II, p. 273.

(4) *D'azur, semé de billettes d'or, au lion de même.* Voir L. GOLLUT *les Mémoires historiques de la république séquanoise*, édit. de 1846, col. 196.

(5) M. HENRIOT-BOURGONGNE ; v. plus loin.

eu aussi des ex-libris, dont l'un a été signalé par M. H. Jadart (1) ; cet ex-libris a été rappelé et un autre cité par nos confrères le comte Antoine de Mahuet et Edmond des Robert (2). Voici que les quatre ex-libris de Marie-Raoul viennent d'être décrits et expliqués par M. Henriot-Bourgongne, dans les *Archives de la Société des collectionneurs d'ex-libris* (3) ; l'auteur en reproduit deux, l'un aux armes champenoises, l'autre aux armes lorraines. Il ajoute que les deux familles sont maintenant éteintes. On trouvera, dans son article, des renseignements biographiques intéressants.

Dans le même n° des *Archives*, M. A. de Remacle continue un travail important sur *les officiers bibliophiles* ; il y publie un ex-libris de Charles Ganot de Moullainville, qui, « entré fort jeune au corps royal de l'artillerie », était en 1772 capitaine avec rang de major au régiment de La Fère, en garnison à Douai ; « en 1776, il suit son régiment envoyé à Metz ; en 1778, il est nommé sur place chef de brigade ; il fut ensuite sous-directeur de l'artillerie à Saint-Malo, avec rang de colonel », puis, en 1784, directeur de l'artillerie à Brest. On l'y trouve encore en 1788 ; à dater de cette époque, on le perd de vue.

L'auteur indique la Lorraine comme pays d'origine de cette famille : c'est en vain, je crois, que l'on en chercherait le nom dans nos armoriaux, mais elle figure dans la précieuse *Biographie du parlement de Metz* d'Emm. Michel, sans mention d'armoiries.

M. de Remacle dit que Charles était le « fils aîné de

(1) *Les Bibliophiles rémois*.

(2) *Essai de répertoire des ex-libris et fers de reliure des bibliophiles lorrains*, Nancy, 1906, grand in-8, p. 42.

(3) N° de novembre 1912, p. 168-171 : *Ex-libris de Bourgongne et Danré d'Armancy*.

Jean-Joseph Ganot, lieutenant-colonel au régiment Royal-Pologne cavalerie, et d'Elisabeth Guichard ». Or, Emm. Michel a connu ces époux, mais ne s'est pas étendu à leur descendance. L'ex-libris représente, — supporté par deux lions, environné d'attributs militaires et surmonté d'une couronne comtale à *quinze* perles, — un écu ovale, dont voici le blason : « *de gueules à trois tours d'argent, 2 et 1, accompagnées de trois croisettes d'or, tréflées, au pied fiché, 1 et 2.* »

Cet ex-libris est bien de « Charles Ganot de Moullainville », car son nom est ainsi écrit à la main au-dessous. Un de ses frères, Gaspard-Joseph, né à Verdun et devenu brigadier des armées du roi, en avait un également, mais l'écu y est piriforme : MM. de Mahuet et des Robert l'ont décrit (1) ; ils blasonnent avec de très légères variantes.

L. GERMAIN DE MAIDY.

CHRONIQUE

Vœux de nouvelle année.

La Société archéologique de Tarn-et-Garonne nous ayant adressé, ainsi que d'habitude, ses souhaits de nouvelle année sous une forme poétique, M. Alexandre de Roche du Teilloy, au beau talent de qui il n'est jamais fait en vain appel, a bien voulu, cette fois encore, assumer la mission d'y répondre. Prenant thème d'un événement dont la Lorraine est justement fière, notre vénéré confrère a été notre interprète dans les ter-

(1) P. 126-127 ; ils ajoutent que cet ex-libris est « reproduit dans les *Archives* (déjà citées), 1904, p. 14 ».

mes les plus heureux. Les lecteurs du *Bulletin* apprécieront certainement la verve aimable des deux morceaux qui suivent.

1913

« Felicem Dominus det nobis omnibus annum »
Tu, soror, hoc donum pretiosum visne merere ?
Ætatis cole cum zelo monumenta vestustæ :
Quas rude vulgus amat res vanas sperne superbe.
Felix qui potuit veterum memorare labores,
Et fastos patrum doctis celebrare libellis !
Sed parvæ patriæ præsertim gesta referre,
Est pius atque sacer labor amplo dignus honore !
Nidum quem fecit sua mater cantat hirundo !
Sit tuus ille labor nonnunquam, sicque tuorum
Majorum in gelidis gaudebunt ossa sepulcris !
Quin etiam forsân tua laus ascendet ad astra !
La Société archéologique de Tarn-et-Garonne,
Montauban.

REMERCIEMENTS DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN
A LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TARN-ET-GARONNE
ET REMERCIEMENTS DE L'EST AU MIDI DE LA FRANCE
AU LENDEMAIN DE L'ÉLECTION
DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Majores solito pendit Lotharingia grates
Vobis nunc merito : risu Fortuna benigno
Ecce favet nobis ; supremum nam ter honorem
Illis vestra dedit regio, Respublica quorum
Floruit imperio, provinciaque una salutem
Firmavit patriæ. Partes concordia junxit !
Civibus assiduum qui sustinueret laborem
Tandem optata dies venit : Lotharingia justum
Hunc titulum, quem vos ultro cessistis, habebit.
Consensu unanimo libeat celebrare triumphum
Quem nuper retulit memorandum noster amicus
Et socius, præterque interdum ætatis amator,
Publica res quando non poscit verba patroni.
Cum foveat dudum regionem Aquitania caram,
Semper amicitiam fraterna mente sodales
Fecundam renovent, monumenta antiqua colendo !
Nancy, le 27 janvier 1913.

BIBLIOGRAPHIE

— J. ROMAN, *Manuel de sigillographie française*. Paris, A. Picard, 1912, un vol. in-8 de vii-401 p., avec fig. dans le texte et 30 pl. hors texte. Le chapitre XIII de cet ouvrage est intitulé : Sigillographie régionale, bibliographie et caractéristique ; le paragraphe 17 en est consacré à la Lorraine et compte trois pages. L'auteur passe rapidement en revue les sceaux des ducs de Lorraine ; il omet, cependant, entr'autres, les magnifiques sceaux héraldiques des ducs Jean et Charles II, ainsi que la série remarquable des princes de la maison d'Anjou et le sceau de majesté si curieux où Charles IV figure assis à côté de la duchesse Nicole. Il s'occupe aussi des sceaux messins ; il cite ceux du *pariage*, sans doute pour *paraige*. Ensuite il mentionne divers types de sceaux ecclésiastiques et, à propos de Saint-Dié, écrit cette phrase que nous reproduisons — sans commentaires — : « Les grands-prévôts de Saint-Dié qui portaient le titre épiscopal avant d'être évêques en réalité..... » Aucune mention n'est faite des caractéristiques des saints patrons d'églises, monastères, etc... Sur ce sujet nous avons relevé, aux Archives de Meurthe-et-Moselle, de nombreuses pièces des plus intéressantes, mais dans le détail desquelles il n'est pas possible d'entrer ici. Il y aurait là matière à une étude qui nous tentera peut-être un jour.

M. Roman termine cette très sommaire sigillographie lorraine par ces réflexions, peu originales : « Les sceaux de Lorraine sont remarquables par leur ancienneté. Plusieurs sont rivés sur l'acte, un plus grand nombre encore sont en cuvette. La série ducale est des plus intéressantes..... les contre-sceaux datent de la fin du x^e siècle seulement. »

Ces quelques observations ont pour but, d'une part, de signaler un passage concernant la Lorraine dans un ouvrage général, consacré à une des sciences auxiliaires de l'histoire, et, d'autre part, de montrer que des travaux de ce genre gagneraient à ne pas être faits presque exclusivement à coups de notes prises dans

des ouvrages précédemment parus et que leurs auteurs devraient faire appel, pour les particularités provinciales, aux spécialistes régionaux ; ils se procureraient ainsi des détails inédits de nature à relever puissamment l'intérêt de leurs publications.

E. R.

— Notre Société vient de publier le compte rendu de l'*Inauguration solennelle du Musée historique lorrain, 28 juillet 1912*, Nancy, 1912, brochure in-8 de 35 pages. Outre le récit proprement dit de l'Inauguration, par MM. Raymond Poincaré, président du Conseil, et Albert Lebrun, ministre des Colonies, paru dans le *Bulletin* de décembre 1912, avec une planche où se voient les ministres signant sur le Livre d'or du Musée historique lorrain, on trouvera dans cette brochure quatre planches représentant les diverses salles du Musée, et un plan en plusieurs couleurs du Palais ducal en 1912, montrant l'extension progressive du Musée historique lorrain et ses agrandissements à venir, avec une longue note explicative. C'est là un historique complet et encourageant du Musée, non pas comme collections, — il y faudrait un volume, — mais comme locaux. Enfin, une couverture illustrée, due au talent de notre confrère M. Georges Demeufve, donne une valeur particulière à cette brochure qui constituera un précieux souvenir pour tous les membres de notre Société, et aussi pour les nombreux visiteurs du Musée historique lorrain. Elle est en vente au prix de deux francs chez le concierge de ce Musée.

— Notre confrère M. Charles ÉTIENNE, qui a déjà publié en 1907 dans la « Collection de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française » les *Cahiers de doléances* en 1789 d'un bailliage évêchois, celui de Vic, publie aujourd'hui ceux d'un bailliage lorrain, celui de Dieuze (Nancy, Berger-Levrault, in-8 de viii-442 p.). Ce volume donne les cahiers des villes et villages du bailliage, au nombre de 70, puis les cahiers généraux des trois ordres. Les cahiers qui se copient sont réunis par familles ; voir par exemple à Lidrezing, p. 203.

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

DONS

SECTION II

Par M. Charles SADOUL : Insigne d'une Société nancéienne, ruche brodée en or sur soie violette.

— le baron H. DE WANGEN : Jeton des Comptes de Lorraine, 1550, aux effigies de Christine de Danemark et de Nicolas de Vaudémont, tuteurs et régents (trouvé dans la Moselle).

SECTION III

Par les héritiers de M. Edouard BUTTE, ancien maire de Malzéville : Tableau représentant l'intérieur d'un atelier de sculpture ; au centre de l'atelier, le buste d'un prince lorrain. (Vers 1700.)

— M. DEHAYE-ZIMMERMANN, négociant à Nancy : Deux impostes, un heurtoir, un anneau de porte et deux entrées, le tout provenant de la maison sise à Nancy, rue Saint-Dizier, n° 46.

— M. Nicolas GASPARD, à Doncourt-en-Jarnisy : Ancien boulet de canon trouvé à Doncourt.

— M. LEBLANC, antiquaire à Nancy : Deux fragments d'ancienne faïence de Montigny-lès-Vaucouleurs.

— M. MATHIEU, contrôleur des contributions en retraite, à Nancy : Heurtoir, avec plaque ornée du chiffre du duc Léopold, provenant de la maison sise à Nancy, rue Saint-Julien, n° 84.

— M. E. MATHIEU LA RAMÉE, à Nancy : Schako d'officier de la Garde nationale d'Étain, ayant appartenu à M. Émile La Ramée (1848).

— M. Ch. SADOUL : Petite pipe en terre, trouvée dans une fouille à Raon-l'Étape (xviii^e siècle).

— M. LÉON VOIRIN, à Paris : Plaques de schako et de hausse-col du second Empire.

Par M. E. STOFFLET, à Nancy : Statue du chef vendéen Stofflet, né à Bathelémont-lès-Bauzemont, près Lunéville.

— Jugement condamnant Stofflet à la peine de mort (placard in-folio).

— Bon commercable de cinq livres, de l'armée catholique et royale, portant la griffe de Stofflet.

SECTION IV

Par M. Émile BADEL, publiciste à Nancy : Diurnal aux armes de Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy.

— M. Albert-Joseph COLLIGNON, officier d'administration en retraite à Nancy : Commission de François de Lorraine au sieur de Galéan, pour lever une compagnie de 300 hommes, qui fera partie du régiment de Marcossey, mis à la disposition du duc de Bavière (1620, parchemin).

SECTION V

Par un ANONYME : Poupée, époque 1840, avec trousseau complet.

— M. Henri BERNARD, à Saint-Mihiel : Trois peintures sur verre encadrées, représentant saint Nicolas, saint Louis de Gonzague, et une allégorie du printemps.

— M. Ferdinand BRETAGNE : Rouleau cuir rouge contenant un nécessaire pour écrire.

— M. Albert-Joseph COLLIGNON, à Nancy : Pot à confiture avec inscription : *Collignon, confiseur à Metz. Mirabelles.*

— M. Armand LEJEUNE, à Nancy : Petit canif à deux lames, manche écaillé.

— M. LENOIR-CONSTANTIN, à Nancy : Gril rond, fer forgé, travail lorrain (xviii siècle).

— M. PERRIN DE BRICHAMBAULT, à Art-sur-Meurthe : Treize matrices, bois gravé, pour l'impression des étoffes, pouvant provenir de la manufacture de toiles peintes de Bosserville et dater des premières années du xix^e siècle.

ACQUISITIONS

SECTION II

Monnaies gauloises et romaines, moyens et petits bronzes, la plupart du Bas-Empire, trouvées à Sion.

SECTION III

Christ en cuivre de provenance lorraine (fin du xve siècle).

Ancienne dentelle de Mirecourt.

Plat à barbe décoré d'instruments de musique entourés d'une guirlande de roses (ancienne faïence de Saint-Clément).

Plat en ancienne faïence des Islettes.

SECTION V

Bassinoires, cuivre repoussé.

Buffet lorrain sculpté, provenant de Blanzey.

Casse-noisette, fer forgé et cuivre.

Couvots, cuivre rouge, avec nom gravé. Autre couvot, cuivre jaune, avec ornements gravés.

Bénitiers, faïence lorraine.

Gril rond, fer forgé ornementé.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

TARIF

des tirages à part pour les membres de la Société

La feuille in-8°, sur papier carré collé, 10 kil., tirée à 100 ex., sans nouvelle mise en pages.	8 »
Avec nouvelle mise en pages	10 »
La même feuille tirée seulement à 50 ex.....	6 »
La demi-feuille tirée à 100 ex.....	5 50
Avec mise en pages nouvelle.....	6 50
La même, à 50 ex	5 »
Les couvertures imprimées sur papier raisin de couleur, le 100.....	5 50
Les 50 couvertures.....	4 50
Le brochage d'une feuille tirée à 100 ex.....	1 50
— de 2 feuilles.....	2 »
— de 3 feuilles.....	2 50
— de 4 feuilles.....	3 »

*Les corrections d'auteur sont comptées à raison de
75 centimes l'heure.*

Pour ces tirages à part, on est prié de s'entendre directement et exclusivement avec l'imprimeur.

BIJOUTERIE & ORFÈVRERIE

FABRIQUE

DE

BIJOUTERIE & BRONZE D'ART

Orfèvrerie Artistique

DAUBRÉE

Nancy -- Rue St-Dizier, 2

Paris -- Rue Vieille du Temple, 132

BIJOUX LORRAINS

DRAGÉES BRAQUIER

VÉRITABLES

DRAGÉES DE VERDUN

SANS RIVALES

Dragées tendres, friables — Parfums exquis — Nuances séduisantes

Usine modèle du Château de Coulmier, 60.000 mètres carrés
MAISON FONDÉE EN 1783

BREVETÉE S. G. D. G., en France et à l'Etranger

RÉPUTATION UNIVERSELLE

L. BRAQUIER, Verdun-sur-Meuse

Fournisseur Breveté de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges.

Les plus hautes récompenses aux Expositions

MEMBRE DU JURY

Liège 1905, Nancy 1909, Londres 1910, Bruxelles 1910

SPECIALITÉS

POUR BAPTÊMES, MARIAGES, FÊTES, CADEAUX

OBUS "BRAQUIER" EXPLOSIBLE — BOUQUETS EN DRAGÉE

SURPRISES POUR DESSERTS — NOUVEAUTES

Envoi franco du Catalogue illustré (Téléphone 3)

BULLETIN MENSUEL

DE LA

Société d'archéologie lorraine

• ET DU

Musée historique lorrain

Treizième année. — 1913.

NUMÉRO 3. — MARS 1913

PROCÈS-VERBAL.

Mémoires : Edmond STOFFLET : Les fontaines de Jeanne d'Arc à Domremy. — Léon GERMAIN DE MAIDY : Un nouveau mystère sur saint Nicolas. — Fernand LEMAIRE et dr Pol SERRIÈRE : Foug, ses premiers possesseurs, son château. — E. DUVERNOY : Le chemin de croix d'Atton. — Léon GERMAIN DE MAIDY : Un homme de Mattaincourt battu par sa femme vers 1560. — E. DUVERNOY : Épitaphe à Liepvre.

Bibliographie.

NANCY

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

PALAIS DUCAL

GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

1913

Avis important

Afin de pouvoir figurer à l'ordre du jour des séances, tout travail envoyé par un membre de la Société devra être **entièrement** terminé, lisiblement écrit **sur le recto seul**, et accompagné de tous les dessins, cartes, croquis et documents nécessaires, de manière à ne pas retarder ni compliquer l'impression, si elle est décidée. Pour les travaux d'une certaine étendue, l'adjonction au manuscrit d'un résumé substantiel et dont la lecture pourrait au besoin donner aux auditeurs une idée suffisante du sujet traité, des développements et des conclusions du mémoire, est en outre **obligatoire**.

Il ne sera tenu aucun compte des manuscrits ne remplissant pas ces conditions.

Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain

La Société se réunira le vendredi 11 avril 1913, à quatre heures et demie précises,
au Palais ducal.

ORDRE DU JOUR

M. Charles GUYOT : Rapport présenté au nom de la Commission des finances, pour l'année 1912.

LECTURES

- | | |
|---|--|
| } | M. Lucien HERBERT : Un mariage « à la Gaulmine » à Longwy, en 1696.
M. Christian PEISTER : Un récit du siège de Nancy de 1633. — La fête de la
canonisation de Saint François de Sales, à Nancy (22-30 mai 1686).
M. Edmond DES ROBERT : Itinéraire de deux carmes au travers de la
Lorraine (1721). |
|---|--|

Bulletin mensuel
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

13^e ANNÉE. — N^o 3. — MARS 1913.

Procès-verbal de la séance du vendredi 14 février 1913.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

M. le Président donne lecture de l'adresse de félicitations envoyée, au lendemain de l'élection du 17 janvier dernier, à notre éminent confrère M. Raymond Poincaré, et de la réponse du nouveau Président de la République.

M. Augustin Clausse a fait parvenir une lettre de remerciements à l'occasion de son admission comme membre titulaire.

Il est donné avis des concours ouverts en 1914 par l'Académie de Stanislas.

La Société historique et archéologique de Langres annonce que le concours du prix J. Barotte est ouvert

cette année pour récompenser l'auteur du meilleur travail historique ou archéologique sur le département de la Haute-Marne.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. Jules Jacquot, orfèvre, décédé à Nancy, le 10 février.

Distinctions honorifiques.

M. Gaston May vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

MM. René Wiener et le docteur Léon Ganzinotty ont été promus officiers de l'Instruction publique, et M. le docteur Pol Serrière a été nommé officier d'Académie.

MM. le comte Jules Beaupré et Charles Sadoul ont été élus membres titulaires de l'Académie de Stanislas.

Admission.

M. Louis-Victor Royer, instituteur en retraite à Villette, est admis comme membre titulaire.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : M. l'abbé Auguste Gaudel, vicaire à la paroisse Saint-Nicolas, 48, rue des Quatre-Églises, par MM. les abbés Beugnet, Eugène Mangenot et Edmond Chatton ; M. François de Lalle-mant de Liocourt, inspecteur des eaux et forêts en retraite, 14, rue des Glacis, par MM. le comte Antoine de Mahuet, Justin Favier et Pierre Boyé.

Ouvrages offerts à la Société.

Maisons ardennaises éteintes ou disparues. — III. *La famille des Marins*, par Louis Bossu. Paris, 1912, in-8 de 52 p.

Lectures.

M. René HARMAND lit des *Notes sur l'étymologie du nom de Nabécor*, rédigées en collaboration avec M. Paul MARI-CHAL et destinées au *Bulletin*.

M. LÉON GERMAIN DE MAIDY donne lecture d'une étude sur *L'inscription du tabernacle d'Avioth (XV^e siècle)*, aussi destinée au *Bulletin*.

MÉMOIRES

Les fontaines de Jeanne d'Arc à Domremy.

Quels sont les noms exacts et la situation de ces sources qui descendent du Bois Chenu, le long de la Grande Côte, à Domremy, et dont les actes des deux procès de Jeanne d'Arc nous ont laissé le souvenir ? Depuis bientôt un siècle, les historiens nous donnent à leur sujet des indications variables, douteuses et parfois évidemment fausses.

La plus renommée de ces fontaines est celle de l'Arbre des Fées, ou du Beau-May, où les malades de la fièvre allaient boire pour se guérir.

Une des marraines de Jeanne, Beatrix Estellin, veuve d'un cultivateur de Domremy, entendue dans l'enquête de réhabilitation en 1456, nous a laissé ce renseignement : « J'ai été autrefois en promenade sous cet arbre, — appelé l'Abre (*sic*) des Dames, — dont la beauté nous attirait ; il est près du grand chemin de Neufchâteau. » Ses rameaux touffus ombragent la fontaine, selon l'expression d'un chroniqueur contemporain.

Ce grand chemin n'existe plus ; au ^{xvii}^e siècle, une nouvelle route fut tracée sur la rive droite de la Meuse (1). Mais la rue du Moulin garde l'ancienne direction, et nous la suivons en quittant le seuil de la maison de Jeanne d'Arc. Vers 270 mètres après la sortie du village, en dessous d'une croix de mission, nous laissons à droite l'ancien sentier des vignes, élargi pour le service de la basilique du Bois Chenu, et nous continuons un étroit chemin qui mène, à travers les terres labourées, aux prairies. A moins de 272 mètres, sur la gauche, une forte borne, une pierre carrée, nous indique la captation d'une abondante source qui alimente Domremy ; c'est la Fontaine des Groseilliers, souvent indiquée sous le faux nom de *Fontaine des Rains*. Son trop-plein coule au fleuve en un ruisseau d'environ 125 mètres et s'y jette sous des touffes d'aubépine et de fusain, — de ce fusain vulgairement appelé *bonnet de prêtre*, à cause de la forme de son fruit, qui rappelle celle du bonnet carré. A l'automne, ces arbrisseaux, couverts d'une abondance de fruits colorés, mêlent une parure brillante aux saules de la Meuse.

Après une cinquantaine de pas, en inclinant vers la prairie, nous apercevons, sous un pli de terrain, un ruisseau parallèle au premier. A cette eau paresseuse, intermittente, qui fuit sous les roseaux, conviendrait bien le nom de Fontaine des *raines* ou des grenouilles ; car on y suit souvent le jeu de leurs prestes plongeurs. Cela donnerait une certaine satisfaction à l'érudit historien des *Compa-*

(1) Cette route nouvelle, en venant de Vaucouleurs, gagnait d'abord la rive droite de la Meuse, à Domremy, en longeant la rue de l'Île, passait sur un pont de bois de trois arches et touchait l'emplacement de l'ancienne maison forte des sires de Bourlémont. La construction d'un solide pont de pierre, commencé en 1847, inauguré en 1852, a transformé l'aspect du village, en particulier le niveau des rues. Le trajet par la rue de l'Île fut abandonné et la traversée du fleuve reportée plus en amont, en face de la maison de Jeanne d'Arc ; mais il avait fallu combler une sorte de cuvette fortement inclinée vers la Meuse.

gnons de Jeanne d'Arc qui, soupçonnant dans l'expression de *Fons rannorum*, au procès de réhabilitation, une erreur de copie ou de lecture, préférerait emprunter un nom à ces alertes sauteuses plutôt qu'aux brindilles des *Rains* (1). Mais ce filet, quelquefois tari, n'est-il pas un simple échappement de la grande source ? Les propriétaires des terres riveraines ne lui connaissent aucune désignation particulière. Plusieurs sources se confondaient sans doute jadis en une nappe commune, en un groupe d'eau, que désignait un seul nom. Aujourd'hui encore, à la saison des pluies, l'on ne saurait aisément traverser l'espèce de fond de cuve que forme un brusque abaissement de la prairie entre ces fontaines et le fleuve. Le plan cadastral de Domremy nous confirme aussi dans cette pensée ; car il désigne sous la dénomination unique : « *Les Fontaines aux Groselles* », selon une prononciation jadis fort usitée, toutes les parcelles de terrain voisines de ces deux petits ruisseaux.

A travers les terres cultivées, les semis de blé ou d'avoine, les champs de pommes de terre, car aucun sentier ne nous guide plus, en remontant vers la basilique, nous découvrons vers 556 mètres une tache plus verdoyante et une mare sous les herbes ; c'est la *Fontaine de la Corvée de Presle*, la moins importante. Et à 365 mètres environ plus loin, vers 440 mètres de la Meuse, aux approches du Carmel, nous buvons à la *Fontaine de la Pucelle*, à la fontaine des fiévreux, que les anciens appelaient la *Fontaine des Fées*, ou la *Bonne Fontaine aux*

(1) CHAPOY, *Les compagnons de Jeanne d'Arc*, Paris, 1905, in-12, p. 79, traduit l'expression latine par « fontaine aux Épinés » ; puis il ajoute en note une longue observation, dont voici quelques lignes : « Cette fontaine est proche des prés, non loin de la Meuse, et l'on sait combien au printemps il y a de petites grenouilles dans les prairies voisines des cours d'eaux. Or, le peuple les appelle *rainettes*, *raines* et en patois *rânes*. Peut-être, malgré l'o du mot *rannorum*, cette expression serait-elle possible. » Et l'auteur en use, p. 142.

Fées Notre-Seigneur, selon le vieux « Journal d'un bourgeois de Paris », ou même la *Fontaine de l'Ermite*, en souvenir du gardien solitaire d'une chapelle érigée vers 1623 par un allié de la famille d'Arc, Étienne Hordal, grand doyen du Chapitre de Toul, et sur les ruines de laquelle s'élève une basilique. On voulut glorifier la martyre à l'endroit même où le tribunal de Rouen avait cherché un mensonger prétexte d'accusation (1).

Selon toute vraisemblance, cette source des Fées, que nous appelons aujourd'hui la Fontaine de la Pucelle, jaillissait autrefois de terre à une altitude un peu plus élevée ; quelques drainages l'ont descendue pour mieux rassembler ses eaux ; tout près s'élevait le hêtre séculaire (2).

Ici, presque à la limite du territoire de Domremy, nous sommes sous le charme des gracieux souvenirs de l'enfance de la Pucelle. Mais nous ne saurions oublier non plus qu'elle y est passée, sur le grand chemin, en un jour de cruelle alerte, avec son père, sa mère, les habitants de

(1) L'expression de « Bonne Fontaine aux Fées Notre-Seigneur » vient du *Bourgeois de Paris*, chroniqueur ennemi de Charles VII, qui voulait faire croire que Jeanne avait pris là son fait ; on ne la trouve pas dans les dépositions des témoins de Domremy.

(2) QUICHERAT, *Procès de Jeanne d'Arc*, Paris, 1844-49, 5 in-8, I, p. 67, troisième interrogatoire ; Jeanne précise elle-même cette particularité : *Alii vocant eam arborem fatalium, gallice des Faées, juxta quam est unus fons.*

L'abbé BOURGAUT, curé de Domremy, dans son *Guide du pèlerin*, Nancy, 1878, in-18, rapporte qu'à cette date l'on voyait « suinter ça et là les eaux de la Fontaine de la Pucelle », à environ 253 mètres du Bois Chenu.

E. HINZELIN, en visitant Domremy pour préparer son livre intitulé *Chez Jeanne d'Arc*, Nancy, 1904, in-12, s'est laissé entraîner par la beauté du paysage vers un kilomètre plus loin. Sous les ruines d'un rucher et d'une maisonnette, sous des arbres touffus, une belle source a charmé ses regards ; il a cru « retrouver la place où était l'Arbre des Dames », p. 206. Cette licence poétique est accompagnée d'une jolie gravure qui représente simplement un jardin abandonné et appelé les Cerisiers, sur le territoire de Coussey.

Greux et de Domremy, poussant devant eux le troupeau affolé de leurs bêtes pour chercher un refuge dans la ville lorraine de Neufchâteau. Eut-elle la consolation de converser avec sainte Catherine et sainte Marguerite auprès de cette fontaine ? A Rouen (audiences des 1^{er} et 28 mars), l'accusée croyait se rappeler qu'une fois elle y avait entendu ces Voix, mais ne se souvenait même plus de ce qu'elles lui avaient dit en cet endroit.

En son enfance, Jeannette a donc joué et chanté autour de cette fontaine, tressé des guirlandes et pris son modeste goûter sous les branchages de l'Arbre des Fées, avec les jeunes filles et les jeunes garçons de son âge. L'on était sans doute monté vers cette orée du Bois Chenu par le grand chemin ou par le sentier des vignes ; on redescendait la colline en se promenant vers les autres sources que nous avons visitées et l'on faisait une station près des *Fontaines aux Groselles*, assez rapprochées du village et appelées *Fons Rannorum* ou *Fons ad Rannos* dans les curieuses dépositions des témoins de Domremy au procès de réhabilitation. La veille de l'Ascension, le curé conduisait la procession des Rogations jusqu'à l'arbre, pour empêcher le retour des fées malfaisantes ; en revenant à l'église, il s'arrêtait aussi *ad Fontem Rannorum* pour y réciter les prières rituelles.

Mais ne vaut-il pas mieux lire les renseignements que nous ont laissés les contemporains de la Pucelle ? Son parrain, Jean Morel, laboureur à Greux, raconte : « Le dimanche où l'on chante à l'introït *Lætare Jerusalem*, dimanche appelé dans ces contrées le dimanche des Fontaines, les jeunes gens et les jeunes filles de Domremy vont sous l'Abre des Dames (*sic*) et aussi quelquefois durant le printemps et l'été, aux jours de fête. Ils y dansent, y font de petits repas, et, au retour, en s'ébattant, en chantant, ils viennent à la Fontaine des Rains ; *et redeundo*

veniunt supra Fontem ad Rannos, spaciando et cantando ; ils boivent de son eau, et tout en folâtrant cueillent des fleurs de çà, de là. »

Nous empruntons, pour ces témoignages, la traduction du P. Ayroles, auteur d'un ouvrage considérable intitulé *La vraie Jeanne d'Arc* ; nous en examinerons ensuite l'exactitude.

Une marraine de Jeanne, Beatrix Estellin, répète les mêmes détails pour le goûter sous l'Abre des Dames (*sic*) et ajoute : « Au retour ils s'arrêtent à la Fontaine des Rains ; *et redeundo veniunt ad Fontem ad Rannos*, et boivent de son eau. Lorsque la veille de l'Ascension, l'on porte les croix à travers les champs (1), le curé va sous cet arbre, il y chante l'évangile ; il va aussi à la Fontaine des Rains, *ad Fontem Rannorum*. »

Faut-il encore écouter une amie intime, une compagne de ces jeux ? Mengette, femme de Jean Joyart, laboureur de Domremy, raconte ses souvenirs d'enfance : « J'ai été plusieurs fois avec Jeanne aux Loges des Dames, le susdit dimanche ; nous y mangions, et ensuite nous venions boire à la Fontaine des Rains ; *et postea veniebant bibitum ad Fontem Rannorum* ; quelquefois nous étendions une nappe sous l'arbre, et faisons ensemble notre repas ; nous jouions ensuite et faisons des rondes, comme cela se fait encore (2). »

Quelle signification certaine se cache donc sous ces mots obscurs de *Fons Rannorum*, que les uns traduisent Fontaine des Rains ; d'autres, Fontaine des Rameaux, Fon-

(1) Le témoin fait peut-être ici allusion à un ancien usage : les laboureurs, à la procession des Rogations, portaient de petites croix faites souvent de brins de saule ou de noisetier et les piquaient au passage dans les champs ensemencés ou dans les vignes. La procession se groupait d'ailleurs à la suite de la croix paroissiale et des bannières.

(2) P. AYROLES, *La vraie Jeanne d'Arc*, Paris, 1898, 5 in-8, t. II. p. 188, 190, 203.

taine des Épines ; plusieurs même la situent sous l'Arbre des Fées, oubliant de la distance nécessaire entre ces deux points historiques (1).

A la première rencontre de ce barbarisme, — du moins on le soupçonnait tel, — la sage prudence de Quicherat hésite : « *Ad Rannos*, dit-il, est peut-être l'équivalent de *Aux Rains*, ce qui donnerait à présumer que la source était entourée d'un bosquet. » Plus tard, l'éditeur des Procès de Jeanne, aidé d'un grammairien du x^e siècle, s'enhardit, et, voyant dans *rannorum* une forme corrompue de *rhamnus*, qui s'appliquait aux nerpruns et à divers bois épineux, il traduit *Fontaine des Groseilliers* (2). La vieille botanique nous fournit une autre raison claire de ce choix ; elle range parmi les arbrisseaux épineux classés sous la dénomination générale de *rhamnus* le groseillier à épines ou à maquereau, appelé aussi en latin *uva spina* ou *crispa* (3) ; et nous voici ramenés à l'expression traditionnelle conservée dans le cadastre de Domremy : les *Fontaines aux Groselles*.

Pour s'épargner l'embarras d'une désignation précise, l'abbé Dunand prétend que dans l'ancien temps « les gens

(1) JOLLOIS, ingénieur en chef des Vosges, à la suite d'une *Hist. abrégée de Jeanne d'Arc*, Paris, 1821, in-fol. avec planches, raconte l'érection d'une fontaine, inaugurée en grande solennité le 10 sept. 1820 et dont il ne reste qu'un buste de la Pucelle conservé dans sa maison. La place avait été nivelée en partie et les terres rapportées maintenues par des murs en talus, pour mettre le monument à l'abri des inondations. Jollois ajoute, p. 167, que « les eaux avaient été amenées de la source des Groseilliers, située à sept cents mètres de distance de la place et non loin probablement de l'endroit où existait l'arbre des fées. » Ce vieil exemple d'une confusion entre les deux emplacements est souvent renouvelé de nos jours ; il a trompé QUICHERAT, *Aperçus nouveaux*, Paris, 1830, in-8, p. 7.

(2) QUICHERAT, *Procès*, p. II, 391, en note ; et *Aperçus nouveaux*, p. 7. L'auteur a trouvé le mot *rannus* comme équivalent de *groseillier*, dans un Glossaire de Jean de Garlande, mort en 1081.

(3) GILIBERT, *Hist. des plantes de l'Europe..... où l'on voit leurs figures, leurs noms, avec un abrégé de leurs qualités*, Lyon, 1766, 2 vol. in-12, t. II, p. 795 : « Le groseillier est une espèce de *rhamnus*. »

du pays nommaient Fontaine des Rains la source qui n'a été que plus tard nommée Fontaine des Groseilliers (1) ». Cette explication conciliante et commode ne repose que sur l'erreur ou les hésitations des premiers traducteurs.

Bien plus compliqué est le différend que le P. Ayroles soulève dans *La vraie Jeanne d'Arc*. Il estime que « les historiens modernes se trompent en appelant de ce nom de Groseilliers la fontaine désignée dans les documents sous celui de *Fons Rannorum* » ; et, dans les citations précédentes, nous avons en effet remarqué, qu'oubliant le sens vrai, précis, perpétué par l'usage local, il préférerait le mot vague de *Rains*. Mais la difficulté s'aggrave encore d'une inadvertance déjà commise par d'autres auteurs. Le savant jésuite confond la *Fons Rannorum* avec la source qui coulait sous l'ombrage du vieil arbre et conservait avec lui le souvenir des fées, — titre compromettant au gré des juges de Rouen. Séduit par une indication qui lui fut donnée à Domremy même, il « demande d'appeler Fontaine des Rains la célèbre fontaine où Jeanne une fois entendit ses voix » ; en « empruntant, dit-il, à notre vieille langue un mot qui désignait les broussailles et les buissons séparant les bois des champs livrés à la culture » ; et il insiste pour le motif que le parage voisin est appelé « l'Arbre-Épine, du radical grec *ῥάμνος*, aubépine, d'où fut formé le vieux mot *rains* (2). »

Si, à l'exemple du P. Ayroles, l'on attachait seulement à *Fons Rannorum* la signification imprécise de rains, c'est-à-dire de buissons ou d'épines, ce nom conviendrait

(1) Abbé DUNAND, *Hist. complète de la Bienheureuse Jeanne d'Arc*, Toulouse, 1912, t. I, p. 169.

(2) P. AYROLES, *La vraie Jeanne d'Arc*, t. II, p. 85. — Les dernières terres du territoire communal, en touchant celui de Coussey, portent les unes le nom d'*Aubrépine* ou *Abrépine*, selon les variantes du patois local ; et les autres le nom de *la Pucelle*. Dans les récits d'excursions ou de pèlerinages, l'on a même pris l'habitude d'étendre à toute la côte la désignation abusive de Vignoble de la Pucelle.

indistinctement à toutes les sources, car une folle végétation envahit les pierriers et les bourrelets de terrain étendus en dessous des vignes, selon la ligne des fontaines; et l'aubépine fleurit sur le courant des Groseilliers. Nous n'aurions plus une désignation spéciale et particulière. Et puis l'éminent historien oublie que la source des Groseilliers ne saurait être la même que celle des Fées qui coulait, comme il le constate lui-même, « fort près » de l'arbre, *juxta arborem*. Le curé de Domremy, après avoir arrêté sa pieuse procession sous cet arbre, la conduisait à une autre station, *ad Fontem Rannorum*. De même la promenade des enfants n'était pas un piétinement sur place. Les témoins précisent bien que c'est « au retour », après leur goûter champêtre, qu'ils s'arrêtaient auprès de la grande source agrémentée de groseilliers. Une variation dans les distances est évidemment nécessaire, et s'accorde avec les désignations locales, gardiennes des traditions séculaires.

Enfin, n'oublions pas que la petite Jeannette terminait sa fête joyeuse des fontaines en se rendant à l'église du village pour déposer un bouquet de fleurs devant l'image de Notre-Dame. N'était-ce pas déjà la prière pour le « saint royaume » de France ?

EDMOND STOFFLET.

Un nouveau « mystère » sur saint Nicolas.

Parcourant dernièrement un intéressant compte rendu des grandes fêtes données à Rouen, il y a deux ans, lors du « Millénaire de Normandie », j'ai remarqué cette mention d'un nouveau mystère sur saint Nicolas. Il serait amusant

de le comparer avec le *Miracle* qui a eu tant de succès à Nancy.

« Dans la cour d'Albane, contre la cathédrale de Rouen, on avait organisé des représentations de mystères...

« Le second mystère, celui de *Saint Nicolas et des trois belles filles qu'il sauva du péché*, avait été représenté une seule fois, en 1905, dans la forêt de Montgeon, près du Havre. C'est l'histoire de trois belles filles, Claude, Claudie et Claudette, qui sont aimées de trois beaux garçons, mais traitées assez rudement par leur père, Gaudemain qui, finalement, les chasse de sa maison. Le diable s'efforce alors de les perdre, mais saint Nicolas vient à leur secours et les dote si bien qu'elles épouseront leurs amis, et Gaudemain, honteux de sa faute, se fait pardonner et s'humilie dans l'espoir du pardon divin.

« Deux havrais, MM. Maurice Sandret et Voolet, ont encadré d'une partition musicale ces deux œuvres de leur compatriote, tout en leur conservant leur caractère archaïque et naïf. On ne pouvait rêver d'un décor plus beau et plus approprié à cette reconstitution artistique, que cet admirable coin de la cour d'Albane (1). »

Il est évident que l'auteur du livret, M. de la Villehervé, a pris de grandes libertés avec la belle histoire racontée par Jacques de Voragine dans la Légende dorée. Mais ce mystère donnera peut-être à plusieurs personnes l'idée d'y recourir et de s'instruire des traditions si curieuses qui se rapportent à l'un des saints les plus populaires de toute la chrétienté.

L. G. DE M.

(1) *Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure*, année 1911 : Étienne DEVILLE, *Le Milénnaire de Normandie*, 911-1911. Saint-Clair-sur-Epte, Paris, Rouen, p. 28-72. — V. p. 43-44.

Foug : ses premiers possesseurs ; son château.

Après la conquête des Gaules, Foug partagea le destin du pays Leuke (1), dont il faisait partie. Sur son territoire traversé par une voie romaine, s'éleva une station militaire, Savonnières, dépendant du gouverneur de Trèves. Lorsque les premiers rois Francs furent maîtres du pays Leuke (2), l'ancien poste d'observation devint propriété royale (3) et le resta encore sous les Carolingiens (4).

Étant donné, la proximité de Toul, 2 lieues, on pourrait croire que le territoire de Foug aurait fait partie du temporel de l'Église de Toul, si l'on se basait sur le diplôme de Dagobert I^{er} : « Dagobert donna à Theudefrid, 13^e évêque de Toul, le château de Vicherei, la forteresse de Liverdun, le palais royal de Noniante, la maison de Roialmey, la forteresse de Galiaud avec le bourg de Blénod et un très grand nombre de terres qui ont formé le domaine de l'Église de Toul » (5) et *lui assura la souveraineté d'un ban royal de 4 lieues de long sur autant de large*, exempt d'impôts, de subsides, lui en attribuant la juridiction, défendant aux comtes d'y bâtir aucun château et de l'y troubler dans l'exercice de la justice. Mais on sait aujourd'hui que ce diplôme, sur lequel se sont basés de très consciencieux historiens, n'a rien d'authentique (6).

(1) Chef-lieu Toul, province de Belgique Première, capitale Trèves.

(2) Childéric (436-481) est le premier qui en ait joui paisiblement. Cf. LEPAGE, *Les communes de la Meurthe*, t. II, p. 563.

(3) « Villa regia Saponariæ ».

(4) Conciles sous Charles le Chauve et Lothaire.

(5) Benoît PICART, *Hist. de la ville et du diocèse de Toul*, p. 257.

(6) Les diplômes de Dagobert en faveur de l'évêque de Toul sont perdus, mais l'on peut affirmer que ce prince n'a jamais pris la mesure qu'on lui attribue ; pareilles dispositions ne se rencontrent dans aucun diplôme authentique de l'époque franque. Du reste, les

Au VIII^e siècle, Foug se trouvait aux mains des évêques de Metz. En effet, en 770, l'un d'eux, Angelrame, pour se recommander aux prières des moines, fit don de « Fao in pago Bedensi » (1) à Theutemar, deuxième abbé de Gorze, en conjurant ses successeurs, au nom de l'Indivisible Trinité, de ne rien changer à ses dispositions. Mais peu de temps après sa fondation, l'abbaye de Gorze fut dépouillée de presque tous ses riches domaines ; Foug cessa de lui appartenir et on ignore quel en fut le possesseur. C'est seulement le 10 mai 878 que Louis III le Jeune en fit à

Gesta episcoporum tullensium, qui résument les donations faites par Dagobert à l'Eglise de Toul, ne disent rien de la concession d'un territoire de 4 lieues carrées. Cette prétendue concession aurait été confirmée en 804 par Charlemagne, en 896 par Arnulf, roi de Germanie et de Lorraine. Nous ne possédons plus le diplôme de Charlemagne que B. Picart semble avoir eu entre les mains ; mais celui d'Arnulf nous a été conservé. C'est un acte faux ou fortement interpolé. Il en était de même sans aucun doute du diplôme de Charlemagne. — A quelle époque vivait le faussaire qui a fabriqué ces documents ou qui en a remanié d'authentiques pour l'Eglise de Toul ? Peut-être sous l'épiscopat d'Henri de Lorraine (1126-1163). Ce prélat, qui eut des démêlés avec Mathieu I^{er}, à propos d'un château élevé par le duc son neveu à Gondreville, semble s'être appuyé, pour obtenir la destruction de la forteresse qui le gênait, sur un diplôme de Dagobert (E. DUVERNOY, *Le duc de Lorraine Mathieu I^{er}*, p. 59 et suiv.). Au XIII^e siècle, les évêques Gérard de Vaudémont (1217-1218) et Eudes de Sorcy (1218-1228) se servirent de ces mêmes documents faux ou interpolés, contre Henri II, comte de Bar, qui avait construit à Foug un château. Les chanoines qui allèrent de la part de l'évêque Eudes et du chapitre porter plainte au roi des Romains Henri, fils de Frédéric II, lui présentèrent-ils tous les documents falsifiés ? Il est à remarquer que le diplôme expédié sur l'ordre d'Henri le 28 décembre 1224, ne mentionne et n'insère que le diplôme d'Arnulf (894) et un autre d'Henri I^{er} (l'Oiseleur), roi de Germanie, acte qui ne parle pas d'ailleurs de la donation du territoire de 4 lieues carrées. Six mois plus tard, en juin 1225, Frédéric II confirma, en le reproduisant tout au long, le diplôme de son fils. Voir B. PICART, *ibid.*, preuves, xxxiv, et mieux HUILLARD-BRÉHOLLES, *Histoire diplomatique de Frédéric II*, t. II, p. 489 et suiv. (Observation de M. le professeur R. Parisot.)

(1) DOM CALMET, *Notice de la Lorraine*, t. I, col. 467 ; LEPAGE, *Statist. de la Meurthe*, t. II, p. 497.

Gorze une restitution, contestée sans doute au siècle suivant, car en 936 un diplôme d'Otton I^{er} confirma l'abbaye en sa possession (1).

Dès lors, pendant près de trois siècles, on ne sait plus rien de Foug, qu'on trouve tout à coup n'appartenant plus aux moines au point de vue temporel. « Rien n'indique quand Gorze cessa d'être en possession du village même et comment celui-ci passa entre les mains des comtes de Bar (2). »

Il aurait été auparavant sous la dépendance du comte de Vaudémont (3). Comment donc se serait fait ce passage et depuis combien de temps cela durait-il ? On en est réduit à des hypothèses. Dans les premières années du XII^e siècle, le comte Gérard I^{er} de Vaudémont, véritable bandit féodal, terrorisait ses voisins : « les églises et les monastères ressentaient les effets de sa funeste tyrannie (4). » Foug fut-il ravi à l'abbé de Gorze à cette époque ? Ou bien Gérard II s'en est-il emparé avec l'assentiment de son frère Eudes, évêque de Toul ? Très éloigné de Gorze, Foug était une proie facile pour les seigneurs de ces temps de violence qui, loin de protéger les monastères et églises dont ils avaient la vouerie, s'approprièrent souvent leurs domaines.

Les comtes de Vaudémont se maintinrent indépendants dans leurs domaines jusqu'au moment où l'un d'eux (5)

(1) LEPAGE, *Communes de la Meurthe*, t. I, p. 369. Cf. aussi l'*Histoire de Metz* par les religieux bénédictins.

(2) LEPAGE, *Communes de la Meurthe*, t. I, p. 369.

(3) D'après l'abbé BEXON, *Histoire de la Lorraine*, t. I, p. 44 (1777).

(4) *Art de vérifier les dates*, t. XIII.

(5) *L'Art de vérifier les dates*, p. 453 et suiv. ajoute « on ne sait pourquoi ». — C'est Ferri II le jeune. Il céda en devenant duc de Lorraine (1206) l'hommage du comté de Vaudémont à Thiébaud I^{er} de Bar, son beau-père, contre les envahissements duquel il eut sans cesse à lutter, car « il s'emparait de toutes ses meilleures places ». Cf. DE SAULCY,

engagea sa seigneurie au comte de Bar. En 1216, Hugues II de Vaudémont (1) fit hommage en ces termes du château de Foug au comte de Bar, Henri II : « Noz Hugues, cuens de Vaidémont, faisons sçavoir à toz, que tenons de l'honorable seigneur, Henry, cuens de Baire, et de ceulx qui après lui seront cuens de Baire, tenons et devons tenir en fief et hommaige ligement, toz ceu que noz avons en notre dit Comté de Vaidémont, en homes, en femmes, en maigniez, en terres, en tresfond, en fié, etc. Ce fut fait l'an ke ly milliare coroit par M et C.C et seize on mois de Mars (2) ». Ce n'était certes pas le parent du comte de Bar, Renaud de Boutilliers-Senlis, évêque de Toul depuis 1210, qui pouvait s'en trouver contrarié. Les moines de Gorze, demeurés seigneurs spirituels de Foug, ne pouvaient non plus s'en froisser, car ils avaient grande confiance en la maison de Bar, à laquelle ils avaient déjà accordé la vouerie de leurs terres (3).

Avantageusement situé sur les marches d'entre France et Allemagne, commandant un lieu de passage important, enclavé dans l'évêché de Toul, à mi-chemin entre la Lorraine et la Champagne, Foug assurait à qui le possédait, une véritable suprématie dans ces contrées autrefois dévastées par les guerres et les agitations continuelles.

Aussi le comte de Bar, désireux de conserver ce qu'une

Recherches sur les monnaies des ducs héréditaires de Lorraine (Metz, 1841, in-4, p. 20). — C^{te} M. DE PANGE, *Ferri de Bitche*, dans *M. S. A. L.*, 1892, p. 68 et suiv.

(1) Cf. J. LAURENT, *Monnaies lorraines*, dans la *Revue de numismatique*, 1867, p. 35 ; HERMEREL, *Monnaies de Vaudémont*, dans *M. S. A. L.*, 1892, p. 121 ; abbé BEXON, *Histoire de Lorraine*, t. I, p. 44, où il est dit : Hugues III, ce qui est une faute d'impression.

(2) Ce texte est cité par Benoît PICART dans : *Réplique aux deux lettres qui servent d'apologie au traité historique sur l'origine de la maison de Lorraine (1713)*, p. 199. Foug n'y est pas mentionné et l'abbé Bexon n'a pas indiqué où il a trouvé que Hugues II faisait hommage du château de Foug.

(3) 1209. Le comte Thiébaud I^{er} de Bar, voué de Gorze, la secourt contre Ferri de Lorraine.

bonne fortune venait de lui octroyer, s'y fortifia-t-il sans tarder (1218), utilisant pour cela les débris de l'antique Savonnières (1). La vallée de l'Ingressin fut dès lors dominée par l'imposante masse d'un château féodal destiné à braver et l'évêque de Toul et le duc de Lorraine. Autrefois réputée inviolable, cette forteresse était située en haut d'une côte abrupte, promontoire barrant la route de Toul. Nid d'aigle en quelque sorte inexpugnable, le château était défendu vers l'est par un long et profond fossé suivi d'une énorme levée barrant toute la largeur du plateau. Derrière ce rempart était un immense espace quadrangulaire, sans doute cour principale et jardins (2); une enceinte de palissades; puis, creusé dans le roc (3), un fossé profond aux parois verticales, sur lequel était jeté le pont-levis faisant communiquer par la porterie la première enceinte avec le donjon.

Sensiblement en triangle équilatéral (env. 100 m.) aux angles arrondis, il était flanqué de tours : du donjon, du guet, d'armes, grosses et hautes tours. D'autres encore ajoutaient à l'importance du château : tours de la Vaulx, Dame-Poince, des Prisons, des Allemands, percées toutes de nombreuses barbacanes, surmontées d'un beffroi pour le guet, munies de poternes avec portes en bois. Un fossé allait de la tour Dame-Poince au donjon, et de ce dernier portaient des palis vers la tour de la Vaulx.

Un puits très profond (4) était situé en dehors et tout à côté de l'enceinte, vers la pointe dominant le bourg; il

(1) DE SAULCY, *Recherches sur les monnaies des comtes et ducs de Bar*, Paris, 1843, in-4, p. 12; HERMEREL, *op. cit.*, p. 141.

(2) 1545. Réparations aux murailles des jardins du château. (Arch. Meuse, B. 2275.)

(3) Encore très reconnaissable aujourd'hui, présentant une faille où le populaire voit l'entrée d'un souterrain qui aboutirait non loin de la fontaine de Renevaux.

(4) Curé en 1392 « par deux terrillons liégeois travaillant à la journée », et cela ne dura pas moins de douze semaines !

communiquait avec le château par une galerie souterraine (1) où l'on passait pour aller puiser l'eau « par deux seaux suspendus à une corde ajustée à une poulie ».

Comment donc pareille forteresse put-elle être établie ? Comment les voisins n'en prirent-ils pas ombrage au point d'en empêcher le renforcement ? C'est que le comte de Bar fut favorisé d'une série d'événements imprévus. Thiébaud 1^{er}, duc de Lorraine, vaincu par l'empereur Frédéric II, s'était laissé emprisonner à Wurtzbourg. Profitant de sa longue absence, les seigneurs s'étaient de toutes parts insurgés et les deux ennemis du duc, la comtesse de Champagne et le comte de Bar, construisirent sur les marches de Lorraine deux redoutables forteresses, ce qu'ils n'eussent assurément pas fait si le duc avait été là pour défendre ses États, celle de Montclair et celle de Foug (2). A son retour d'Allemagne, Thiébaud n'osa ou ne put en demander la démolition.

Il n'en fut pas de même de l'évêque de Toul, menacé plus que tout autre par le château de Foug. Bien qu'existant avant 1216, sa minime importance entre les mains d'un voisin moins redoutable que Bar, n'avait jusqu'ici pas excité la colère épiscopale. Mécontent de voir Henri II fortifier de la sorte un domaine de Vaudémont, dont il n'était que simple suzerain, pressentant l'usurpation bientôt définitive, l'évêque Gérard de Vaudémont exhume le plus ou moins authentique diplôme de Dagobert, défendant de construire des forteresses dans un rayon de

(1) Encore existante au siècle dernier ; on apercevait dans la paroi une porte en ogive, orifice de cette galerie. — Pour la description du château, cf. SERVAIS, *Annales historiques du Barrois, passim* ; Arch. Meuse, B. 2208-2275 (comptes des prévôts de Foug).

(2) Comes vero campaniensis (Thibault) consilio et industria suæ matris (Blanche) firmavit castrum fortissimum quod dicitur Montclair, in finibus Tullensis dyocesis, et Comes Barri (Henri) castrum fortissimum quod dicitur Fau ante Tullum firmavit. (*Chronique d'Albéric de Trois Fontaines*, dans les *Monum. Germ. histor.*, SS., t. XXIII, p. 907.)

deux lieues autour de Toul (1) et menace le comte de Bar de l'excommunication, arme alors redoutable : il lui rappelle tout ce que son prédécesseur, Boutilliers-Senlis, avait fait pour empêcher qu'on ne construisît aussi près de sa ville, et lui représente que les châtelains, parfois désobéissants, pourraient insulter, sous prétexte qu'ils sont sujets de l'Empire, les bourgeois de Toul tirant leurs marchandises de France ; il le menace enfin d'en écrire à l'Empereur et au Roi : la mort l'en empêcha (1219).

Eudes de Sorcy, son successeur, reconnu à Henri son donjon de Foug. Conservant seul sa rancune, le duc de Lorraine, Mathieu II, assiégea (1232) ce repaire, dont il n'avait pu empêcher l'érection. Ce fut sans succès, car Hugues II marcha au secours de son suzerain, Henri II, et tous deux réussirent à débloquer Foug.

Après avoir pendant quatre siècles dominé la contrée de sa masse puissante, le château de Foug fut détruit en 1635. « Servant de refuge aux partisans, il fut pris et ruiné par commandement du Roi. » Fut-il emporté d'assaut, ou ouvrit-il volontairement ses portes ? Nul ne le sait plus. En quel mois ? On ne peut que l'induire des faits suivants. Le 9 septembre, Pierrot Noël, charpentier, et Baudin, serrurier, construisirent un pont de bois pour aller à la haute tour du château (2). La démolition n'aurait donc eu lieu que dans les derniers mois de 1635, peut-être au moment du passage de Louis XIII, qui vint à Toul le 5 octobre.

De nos jours, les ruines elles-mêmes sont disparues. Sur l'emplacement du donjon, dont on peut encore retrouver les soubassements sur le flanc sud, se meurt une vigne phylloxérée. Peut-être pourrait-on reconnaître l'emplacement des tours près de cette grande tranchée broussailleuse qui représente le fossé. Une lande plantée de

(1) LEPAGE, *Statistique de la Meurthe*, t. II, p. 197.

(2) Arch. Meuse, B. 2302.

sapins est la cour d'honneur ; une butte de terre et de pierrailles à demi-calcinées, la première enceinte.

Le lieu, aujourd'hui, conserve le nom de château de la Reine-Blanche. Pourquoi ? Diverses hypothèses sont données. Certains veulent que la mère de saint Louis, Blanche de Castille, y fut marraine d'un enfant du comte de Vaudémont. Rien ne paraît confirmer cette légende (1). L'explication suivante est plus plausible. Au moyen âge, les reines, nobles dames ou châtelaines, portant le deuil en blanc, il est possible qu'une de ces veuves éplorées vint au château de Foug chercher la solitude. Cette blanche apparition frappa l'imagination populaire : château de la Reine Blanche.

FERNAND LEMAIRE et docteur POL SERRIÈRE.

Le chemin de croix d'Atton.

Dans la petite église paroissiale d'Atton (2) se trouve un chemin de croix composé de 14 tableaux d'environ 0,80 de côté, entourés d'un cadre très simple en bois mouluré. Divers indices, par exemple la prédominance du bleu et du rouge dans les vêtements, font penser que cette peinture est du ^{xvii}^e siècle. Elle n'a, du reste, aucune valeur d'art, mais les stations de ce chemin de croix, si

(1) Il se peut aussi qu'il s'agisse de la comtesse Blanche de Champagne, citée plus haut.

(2) Canton de Pont-à-Mousson, sur la rive droite de la Moselle, au pied de la colline de Mousson. — Bien que le chœur de cette église soit roman, elle n'est même pas citée par GRILLE DE BEUZELIN, *Rapport sur les monuments histor. des arrond. de Toul et de Nancy*, Paris 1837, in-4 (dans la *Collect. de documents inéd. sur l'hist. de France*), et elle n'a fait l'objet, à notre connaissance, d'aucune étude.

elles sont comme aujourd'hui au nombre de 14, sont distribuées d'une tout autre façon que voici :

- 1^{re} station, Jésus au jardin des Oliviers, consolé par un ange.
- 2^e — Arrestation.
- 3^e — Jésus devant le grand-prêtre, est souffleté.
- 4^e — Jésus devant Hérode, qui le fait revêtir d'une robe blanche.
- 5^e — Flagellation.
- 6^e — Ecce homo.
- 7^e — Condamnation. Pilate se lave les mains.
- 8^e — Jésus chargé de la croix.
- 9^e — Jésus console les femmes de Jérusalem.
- 10^e — Jésus tombe.
- 11^e — Jésus est cloué à la croix.
- 12^e — Jésus meurt sur la croix.
- 13^e — Jésus est descendu de la croix.
- 14^e — Jésus est mis dans le sépulcre.

On remarque quelques analogies entre ce chemin de croix et celui qui est peint sur les murailles de l'église de Malzéville et qui a été retrouvé et restauré naguère par notre défunt confrère Gaston Save (1); mais les différences ne sont pas moins nombreuses. Le chemin de croix de Malzéville est du reste bien plus ancien, sans doute de la première moitié du xvi^e siècle.

Ces variantes dans la répartition des 14 stations s'expliquent : le chemin de croix a été institué par un dominicain de Cordoue, le bienheureux Alvaro, mort en 1420, mais les premières bulles qui accordent des indulgences à cette dévotion sont de 1686, 1692, 1726 et 1731 seulement, et ce n'est qu'à la suite de ces actes pontificaux que le sujet exact des stations fut déterminé *ne varietur* par la congré-

(1) Il a été étudié par Ch. COURNAULT et par G. SAVE lui-même dans le *J. S. A. L.*, 1896. p. 269-273 et 1897, p. 113-116. La liste des stations est dans le volume de 1896, p. 270.

gation des Indulgences (1). Jusqu'alors, on pouvait composer le chemin de croix à peu près comme on voulait : nous disons à peu près, parce que le nombre des stations fut toujours de quatorze.

E. DUVERNOY.

Un homme de Mattaincourt battu par sa femme, vers 1560.

En compulsant des découpures de catalogues de librairie, je trouve le numéro suivant, qu'il me paraît bon de faire connaître. Le lieu désigné ne peut être que Mattaincourt, pour lequel Henri Lepage, dans *le Département des Vosges* (t. II, p. 321), donne uniquement ces deux formes anciennes : *Mathaincuria* et *Mathaincourt*. — Certes, il y a eu toujours et en tous lieux des femmes perverses et des enfants insoumis ; cependant l'histoire de ce pauvre homme battu semble venir à l'appui de la mauvaise réputation qu'avaient les habitants du village, avant que son saint curé Pierre Fourier l'eût moralement transformé.

L. G. DE M.

Discours véritable d'un homme qui a esté extrêmement battu par sa femme, et deux de ses enfans. *A Lyon, pour François Yurad, s. d. (vers 1560), pet. in-8 de 8 pages, demi-rel. maroq. vert avec coins. (Rel. moderne), 50 fr.*

Pièce populaire rarissime : le héros de cette historiette est Nicolas Badeine, marchand drapier à Mathincour en Lorraine. — Exemplaire court de marges ; la première ligne du titre est atteinte par la rognure.

(1) Cf. BARBIER DE MONTAULT, *Iconographie du chemin de la croix*, dans les *Annales archéologiques* de DIDRON, t. XX-XXV (1860-1865) ; voir en particulier le t. XX, p. 319-324.

Épitaphe à Liepvre.

Dans un travail récent (1), nous avons décrit l'église paroissiale de Liepvre (2) et fait son historique. Voici l'épitaphe d'un curé de cette paroisse qui se trouve à l'intérieur, vers le milieu de la nef, sur le mur du côté Évangile, gravée en creux et en petites capitales. La pierre où elle figure est sûrement rapportée, car cette épitaphe date de 1725, et l'église actuelle fut construite en 1752 et 1753.

CI GIT FRANC[OIS]

LOUIS FERY

CURÉ A LIEP

VRE, DÉCÉDÉ LE

16 AVR. 1725

REQ † UIES

CAT IN P

A X CE

Au milieu des dernières lignes de l'inscription s'intercalent une croix, et au-dessous deux os de mort mis en sautoir.

Nous saisissons l'occasion pour corriger deux erreurs de notre étude (3) que nous a signalées notre confrère M. Pfister : Philippe-Auguste est mort en 1223 et non en 1222 ; le pape Alexandre IV a été élu le 12 décembre 1254, et la bulle par laquelle il confirme les privilèges du prieuré de Liepvre est de la seconde année de son pontificat, c'est-à-dire de 1255 ou 1256, la date de 1388, que nous avons donnée à tort, n'étant que celle du vidimus de cette bulle.

E. DUVERNOY.

(1) *Une enclave lorraine en Alsace, Liepvre et L'Allemand-Rombach*, dans les *Mém. de l'Acad. de Stanislas*, 1911-1912, et tirage à part, Nancy, 1912, in-8 de 86 pages.

(2) Liepvre, Haut-Rhin annexé, arr. Colmar, cant. Sainte-Marie-aux-Mines.

(3) Toutes deux à la p. 101 des *Mém. Acad. Stan.*, p. 51 du tirage à part.

BIBLIOGRAPHIE

— Le *Bulletin* de 1911, p. 262, a signalé une étude de M. WELVERT sur le chevalier de Boufflers pendant l'émigration. M. Fernand BALDENSPERGER revient sur cette période de la vie de Boufflers dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1912.

— Dans un journal quotidien de Lyon, *Le Salut public* du 2 déc. 1912, M. Henri d'HENNEZEL décrit un fort beau manuscrit de la Bibliothèque municipale de Lyon, qui a été exécuté en 1506 pour Philippe de Gueldres : c'est une *Vie de Jésus-Christ*, traduction de la *Vita Christi* composée par Ludolphe le Chartreux, auteur d'ouvrages mystiques, mort en 1370. Ce manuscrit est orné de 56 peintures remarquables ; le frontispice représente René II, Philippe de Gueldres et leurs cinq enfants agenouillés. L'auteur de ces peintures n'est pas connu ; on aimerait qu'il fût un Lorrain, car il a un réel talent.

— La Faculté des lettres de Nancy vient de publier la 3^e année (1911-1912) de la *Bibliographie lorraine*, Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8 de 256 pages. Comme l'explique le sous-titre, c'est un tableau complet de l'activité intellectuelle, artistique et économique de la Lorraine, et aussi de l'Alsace. Sur les volumes précédents, cf. le *Bulletin* de 1911, p. 43, et de 1912, p. 72.

— Mlle Jane HAZON DE SAINT-FIRMIN faisait hommage à la Société, il y a quelques mois, de son étude sur *Un assassin du duc de Guise. — François II de Montpezat, baron de Laugnac, capitaine des quarante-cinq (1566-1590)* [Paris, A. Picard, 1912, in-8 de 72 p.]. L'intérêt très réel de ce travail nous a incité à faire, au lieu d'un compte rendu, un article sur les Montpezat en Lorraine, article qui n'est pas encore au point.

E. R.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

TARIF

des tirages à part. pour les membres de la Société

La feuille in-8°, sur papier carré collé, 10 kil., tirée à 100 ex., sans nouvelle mise en pages.	8 »
Avec nouvelle mise en pages	10 »
La même feuille tirée seulement à 50 ex.....	6 »
La demi-feuille tirée à 100 ex.....	5 50
Avec mise en pages nouvelle.....	6 50
La même, à 50 ex.....	5 »
Les couvertures imprimées sur papier raisin de couleur, le 100.....	5 50
Les 50 couvertures.....	4 50
Le brochage d'une feuille tirée à 100 ex.....	1 50
— de 2 feuilles.....	2 »
— de 3 feuilles.....	2 50
— de 4 feuilles.....	3 »

*Les corrections d'auteur sont comptées à raison de
75 centimes l'heure.*

Pour ces tirages à part, on est prié de s'entendre directement et exclusivement avec l'imprimeur.

BIJOUTERIE & ORFÈVRERIE

FABRIQUE

DE

BIJOUTERIE & BRONZE D'ART

Orfèvrerie Artistique

DAUBRÉE

Nancy -- Rue St-Dizier, 2

Paris -- Rue Vieille du Temple, 132

BIJOUX LORRAINS

DRAGÉES BRAQUIER

VÉRITABLES

DRAGÉES DE VERDUN
SANS RIVALES

Dragées tendres, friables — Parfums exquis — Nuances séduisantes

Usine modèle du Château de Coulmier, 60.000 mètres carrés

MAISON FONDÉE EN 1783

BREVETÉE S. G. D. G., en France et à l'Etranger

RÉPUTATION UNIVERSELLE

L. BRAQUIER, Verdun-sur-Meuse

Fournisseur Breveté de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges.

Les plus hautes récompenses aux Expositions

MEMBRE DU JURY

Liège 1905, Nancy 1909, Londres 1910, Bruxelles 1910

SPÉCIALITÉS

POUR BAPTÊMES, MARIAGES, FÊTES, CADEAUX

OBUS "BRAQUIER" EXPLOSIBLE — BOUQUETS EN DRAGÈSE

SURPRISES POUR DESSERTS — NOUVEAUTÉS

Envoi franco du Catalogue illustré (Téléphone 3)

BULLETIN MENSUEL

DE LA

Société d'archéologie lorraine

ET DU

Musée historique lorrain

Treizième année. — 1913.

NUMÉRO 4. — AVRIL 1913

PROCÈS-VERBAL.

Mémoires : L. SCHADEL : XIV^e Session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. —
Chr. PFISTER : Un récit du siège de Nancy de 1633. —
L. HUBERT : Un mariage « à la Gaulmine », à Longwy, en 1696.

Bibliographie.

NANCY

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

PALAIS DUCAL

GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

1913

Avis important

Afin de pouvoir figurer à l'ordre du jour des séances, tout travail envoyé par un membre de la Société devra être **entièrement** terminé, lisiblement écrit **sur le recto seul**, et accompagné de tous les dessins, cartes, croquis et documents nécessaires, de manière à ne pas retarder ni compliquer l'impression, si elle est décidée. Pour les travaux d'une certaine étendue, l'adjonction au manuscrit d'un résumé substantiel et dont la lecture pourrait au besoin donner aux auditeurs une idée suffisante du sujet traité, des développements et des conclusions du mémoire, est en outre **obligatoire**.

Il ne sera tenu aucun compte des manuscrits ne remplissant pas ces conditions.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

13^e ANNÉE. — N^o 4. — AVRIL 1913.

Procès-verbal de la séance du vendredi 14 mars 1913.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Maire de Nancy annonçant le maintien, pour 1913, de la subvention municipale de 1.000 francs.

La Société de Borda fait part du décès de son président, M. Jacques-François Abbadie, survenu le 27 février.

M. le Président dépose sur le bureau le volume des *Mémoires* pour 1912.

Distinctions honorifiques.

A l'occasion de la venue en Lorraine de la Mission militaire russe, en septembre dernier, M. Joseph Laurent, maire de Nancy, a été nommé commandeur de l'ordre de

Saint-Stanislas, et M. Albert Denis, député et maire de Toul, chevalier de 2^e classe de l'ordre de Sainte-Anne de Russie.

Admissions.

MM. l'abbé Auguste Gaudel et François de Lallemant de Liocourt sont admis comme membres titulaires.

Présentation.

Est présenté en la même qualité : M. Eugène **Nippert**, ancien directeur d'assurances, 28, rue des Tiercelins, par MM. Justin Favier, René Martz et Charles Sadoul.

Ouvrage offert à la Société.

Une station thermale pendant la Révolution, Plombières, 1792-1795, par Jean KASTENER. Nancy, 1912, 24 p. in-8.

Lectures.

M. le capitaine TERVER présente à la Société un certain nombre de bracelets en bronze trouvés près de l'ouvrage du Mordant, aux environs de Toul.

M. Edmond STOFFLET lit son travail sur *Les fontaines de Jeanne d'Arc à Domremy*, qui paraîtra dans le *Bulletin*.

M. Pierre Boyé termine la lecture, pour M. Maurice DIETERLEN, de la *Notice sur le Fonds lorrain aux Archives de la Maison et de la Cour, à Vienne*. La Société en vote l'impression au prochain volume des *Mémoires*, et nomme pour former la commission de revision : MM. Paul Marichal, Émile Duvernoy et Edmond des Robert.

M. Hippolyte Roy communique à la Société un *Document sur la poste en Lorraine au XVII^e siècle*, destiné au *Bulletin*.

MÉMOIRES

XIV^e session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques.

Le xiv^e Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, où la Société d'archéologie lorraine m'a fait l'honneur de me déléguer, s'est tenu à Genève du lundi 9 au samedi 14 septembre 1912, sous la présidence d'honneur de M. Édouard Naville et la présidence effective de M. Eugène Pittard. Je n'essaierai pas de donner un compte rendu, même sommaire, des réceptions magnifiques et des excursions merveilleuses, admirablement organisées par le Comité local, et qui font honneur à Genève et à la Suisse tout entière ; mais je voudrais donner une idée des travaux de ce Congrès, qui ne comptait pas moins de 555 membres et les délégations de 104 Universités et Sociétés savantes, appartenant à treize États officiellement représentés.

Ces travaux furent nombreux et variés. Je ne mentionnerai que ceux susceptibles de nous intéresser plus particulièrement, notamment ceux des professeurs de l'Institut international de paléontologie humaine de Paris : MM. Boule, Breuil, Obermaier, de M. le professeur Capitan, de M. E. Cartailhac, de M. Salomon Reinach, de M. J. Déchelette, de M. Marcel Baudouin, de M. V. Commont et de plusieurs savants étrangers.

Dans un lumineux exposé, M. Boule définit la place qu'occupe, dans le groupe humain, l'*Homo néanderthalensis*. Le distingué savant, qui restaura, entre autres, le

crâne préhistorique de La Chapelle-aux-Saints, présenta aux congressistes le premier moulage de ce crâne humain, moulage qu'il est heureux d'offrir au professeur E. Pittard pour l'Institut d'anthropologie que le sympathique anthropologue genevois va fonder à Genève.

M. V. Commont, dont les travaux sont basés sur des observations sérieuses et personnelles très appréciées, communique ses études : 1^o sur la stratigraphie des industries néolithiques et paléolithiques dans les dépôts holocènes et pléistocènes du Nord de la France ; 2^o sur l'industrie moustérienne à faune chaude de la vallée de la Somme.

M. l'abbé Breuil, avec un talent remarquable, fait un exposé très clair des subdivisions du paléolithique supérieur et leur signification.

M. le comte Bégouen communique les résultats de son exploration de la caverne du Tuc d'Audoubert (Ariège), dont les parois montrent de merveilleuses gravures représentant surtout le renne et le cheval. On sait que, depuis, M. le comte Bégouen et ses fils ont découvert, dans la même caverne, deux véritables statuettes représentant un groupe de bisons.

M. l'abbé Breuil et M. le professeur Capitan signalent les gravures sur stalagmites de la grotte du Teyjat (Dordogne) ; ils présentent une série de dessins d'animaux, relevés sur les parois de cette grotte, d'un intérêt artistique considérable.

M. S. Reinach présente, de son côté, quelques spécimens de l'art des cavernes. Il cherche l'interprétation de certains dessins et y voit la représentation d'êtres énigmatiques qui, par analogie avec les croyances de peuplades primitives, auraient joué un rôle dans la reproduction.

M. L. Coutil étudie les silex à formes géométriques exposés par lui dans une vitrine.

M. l'abbé Breuil, dans une étude des cavernes et roches peintes ou gravées de l'Espagne, montre de quelle manière l'homme préhistorique interprète l'image de ses semblables, et comment il la simplifie peu à peu. L'homme est ordinairement représenté par des triangles.

Le même orateur rend compte des fouilles qu'il a entreprises, avec M. H. Obermaier et M. Alcalde del Rio, dans la grotte Castillo, près de Puente Viesgo (Espagne). Cette grotte a fourni onze niveaux répartis sur une profondeur de 15 mètres. Des formes très curieuses de harpons perforés ont été mises au jour. Ces formes sont tout à fait spéciales à l'Espagne ; un seul exemplaire a été trouvé en France, dans la Dordogne.

M. Marcel Baudouin parle de l'orientation des dolmens. Il y voit un culte du soleil. Aussi, les dolmens, selon lui, sont-ils orientés généralement vers le levant et exceptionnellement vers le midi ou le couchant.

De fort belles projections accompagnent la communication de M. l'abbé Hermet sur les *statues-menhirs* de l'Aveyron et de l'Italie.

Le mercredi soir, M. O. Montélius, directeur du Musée de Stockholm, a fait une conférence extrêmement intéressante sur les relations de l'Italie avec l'Europe septentrionale pendant l'âge du bronze (environ dix siècles avant J.-C.). Les lots d'objets préhistoriques trouvés en Suède et en Angleterre présentent des analogies frappantes avec ceux confectionnés en Italie. M. O. Montélius conclut que l'Italie a fortement influencé les autres pays au point de vue de l'industrie du bronze.

M. Siret, ingénieur belge établi en Espagne, fait une étude comparative des signes symboliques représentés sur les monuments ou objets des temps protohistoriques. Ces figures seraient des symboles de cultes primitifs.

M. J. Déchelette, avec sa compétence bien établie, a parlé sur l'origine du fer en Égypte ; il y aurait lieu, à son

avis, de la faire remonter à une époque beaucoup plus reculée que celle admise jusqu'ici, soit au deuxième millénaire. En Gaule centrale, en Lorraine, en Bourgogne, les premiers fours furent allumés par les Celtes, et cette industrie se développa beaucoup jusqu'à l'époque romaine. La substitution du fer au bronze fut presque générale en Europe dès la période qui s'étend du XI^e au V^e siècle.

M. le marquis de Ceralbo présente un travail (lu par M. J. Déchelette) sur trois nécropoles ibériques fouillées par lui à Aguilar, Lusaga et Arcobriga, l'une datant de l'époque hallstattienne, et les deux autres de celle de la Tène. L'une de ces nécropoles renferme à elle seule jusqu'à 2 264 tombes avec stèles, urnes auprès desquelles un mobilier funéraire est quelquefois déposé. De très beaux clichés accompagnent cette communication. Leur projection permet d'admirer la belle collection d'épées à antennes mises à jour par M. de Ceralbo, qui a trouvé aussi de fort belles lances et des mors remarquables, confirmant ce que dit Strabon sur l'excellence de la cavalerie ibérique. Un intérêt tout particulier s'attache à des fers à chevaux recueillis au même niveau, mais dans des conditions de gisement qui, tout en permettant de croire qu'ils remontent à la même époque, ne nous fixent pourtant pas d'une façon indiscutable sur ce point. Mais, rapprochée des constatations faites dans notre région par notre collègue le comte Jules Beaupré, cette découverte est extrêmement intéressante.

M. J.-B. Flamand, d'Alger, exposa quelques résultats de ses travaux sur le Sahara préhistorique. L'idée du Sahara ancienne mer est, selon lui, une légende géologique ; on y trouve, en revanche, la trace de lacs et de nombreux fleuves ; c'est dire que c'était un pays habitable. Des outils, en particulier des haches acheuléennes, des débris magdaléniens et aziliens confirment cette manière de voir. M. Flamand ne désespère pas de trouver des palafittes dans le désert.

M. F. Sarasin, de Bâle, décrit, à propos de la répartition géographique des trouvailles aziliennes, les galets trouvés dans la grotte de Birseck, près de Bâle, et colorés en rouge au moyen de protoxyde de fer. Ils se rattachent à la dernière période paléolithique. Ce sont des pierres sacrées qui, sans doute, comme certaines pierres de l'Australie, étaient considérées comme devant recevoir, à sa mort, l'âme d'un individu déterminé. Tous ces galets sont brisés, probablement par les envahisseurs de l'époque néolithique.

Une conférence faite le vendredi soir par M. Émile Cartailhac sur l'Homme des cavernes mérite d'être mentionnée. L'immense *Victoria Hall* était absolument comble, l'élite de la Société genevoise ayant tenu à assister à cette séance. Pendant deux bonnes heures, le vaillant et savant professeur de l'Université de Toulouse, l'un des doyens du Congrès, a tenu l'auditoire sous le charme de sa parole chaude et sympathique en faisant l'historique des découvertes préhistoriques de ces dernières années et en accompagnant ses explications de belles projections. Ce fut un grand succès pour la préhistoire française.

Dans la séance de samedi matin, M. J. Déchelette proposa quelques réponses à cette question : Par quelles voies commerciales sont parvenus, dans l'Europe centrale et la Gaule orientale, divers produits helléniques aux époques de Hallstatt et de la Tène. Il souligne, à ce propos, l'influence de la civilisation du Sud. L'Adriatique doit être considérée comme une voie de cheminement plus fréquente que la vallée du Rhône et l'interland marseillais. Vers la Scandinavie, les marchandises se dirigeaient par les vallées de l'Elbe, de la Moldava. La haute vallée du Rhône, celles du Pô, du Tessin, des lacs suisses étaient aussi suivies dans une autre direction.

Il me reste à parler de la communication que j'ai faite en réponse à la question posée sur ma demande au Congrès

et relative à l'origine, la destination ou la signification des pierres à cupules, écuellles ou bassins.

Le sujet a été traité également par M. Marcel Baudouin et par M. B. Reber, de Genève, qui avait exposé un grand nombre de beaux dessins figurant les monuments les plus caractéristiques des Alpes suisses et du Jura.

Dans le mémoire que j'ai lu à la séance du vendredi 13 septembre, présidée par M. le baron A. de Loë, j'ai proposé une interprétation toute nouvelle de ces blocs à gravures. J'ai conclu que, dans les régions de l'Est de la France, les pierres à cupules, écuellles ou bassins, étaient à l'origine des pierres sacrées unissant dans un même culte la pierre et l'eau divinisées. Ce sont, à mon avis, les prototypes du dieu gaulois qui, sous l'influence de l'anthropomorphisme gréco-latin, a pris la figure du *dieu au maillet*. Cette divinité gauloise, sous le nom de *Sucellus*, est représentée sur un autel découvert à Sarrebourg en 1895.

La question offre donc un intérêt tout particulier à la Lorraine, et, pour ce motif, je me réserve de lui consacrer une étude spéciale destinée à notre Société.

L. SCHAUDEL.

Un récit du siège de Nancy de 1633.

Quand, en l'année 1908, au t. III de notre *Histoire de Nancy*, nous avons fait un récit détaillé du siège de la ville par Louis XIII, un document fort curieux nous a échappé. Dans les *Mémoires du comte de Souvigny, lieutenant général des*

armées du roi, que le baron Ludovic de Contenson venait de publier pour la Société de l'histoire de France (1906) [1], on trouve une narration très pittoresque des événements qui se déroulèrent en 1633 autour de notre cité. A ce moment, Jean Gangnières, originaire de Jargeau, et qui devait devenir en 1663 comte de Souvigny, n'était encore qu'un officier roturier : il avait acheté la charge de major au régime d'Estissac qui dans la suite s'était nommé de Leuville, puis de Maugiron ; il avait guerroyé avec ce régiment en Italie, autour de Pignerol, dans les années 1630 à 1632 ; comme une compagnie s'y trouvait vacante, il résolut d'aller la demander au roi qui venait de prendre le chemin de la Lorraine pour surveiller le duc Charles IV. Il franchit le Mont-Cenis, tomba assez gravement malade à Saint-Jean-de-Maurienne, puis, rétabli, s'achemina vers le duché par Lyon, Mâcon, Dijon et Langres. A Clefmont (2), il apprit que la guerre était déclarée entre Louis XIV et le duc de Lorraine et que le roi de France s'apprêtait à assiéger Nancy. Grâce à une ruse dont le récit est assez confus dans ses *Mémoires*, il réussit à échapper à la surveillance des gens de guerre lorrains, à gagner Neufchâteau, puis La Neuveville où le roi s'établissait pour commencer l'investissement de Nancy. Ici nous laissons la parole au comte de Souvigny. Quand, en 1667, à Monaco, il rédigea ses *Mémoires*, ses souvenirs étaient restés singulièrement vivants ; sans doute il embrouille un peu les dates et nous aurons à signaler en note bien des petites inexactitudes ; mais le vrai caractère de ces événements a été bien saisi par lui ; il nous en donne une idée fort nette. Il parle avec une grande sympathie de la fidélité des Lorrains à leur duc et de la profonde tristesse que leur causa la reddition de Nancy au roi de France. Pour ces motifs nous reproduisons ce passage de ses *Mémoires* :

(1) La publication comprend 3 volumes parus de 1906 à 1909. Le manuscrit est la propriété d'un des descendants de l'auteur, le comte de Souvigny ; le passage que nous reproduisons se trouve au t. pp. 275-282.

(2) Chef-lieu de canton de l'arrond. de Chaumont, Haute-Marne.

Le lendemain (1), nous (2) arrivâmes au camp à La Neuveville, quartier du Roi, où j'eus l'honneur de faire la révérence à Sa Majesté et à M. le Cardinal, et appris que la compagnie que je prétendais demander était donnée il y avait plus de quinze jours (3). Le jour même, je fus voir M. de Servien, secrétaire des commandements du Roi au département de la guerre (4), à un quart de lieue du quartier du Roi. J'y demeurai jusqu'à l'entrée de la nuit, qu'un capitaine de cavalerie de mes amis m'emmena dans son logis. C'était une grande ferme où il avait toute sa compagnie. Le lendemain, il me conduisit autour de la circonvallation, où quelques mousquetaires de la ville, postés en lieu couvert, nous firent un salut et point de mal. Le même jour, j'eus l'honneur de voir M. le duc de La Valette, notre colonel général (5), qui me reçut fort bien et allai loger à Saint-Nicolas, où je logeai tout durant le siège, et allai tous les jours faire ma cour au Roi et à Son Éminence.

Les assiégés avaient tout leur bétail entre la ville et la rivière, avec une garde de cinq à six cents chevaux (6).

(1) La date ne peut être fixée avec précision d'après les *Mémoires*. Louis XIII et Richelieu étaient venus prendre leur logement à La Neuveville le 2 septembre. De Souvigny dut arriver peu de temps après cette date. On consultera le commandant THOUVENIN, *Monographie historique de Laneuveville-devant-Nancy*, Nancy, 1912, in-8.

(2) M. de Souvigny et M. du Travail, commandant de Seurre, que le premier avait rencontré à Clefmont et qui voulait aussi se rendre à la cour.

(3) Elle avait été cédée à M. de Cros, lieutenant en la citadelle de Pignerol.

(4) C'est lui qui négociera plus tard le traité de Westphalie.

(5) Colonel général de l'infanterie.

(6) Probablement le comte de Souvigny avait trouvé ce détail dans ses notes ; mais il n'a pas ajouté que ce troupeau fut pris par les Français dans la nuit du 14 au 15 septembre. Il se composait de 120 vaches et de 200 moutons. Il semble que le chiffre de 500 à 600 cavaliers qui auraient gardé ce troupeau soit excessif.

L'on n'avait pas encore commencé à ouvrir la tranchée et la circonvallation n'était pas à moitié faite (1), lorsque M. le Cardinal alla trouver le duc de Lorraine à Charmes (2) et traita avec lui de la part du Roi de remettre Nancy à Sa Majesté. Il se dit que, par trois fois qu'il eut la plume à la main pour signer, il la quittait, dans l'irrésolution où il était, et qu'après avoir signé, M. le Cardinal lui dit qu'après avoir remis son état entre les mains du Roi, il ferait bien de venir voir Sa Majesté pour lui témoigner la sincérité de son procédé et l'obliger encore plus à le protéger envers et contre tous. En effet, M. le duc de Lorraine vint trouver le Roi le samedi (3) au soir à La Neuveville. Il fut étonné que le Roi n'allât pas au-devant de lui, qu'il l'attendît dans sa chambre et le reçût froidement, et il entendit quelques indiscrets qui dirent : « Ah ! le voilà pris ! » Après les civilités ordinaires, le duc dit au Roi que, s'il trouvait bon, il irait le lendemain dimanche à Nancy préparer son logis et faire les honneurs de sa maison. Le Roi l'en remercia et le fit loger au logis de M. le duc de La Valette (4), dont les fenêtres étaient garnies de grilles de fer. Dix ou douze capitaines du régiment des Gardes jouèrent toute la nuit dans une chambre auprès de la sienne, et des officiers de leur corps firent sentinelle tout autour du logis. Tout le quartier du Roi fut en armes

(1) Ceci prouve que la ligne de circonvallation indiquée sur le plan de Melchior Tavernier ne fut qu'un projet. Partie seulement de ce projet a été exécutée.

(2) Richelieu vint à Charmes le 18 septembre à 5 heures du soir, le duc de Lorraine le même jour à 11 heures ; les négociations commencèrent le 19 et le traité fut signé le 20. *Histoire de Nancy*, t. III, pp. 38-39.

(3) Il y a ici une erreur. Charles IV vint à La Neuveville le lendemain de la signature du traité, le 21 qui était un mercredi.

(4) Nous savons pour la première fois par ce récit où était logé le duc de Lorraine.

toute la nuit pour empêcher que le duc ne s'évadât, sans lui dire pourtant qu'il était gardé (1).

Le dimanche matin (2), le Roi envoya prendre possession de Nancy. M. le duc de La Valette, faisant sa charge, se mit à la tête des Gardes et de Picardie, qu'il fit entrer par la porte de Saint-Nicolas ; M. de *** (3) y entra avec les Suisses par la porte Saint-Georges. La porte Notre-Dame demeura fermée, et la garnison lorraine sortit par la porte Saint-Jean.

J'accompagnai M. de La Valette jusqu'à la porte de Saint-Nicolas, où il ne parut point de gens en garde qu'un pauvre homme en sentinelle avec une pique qu'il jeta dans le fossé et s'en alla, ce qui me fit dire à M. le duc de La Valette que, n'ayant plus rien à voir de ce côté-là, je le priais qu'il trouvât bon que j'allasse à la porte Saint-Jean voir sortir les Lorrains. Il me dit : « Vous me ferez plaisir de me dire ce que vous y aurez remarqué. » En y arrivant, je vis tous les remparts couverts de peuple et les gens de guerre qui commençaient à sortir. La première troupe était un vieux régiment lorrain de douze cents hommes. Suivaient en après dix-huit cents hommes en deux corps, qu'ils appelaient *élus*, c'est-à-dire soldats de milice choisis, et six compagnies particulières qui faisaient bien six cents hommes, le tout venant à trois mille six cents hommes d'aussi bonne infanterie et aussi bien armés que j'en aie jamais vus, sans comprendre la cavalerie qui

(1) Charles IV prisonnier conçut un instant l'idée de s'évader. On connaît sa conversation avec le lieutenant des gardes de Pontis qui était de faction près ses fenêtres. De PONTIS, *Mémoires*, éd. Michaud et Poujoulat, p. 581.

(2) En réalité les troupes françaises entrèrent à Nancy le samedi 24 septembre.

(3) Le nom est laissé en blanc dans le manuscrit. Les Suisses, campés sur la butte Sainte-Geneviève, étaient commandés par François du Hallier, le futur maréchal de l'Hôpital.

était sortie la première au nombre de six cents chevaux (1), bien armée et bien montée, qui allèrent se mettre en bataille sur la droite, vers la chapelle des Bourguignons, près de laquelle fut tué le dernier duc de Bourgogne (2), quand son armée fut défaite devant Nancy ; et l'infanterie à leur gauche, entre eux et le lac. Il est impossible de dire les larmes, les cris et les gémissements du peuple en voyant sortir leur garnison. Il n'y avait guère de cavaliers ni de soldats qui ne fussent accompagnés d'un habitant avec des bouteilles pleines de vin ; mais, au lieu d'en boire, ils les cassaient par terre et fondaient en larmes, se disant adieu, comme s'ils eussent cru ne se revoir jamais.

Après le départ de la garnison, tous les hommes, femmes et enfants se retirèrent en leurs maisons, et personne ne parut plus par les rues de tout le jour. Quoique le Roi y fit son entrée sur le soir (3), personne n'alla au-devant de Sa Majesté. Quand Sa Majesté y fut entrée et que le peuple n'y vit pas le duc, ils firent des cris et hurlements horribles, disant que le Roi l'avait fait assassiner. Ils furent désabusés le lendemain matin lundi que le duc y arriva (4) et changèrent deuil en cris de joie et

(1) Nous avons estimé dans l'*Histoire de Nancy*, t. III, p. 28, la garnison à 3 000 ou 4 000 hommes (et nous sommes d'accord avec de Souvigny) et à 200 ou 300 chevaux ; il semble que ce dernier chiffre doive être relevé.

(2) Il y a ici dans le récit un peu de confusion. Le combat du 5 janvier 1477 eut lieu près de l'endroit où s'élèvera plus tard la chapelle des Bourguignons (*Bonsecours*) et Charles le Téméraire mourut plus au nord, là où se dresse la croix de Bourgogne. La cavalerie, sortie par la porte Saint-Jean, obliqua à gauche et fut suivie par l'infanterie qui se massa sur les bords de l'étang ; puis l'armée entière se retira sur Rosières-aux-Salines.

(3) Ceci est une erreur. Le roi fit son entrée à Nancy le dimanche 25 septembre (de Souvigny a ramassé sur cette journée les événements de deux journées, 24 et 25).

(4) Charles IV entra en effet à Nancy le lundi 26 septembre, mais sur le soir : le peuple le reçut avec enthousiasme.

d'allégresse. Ils furent consolés par sa présence, quoique bien marris qu'il se fût rendu. Il y avait dans la ville dix ou douze mille habitants portant les armes (1), sans la garnison, zélés pour le service de leur prince, quantité d'artillerie, d'armes, de munitions de guerre, de grands magasins de blé et farine, sans la provision des habitants. La ville était régulièrement fortifiée de dix-sept bastions royaux, sur les faces desquels il y avait des puits et contremines de dix en dix toises ; les parapets des bastions et courtines en glacis de dix-huit pieds d'épais par le haut et, entre iceux et les murailles, le chemin des rondes ; les fossés larges et profonds avec des demi-lunes au-devant des courtines, et des larges chemins couverts tout autour de la place que l'on pouvait dire une des meilleures de toute l'Europe. L'on n'avait rien oublié pour la sûreté des portes où il y avait herses, orgues (2), bascules, claies et palissades bien faites ; les corps de garde bâtis comme des maisons de plaisance pour la santé et commodité des soldats et la propreté de leurs armes (3). Bref, l'on s'était servi de toutes les règles de l'architecture militaire pour faire de Nancy une bonne place... (4)

Il ne faut pas oublier que, pendant le siège de Nancy, Madame, sœur du duc, en sortit déguisée en habits de page, pour aller trouver Monsieur en Flandre où il l'épousa (5).

(1) Ce chiffre est tout à fait exagéré ; la population entière ne devait pas dépasser 16 à 20 000 âmes.

(2) Sortes de herses composées de parties indépendantes ; elles obstruaient l'intervalle entre les deux portes intérieure et extérieure.

(3) Description très exacte.

(4) Nous coupons ici un passage sur Wallenstein qui aurait conseillé à Charles IV de se rendre au roi de France et qui aurait ainsi soutenu les intérêts de Louis XIII contre ceux de l'empereur Ferdinand II.

(5) Le mariage clandestin de Marguerite de Lorraine avec Gaston d'Orléans avait été célébré en réalité à Nancy dès le 3 janvier 1632. Sur la fuite de Marguerite, cf. *Histoire de Nancy*, t. III, pp. 35-36.

Deux ou trois jours après la prise de Nancy, environ sur la minuit, il y eut si grand bruit au corps de garde du logis du Roi (1) qu'il s'en éveilla et s'en alla en robe de chambre à la fenêtre, où il demanda les officiers et, ne s'étant trouvé que des sergents, Sa Majesté interdit (2) le lieutenant de mestre de camp et l'enseigne colonelle (3) qui devaient être présents, et d'autant plus que Sa Majesté était hors de France.

M. de Souvigny quitta Nancy le même jour que le roi et le cardinal, c'est-à-dire le 1^{er} octobre ; il alla visiter Metz avec le duc de La Valette : il reçut l'hospitalité chez un chanoine de Saint-Sauveur, mais tomba malade pendant sept ou huit jours. De Metz il se rendit à Château-Thierry où la cour s'était attardée. Il passa l'année 1634 à la cour, puis reprit son service en Italie au régiment de Maugiron, après que la guerre eût été déclarée à l'Espagne.

CHR. PFISTER.

Un mariage « à la Gaulmine » à Longwy, en 1696.

Avant de narrer le petit événement qui mit en émoi la maison curiale de la ville neuve de Longwy, au cours d'une soirée de printemps de l'an de grâce 1696, il est utile, croyons-nous, de dire ce que l'on appelait alors un mariage « à la Gaulmine » et, pour ce faire, de résumer en quelques lignes l'œuvre du Concile de Trente, en ce qui concerne les formes et les preuves du mariage (4).

(1) Louis XIII logea à l'hôtel du sieur Rousselot d'Hédival, qui fut démoli au xviii^e siècle et sur le terrain duquel s'éleva en partie l'hôtel-de-ville actuel.

(2) C'est-à-dire *cassa*.

(3) L'enseigne de la compagnie colonelle.

(4) Consulter A. ESMERIN, *Le mariage en droit canonique*, Paris, 1891, 2 in-8.

Au temps de la République romaine, le mariage était assujéti à certaines formalités juridiques qui en faisaient un acte solennel.

A travers les âges, les solennités nuptiales changèrent de caractère et, à l'époque où le Christianisme s'établit à Rome, le mariage n'était plus qu'un contrat consensuel, c'est-à-dire résultant du seul consentement des parties. Il était encore célébré avec un plus ou moins grand appareil, et les réjouissances qui l'accompagnaient s'accomplissaient suivant des rites très divers ; mais ces cérémonies accessoires ne contribuaient en rien à la validité de l'union conjugale qui se formait aussi bien en leur absence.

De bonne heure l'Église éleva le mariage à la hauteur d'un sacrement et établit, pour sa célébration, des formes destinées, non seulement à remplacer les cérémonies païennes abolies, mais encore et surtout à assurer l'indissolubilité du lien conjugal par la publicité et la solennité données à sa formation.

Les Chrétiens acceptèrent facilement l'obligation qui leur fut imposée d'informer l'autorité ecclésiastique des unions projetées, et de demander à un prêtre la bénédiction de leur mariage.

Cependant jusqu'au ix^e siècle on considéra le consentement des époux comme constituant l'essence même du mariage, et on admit comme légitimes les unions contractées en dehors des rites en usage dans l'Église.

Sous le règne de Charlemagne, en Occident, et sous celui de Léon le Philosophe (1), en Orient, l'intervention du prêtre devint obligatoire.

En 1215, le Concile de Latran transforma en loi la

(1) Léon VI, le Philosophe, empereur d'Orient de 886 à 911.

coutume de faire précéder le mariage de publications de bans.

D'autres assemblées encore prohibèrent les mariages clandestins (1), et fulminèrent des canons destinés à assurer la publicité des épousailles. Mais la législation de l'Église demeura incomplète et, comme telle, imparfaitement écoutée jusqu'en 1563, époque à laquelle le Concile de Trente, appelé à s'occuper, entre autres choses, des formes du mariage, posa des règles qui, repoussées d'abord par l'autorité séculière, finirent par passer, en substance du moins, dans la jurisprudence civile.

Saisi d'un premier projet relatif à cette importante question dès le mois de juillet 1563, le Concile, après de laborieux travaux et d'orageux débats, promulgua ses décisions le 11 octobre de la même année.

Le texte de la nouvelle réglementation est divisé en douze canons précédés d'une préface et suivis d'un décret formant lui-même dix chapitres.

Le Concile ordonne :

1^o Que le mariage doit être précédé de trois publications de bans faites à l'église paroissiale du lieu des époux, pendant trois dimanches et fêtes consécutifs, à moins que dispense de tout ou partie de ces publications n'ait été obtenue de l'évêque diocésain.

2^o Que le mariage sera contracté devant le propre curé des époux, ou tout autre prêtre spécialement délégué par lui et en présence de deux témoins quelconques, en

(1) « Le terme *mariage clandestin*, dit M. Esmein, s'employait dans plusieurs significations. Tantôt il désignait l'union qui n'avait été contractée en présence d'aucun témoin, et ne pouvait être judiciairement prouvée, tantôt le mariage qui pouvait bien être prouvé, mais qui avait été contracté sans les solennités prescrites. A cette double signification s'en ajouta une troisième : lorsque le Concile de Latran eut exigé comme loi générale la publication des bans de mariage, on considéra encore comme mariage clandestin, celui qui n'avait pas été précédé des *dénonciations*. »

possession, toutefois, de leurs sens et de leurs facultés mentales.

3^o Que le prêtre interrogera les futurs époux pour provoquer leur consentement, et leur donnera ensuite la bénédiction nuptiale, après avoir constaté par quelques paroles leur volonté de s'unir par le mariage.

4^o Que le curé tiendra un livre destiné à enregistrer les noms des conjoints et des témoins, le lieu et le jour où le mariage a eu lieu.

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les décisions du Concile de Trente, quant aux formes et aux preuves du mariage.

Elles donnèrent lieu, de même que les prescriptions des Ordonnances royales (1) qui en découlèrent, à des discussions et à des interprétations sans nombre, au milieu desquelles, cependant, un point demeura incontesté : c'est que la violation de la clause prescrivant la célébration du mariage en présence du propre curé des époux et de deux témoins constituait seule une cause de *nullité*.

Les autres prescriptions, telles que celles relatives à la publication des bans et à la bénédiction nuptiale, ne furent pas considérées par la Congrégation du Concile, ni par

(1) Le roi de France ayant refusé de publier dans son royaume les décrets du Concile de Trente, la loi nouvelle resta pendant plusieurs années dans le domaine purement religieux, puis finit par fournir une matière aux Ordonnances royales dont la principale, rendue par Henri III en 1579, est connue sous le nom d'Ordonnance de Blois. Elle édicte, particulièrement, que le mariage doit être précédé de publications et célébré devant le curé paroissial en présence de *quatre* témoins dignes de foi, le tout « sous les peines portées par les saints Conciles ».

Viennent ensuite : l'Ordonnance du 22 novembre 1639 et celle de 1639 relatives aux droits successoraux des enfants mariés sans le consentement de leurs parents ; enfin l'édit de mars et la déclaration de juin 1697, qui rappellent et mettent au point les règles contenues dans l'Ordonnance de Blois, et portent le dernier coup à la pratique des mariages clandestins, en posant que la bénédiction nuptiale est nécessaire à la validité du mariage.

la plupart des canonistes, comme essentielles à la validité du mariage, ce qui fit que la lutte entre partisans et adversaires des règles posées par le Concile de Trente et par l'Ordonnance de Blois, se rouvrit sur ces points et dura plus d'un siècle encore.

Le mariage de Gilbert Gaulmin (1), sous la Fronde, en forme l'épisode le plus saillant.

Gaulmin avait dépassé la soixantaine lorsqu'il prit la résolution de se marier.

Son curé, pour un motif que l'histoire ne rapporte pas, refusa de procéder à la célébration du mariage.

Gaulmin, ne pouvant vaincre l'obstination du prêtre, employa, pour arriver à ses fins, un moyen aussi ingénieux qu'énergique.

Interprétant dans le sens le plus large la réglementation du Concile de Trente, il se rendit à l'église paroissiale, accompagné de sa fiancée, de deux notaires et de plusieurs témoins.

Le curé récalcitrant s'y trouvait précisément, et se préparait à quitter l'autel où il venait de célébrer la messe, pour regagner la sacristie.

Gaulmin, toujours suivi des mêmes personnages, lui barra le passage et le somma une dernière fois de le marier.

Le prêtre refusa.

L'amoureux, sans lui laisser le temps de s'esquiver, prit alors la main de sa fiancée, et déclara à haute voix que la dame présente à son côté devenait sa femme devant Dieu et son Église. La dame fit prestement une déclaration analogue. De tout quoi les notaires dressèrent acte authentique que les témoins signèrent aussitôt.

(1) Savant critique, né à Moulins (1585-1665). — Il était intendant du Nivernais en 1649 et fut fait ensuite maître des requêtes au Conseil d'État.

L'affaire eut un grand retentissement, en raison de la personnalité de l'époux et de l'ingéniosité de son invention. Jurisconsultes et canonistes discutèrent à qui mieux mieux sur la validité d'un tel mariage, ce qui eut surtout pour résultat de mettre en pleine lumière un système auquel beaucoup n'avaient pas encore songé à recourir. Aussi l'ancien intendant du Nivernais eut-il en France, pendant la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle, une foule d'imitateurs.

Messire Mussey, curé de Longwy, fut donc dans son presbytère, le témoin forcé d'un mariage de ce genre.

Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à sa plume le récit de cette amusante aventure (1).

Cejourdhuy, dixneuvième Novembre 1696, sont comparus, en présence des témoins sousignés : François le Grand dit la Jeunesse, natif de Pulgny (2) prez de Vezelise, aagé de trante quatre ans, cavalier dans la Compagnie Vignacourt au Régiment Chanlin ; et Marie Magdeleine Froid, veuve de feu Estienne Rousse (3) dit la Croix ?, décédé en cette ville passé six ans. Lesquels ont déclaré que la seconde feste de Pasques dernier, s'estans consilié avec le Père Gratian, père carme du couvent de Longwy, dans leur église, et luy ajant déclaré leur volonté

(1) Archives communales de Longwy. Registre des actes religieux de la paroisse (G G. 4).

(2) Pulligny, Meurthe-et-Moselle, arr. Nancy, cant. Vézelize.

(3) Étienne Rousse était, en 1686, fermier de M. de Pontmarin, lieutenant de roi à Longwy, en sa ferme de la Colombe, proche ladite ville. De son mariage avec Marie-Magdeleine Froid (alias Frey), il eut, à Longwy, 3 enfants : Marie-Madeleine, née le 30 avril 1686 ; Nicolas-Jean-François, né le 10 nov. 1607 ; Catherine, née le 15 mars 1690. Sa belle-sœur Élisabeth Froid, servante chez le même M. de Pontmarin, née à Saint-Vit, épousa à Longwy, le 4 sept. 1687, Jean Morain, dit Champagne. Une autre sœur de sa femme, Marie-Élisabeth Froid, d'abord ménagère chez M. de Pontmarin, puis chez son successeur, M. de Lamont, épousa audit lieu, le 26 août 1691, André Baudrier, de Marville, veuf de Catherine Renaud.

de contracter mariage entre eux et la difficulté que le sieur Jean Mussej, curé du lieu, faisoit de les y recevoir, il leur dit, en leur recommandant de bien observer ce qu'il leur disoit, de prendre deux témoins et d'aller trouver mondit sieur le curé et luy demander de les marier, et en cas qu'il refusa de le faire, de luy déclarer à haute et intelligible voix, en présence desdits témoins, qu'ils se prenoient l'un l'autre pour époux et pour épouse.

Ce qu'ils auroient fait le mesme jour. Prenans pour témoins Me Nicolas Waris et Marie Bertin, ils se seroient transporté au logis dudit sieur curé, le soir ; et l'ayant trouvé à la table à son souper avec le sieur Jean Lemoine son vicaire, ils luy demandèrent et le prièrent de les marier. Lequel ayant répondu qu'il avoit les mains liées par les ordonnances royaux, ils luy déclarèrent, se donnant la main l'un l'autre, qu'ils se prenoient pour époux et épouse.

Et que, aussitost, ledit Sr Curé se levant de la table, s'en fut porter ses plaintes à Monsieur de Wignacourt, leur Capitaine, qui, le mesme soir, fit mettre ledit La Jeunesse en prison.

Et comme ils se trouvent engagés de la sorte, désirans vivre en gens de biens ensemble et en gens valablement mariez, et que leurs enfans, s'il plaît à Dieu leur en octrojer soient reconnus légitimes, ils ont priez led^t Sr Curé de vouloir donner son consentement à ce mariage ainsy par eux contracté, le reconnoître valable, et leur permettre de vivre ensemble comme gens mariez valablement et ont signé. (Suivent les marques de : François N^o... Legrand ; de Marie-Madeleine Froid et d'Élisabeth Froid ; et la signature de Gérard La Haje.)

Sur quoy, je, soussigné, curé de Longwy, désirant conserver mes paroissiens dans la voie du salut et les tirer hors d'erreur, et me conformer à la sentence de Monseigneur nôtre Evêque, rendu au mois de Juillet dernier, au lieu d'Avioth, dans le cours de sa visitte, ay déclaré le mariage valable et donné mon consentement à ce qu'ils puisse vivre ensemble en gens mariez. Ce qui fut fait en présence du sieur Jean Mengin prestre et altariste de l'autel St Nicolas, et du sieur Jean Lemoine, mon vicaire, et des mesmes témoins que dessus, sçavoir : de Éli-

beth Froid, sœur à ladite épouse et femme à M^e Jean Morain, bourgeois de ce lieu et de Nicolle le Franc, veuve de feu Jean Brogne (1), bourgeois de cette ville, et de M^e Gérard La Haye, bourgeois aussi de cette ville, qui ont signé et marqué avec (moi) curé ; et de M^e Nicolas Waris susdit et de Marie Bertin, sa femme. (Suivent les marques et signatures) [2].

Dans cette affaire, le Père Gratian eut non seulement la joie de procurer à deux fiancés le moyen de parvenir rapidement au bonheur auquel ils aspiraient depuis longtemps peut-être, mais encore la maligne satisfaction de causer quelque embarras au premier pasteur de la paroisse avec qui son couvent entretenait des relations assez tendues (3).

Messire Mussey ne nous dit pas les causes pour lesquelles il refusait à ses deux paroissiens la bénédiction nuptiale, et il évite également de nous conter les suites de l'aventure. Nous pouvons cependant présumer qu'elle souleva parmi ses ouailles une douce hilarité, et que le malicieux Carme, qui en avait été l'instigateur, ne fut pas le dernier à en rire.

L. HUBERT.

(1) Jean Brogne le jeune, né à Maubourguet (Gascogne), décédé à Longwy, le 15 septembre 1696.

(2) Le 25 juin 1711, Claude-Ferdinand de Custine, seigneur de Villers-le-Rond, épousa, sous une forme analogue, au dit Villers, Jeanne de Fiquelmont, ci-devant chanoinesse de Sainte-Marie à Metz. (*Inventaire somm. des Archives de M.-et-M.* E. Suppl. 803.)

(3) L'inventaire des archives des Carmes, de Longwy, dressé en 1698, mentionne les pièces d'un procès qui eut lieu entre ce monastère et messire Mussey, curé de Longwy, au sujet du don gratuit (Arch. de la Moselle, H. 2756.) — Les mauvaises relations ayant existé entre les Carmes de Longwy et le curé Mussey semblent aussi indiquées par ce fait : c'est que les registres paroissiaux de cette époque sont muets sur la participation accidentelle, aux exercices du culte paroissial, des religieux du Carmel de cette ville, alors que les Récollets, leurs voisins, interviennent fréquemment dans l'administration des sacrements ou les cérémonies de l'église, comme délégués du curé de Longwy.

BIBLIOGRAPHIE

— Henri BERNARD, *Saint-Mihiel*. Nancy, 1912, grand in-4 de 123 p., avec 122 gravures et 8 planches ; extr. de la *Revue lorraine illustrée*, juin et déc. 1910, mars et sept. 1911, mars 1912. — Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de dire quelques mots dans le *Bulletin* de la belle étude littéraire et artistique que M. Henri Bernard a récemment consacrée à sa ville natale. S'il est dans notre Barrois lorrain une cité attachante par sa situation, par sa physionomie même, par ses monuments et par ses souvenirs, c'est sans contredit Saint-Mihiel. Assise calme et sereine au bord de la Meuse tranquille, à l'entrée d'un riant vallon, au pied de son antique oppidum celtique, et flanquée de ses sept roches alignées comme une garde d'honneur, la vieille cité porte toujours, malgré les vicissitudes des temps, le triple cachet de science, d'art et de dignité que lui ont imprimé d'une façon indélébile ses moines, ses artistes et ses magistrats. M. H. Bernard était bien qualifié pour peindre la toile qu'il nous présente dans le cadre charmant de la revue dirigée par M. Ch. Sadoul. La monographie et la revue qui l'édite richement illustrée, sont dignes l'une de l'autre, et se prêtent un heureux concours pour plaire au lecteur curieux d'histoire et d'art.

L'auteur a divisé son travail en cinq chapitres. Dans le premier, il retrace à grands traits l'histoire de la ville et des faits saillants qui ont marqué son existence, depuis son origine due au transfert, près du village de Godonécourt, de l'abbaye de Saint-Michel, qu'ordonna en 815 l'abbé Smaragde, jusqu'à la Révolution. Puis c'est, dans un second chapitre, la biographie des hommes marquants qui ont illustré la cité : « Une ville à tant d'égards si importante et si bien située, dit l'auteur, au commerce si florissant, honorée du séjour de tant de personnages puissants, doctes ou riches, ducs souverains de Bar et nobles gentilshommes, studieux bénédictins et savants

jurisconsultes de la Cour des Grands-Jours, grands négociants et manufacturiers à l'opulence princière, une telle ville était le berceau désigné d'une longue et brillante suite d'hommes célèbres. Et tout d'abord Saint-Mihiel apparaît dans l'histoire comme une cité d'artistes. » Les trois derniers chapitres sont consacrés au Bourg, à l'Abbaye et à la Halle, ces trois parties autrefois distinctes de la ville et qui en sont comme les étages historiques. Belles églises dotées d'incomparables monuments par le génie d'un Ligier Richier, somptueux bâtiments de l'abbaye, vieux hôtels Renaissance aux fines sculptures, bibliothèque bénédictine et musée, enfin la Halle et le quartier plus moderne qui l'entoure, l'auteur rend vivants à nos yeux tous ces témoins encore debout des âges précédents, par des descriptions d'un goût et d'une érudition remarquables, et par des phototypies et gravures si réussies qu'aucun détail n'est sacrifié. Il y a lieu de féliciter sincèrement M. Bernard pour cette œuvre d'un si haut intérêt.

M. M.

— Notre confrère M. l'abbé Eugène MARTIN expose *Comment faire une monographie de commune lorraine*, Nancy, Sidot, 1913, in-8 de 15 p., extr. du *Pays lorrain*. C'est une 2^e édition, augmentée et mise au courant, d'une brochure parue en 1898 et qui avait été vite épuisée. Renseignements bibliographiques abondants, méthode de recherches, plan à suivre pour rédiger son travail, manière de l'imprimer, voilà ce que donne M. l'abbé Martin sous cette forme alerte et persuasive qu'on lui connaît.

E. D.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

TARIF

des tirages à part pour les membres de la Société

La feuille in-8°, sur papier carré collé, 10 kil., tirée à 100 ex., sans nouvelle mise en pages.	8 »
Avec nouvelle mise en pages	10 »
La même feuille tirée seulement à 50 ex.....	6 »
La demi-feuille tirée à 100 ex.....	5 50
Avec mise en pages nouvelle.....	6 50
La même, à 50 ex	5 »
Les couvertures imprimées sur papier raisin de couleur, le 100.....	5 50
Les 50 couvertures.....	4 50
Le brochage d'une feuille tirée à 100 ex.....	1 50
— de 2 feuilles.....	2 »
— de 3 feuilles.....	2 50
— de 4 feuilles.....	3 »

*Les corrections d'auteur sont comptées à raison de
75 centimes l'heure.*

Pour ces tirages à part, on est prié de s'entendre directement et exclusivement avec l'imprimeur.

BIJOUTERIE & ORFÈVRERIE

FABRIQUE

DE

BIJOUTERIE & BRONZE D'ART

Orfèvrerie Artistique

DAUBRÉE

Nancy — Rue St-Dizier, 2

Paris — Rue Vieille du Temple, 132



BIJOUX LORRAINS

DRAGÉES BRAQUIER

VÉRITABLES

DRAGÉES DE VERDUN

SANS RIVALES

Dragées tendres, friables — Parfums exquis — Nuances séduisantes

Usine modèle du Château de Coulmier, 60 000 mètres carrés
MAISON FONDÉE EN 1783

BREVETÉE S. G. D. G., en France et à l'Etranger

RÉPUTATION UNIVERSELLE

L. BRAQUIER, Verdun-sur-Meuse

Fournisseur Breveté de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges.

Les plus hautes récompenses aux Expositions

MEMBRE DU JURY

Liège 1905, Nancy 1909, Londres 1910, Bruxelles 1910

SPÉCIALITÉS

POUR BAPTÊMES, MARIAGES, FÊTES, CADEAUX
OBUS "BRAQUIER" EXPLOSIBLE — BOUQUETS EN DRAGÈSE
SURPRISES POUR DESSERTS — NOUVEAUTES

Envoi franco du Catalogue illustré (Téléphone 3)

BULLETIN MENSUEL

DE LA

Société d'archéologie lorraine

ET DU

Musée historique lorrain

Treizième année. — 1913.

NUMÉRO 5. — MAI 1913

PROCÈS-VERBAL.

Ch. GUYOT : Rapport fait au nom de la Commission des finances pour l'année 1912.

Mémoires : J. FAVIER : Note sur l'obituaire de Sainte-Marie-au-Bois. — Ed. DES ROBERT : Epitaphe de Gilles Ghiselin, chevalier, l'un des combattants de la bataille de Nancy. — E. DUVERNOY : Inscriptions à Drouville et à Serres (*avec deux figures*).

Chronique : Société des études locales. — Monuments historiques.

NANCY

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

PALAIS DUCAL

GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

1913

Avis important

Afin de pouvoir figurer à l'ordre du jour des séances, tout travail envoyé par un membre de la Société devra être **entièrement** terminé, lisiblement écrit **sur le recto seul**, et accompagné de tous les dessins, cartes, croquis et documents nécessaires, de manière à ne pas retarder ni compliquer l'impression, si elle est décidée. Pour les travaux d'une certaine étendue, l'adjonction au manuscrit d'un résumé substantiel et dont la lecture pourrait au besoin donner aux auditeurs une idée suffisante du sujet traité, des développements et des conclusions du mémoire, est en outre **obligatoire**.

Il ne sera tenu aucun compte des manuscrits ne remplissant pas ces conditions.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

13^e ANNÉE. — N^o 5. — MAI 1913.

Procès-verbal de la séance du vendredi 11 avril 1913.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. l'abbé Auguste Gaudel et François de Lallemand de Liocourt ont adressé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission.

Admission.

M. Eugène Nippert est admis comme membre titulaire.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : la **Bibliothèque de l'Université Harvard**, à Cambridge (États-Unis), par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily ; M^{lle} Madeleine **Hoffer**, 21, rue Gambetta, par MM. Georges Goury, le chanoine Vagner et Henri Bernard ; MM. Georges **Charleville**, industriel, 22, rue de la Commanderie, par MM. Alexandre et Jean de Roche du Teilloy, et Pierre Boyé ; Henry **Charleville**, ancien indus-

triel, 98, boulevard des Batignolles, Paris, par les mêmes ; l'abbé Ch.-J. **Gillant**, curé de Buzy (Meuse), par MM. l'abbé Charles Aimond, l'abbé Eugène Martin et Léon Germain de Maidy ; Fernand **Lemaire**, instituteur, à Foug, par MM. le docteur Pol Serrière, Pierre Boyé et Émile Duvernoy ; Edmond **Perrin**, agrégé d'histoire, Fondation Thiers, 5, rond-point Bugeaud, Paris, par MM. Christian Pfister, Robert Parisot et Émile Duvernoy.

Ouvrages offerts à la Société.

Compte rendu annuel de l'Association amicale des anciens élèves des lycées de Nancy, Metz, Strasbourg et Colmar, 1911. Nancy, 1912, in-8 de 96 p. (Envoi de M. Alexandre de Roche du Teilloy.)

Madame de Graffigny (1695-1758), par G. NOEL. Paris, 1913, in-8 de 399 p., avec portrait.

Un explorateur lorrain, le docteur Charles Cuny (1811-1858), par son petit-neveu, Hippolyte Roy. Nancy, 1912, in-8 de 16 p.

Rapport de la Commission des finances.

M. Charles Guyot donne lecture du rapport qu'il présente, au nom de la Commission des finances, pour l'exercice 1912. Les conclusions de ce rapport sont mises aux voix et adoptées.

Lectures.

M. Émile Duvernoy donne lecture du travail de M. Lucien HUBERT : *Un mariage « à la Gaulmine » à Longwy, en 1696.*

Au nom de M. Christian PFISTER, M. Marcel Maure lit deux communications intitulées, la première : *Un récit du siège de Nancy de 1633* ; la seconde : *La fête de la canonisation de saint François de Sales à Nancy (22-30 mai 1666).*

Ces différents travaux sont destinés au *Bulletin*.

RAPPORT FAIT AU NOM DE LA COMMISSION DES FINANCES
POUR L'ANNÉE 1912.

Messieurs,

Dans sa séance du 10 avril, votre Commission des finances a examiné les comptes de l'exercice 1912. Comme les années précédentes, elle a bien voulu me charger de vous présenter le rapport réglementaire sur ses opérations.

Compte de la Société pour l'année 1912 :

Recettes :

Cotisations perçues dans le courant de l'exercice.....	6.436 »
Ventes de livres, y compris la Table.....	68 »
Publicité du Bulletin	47 50
Arrérages de rentes sur l'État (membres perpétuels)	355 50
Intérêts des sommes en Banque.....	50 »
Versements de nouveaux membres perpétuels.	400 »
Total des recettes de l'exercice....	<u>7.357 »</u>

Dépenses :

Impressions : Mémoires..	2.612 60	}	4.430 50
— Bulletin....	1.792 90		
— Divers	25 »		
Planches et illustrations.....	639 30		
Achat de rentes 3 p. % (membres perpétuels).	368 20		
Recouvrements, écritures, frais d'envoi des volumes, frais divers.....	704 40		
Traitement du commis.....	300 »		
Chauffage et éclairage....	55 50		
Total des dépenses de l'exercice...	<u>6.497 90</u>		

Il résulte de ce compte une nouvelle progression dans le chiffre de nos recettes, due à l'augmentation constante du nombre de nos membres : en 1912, il a été versé 734 cotisations, au lieu de 704 l'année précédente ; 530 de ces membres sont abonnés au Bulletin, et 226 reçoivent les Mémoires seulement. Nous avons de plus reçu deux versements de nouveaux membres perpétuels.

Les impressions sont toujours le principal élément de nos dépenses, et vous avez pu juger avec quel soin est préparée, par votre Commission de publication, l'édition du volume des Mémoires et du Bulletin mensuel. Plus encore que l'année précédente, les frais généraux sont en augmentation notable ; telle est la conséquence des deux décisions prises par votre Commission des finances : la première, de mettre à la charge du budget de la Société le traitement du commis aux écritures, dont les fonctions, primitivement réduites au service de la Bibliothèque, se sont progressivement étendues à des occupations qui correspondent plutôt au recouvrement des cotisations et à la correspondance ; la seconde, consistant à ne pas faire payer aux membres de la Société les frais d'envoi du volume des Mémoires, innovation à laquelle ceux de nos membres qui n'habitent pas Nancy ont dû être sensibles.

Pour le Musée, les lourdes charges qui nous incombent par suite de nos nouvelles installations, ont obligé le Comité à remanier le tarif des entrées ; il en est résulté une augmentation de recettes fort considérable, puisque le produit de ces entrées s'est élevé en 1912 au chiffre de 5.514 fr. Ces ressources nous permettent de pourvoir aux frais de surveillance, tels que l'institution d'un second gardien, et à des améliorations diverses.

Nous avons pu constater que les travaux entrepris depuis deux ans pour l'appropriation des locaux que la Ville a mis à notre disposition sont heureusement terminés. Nous y avons dépensé sans compter toutes nos

ressources disponibles, c'est un total de 22.009 fr. 04 que nous avons consacré à cette œuvre capitale. Nous sommes très pauvres maintenant, mais nous croyons du moins avoir bien mérité de nos bienfaiteurs-nés, la Ville et le Département, qui, prenant en considération ce que nous avons fait et ce qu'il nous reste à faire, n'hésiteront pas à nous accorder les subsides nécessaires, au jour prochain, — espérons-le, — où le transfert de l'École supérieure nous permettra d'occuper le surplus du bâtiment qui est le prolongement naturel et nécessaire de l'ancien Musée lorrain. En attendant, le 28 juillet 1912 a été une date désormais inoubliable dans l'histoire de ce Musée : notre Président et notre Comité ont eu ce jour-là l'honneur de recevoir au Palais ducal, lors de l'inauguration solennelle des salles nouvellement restaurées, deux ministres, dont l'un, M. Raymond Poincaré, a été élevé depuis à la dignité de Président de la République. Nous devons espérer que le souvenir de cette journée ne s'effacera pas et que nous pourrons l'invoquer auprès du Chef de l'État, sur qui repose maintenant l'espoir de la Lorraine et de la France, si nous devons prochainement avoir recours à son puissant patronage pour obtenir l'aide et le concours efficace des pouvoirs publics.

Messieurs, tous les ans à pareille époque, votre rapporteur vous invite à voter des remerciements à M. Knecht, notre trésorier, pour son excellente gestion. Depuis 14 ans que M. Knecht a bien voulu se charger de nos finances, il s'est acquitté de ce soin avec beaucoup de zèle et un complet désintéressement ; malheureusement pour nous, ses occupations de plus en plus absorbantes ne lui permettent plus de continuer son service, et il nous a priés de lui donner un successeur. Vous vous joindrez certainement à votre Commission pour exprimer à M. Knecht tous les regrets que nous cause sa détermination, et pour lui exprimer une dernière fois la reconnaissance de la Société.

En attendant de nouvelles élections, le Bureau a désigné, pour suppléer M. Knecht, l'un de nos confrères les plus dévoués, M. le commandant Thouvenin, qui veut bien accepter cette charge, et qui saura, nous en sommes persuadés, justifier entièrement un choix que vous serez prochainement appelés à ratifier.

CH. GUYOT.

MÉMOIRES

Note sur l'obituaire de Sainte-Marie-au-Bois.

Les savants bénédictins dom Martène et dom Durand consacrent quelques pages de leur *Voyage littéraire* (1) à prouver aux abbesses de Saint-Pierre et de Sainte-Marie de Metz, que leurs maisons sont d'origine bénédictine et qu'elles ne peuvent persister dans la prétention qu'elles ont de se séculariser. Entre autres arguments, ils fournissent à celle de Saint-Pierre des extraits de l'obituaire ou nécrologe de l'abbaye de Sainte-Marie-au-Bois (2), d'après lesquels elle pourra voir « que l'abbesse et les religieuses de Saint-Pierre donnèrent le fonds pour la fondation (de l'abbaye des Prémontrés); et comme elles

(1) *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins*.... Paris, 1717, 2 vol. in-4°. Tome II, pp. 114-127. Ce voyage, qui dura de juin 1708 à novembre 1711, avait pour but de rechercher, dans toutes les bibliothèques de France, des documents pouvant servir à la préparation de la nouvelle édition du *Gallia christiana*.

(2) Plusieurs historiens, surtout ceux du xviii^e siècle, ont écrit ce nom : « Sainte-Marie-*aux*-Bois » ; d'autres, du xix^e siècle, tels que Digot et Lepage, ont préféré : « Sainte-Marie-*au*-Bois », qui est la traduction plus fidèle du nom latin : « Sancta-Maria-*in-nemore* ou *ad nemus* ». C'est cette dernière orthographe qui nous semble préférable.

faisoient profession d'une vie retirée et entièrement séparée du monde, elles ne demandèrent pour toute récompense que des prières ; ce que les religieux leur accordèrent volontiers, mettant leurs noms dans leur nécrologe, afin qu'on priât Dieu pour elles comme pour les religieux ». Et, à l'appui de ce qu'ils avancent, les bénédictins donnent une liste de quarante noms de religieuses de Saint-Pierre de Metz qu'ils ont relevés dans le nécrologe (1).

C'est le 20 août 1711 que nos voyageurs arrivèrent à Pont-à-Mousson, où ils eurent l'occasion de consulter le document qui nous intéresse. La maison de Sainte-Marie-Majeure, à laquelle ils donnent encore le nom de Sainte-Marie-au-Bois, avait produit sur eux une excellente impression : « Le principal monastère de la ville, disent-ils, est l'abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois, de l'ordre des Prémontrés, que le R. P. Servais Lairuels, réformateur de cet ordre, y transféra d'une grande solitude où il avoit été fondé. Il y fit un grand et vaste bâtiment, mais très simple, pour loger les religieux qui voudroient venir étudier à l'Université. Lorsque nous y arrivâmes, l'abbé étoit allé aux eaux ; mais en son absence le prieur nous communiqua tout ce qui nous étoit nécessaire. Il nous fit voir la bibliothèque dans laquelle nous vîmes deux belles bibles manuscrites d'environ 500 ans, des anciens statuts des Prémontrés, et un missel d'environ 300 ans traduit en françois, qui avoit été à l'usage de Philippe de Gueldres... » (2).

(1) Cette liste aurait pu être beaucoup plus longue, car rien que pour le mois de janvier, auquel les bénédictins n'ont fait aucun emprunt, on peut compter seize noms de religieuses de Saint-Pierre de Metz.

(2) Que sont devenus ces anciens statuts et ces deux bibles ? Le missel de Philippe de Gueldres est le seul de ces manuscrits qui ait suivi les destinées de la plupart des livres de la bibliothèque des Prémontrés : il se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque municipale de Pont-à-Mousson.

Bien que le nécrologe ne soit pas mentionné avec ces autres manuscrits, il est incontestable qu'il se trouvait sur les mêmes rayons, où il avait dû être apporté vers 1612, quand le monastère fut transféré de la forêt à la ville. D'ailleurs, le volume porte encore aujourd'hui l'*ex-libris* de Sainte-Marie-Majeure, le même que celui que l'on peut voir sur le missel de Philippe de Gueldres. C'est sans doute là aussi que le Père Hugo, abbé d'Étival, l'a consulté quand il a écrit, pour son grand ouvrage *Sacri et canonici ordinis Præmonstratensis annales*, le chapitre intitulé : « S. Maria Mussipontana olim Sancta Maria in Nemore » (1), où il le cite à plusieurs reprises.

Il y a tout lieu de croire que le volume resta à Sainte-Marie-Majeure, jusqu'au moment où la bibliothèque des Prémontrés fut déclarée propriété de l'État, par décret du 2 novembre 1789 ; mais, à partir de ce moment, quel a été son sort ? Se trouvait-il encore parmi les livres de l'abbaye, lorsqu'ils furent mis, en 1796, à la disposition de la commune de Pont-à-Mousson, pour en former une bibliothèque publique ? Ou bien les religieux, pour qui il était du plus haut intérêt, ne l'avaient-ils pas retiré de la collection pour l'emporter comme une relique précieuse ? Quoi qu'il en soit, je ne saurais dire par quelles péripéties il est passé avant d'arriver à la bibliothèque de l'Évêché de Nancy ; mais c'est là que je l'ai découvert, en 1909, dans un tas de bouquins dépareillés, lorsque j'ai été appelé à choisir dans ce fonds, pour le compte de la Ville de Nancy, les volumes qui pouvaient convenir à sa Bibliothèque municipale. C'est donc dans ce dernier établissement qu'il se trouve aujourd'hui, où il est inscrit au catalogue des manuscrits sous le numéro 1778 [1131] (2).

(1) Nanceii, Cusson, 1734-1736. 2 vol. in-fol. Tome II, col. 199-212.

(2) Auguste MOLINIER, *Les obituaires français au moyen âge*, Paris, 1890, in-8°, p. 216, mentionne le nécrologe de Sainte-Marie-au-Bois, d'après le *Voyage littéraire* de Martène et Durand.

L'obituaire de Sainte-Marie-au-Bois fait partie d'un volume dont l'ensemble constitue, d'après Molinier (1), un type à peu près régulier du nécrologe. Le manuscrit, sur parchemin, se compose de 146 feuillets de 190 sur 255 millimètres. Il comprend : 1^o un calendrier (ffs 1-6) ; 2^o un martyrologe (ffs 7-56) ; 3^o un fragment de la règle de saint Augustin (ffs 57-58) ; 4^o l'obituaire (ffs 59-146). Les trois premières parties sont d'une écriture du commencement du xv^e siècle, et la dernière, de la fin du xiv^e, pour sa partie principale. La reliure en veau fauve sous laquelle sont réunies ces différentes parties, ne date que du xv^e siècle ; elle porte, au dos, le titre *Martyrologium*.

1^o Le calendrier, dont l'ordre des feuillets a été interverti par le relieur, est un calendrier perpétuel et liturgique. Chaque mois occupe une page et chaque page est divisée en quatre colonnes réservées : la première au Nombre d'or ; la deuxième à la Lettre dominicale ; la troisième aux quantièmes, qui y sont désignés sous les rubriques de calendes, de nones et d'ides ; et la quatrième aux fêtes fixées. Cette dernière colonne occupe les trois quarts de la page et renferme, outre les fêtes fixées, les noms des principaux saints et une partie du comput. Des noms de saints particulièrement vénérés en Lorraine, tels que saint Léon IX, saint Mansuy, saint Goëric, saint Clément, qui y figurent, prouvent que c'est un calendrier liturgique à l'usage des diocèses de Toul et de Metz. Au dessus de ces colonnes et occupant toute la largeur de la page, des indications générales du comput et le nombre de jours du mois. Il n'y a que les noms des saints qui soient écrits à l'encre noire, le reste est à l'encre rouge.

2^o Le martyrologe, qui commence au 2 décembre, a beaucoup d'analogie avec celui de saint Adon, mais il est moins complet. Chaque alinéa a comme titre, en rouge,

(1) *Op. c.*, p. 52.

l'indication de la fête fixée ou le nom du saint principal du jour et la mention du quantième écrite en toutes lettres ; il est précédé de deux lignes, l'une composée des lettres de l'alphabet représentant les jours lunaires, et l'autre, de nombres en chiffres romains indiquant les jours solaires. La lettre A du commencement est ornée et les initiales de chaque alinéa sont en rouge.

3^o Le fondateur des Prémontrés avait adopté, pour son ordre, la règle de saint Augustin ; la copie que nous en trouvons à la suite du martyrologe est incomplète ; elle ne renferme que les 64 premières instructions de ce manuel qui en comprend 102. Comme pour le martyrologe, la lettre du commencement est ornée et les initiales de chaque alinéa sont en rouge.

4^o L'obituaire est incontestablement la partie qui nous intéresse le plus ; c'est en effet le recueil le plus complet que l'on puisse trouver des noms des personnes qui ont contribué à la fondation et à la prospérité de l'abbaye de Sainte-Marie-au-Bois. Les renseignements y sont, à la vérité, bien sommaires, et il ne pouvait en être autrement, car les Prémontrés n'ont eu d'autre but, en composant ces listes, que de grouper, pour chaque jour de l'année, les noms de leurs confrères, associés spirituels ou bienfaiteurs, pour l'âme desquels ils étaient tenus de réciter des prières. C'est donc une sorte de calendrier des commémorations où chaque personne est inscrite au jour anniversaire de sa mort. A la rigueur, le nom seul eût été suffisant pour que l'intéressé bénéficiât des prières dites à son intention ; cependant, pour justifier cette faveur, les auteurs ont eu soin d'ajouter quelques mots, soit un qualificatif, lorsqu'il s'agissait d'un des leurs ou d'un grand personnage, soit une brève nomenclature des dons de leurs bienfaiteurs. Il est bien regrettable qu'en raison même de la nature du document, on n'ait pas eu l'idée de compléter chacune de ces inscriptions en y

ajoutant l'année de la mort du personnage ; ce renseignement nous serait des plus précieux.

Les listes dressées pour chaque jour de l'année forment des alinéas de dimensions très variables, séparés entre eux par des espaces en blanc réservés aux additions que l'on prévoyait qu'il y aurait lieu de faire par la suite. La partie primitive qui est, avons-nous dit, de la fin du ^{xiv}^e siècle, est en latin. Les inscriptions ajoutées aux siècles suivants et dont quelques-unes sont en français ne sont pas très nombreuses, on y trouve parfois, mais rarement, la mention de l'année où s'est passé le fait qui y est rapporté.

L'obituaire de Sainte-Marie-au-Bois a-t-il continué à servir pour les commémorations célébrées à Sainte-Marie-Majeure ? Ou bien, après l'émigration des Prémontrés à Pont-à-Mousson et à la suite de la réforme de Servais de Lairuels (1), a-t-on éprouvé le besoin d'en faire un nouveau à l'usage du nouveau monastère ? Ou bien encore a-t-on cessé, à partir de cette époque, la lecture quotidienne du martyrologe et du nécrologe ? Cette dernière hypothèse pourrait bien être la vraie, car l'auteur le plus compétent en la matière (2) nous apprend que, dans le courant du ^{xvi}^e siècle, il a constaté la suppression de cette charge dans presque toutes les abbayes, « et ces recueils, dit-il, entrent au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècle dans les

(1) « A partir de ce moment, le monastère primitif fut considéré comme une simple dépendance rurale de l'abbaye de Sainte-Marie-Majeure ; néanmoins, comme l'église était le but d'un pèlerinage assez fréquenté, on ne cessa pas d'y célébrer l'office divin, et quelques religieux continuèrent à résider dans leur ancienne demeure, tant pour recevoir les pèlerins, que pour surveiller l'exploitation du domaine qui entourait le monastère. Cet état de choses dura jusqu'à la Révolution. » Aug. Digot, *B. S. A. L.*, 1857, p. 319. — On trouve en effet, dans l'obituaire de l'abbaye d'Étival (n° 1786 [1132] des manuscrits de la Bibliothèque municipale de Nancy), les commémorations de plusieurs religieux morts à Sainte-Marie-au-Bois au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle.

(2) Aug. MOLINIER, *op. cit.*, p. III.

bibliothèques des lettrés et des érudits ». La note suivante écrite sur la dernière page de notre volume pourrait bien confirmer cette opinion, elle ressemble beaucoup à une épitaphe :

« *Cum in memoriâ æternâ et divinâ pollicitatione debeant esse justi, hic liber justorum multorum continens et nomina et benefacta servetur in generationes superventuras ostensurus eis divitias gratiæ. 1619. 15 januarii.* »

Voici, à titre de spécimen, la copie des commémorations inscrites au nécrologe pour le premier jour de janvier :

A. KL. Circumcisio domini. Januarius.

Commemoratio wiardi et warini conuersorum. Albrici conuersi nostre congregationis ad succurrendum. Heluidis conuerse. Stephani conuersi. Et cuiusdam mulieris castellane que dedit nobis unum calicem. Hawildis de venderiis que dedit nobis pintam vini super unam vineam en laris ablanchart et unam omatam vinee apud eamdem uillam. *Commemoratio* alicujus patris nostri sacerdotis et canonici ecclesie nostre. Heluydis de prineyo uxoris tartarini que dedit nobis quatuor metenses annuatim super dimidium jornale terre an sotruy juxta nemus hermani et juxta terram nostram. *Domine* margarete de morxeuilla monialis et professe *sancti petri* metensis. *Domine* iennete de villers *eiusdem ecclesie*. *Domine* iennete de fremereuilla *eiusdem*. *Domine* catherine datiangé *eiusdem*. *Domine* aleydis de letricourt *eiusdem*. *Domine* maxtelidis de morehenge *eiusdem*. *Domine* ahelidis de venderiis *eiusdem ecclesie*.

Il serait à désirer que ce précieux manuscrit fût publié en une édition copieusement annotée et préparée suivant les règles proposées par Auguste Molinier. Les renseignements que l'on peut y trouver sont nombreux et

variés. Pour l'histoire de l'abbaye, la mention de ses fondateurs faite au jour anniversaire de leur mort ; par exemple, au 13 janvier, « commemoratio simonis ducis lothoringorum fundatoris huius ecclesie » ; au 22 mars, « Judich abbatisse sancti petri metensis » ; au 25 avril, « Richardi fundatoris » ; celle des rois de France, des ducs et des princes de la maison de Lorraine dont on reconnaît les bienfaits. On pourrait également en extraire la liste des religieux du monastère depuis les abbés jusqu'aux frères convers et aux sœurs converses. Parfois on y rencontre de curieuses anecdotes ; ainsi, à la date du 5 janvier, on nous apprend, malheureusement avec trop peu de détails, un épisode des guerres de religions : « Commemoration de frere nicolas hauiozt de la teulle prestre et chanoine de ceste eglise lequel ait este tue des huguenos au dortoiz de ceans. prie dieu pour luy. »

Mais ce qui attire surtout l'attention, c'est la longue nomenclature des modestes bienfaiteurs qui payaient, de leur vivant, les prières que l'on devait dire pour le repos de leur âme après la mort. Le nombre en est considérable, et l'on peut affirmer que, dans un rayon de plus de huit lieues, il y a peu de villages autour de Sainte-Marie-au-Bois qui ne lui aient fourni pour le moins un donateur ; et, en ce qui concerne les villages voisins, le chiffre s'élève en raison directe de la proximité ; il est rare de trouver un jour où il n'y ait pas de commémoration d'un ou de plusieurs habitants de Prény, de Vilcey, de Villers, de Norroy, de Pagny ou de Vandières. Et ce n'est pas seulement un simple appel de noms, mais chaque don y est mentionné avec quelques détails ; ainsi pour les bois, les terres, les prés et les vignes, on a presque toujours les contenances, très souvent le nom du lieu-dit où ils sont situés et même celui du propriétaire voisin ; ce qui constitue un véritable papier terrier de ces centaines de parcelles disséminées dans toute la région et dont l'ensemble

devait former, pour l'abbaye, un domaine considérable (1).

Les détails sont plus brefs lorsqu'il s'agit de dons en argent et en nature ; ces derniers consistent la plupart du temps en blé, en vin ou en huile ; on y rencontre aussi des dons de vêtements, d'ornements et de mobilier d'église, et même de reliques.

Pour le mois de janvier seulement, les Prémontrés ont enregistré les noms de quatre-vingts donateurs, et il n'y a pas de raison pour que les mois suivants ne soient aussi bien remplis que le premier. Bien souvent les dons mentionnés consistent en un seul article ; mais il arrive aussi très fréquemment que des familles abandonnent une bonne partie de leur avoir et parfois même tout leur avoir à l'abbaye. Le 23 septembre, on trouve la « *Commemoration* de warin de vendieres et de marguerite sa femme qui nous ont doney leur waignaige et toutes les terres preis cences et tout ce quils auoient ondit ban sens riens excepter pour faire leur anniuersaire » ; et le 8 septembre, « *Domini thierrici de nouroi qui dedit nobis omnia mobilia sua. domum suam apud nouroi. omnesque uineas suas quas sibi in perpetuum adquisierat. iiij fortes metenses et dimidium sup. iiij domos sitas apud eandem uillam et partem decime quam nobis acquisiuit apud thiacort et unum pratum en laris* (2) *iuxta pratum domini uenderiarum. et unum pratum en pont et multa alia bona.* » Il est à remarquer également qu'un bon nombre

(1) L'abbaye d'Étival ne fut pas aussi favorisée que celle de Sainte-Marie-au-Bois sous le rapport de ces dons ; son obituaire, que nous avons cité plus haut, ne mentionne guère que des chopines d'huile ou des bichets de fèves, quelquefois des sommes d'argent ou des rentes, mais rarement des terres ou des prés. Il est vrai que les commémorations de religieux de l'ordre de Prémontré et même de chanoinesses de Sainte-Odile y sont plus nombreuses que celles des bienfaiteurs, plutôt clairsemées.

(2) Ce nom de lieu-dit semble avoir été conservé jusqu'à nos jours ; on trouve en effet, au plan cadastral de la commune de Vandières, une section dite *Laret*, située au sud-ouest du village, entre la route de Pont-à-Mousson et le ruisseau de Trey.

de ces bienfaiteurs ruraux donnent aux religieux des biens situés dans des villages autres que ceux qu'ils habitent ; c'est sans doute à cause de la difficulté pour eux de les exploiter directement.

L'éditeur qui entreprendra cette publication ne manquera pas de mettre en relief tous ces menus détails ; il en rencontrera à chaque ligne, et son œuvre formera un chapitre important de l'histoire de la propriété rurale en Lorraine du ^{xiii}^e au ^{xvi}^e siècle.

J. FAVIER.

**Épitaphe de Gilles Ghiselin, chevalier,
l'un des combattants de la bataille de Nancy.**

A la page 244 du *Recueil de généalogies inédites de Flandre...* d'Arthur MERGHELYNCK (1), se trouve reproduite une épitaphe qui existait dans l'église de Bousbeke (2), au côté dextre du chœur. On y voyait le chevalier en armure, couché sur sa tombe avec l'écu à ses armes : *D'argent à trois et deux demi-losanges rangées en fasce de gueules*, cimé d'une tête et col de loup dans un vol d'argent. Les quatre quartiers du défunt et ceux de sa femme : Ghiselin, Cortewylle, Hingette, Halewyn, Gomer, Regnier, Lacherie, de Fiefs, richement polychromés, accompagnaient cette épitaphe dont voici la teneur qui nous intéresse par la mention de la bataille de Nancy :

(1) Arthur MERGHELYNCK. *Recueil de généalogies inédites de Flandre, dressées sur titres et d'après d'anciens manuscrits*. Bruges, 1877, in-8 de 606 p. en 2 tomes avec 10 pl. ornées de 120 blasons.

(2) Sans doute Bosbeek ou Boschbeke, hameau de la commune de Brussegheem en Brabant.

CHY GIST MESSIRE GILLES, CHEV, S^R DE BOUSBEKE, FILS
DE FEU GILLES AUSSI CHLR, EN SON TEMPS ESCUIER
TRENCHANT A FEU DUC CHARLES DE BOURGOGNE, LE
SERVIT A LA JOURNÉE DE NANCY, ET DEPUIS AU DICT
ESTAT A TRÈS PUISSANT ROY PHLES DE CASTILLE ET
PREMIER ESCUIER TRENCHANT A MESS^{RS} LES ENFFANS DU
ROY QUANT IL SE PARTIT DES PAIS D'EMBAS POUR
ESPAIGNE, LEQUEL TERMINA VIE PAR MORT LE 18^E JOUR
DU MOIS D'APVRIL L'AN 1514. ET DAME AGNÈS GOM-
MER, SA COMPAIGNE, EN SON TAMP S DAE DES PLANC-
QUES ET DE PHALESQUES LA QUELLE TERMINA SA VIE PAR
MORT LE SECOND JOUR DE JUILLET 1544.

PRIÈS DIEU POUR LEURS AMES.

E. R.

Inscriptions à Drouville et à Serres.

Ces deux villages, qui font partie du canton de Lunéville nord, sont peu connus : éloignés de Lunéville, plus encore de Nancy, à l'écart des lignes de chemin de fer, ils n'attirent pas les archéologues, qui cependant y trouveraient à voir. Avant que notre confrère M. le curé Chatton rédigeât une monographie complète du château de Drouville, bâti par les Gâtinois et laissé par eux aux Mercy (1), on avait seulement, sur les antiquités de ces deux communes, quelques lignes bien insuffisantes d'Alexandre Joly dans son *Répertoire archéologique des cantons nord et sud de Lunéville* (2). Nous signalerons ici quelques objets qui lui ont échappé, et surtout publierons les inscriptions antérieures à 1789.

Dans l'église de Drouville, Joly indique quatre pierres

(1) *B. S. A. L.*, 1911, p. 169-199.

(2) *M. S. A. L.*, 1870, p. 75, 87.

tombales, qui ne sont plus visibles maintenant, l'ancien pavé ayant été recouvert d'un carrelage récent. L'une de ces pierres, dit-il, est celle « de M. Antoine, curé de Drouville († 1781) ». Il n'a pas déchiffré toute l'inscription et a pris pour un nom de famille le prénom d'Antoine. Nous voyons en effet dans l'état civil de la paroisse (1) qu'Antoine-Léopold Brazy, bachelier en théologie, devint curé de Drouville en 1725, exerça cette fonction un demi-siècle, résigna sa cure en 1775 au profit de Charles-Alexandre Parent, son neveu, tout en demeurant chapelain de la chapelle castrale de Drouville, et mourut le 24 janvier 1781. D'ailleurs, cette pierre tombale n'est pas restée à la place où Joly l'avait vue avant 1870 ; en effet, sur la margelle d'un pont tout voisin de l'église, on lit ce fragment bien mutilé de l'épithaphe du curé Brazy :

CY DEVANT REPOSE [LE CORPS]
DE MESSIRE [ANTO]INE-
LÉOPOLD [BRAZY]
PR[ESTRE]
CURÉ DE DROUVILLE
DE C

PLUS DE 20 000
UN DE PROFO[NDIS],

Dans la sacristie est un calice en vermeil, sous le pied duquel est gravé :

CE CALICE A ÉTÉ DONNÉ EN L'ANNÉE
1727 A LA PAROISSE DE DROUVILLE
PAR MONSIEUR JOSEPH ROUSSEL, HUISSIER
DE S. A. R., ET DAMOISELLE HANRIETTE
MASSON SON ESPOUSE.

(1) *Invent. somm. des Arch. de M.-et-M.*, E. Suppl. 2526, 2529.

Joly ne signale pas ce calice et, ce qui est encore plus surprenant, ne dit pas un mot du beau retable à colonnes, en chêne sculpté, qui s'élève dans le chœur, derrière l'autel ; pourtant, ce retable serait là de toute ancienneté, au dire des habitants les plus âgés (1).

Alexandre Joly déclare sans intérêt l'église paroissiale de Serres. On trouve cependant, à l'intérieur de cet édifice, trois épitaphes de trois siècles différents, qu'il ne signale même pas et qui sont dignes d'être connues. La plus ancienne se voit en bas de l'église, du côté Épitre, à côté des fonts baptismaux ; elle est tracée sur une pierre blanche de 0^m86 de haut sur 1^m45 de large, en rouge et en lettres gothiques ; les lignes en étant fort longues, nous sommes obligé, pour respecter leur coupe, de la reproduire en petits caractères de l'alphabet actuel :

Icy devant, soubz ceste tombe, gisent honnestes conjointz, Nicolas Rivetard, chastellain de Serre et sa femme, lesquelz ont estez dès long temps officiers à messieurs de Lenoncourt, chevaliers, seigneurs de Serre, et premier au grand père, messire Bernardin de Lenoncourt, et depuis à honnoré seigneur, Louys de Lenoncourt, filz dudict Bernardin, et maintenant à messieurs ses enfans, c'est asscavoir Bernardin, Charles et Jehan de Lenoncourt, tous dudict Louys de Lenoncourt, seigneur de Serre, lequel chastellain décéda de ce siècle à l'aulture le jour du mois

Et sa femme trespasa le VIII^e jour d'aoust mil V^e LXVI, lequel chastellain a laissé d'eulx deux d'un seul mariage, asscavoir trois filz et deux filles, lesquez noms desdiz enfans Louys, Jehan et Colas, et les filles Libaire et Cathin, pour lesquelz deffunctz priez Dieu pour eulx.

On voit que l'une des deux dates que comportait cette double épitaphe, la date de la mort du mari, manque. On

(1) Des retables analogues, et sans doute de pareille provenance, sont dans les églises de Courbessaux (cant. Lunéville nord) et de Bezange-la-Grande (cant. Arracourt) ; il y a aussi un fort bel autel de même style à Athienville (cant. Arracourt). Tous ces objets mériteraient une étude d'ensemble.

pourra supposer que la femme étant morte la première, son mari la déposa dans cette tombe où il comptait venir la rejoindre un jour, qu'il fit graver par avance sa propre épitaphe, avec celle de la défunte, en laissant seulement en blanc la date de son décès, et que lorsqu'il mourut lui-même, ses héritiers négligèrent de compléter le texte en y mettant cette date. Mais les premières lignes de l'épitaphe, donnant le *curriculum vitæ* de Nicolas Rivetard, font penser au contraire que ce personnage a dû vivre plutôt dans la première moitié du xvi^e siècle et mourir avant 1566 : en effet, il est châtelain de Serres, d'abord sous Bernardin de Lenoncourt, que l'on voit nommé à l'office important de bailli de Saint-Mihiel en 1526, et qui mourut en 1533 au plus tard (1) ; puis sous son fils Louis, nommé à la même charge en 1543, et qui y est remplacé dès 1545 (2) ; enfin sous les trois fils de Louis, à savoir Bernardin, né en 1530, Charles, né en 1533, Jean, né en 1541 (3). Dès lors, on jugera plus vraisemblable que Nicolas Rivetard a dû prédécéder, et que quand, sa femme étant morte à son tour, on grava leur épitaphe commune, on ne se rappelait plus la date déjà ancienne de la mort du premier et qu'on dut l'omettre. Il est même possible que la tombe définitive n'ait été construite et l'épitaphe gravée qu'assez longtemps après le second décès, et dans ce cas, cette épitaphe pourrait provenir du couvent des minimes de Serres fondé en 1588 (4) par ce

(1) Le duc mentionne sa mort dans les lettres patentes du 31 octobre 1533 par lesquelles il lui donne un successeur (Arch. M.-et-M., B. 21, fol. 137 v^o). — Selon LA CHENAYE-DESBOIS, *Dictionn. de la noblesse*, 3^e éd., t. XI (1867), col. 854, Bernardin serait mort le 21 octobre 1533.

(2) Il serait mort le 10 sept. 1544 d'après le même, *ibid.*

(3) Ces dates proviennent, soit des *Offices des duchés de Lorraine et de Bar* de H. LEPAGE (*M. S. A. L.*, 1869, p. 120), soit de notes prises par notre confrère M. le curé Ed. Chatton dans les liasses H. 1065-1069 des Arch. de M.-et-M., et qu'il a bien voulu nous communiquer.

(4) L'acte de fondation, daté du 3 novembre 1588, est publié par H. LEPAGE dans ses *Communes de la Meurthe*, t. II, p. 527.

Jean de Lenoncourt, né en 1541, dont nous venons de parler, et qui sera tué trois ans après, le 7 décembre 1591, au siège de Stenay : ce couvent eut tout de suite beaucoup de prestige dans un canton dépourvu de toute maison religieuse (1), et il paraîtra assez naturel que les enfants de Nicolas Rivetard aient voulu y faire reposer leurs parents (2).

Au-dessus de cette pierre sont fixés trois petits écussons en bois : le premier, *d'argent à la croix engrêlée de gueules*, est de Lenoncourt ; le second, *d'azur au pal breté d'or*, est de Sublet d'Heudicourt [Marie-Françoise de Lenoncourt, gouvernante des enfants du duc Léopold, morte en 1709, épousa Denis Sublet, comte d'Heudicourt (3)] ; le troisième, *parti d'or et de gueules*, pourrait être de Raugraff, mais plusieurs autres familles ont les mêmes armoiries (4). On ne saisit pas trop le rapport entre ces blasons et l'épithaphe qu'ils surmontent ; il est probable qu'ils ont été fixés là après coup et un peu au hasard ; la pierre même qui porte l'inscription est rapportée, car l'église où elle a trouvé place est de construction bien plus récente (5).

(1) Il fallait aller jusqu'à Lunéville ou à Vic pour trouver des établissements analogues ; le couvent des tiercelins d'Einvile ne sera établi qu'en 1708.

(2) L'aîné de ces enfants, Louis, succédera à son père comme châtelain de Serres ; aux Arch. de M.-et-M., B. 9351, est le compte de la seigneurie de Serres pour 1570-1571, présenté par lui. Son nom figure dans l'intitulé du compte et se retrouve à la fin en signature, sans qu'on voie bien s'il faut le lire Rinetard ou Rivetard.

(3) LA CHENAYE-DESBOIS, *op. cit.*, t. XI, col. 860.

(4) Nous devons ces identifications héraldiques à l'obligeance de notre confrère M. Edmond des Robert.

(5) La première pierre de cette église fut posée le 14 mai 1740 et l'édifice fut consacré par l'évêque de Toul le 2 septembre 1746, sous l'invocation de sainte Libaire, vierge et martyre (*Invent. somm. des Arch. de M.-et-M.*, E. Suppl. 2582).

Toujours du côté Épitre est une plaque de marbre noir de 0^m57 de haut sur 0^m46 de large ; on y lit en caractères dorés :

D. O. M.

CY DEVANT REPOSE LE CORPS DE MESSIRE
JEAN-LOUIS HASSAIRE, VIVANT PRÊTRE
CURÉ DE SERRES ET ANCIEN ARCHIPRÊTRE
DE MARSAL, LEQUEL APRÈS AVOIR
DIGNEMENT FAIT LES FONCTIONS D'UN
VÉRITABLE PASTEUR, EXERCÉ LA CHARITÉ
ENVERS LES PAUVRES, FONDÉ DEUX
MESSES HAUTES DE REQUIEM, QUI SE
DIRONT EN CETTE ÉGLISE A PERPÉ-
TUITÉ, L'UN PENDANT L'OCTAVE DES
MORTS A L'AUTEL DE LA SAINTE VIERGE,
L'AUTRE AVEC LE LIBERA, A PAREIL JOUR
QUE DE SON DÉCEZ, ET PLUSIEURS AUTRES
FONDATAIONS ET LEGS PIEUX, RENDIT SON
AME A SON CRÉATEUR LE 16^e JOUR DE
JANVIER DE L'AN 1694, EN LA 63^e DE
SON AAGE.

REQUIESCAT IN PACE.

L'acte de décès contenu dans l'état civil de la paroisse (1) écrit le nom de ce curé Haxaire ; il nous apprend de plus que celui-ci est mort après 39 ans de prêtrise, et qu'il a été enterré dans l'église, de sorte que si cette épitaphe n'a pas été faite pour l'édifice actuel, elle provient de celui qui l'a précédé.

Enfin, tout en bas du côté Évangile, est une autre plaque de marbre noir de 0^m52 de haut sur 0^m46 de large ; ici, c'est en caractères rouges que l'on a gravé :

(1) *Invent. somm.*, E, Suppl. 2578.

ICY DEVANT LE MAISTRE AUTEL EST
INHUMÉ MESSIRE N. JOS. LA GRANGE,
LEQUEL AYANT PENDANT 40 ANS
GOUVERNÉ CETTE PARROISSE EN
VRAI PASTEUR, BATI ET ORNÉ CE
CHŒUR ET LA SACRISTIE, LÉGUÉ LA
RENTE DE 6.200 L. POUR LE SOULAGEMENT
DES PAUVRES DE SERRES, FONDÉ
12 MESSES DU TRÈS SAINT SACREMENT, 2 OBITS,
DEMANDÉ UN 3^e COMME BIENFAITEUR
DE LA CONFRÉRIE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION,
IL DÉCÉDA LE 22 7^{BRE} 1762,
AGÉ DE 82 ANS.

REQUIESCAT IN PACE.



L'état civil de Serres (1) appelle ce curé Nicolas-Joseph de Lagrange, note qu'il est mort dans la 82^e année de son âge, sa 56^e de prêtrise, sa 40^e de curé à Serres, et ajoute qu'il est inhumé dans le chœur de l'église paroissiale, à un pied de distance des marches du maître autel.

Il reste à signaler, en ce même village de Serres, deux objets assez curieux, quoique d'une faible valeur d'art, qui font partie de maisons particulières et qui proviennent peut-être du couvent des minimes : dans la maison Lhommel, située dans la même rue que le presbytère,

(1) *Invent. somm.*, E. Suppl. 2583.

une sainte en pierre, de petites dimensions, tenant à la main un objet qui paraît être une tour (1) ; dans la maison Barbe, tout près de l'église, une Notre-Dame de Pitié, également en pierre et de petites dimensions, qui est placée contre le mur d'une chambre. Nous reproduisons ces deux sculptures d'après des clichés de M. le curé Chatton, ce qui dispense de les décrire plus longuement, et fait assez voir combien elles sont frustes et lourdes.

E. DUVERNOY.

(1) Si c'est bien une tour qu'elle tient, cette sainte serait sainte Barbe, représentée souvent tenant sur sa main la tour où son père, resté païen, l'avait fait enfermer. (P. Ch. CAHIER, *Caractéristiques des saints dans l'art populaire*, Paris, 1867, 2 in-4, t. II, p. 775.)



CHRONIQUE

Société des études locales.

Le *Bulletin* a signalé (1912, p. 243) la formation et l'objet de la Société lorraine des études locales dans l'enseignement public. La section de Meurthe-et-Moselle de cette Société a tenu, le 22 mai, sa première assemblée générale, qui était nombreuse. Notre confrère M. Robert Parisot a exposé à larges traits toute l'histoire de la Lorraine, depuis les origines préhistoriques jusqu'à nos jours, en insistant sur les rapports politiques et intellectuels entre la Lorraine et la France, de façon à montrer comment, dans un enseignement élémentaire, on peut rattacher l'histoire de notre province à l'histoire générale. Ensuite, les membres de la Société se sont rendus au Musée historique lorrain, dont la visite, faite sous la direction du Président et des Conservateurs, n'a pas duré moins de deux heures. Précédemment, les élèves de l'École normale primaire de garçons avaient fait au Musée une visite encore plus longue. Ainsi, nos remarquables collections sont mieux connues, l'histoire de Lorraine se vulgarise, et plus de personnes s'intéressent à l'existence et à l'accroissement de notre Musée.

E. D.

Monuments historiques.

Un arrêté préfectoral du 3 avril 1913, pris en exécution de la loi du 20 avril 1910, et inséré au n° 8 du *Recueil des actes administratifs* de la Préfecture de Meurthe-et-Moselle pour 1913, règle jusqu'à quelle distance des divers monuments historiques et sites du département l'affichage sera désormais interdit. Le nombre des monuments ainsi protégés est de 31 ; un seul site, le camp d'Afrique bénéficie de cette même protection. La zone de protection est, selon les cas, de 100, 200 ou 500 mètres.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

TARIF

des tirages à part pour les membres de la Société

La feuille in-8°, sur papier carré collé, 10 kil., tirée à 100 ex., sans nouvelle mise en pages.	8 »
Avec nouvelle mise en pages	10 »
La même feuille tirée seulement à 50 ex.....	6 »
La demi-feuille tirée à 100 ex.....	5 50
Avec mise en pages nouvelle.....	6 50
La même, à 50 ex	5 »
Les couvertures imprimées sur papier raisin de couleur, le 100.....	5 50
Les 50 couvertures.....	4 50
Le brochage d'une feuille tirée à 100 ex.....	1 50
— de 2 feuilles.....	2 »
— de 3 feuilles.....	2 50
— de 4 feuilles.....	3 »

*Les corrections d'auteur sont comptées à raison de
75 centimes l'heure.*

Pour ces tirages à part, on est prié de s'entendre directement et exclusivement avec l'imprimeur.

BIJOUTERIE & ORFÈVRES

FABRIQUE

DE

BIJOUTERIE & BRONZE D'ART

Orfèvrerie Artistique

DAUBRÉE

Nancy -- Rue St-Dizier, 2

Paris -- Rue Vieille du Temple, 132

BIJOUX LORRAINS

DRAGÉES BRAQUIER

VÉRITABLES

DRAGÉES DE VERDUN

SANS RIVALES

Dragées tendres, friables — Parfums exquis — Nuances séduisantes

Usine modèle du Château de Coulmier, 60.000 mètres carrés
MAISON FONDÉE EN 1783

BREVETÉE S. G. D. G., en France et à l'Etranger

RÉPUTATION UNIVERSELLE

L. BRAQUIER, Verdun-sur-Meuse

Fournisseur Breveté de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges.

Les plus hautes récompenses aux Expositions

MEMBRE DU JURY

Liège 1905, Nancy 1909, Londres 1910, Bruxelles 1910

SPÉCIALITÉS

POUR BAPTÊMES, MARIAGES, FÊTES, CADEAUX
OBUS "BRAQUIER" EXPLOSIBLE — BOUQUETS EN DRAGÉE
SURPRISES POUR DESSERTS — NOUVEAUTES

Envoi franco du Catalogue illustré (Téléphone 3)

BULLETIN MENSUEL

DE LA

Société d'archéologie lorraine

ET DU

Musée historique lorrain

Treizième année. — 1913.

NUMÉRO 6. — JUIN 1913.

PROCÈS-VERBAL.

Mémoires : Chr. PFISTER : Les fêtes de la canonisation de saint François de Sales à Nancy (22-30 mai 1666). — L. GERMAIN DE MAIDY : Les différentes familles nobles du nom de La Ruellé en Lorraine. — Paul MARICHAL : Ancienne numérotation de la série B aux Archives de la Meurthe. — L. G. DE M. : Sur les armoiries de François Bouvet, anobli en 1501. — E. DUVERNOY : Notice sur Édouard Bonvalot.

Bibliographie.

Musée historique lorrain : Dons. Acquisitions.

NANCY

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

PALAIS DUCAL

GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

1913

Avis important

Afin de pouvoir figurer à l'ordre du jour des séances, tout travail envoyé par un membre de la Société devra être **entièrement** terminé, lisiblement écrit **sur le recto seul**, et accompagné de tous les dessins, cartes, croquis et documents nécessaires, de manière à ne pas retarder ni compliquer l'impression, si elle est décidée. Pour les travaux d'une certaine étendue, l'adjonction au manuscrit d'un résumé substantiel et dont la lecture pourrait au besoin donner aux auditeurs une idée suffisante du sujet traité, des développements et des conclusions du mémoire, est en outre **obligatoire**.

Il ne sera tenu aucun compte des manuscrits ne remplissant pas ces conditions.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

13^e ANNÉE. — N^o 6. — JUIN 1913.

Procès-verbal de la séance du vendredi 9 mai 1913.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

M. Eugène Nippert a adressé une lettre de remerciements à l'occasion de son admission.

Distinctions honorifiques.

MM. Henry Brun et Louis Lespine ont été promus officiers de l'Instruction publique, et M. Gaston Bouvier nommé officier d'Académie.

Admissions.

La Bibliothèque de l'Université Harvard, M^{lle} Madeleine Hoffer, MM. Georges Charleville, Henry Charleville, l'abbé Ch.-J. Gillant, Fernand Lemaire et Edmond Perrin sont admis comme membres titulaires.

Ouvrages offerts à la Société.

M. Raymond Poincaré, président de la République française, par Chr. PFISTER. Nancy, A. Crépin-Leblond, 1913, 15 p. gr. in-8, avec portrait. (Envoi de M. A. Crépin-Leblond.)

Nancy et la question du plan d'extension des villes, par Georges HOTTENGER. Nancy, 1913, 46 p. in-8, avec 7 fig.

Comment faire une monographie de commune lorraine, par Eugène MARTIN. Nancy, 1913, 15 p. in-8.

La dévotion à Notre-Dame-de-Pitié à Crévic, notice historique, par l'abbé Eugène MARTIN. Nancy, s. d., 16 p., petit in-8, avec 2 fig.

Jeanne d'Arc et les fées, par Marcel HÉBERT. Bruxelles, 1913, 24 p. in-8.

Grand, cité gallo-romaine, son importance militaire, par J. G. S. n. n. d., 48 p. in-8.

Lectures.

M. Justin FAVIER donne lecture d'une *Note sur le nécrologe des Prémontrés de Sainte-Marie-au-Bois*, destinée au *Bulletin*.

M. Edmond des Robert lit, pour le comte Antoine de MAHUET, la préface de l'ouvrage de ce dernier sur *La Chambre des comptes de Lorraine*.

MÉMOIRES

Les fêtes de la canonisation de saint François de Sales à Nancy (22-30 mai 1666).

François de Sales, mort à Lyon le 27 décembre 1622, fut canonisé le 19 avril 1665 par le pape Alexandre VII, et ce fut une grande joie dans tous les couvents de la Visitation. Chacun d'entre eux célébra ce grand événement

pour l'ordre avec de très belles fêtes ; les relations de quelques-unes de ces fêtes, par exemple de celles qui eurent lieu à Annecy ou à Blois, ont été imprimées. Ailleurs, les supérieures se sont bornées à envoyer un récit manuscrit de la solennité, avec d'autres nouvelles de leur maison, aux supérieures des autres couvents. Le premier monastère de la Visitation d'Avignon réunit en un volume les relations imprimées ou manuscrites qui lui furent adressées ; le volume passa à la bibliothèque publique de la ville où il est aujourd'hui coté, dans le fonds des manuscrits, n° 2138 (1). Au fol. 136 nous y lisons le compte rendu de la fête célébrée à Nancy. Il fut envoyé par la supérieure de Nancy, sœur Françoise-Marguerite Gennetaire, à la supérieure d'Avignon. La lettre contient des détails fort pittoresques sur le monastère de Nancy ; elle est écrite d'un style très savoureux, toute remplie d'onction et de grâce ecclésiastiques. Il nous a semblé qu'elle méritait d'être publiée (2). Nous donnons en note les éclaircissements nécessaires.

CHR. PFISTER.

Vive Jésus !

Relation des cérémonies observées en la canonisation de saint François de Sales dans la ville de Nancy au monastère de la Visitation Sainte-Marie. Au 16 janvier de l'année 1667 (3).

Ma très chère et très honorée sœur, nous supplions le divin et adorable enfant Jésus par les mérites du précieux sang qu'il a répandu en sa sainte circoncision de faire surabonder en votre chère âme un comble de ses plus saintes grâces. Ce nous en est une que nous estimons très particulièrement que celle de nous acquitter de l'aimable devoir qui nous oblige à faire savoir à votre charité nos petites nouvelles et l'assurer de la très

(1) *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques des départements*, t. XXVIII, p. 302. Le catalogue d'Avignon est dû à M. L.-H. LABANDE.

(2) Nous croyons le texte inédit. Il pourrait pourtant se faire qu'il ait paru quelque part dans les nombreuses publications faites par les Visitandines. Certainement personne n'a signalé ce document à Nancy.

(3) C'est la date de la lettre.

humble et respectueuse affection de mon cœur pour vous, ma très chère sœur, et à même temps implorer l'assistance de vos saintes prières pour nous obtenir de Dieu le puissant secours qui nous est nécessaire, pour nous acquitter à sa gloire et au bien de sa maison de la charge que sa sainte Providence a permis qui nous soit imposée à cette Ascension dernière (1). Après la vue de la volonté de Dieu, nous n'avons point de consolation plus douce que l'espérance que nous accordera cette charité que nous vous demandons très instamment, en ayant un très grand besoin pour maintenir cette maison dans le parfaitement bon état et véritable observance où ma très chère et unique sœur la déposée (2), l'a établie avec des soins et des peines dignes du zèle qu'elle a toujours eu pour la gloire de Dieu et la conservation du saint et béni premier esprit qu'elle a si heureusement reçu de nos saints père et mère (3) et que tout son pouvoir elle a tâché de faire régner dans cette communauté qui vit dans une grande simplicité, rabaissement, sincère union et observance et dans un oubli total de ce qui est du dehors de Dieu, nous favorisant de n'être point diverties par les visites (4), ce qui est à consolation à nous toutes qui sommes au nombre de 38, savoir 21 professes de voile noir, 4 du blanc (5),

(1) Françoise-Marguerite Gennetaire avait déjà été supérieure de la maison de Nancy pendant le triennal 25 mai 1657-13 mai 1660. Elle venait d'être élue une seconde fois le dimanche qui suivit le jour de l'Ascension, 6 juin 1666.

(2) Paule-Hiéronyme Favrot. Elle gouverna la maison de Nancy 24 années, après avoir gouverné six années celle de Pont-à-Mousson, en tout pendant 10 triennaux. La règle ne permettait de rester à la tête d'un couvent de la Visitation que pendant deux triennaux consécutifs. Elle restait en charge six années, puis, au bout de trois ans, était réélue. Elle mourut très âgée le 3 mai 1672. Voir sur elle l'*Année sainte de la Visitation*, t. V, pp. 150-163. — La déposée veut dire : celle qui est sortie de charge.

(3) Saint François de Sales et sainte Chantal. Nous avons raconté, *Histoire de Nancy*, t. II, p. 907, comment M^{me} de Chantal vint elle-même fonder, en 1626, le couvent des Visitandines de Pont-à-Mousson et y laissa comme supérieure une religieuse d'Annecy, Paule-Hiéronyme Favrot.

(4) Les Visitandines, qui à l'origine auraient dû *visiter* les pauvres à domicile, menaient la vie contemplative et, étant cloîtrées, tenaient un pensionnat de jeunes filles.

(5) Les religieuses de voile noir sont les professes, celles de voile blanc les converses, les petites sont les prétendantes pour le chœur.

4 novices, 5 petites et 4 tourières, ayant été contraintes d'en prendre deux pour soulager et faire ce qu'une qui est devenue infirme et l'autre fort âgée ne peuvent plus faire. Toutes présentent à votre charité leurs très respectueux saluts et nous, ma très chère sœur, le nôtre très humble à nos très aimées sœurs vos filles, aux saintes prières desquelles nous nous recommandons, suppliant votre charité et elles aussi de nous faire la grâce de nous y donner part et de nous faire encore celle de prier le Seigneur qu'il nous conserve notre chère et unique sœur la déposée qui nous est ici précieuse et nécessaire et à laquelle nous avons toutes des obligations immortelles, n'étant pas possible d'exprimer les travaux et peines qu'elle a pris pour le spirituel et temporel de cette maison ; pour le dernier, c'est avoir beaucoup fait de n'avoir laissé aucunes dettes ni mauvaises affaires ; c'est ce que très peu ont évité dans le temps où nous avons été et où nous sommes que l'argent est si rare que l'on ne peut être payé de personne (1). Un peu avant sa déposition, nous eûmes la consolation que l'empêchement qu'elle nous manda l'année passée que l'on avait mis à ce que nous ne fissions pas la solennité de la canonisation de notre saint père et bienheureux fondateur (2), fut levé : ce qui nous fut à double joie, ayant toutes grand désir que cette unique et très chère sœur qui est une des premières filles de ce grand saint fit faire cette fête où, selon son ordinaire, elle réussit à tout ce qu'elle entreprend parfaitement bien à la gloire de Dieu et de son saint nom, et à l'édification et satisfaction d'un chacun, particulièrement de Son Altesse (3), des princes, princesses et de toute la cour qui ont témoigné leur contentement et donné leur approbation à tout ce qui s'y est fait, dont nous faisons un petit récit à votre charité.

Cette très aimée sœur, sachant que l'on avait trouvé à dire à la petitesse de notre église, trouva moyen de l'agrandir à petits frais par une jolie chapelle qui accompagnait celle qui y était

(1) Sur toutes les difficultés qu'eut à vaincre le couvent de Nancy, voir LIONNOIS, *Histoire de Nancy*, t. II, pp. 322 et suiv.

(2) Nous ne savons pas qui avait mis cet empêchement.

(3) Le duc Charles IV, rentré à Nancy de 1663 à 1670. Le récit de cette fête aurait dû se placer dans notre *Histoire de Nancy*, t. III, p. 174.

déjà dédiée à notre saint fondateur et fit faire un jubé au bas de l'église qui servit à mettre les musiciens, les orgues et plusieurs personnes de condition qui craignaient la foule (1). L'ouverture de la solennité se fit le 22 mai (2) de laquelle le peuple fut averti le dimanche auparavant par MM. les curés dans leurs paroisses et par les prédicateurs aux autres églises, et, plus particulièrement ledit jour 22 mai à midi par le carillon de toutes les cloches de la ville qui recommencèrent encore à 8 heures du soir et à midi le lendemain, recommençant sur les 3 heures et demie du 22, premier signal à tout le clergé de s'assembler à l'église paroissiale Saint-Georges (3) où la statue et la relique du saint étaient dès la veille, laquelle on porta processionnellement jusques à notre église. M. le prévôt des chanoines (4) qui la portait la remit entre les mains de M. le grand vicaire (5) qui était venu exprès de Toul en cette ville pour faire l'ouverture de cette solennité. Il était à la porte de notre église, accompagné de plusieurs ecclésiastiques en chape, qui reçut la sainte statue qu'il apporta sur le grand autel, après le *Te Deum* chanté par la musique. Il porta baiser la relique à S. A., et puis vint à notre grille où nous la fûmes toutes baiser, ayant chacune un cierge allumé en mains. Après on continua à la donner à baiser à toute la cour et jusques à la nuit à une foule de monde qui abordait et remplissait les trois rues qui aboutissent à la nôtre (6), étant demeuré depuis la procession attendant qu'il (7) puisse entrer dans l'église où les offices étant finis, la bénédiction du très saint sacrement donnée, on n'en sortait pas. Pour cela elle fut toujours pleine jusques à la nuit que l'on alluma un grand feu à une place près de notre

(1) L'église actuelle de la Visitation date de 1780 ; il ne reste aucun plan de l'église primitive.

(2) C'était un samedi. Le dimanche précédent était le 16 mai.

(3) La collégiale Saint-Georges, paroisse de la Cour.

(4) Antoine-African Fournier, conseiller-prélat à la Cour souveraine.

(5) L'évêque de Toul était alors André du Saussay ; son grand vicaire était François Caillier.

(6) Ces trois rues aboutissant à la rue des Ponts (*de la Visitation*) — la nôtre — nous paraissent être la rue Saint-Jean (*Gambetta*), petite rue de la Visitation (*du Lycée*), rue des Moulins (*Saint-Jean*).

(7) Le monde.

église (1), depuis laquelle jusques à notre église et au long de la rue étaient de part et d'autre plusieurs compagnies de gens sous les armes qui firent des salves de mousquetades quand la procession passait, ensuite on tira plusieurs volées de canons. Il y eut grande messe chaque jour de l'octave, dite par Messieurs les curés des paroisses qui ont officié chaque jour tant à vêpres, complies qu'à la bénédiction du très saint sacrement. Aux messes et à tous ces offices nous avons eu la musique de S. A. qui a été des plus excellentes au dire d'un chacun ; surtout M. le grand vicaire dit qu'il avait été en divers pays, mais que jamais il n'en avait ouï une si bonne ; aussi était-elle conduite par l'un des meilleurs maîtres qui se puisse, lequel avait composé quantité de pièces admirables à l'honneur de notre grand saint, ce qui oblige à prier Notre Seigneur pour sa conversion (2) et à vous supplier, ma très aimée sœur, de lui faire la même charité. M. le grand vicaire, qui eut la bonté de demeurer ici toute l'octave, officia et prêcha le premier jour et fit avec sa ferveur ordinaire un abrégé de la vie de son grand dévot et patron, saint François de Sales, dont S. A. et la cour et généralement tout le monde resta aussi satisfait qu'édifié. Il officia aussi le dernier jour pour fermer la solennité comme il en avait fait l'ouverture (3). Il y eut prédication chaque jour par les plus fameux prédicateurs du pays ; le 2^e jour le R. P. Gainot, visiteur et prieur des RR. PP. Augustins, prêcha ; le 3^e fut le R. P. Richard, jésuite (4) ; le 4^e M. Alix, chanoine de l'église primatiale de cette ville ; le 5^e le R. P. Charles, carme déchaussé ; le 6^e le R. P. Maurice, gardien des R. Capucins ; le samedi le R. P. Richard prêcha encore, ayant eu la bonté de suppléer à la place d'un qui par un accident ne put prêcher ; le dimanche, dernier jour, le R. P. Huyn, vice-recteur du noviciat des RR. PP. Jésuites, fit la conclusion de l'octave et fit et dit merveilles, comme les autres avaient fait. Les trois autels ont été chaque jour oc-

(1) C'est la place où devait être construit l'hôtel de ville et où s'éleva, au XVIII^e siècle, l'hôtel des *Dames de France*, aujourd'hui caserne des sapeurs-pompiers.

(2) Ce maître de chapelle était sans doute protestant.

(3) Dimanche 23 et dimanche 30 mai.

(4) Sans doute le P. François Richard, originaire de Pont-à-Mousson et qui était entré le 7 novembre 1631 au noviciat de Nancy.

cupés depuis que l'église était ouverte jusques à midi 1/2. S. A. a témoigné sa piété ordinaire, n'ayant pas manqué, à la réserve d'un jour ou deux qu'il n'était pas à Nancy, à venir soir et matin à notre église où il demeurerait long temps. Il la trouvait si bien parée qu'y entrant il dit aux princes qui étaient à sa suite : « Voyez, que manque-t-il là ? » Chacun a admiré la belle et dévote industrie avec laquelle elle était ornée. Il n'y avait aucune confusion, mais tout rangé si parfaitement bien et en si bel ordre que l'on n'en pouvait sortir (1). Elle n'était presque ornée que des ouvrages que ma très aimée sœur, notre chère déposée, avait faits et fait faire, entre autres d'une tapisserie toute semée de grands bouquets de points luisants de fleurs si parfaites au naturel qu'elles semblent quasi être peinture, les montants et bandes sont de demi-aune de large de point croisé où sont au naturel toutes sortes de fruits et de fleurs. Au-dessus il y avait un cordon de tableaux d'égale hauteur tous à cadres dorés. L'ornement du jour était de toile d'argent brodé d'or et de quelque peu de fleurs de points luisants qui fut trouvé si beau que, pour satisfaire le monde, il le fallut laisser deux jours. Notre chère sœur la déposée eut l'adresse de faire gagner par des broderies de fil ce qu'il a fallu pour broder ledit ornement, et Notre-Seigneur lui fit trouver un si bon marché que la toile d'argent ne lui coûta que 4 livres 5 sous l'aune. Les autres jours de l'octave l'on changea aussi d'ornements qui étaient tous fort beaux. Cette chère sœur avait fait et fait faire tous les ouvrages qu'elle avait pu aviser pour cette solennité, jusque là qu'elle-même avait fait avec autant d'adresse que de peine une parfaitement belle et grosse lampe de cristal et cinq paires de beaux et grands chandeliers de cristal qui ont été trouvés plus beaux sans comparaison que ceux d'argent. Il ne fallait que de grands chandeliers, tous les cierges étant d'une livre, à la réserve de quelques-uns qui n'étaient que de demi-livre pour de certaines places où les plus grands ne pouvaient être. Cette solennité s'est faite et achevée avec grande dévotion et satisfaction d'un chacun et beaucoup de consolation pour nous surtout à faire l'obéissance que M. le grand vicaire nous donna de communier chaque jour de l'octave à la grande messe, nous disant

(1) C'est-à-dire que l'on ne pouvait s'arracher de l'église.

que cette occasion était si extraordinaire que nous pouvions et devons prendre ces communions et que c'était son désir. Un peu avant la déposition de ma très chère sœur la déposée (1), elle nous procura la grâce d'avoir pour père spirituel M. de Rosières, prieur de Varangéville et grand aumônier de S. A. (2), qui est homme de grande vertu, charité et autorité; nous tenons à bénédiction la grâce qu'il nous fait de nous honorer de sa sainte affection. Il fit la visite au mois d'août dernier et témoigna être fort satisfait, nous exhorta à continuer au service de Notre-Seigneur avec soin et ferveur : c'est ce que nos sœurs tâchent de faire fidèlement et ce qu'elles feront de mieux en mieux, s'il vous plaît, ma très chère sœur, de les assister de vos saintes prières, comme vous en supplie très humblement celle qui est, de la plus intime et sincère affection de son cœur, ma très chère et très honorée sœur,

Votre très humble et indigne sœur et servante en
Notre Seigneur, sœur Françoise-Marguerite Gennetaire, de la Visitation Sainte-Marie. Dieu soit loué !

Les différentes familles nobles du nom de La Ruelle, en Lorraine.

Il est très intéressant de rechercher hors de la Lorraine les monuments qui rappellent des membres de familles de cette contrée, ou des branches éloignées de leur pays d'origine et oubliées des généalogistes. Plusieurs fois, notre confrère M. Diderrich s'est attaché avec succès à pareille œuvre. En parcourant son curieux travail sur Aspelt (3), j'ai toutefois remarqué une assertion généalogique qui me paraît inexacte et qu'il importe peut-être de rectifier.

(1) Ici on passe à une autre considération. On nous expose un fait qui s'est passé après ces fêtes, au début de juin 1666.

(2) Le même fut aumônier du Refuge, alors que la Mère Errard en était supérieure.

(3) Émile DIDERRICH, *Les Armoiries de quelques familles lorraines à Aspelt* (Grand-Duché de Luxembourg), dans *B. S. A. L.*, 1911, p. 161-164.

« Les La Ruelle, dit l'auteur, tirent leurs origines du Verdunois. Nicolas de La Ruelle, argentier de Charles III, duc de Lorraine, reçut des lettres de noblesse, le 5 juillet 1549, et c'est de lui que descendent les seigneurs d'Aspelt et les La Ruelle seigneurs de Seicheprey... » Ainsi que le reconnaît l'auteur, les seigneurs d'Aspelt et de Seicheprey portaient *au losangé*, tandis que Nicolas avait pour meuble principal de ses armoiries *un léopard*.

Il s'agit, en réalité, de deux familles tout à fait différentes. La dernière fut l'objet de deux anoblissements : celui de Nicolas, en 1549 (1), et celui de René, contrôleur ordinaire de l'hôtel du duc, le 16 août 1570 (2). De Nicolas descendait Dieudonné de La Ruelle, banquier à Nancy, qui fut « maintenu aux droit et possession de se qualifier écuyer et de faire précéder son nom de la particule *de*, par arrêt de la Chambre des comptes du 4 août 1773 (3). L'acte fournit la généalogie depuis Nicolas de La Ruelle. On voit que cette famille n'élevait nullement la prétention de se rattacher à la grande maison verdunoise.

Il en est autrement des seigneurs de Seicheprey, comme on le constate par cet article du *Complément au Nobiliaire* :

« LA RUELLE (*Louis-Emmanuel, Nicolas-François et Sigismond-François de*), fils mineurs de feu Charles-Louis-Jean, chevalier, seigneur de Seicheprey, obtinrent la permission de prendre la qualité de chevaliers par arrêt de la Chambre des comptes du 26 juin 1771. Reg. B. 262, n° 15 et 11384.

« *Armes : Lozangé.....*

« *Généalogie* portant que, dès le commencement du

(1) DOM PELLETIER, *Nobiliaire*, p. 722.

(2) *Idem*, p. 449.

(3) Arch. M.-et-M., B. 263, n° 20 ; Cf. LEPAGE et GERMAIN, *Complément au Nobiliaire*, p. 185.

xv^e siècle, leur famille était comptée parmi les plus illustres du Verdunois (1). »

Cette famille de La Ruelle a toujours été comptée comme faisant partie de l'ancienne chevalerie. Aucun de ses membres n'aurait sollicité des lettres de noblesse.

Mathieu Husson-l'Escossois n'a pas mentionné la branche d'Aspelt ; pourtant, il est facile de la rattacher à celle dont il s'est occupé. L'auteur de la branche luxembourgeoise, suivant M. Diderrich, était « François de La Ruelle (mort avant 1585), fils d'Ancherin et de Blanche de Henneumont ». Or, cet Ancherin figure dans la généalogie du *Simple Crayon* : il était fils d'un autre Ancherin de La Ruelle, « Eschevin du Palais (de Verdun), qui espousa Barbe des Ancherins ». Celui-ci avait pour père Laurent de La Ruelle, « Maistre Eschevin du Palais de Verdun qui espousa Pasturon, fille de Bertrand de Bar et de Catherine Ancherin ». Enfin, Laurent était issu de « Gilles de La Ruelle, Eschevin du Palais de Verdun », et de « Marguerite de Tremelet ».

Husson-l'Escossois ne donne aucune date ; toutefois, il serait sans doute aisé de trouver des mentions de ces différents personnages, mais cela pourrait nous entraîner trop loin (2). Perrin de Dommartin signale ces deux familles de La Ruelle et une troisième du même nom, qui habitait Pont-à-Mousson. Voici son court article :

« LA RUELLE. — Porte losangé d'or et de gueulles. — Maison esteinte, dont feu Claude de La Ruelle, vivant secrétaire d'Estat en Lorraine, n'estoit pas yssu ; aussy n'en portoit-il point les armes, non plus qu'une autre famille de La Ruelle au Pont-à-Mousson, néanmoins toutes nobles (3). »

L. GERMAIN DE MAIDY.

(1) *Ibidem*, p. 227.

(2) « Gilles de La Ruelle était échevin du palais de Verdun en 1314. » (JEAN CAYON, *Ancienne chevalerie de Lorraine*, p. 111.)

(3) FR. PERRIN DE DOMMARTIN, *Le Héraut de Lorraine*, publié par le baron DE BRAUX et Edm. DES ROBERT, Nancy, 1902, in-8, p. 121.

Ancienne numérotation de la série B aux Archives de la Meurthe.

C'est en 1873, on le sait, qu'a paru le premier volume de l'*Inventaire-sommaire* des archives de Meurthe-et-Moselle. Mais dès 1852 Henri Lepage avait entrepris de numérotter et d'inventorier la série B du dépôt confié à sa garde.

L'inventaire qu'il dressa sur des cahiers de ce papier à cadre dont l'usage était alors prescrit aux archivistes fut envoyé au Ministère de l'Intérieur au fur et à mesure de la rédaction. Il est aujourd'hui déposé aux Archives nationales, où il constitue les articles F. 75 300 à 75 302. Les cahiers qui correspondent aux articles B. 1 à 3 949, d'une part, B. 3 950 à 7 936, d'autre part, ont été reliés en deux volumes, F. 75 300 et 75 301. La cote F. 75 302 désigne une liasse renfermant huit cahiers dans lesquels sont décrits les articles B. 7 937 à 8 567.

D'une manière générale il y a, entre cet inventaire manuscrit et l'inventaire-sommaire imprimé, conformité au point de vue de la composition des articles (1), de l'ordre dans lequel ceux-ci se présentent, des notices dont ils ont été l'objet ; mais, tandis que les soixante-deux premiers articles n'ont pas changé de cotes, il y a, relativement aux articles subséquents, entre les cotes des deux inventaires, un écart qui va toujours croissant, à telles enseignes que l'article B. 8 567 de l'inventaire manuscrit est aujourd'hui coté B. 8 812. A cet écart il y a une double cause : la numérotation adoptée dans l'inventaire manuscrit comporte un certain nombre de ces *bis* à

(1) Nous avons remarqué pourtant qu'à propos de tel article le nombre de pièces ou de feuillets indiqué par l'inventaire manuscrit n'est pas le même que celui que porte l'inventaire imprimé : mais d'ordinaire on a lieu de se demander si ce désaccord n'est pas l'effet d'une faute d'impression, ce qui reviendrait à dire qu'en certains cas l'inventaire manuscrit permet de corriger l'inventaire imprimé.

l'égard desquels le « bureau des archives » se montrait intraitable ; de plus il y a eu lieu de faire des intercalations (1).

Nous ignorions ces particularités quand, il n'y a pas longtemps, nous renoncions, avec notre ami René Harmand, à déterminer quel registre Henri Lepage avait jadis désigné sous la cote B. 7471. Mieux informé à présent, nous rectifions la note qu'on a pu lire dans le présent *Bulletin*, au bas de la page 34 : l'ancienne cote B. 7471 correspond à la cote actuelle B. 7708.

Nous avons tenu à faire plus. Grâce aux nombreux points de comparaison qu'il y a — nous l'avons indiqué — entre les deux inventaires, il nous a été possible de dresser une table de concordance : nous en avons remis une copie aux archives de Meurthe-et-Moselle, où chacun pourra la consulter, et déterminer les équivalents actuels des cotes citées dans les publications dont les matériaux ont été tirés de ce dépôt antérieurement à 1873, par exemple les *Dictionnaires topographiques* de la Meurthe (1862) et de la Meuse (1872), et les *Lettres et instructions de Charles III relatives aux affaires de la Ligue*, imprimées en 1864 par H. Lepage (2).

Cette table de concordance s'arrête, et pour cause, à l'ancienne cote B. 8567, à la cote actuelle B. 8812. Si d'aventure, ce que nous souhaitons, elle peut un jour être

(1) Outre les huit cahiers dont nous parlions tout à l'heure, la liasse F. 75 302 des Archives nationales renferme un cahier contenant la notice d'un certain nombre de ces articles intercalés, désignés presque tous par leurs cotes actuelles. — Il est à noter d'autre part que les articles que l'inventaire manuscrit cotait B. 297, 297 *bis* et 298 ont été transférés à la série E, où ils portent les n^{os} 294 à 297. On est en droit de se demander si ce transfert était justifié, car il est certain que le registre du tabellion Le Moine, de Lunéville, qui est aujourd'hui coté E. 294, est l'un des « registres autres que ceux de M. Alix » (cf. *M. S. A. L.*, 1894, p. 71), qu'en 1738 Lancelot trouva dans le Trésor des chartes de Lorraine.

(2) Le registre B. 10 139, cité à la p. vi, n. 2, de ce volume, est aujourd'hui coté B. 10 385.

complétée, on saura ce que vaut l'hypothèse que, pour finir, nous allons formuler.

En 1863, à la page 389 des *Mémoires* de notre Société, Lepage imprimait ceci :

« On voit par les comptes du receveur de Saint-Nicolas qu'en 1567 il y avait à la Madelaine cinq *bons malades*, qui payaient chacun une redevance de 6 gros au domaine de cette ville ; et qu'en 1579 on répara les deux maisons de la Madelaine qui étaient ruinées ».

A ce passage correspond une note ainsi conçue : « Voy. Trésor des chartes, reg. cotés B. 6 888 et 6 894 ».

Le second des faits rapportés dans le passage qu'on vient de lire est mentionné aussi dans l'*Inventaire-sommaire*, sous la cote B. 8 942, qui désigne bien une liasse de pièces justificatives de la comptabilité du receveur de Saint-Nicolas pour 1579. Or ce n'est pas à B. 8 942 que correspond la cote B. 6 894 de l'inventaire manuscrit. Nous nous demandons s'il ne fallait pas imprimer 8 694 : entre ce nombre et 8 942 il y a un écart de 248 unités, qui ne diffère guère de celui qu'il y a entre 8 567 et 8 812.

PAUL MARICHAL.

Sur les armoiries de François Bouvet, anobli en 1501.

Les armoiries de François Bouvet, anobli en 1501, sont ainsi blasonnées dans le *Nobiliaire* de dom Pelletier : « *D'azur, coupé d'argent, en chef un corps de lion d'or tenant une hache d'armes, et en pointe une trappe de bœuf de gueules* (1). »

(1) Les armoiries de cette famille furent changées dans la suite, du moins pour l'une de ses branches.

Cette description me paraît fort incorrecte. D'abord, quant au champ, il serait mieux de dire : *coupé d'azur et d'argent* ; mais il est à se demander si, plus anciennement (car ces armoiries doivent se rattacher à quelque écusson antérieur), il n'y avait pas un champ d'argent et un chef d'azur ; en effet, quand il est établi un ordre paritaire entre deux *émaux*, c'est le *métal* qui doit avoir la priorité sur la *couleur*.

En second lieu, le métal de la hache est passé sous silence : sans doute, il devait être *argent*.

En troisième lieu, il est infiniment probable que le corps de lion était *issant* (1) et l'arrière-train de bœuf également mouvant, mais du chef de la partition où il se trouve, de manière que l'ensemble formât un animal composite : de fait, la gravure placée en regard de l'article représente bien ces deux parties d'animaux mouvantes de la façon que j'ai dite, toutefois sans se raccorder l'une à l'autre. Mais ce raccordement existe sur l'écu du président des comptes de Lorraine Michel de Bouvet, tel que nous l'offrent une plaque de foyer datée de 1604 (2) et son bel ex-libris, de 1611 (3).

(1) J'ai hésité sur ce mot : d'habitude, *issant* se dit des animaux dont il ne paraît que la tête et une petite partie du corps ; il semble donc que le mot *mouvant* serait préférable ; mais ce terme répond mal à l'idée d'un animal se dressant verticalement ; de plus, on doit dire d'où la pièce se *meut*, et il semblerait anormal de parler de *pointe* à propos d'un *coupé* supérieur.

(2) De cette plaque, qui porte aussi l'écu de sa femme, Agnès de Beaufort, je connais deux exemplaires, l'un au Musée lorrain, l'autre dans la maison qui fait le coin sud-est de la rue des Ponts et de la rue de la Hache (bar Pierre). Les murs de cette maison, sur la cour, peuvent remonter à l'époque indiquée, ainsi que, à l'extérieur, une niche d'angle, avec une jolie statuette de la Sainte Vierge. — Cf. le *Bull. archéologique*, 1897, p. 339.

(3) Cet ex-libris (l'un des plus anciens et des plus remarquables ex-libris lorrains) a été publié par le comte Antoine de MAHUET et M. Edmond DES ROBERT : ces auteurs ont reproduit sans observations le blason de dom Pelletier. (*Essai de répertoire des ex-libris et fers de reliure des bibliophiles lorrains*, Nancy, 1906 ; v. p. 44.)

Enfin, et voici ce qui est plus grave : le mot *trappe* ne saurait désigner la moitié inférieure d'un corps d'animal ; le texte, ainsi que j'en ai fait la vérification, porte *croppe*, c'est-à-dire *croupe* (1).

D'après ces remarques, voici le blason que je propose ; j'y appelle l'attention de mes confrères versés dans l'art héraldique, et sollicite leurs observations :

Coupé d'azur et d'argent, qui est d'enquerre ; en chef, un corps de lion d'or tenant une hache d'armes d'argent, issant ; en pointe, une croupe de bœuf de gueules, mouvante du chef et se raccordant au corps de lion.

En blasonnant ainsi, j'ai tâché de conserver les mots anciens, sans être bien sûr que *corps* puisse signifier la moitié antérieure d'un lion, et *croupe* la moitié postérieure d'un bœuf ; mais peut-être en était-il ainsi au xvi^e siècle ; or j'estime qu'il convient de ne pas changer les expressions, — difficiles à remplacer par d'autres, — qui paraissent suffisamment intelligibles et ne se trouvent pas trop en désaccord avec les termes héraldiques fixés à une époque ultérieure. Il est d'ailleurs bien clair que tout cela reste sujet à discussion.

L. G. DE M.

(1) Je crois avoir, il y a bien longtemps, émis une autre opinion sur l'exactitude de la leçon *trappe* : ce serait une erreur, due au mauvais état de mes yeux et aux conditions déplorables, quant à l'éclairage, de l'étroit cabinet des Archives départementales, où devaient se tenir l'archiviste Henri Lepage, son employé et les travailleurs. Combien les choses sont changées heureusement depuis cette époque !

Dans le registre de lettres patentes (Arch. de M.-et-M., B. 8, fol. 145), l'écu est ainsi blasonné, d'une manière très défectueuse : « Parti en face, d'azur et d'argent ; en pied, une croppe de beuf de gueules ; en chef, ung corps de lyon d'or, tenant un hache d'arme. » Cette citation du bœuf avant le lion peut donner à penser que ce dernier faisait partie d'un *chef* ajouté à des armoiries plus anciennes où figurait en entier un bœuf, figure *parlante* de la famille Bouvet.

Notice sur Édouard Bonvalot.

Ceci est de la nécrologie rétrospective, car il y a déjà douze ans qu'Édouard Bonvalot a disparu. Sa mort passa inaperçue ; la Société d'archéologie, n'en ayant pas été avisée, ne put même pas la mentionner, comme elle le fait pour tous ses membres, dans le procès-verbal de ses séances (1). Il nous a semblé qu'un homme qui fit partie de notre Société pendant trente-cinq ans, — il avait été élu dans la séance du 9 mars 1866, — et qui écrivit sur le passé de la Lorraine plusieurs ouvrages auxquels on se reporte toujours, méritait une notice nécrologique, même tardive. Nous n'avons pour ainsi dire pas connu personnellement M. Bonvalot, et ne pouvons donc point donner sur lui de détails intimes ; d'autre part, l'appréciation de ses œuvres et la discussion de ses idées et de sa méthode entraîneraient beaucoup trop loin. Nous voulons simplement rappeler les principales étapes de sa vie et dire quelles publications lui ont fait un titre à notre reconnaissance.

Édouard-Théodore Bonvalot était bien Lorrain : il naquit le 14 août 1825 à Lorquin, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Sarrebourg, aujourd'hui annexé. Il fit toute sa carrière dans la magistrature et devint conseiller à la Cour d'appel de Colmar, ce qui l'amena à s'occuper d'histoire d'Alsace et à publier d'anciennes coutumes alsaciennes. L'annexion le fit transférer, en 1873, à la Cour d'appel de Dijon, et il fut mis à la retraite le 15 septembre 1883. Il se retira à Paris, et occupa ses loisirs en poursuivant ces études d'histoire du droit qui

(1) Édouard Bonvalot était associé-correspondant de l'Académie de Stanislas depuis 1865. C'est seulement trois ou quatre ans après l'événement que l'Académie fut informée de sa mort, et elle lui consacre quelques lignes dans ses *Mémoires* de 1904-1905, p. cxxvii, mais sans donner les dates de sa vie ni la liste complète de ses œuvres.

lui avaient valu une juste réputation. Il mourut le 20 juin 1901 (1).

Des nombreux travaux qu'à publiés Édouard Bonvalot, nous citerons seulement ici ceux qui intéressent la Lorraine (2) :

Droits et coutumes de la ville de Remiremont, dans la *Revue de législation ancienne et moderne, française et étrangère*. Paris, Thorin, éditeur, 1870-1871, p. 585-607 (3).

Les plus principales et générales coutumes du duché de Lorraine, dans les *Mém. de l'Acad. de Stanislas*, 1877, p. 1-131 ; tirage à part, Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1878, in-8 de 133 pages.

Le Tiers-État d'après la charte de Beaumont et ses filiales. Paris, Alph. Picard, 1884, in-8 de xxv-557-88 pages (4).

Documents inédits sur le village de Boulaincourt (Vosges), dans le *J. S. A. L.*, 1885, p. 38-43.

Les féautés en Lorraine, dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, mars-avril 1889 ; tirage à part, Paris, Larose et Forcel, 1889, in-8 de 24 p.

(1) On sait qu'il est plus difficile de trouver les dates de la vie d'un de nos contemporains que celles d'un Français du temps de Louis XIV, et que les dates fournies par les répertoires courants sont trop souvent inexactes. Aussi tenons-nous à citer nos sources : la date de naissance provient des tables décennales des actes de l'État civil (Arch. de M.-et-M., série M) ; la date de mise à la retraite nous a été fournie par le Ministère de la Justice, la date de décès par le service des pensions au Ministère des Finances.

(2) On trouvera les titres des autres au verso du faux-titre de son dernier ouvrage, *Histoire du droit et des institutions de la Lorraine*.

(3) Il n'a pas été fait de tirage à part de cet opuscule, l'imprimerie ayant été fermée à cause de la guerre. Cette indication nous a été donnée par notre confrère M. Bernard Puton, qui la tenait de l'auteur lui-même.

(4) Étant encore manuscrit, ce travail avait obtenu en 1881 le prix Herpin de l'Académie de Stanislas. Voir dans les *Mémoires de l'Académie* pour 1880, p. LXXXIX-XCVI, l'appréciation qu'en donne le président, Ernest Dubois, d'après les notes du rapporteur, l'abbé MATHIEU, plus tard cardinal Mathieu.

Histoire du droit et des institutions de la Lorraine et des Trois Évêchés (843-1789). T. I. Du traité de Verdun à la mort de Charles II. Paris, libr. F. Pichon, 1895, in-8 de VII-386-XXIV pages (1).

E. DUVERNOY.

BIBLIOGRAPHIE

— Dans le *Bibliographe moderne* de 1912-1913, p. 139-148, M. Pierre GAUTIER, archiviste de la Haute-Marne, étudie *Le fonds Laloy aux Archives de la Haute-Marne*. Laloy, avocat sous l'ancien régime, devint administrateur du département et membre des assemblées révolutionnaires ; il réunit une collection très importante de pièces d'archives, en vue de préparer un dictionnaire historique de la Haute-Marne qu'il n'eut pas le temps de faire paraître, et que publia, en 1858 seulement, Émile Jolibois. Cette collection vient d'être donnée aux Archives de la Haute-Marne et compte environ 12 000 documents ; on y trouve des chartes des ducs de Lorraine, des titres sur Bourmont, La Mothe, La Marche, Toul, Vaucouleurs et autres localités lorraines, au sens large du mot. Elle mérite donc d'être connue et employée. E. D.

— M. Émile GORÉ, instituteur, vient de publier une 2^e édition de son petit et substantiel ouvrage, *La Lorraine, le milieu, les ressources, les habitants*, Nancy, libr. Sidot, in-8^o de 60 p. Destiné surtout aux écoles, ce travail très précis et bien informé sera aussi fort utile à tous ceux qui veulent être renseignés rapidement sur les à-côté de l'histoire ; il fera connaître et aimer la Lorraine. L'illustration est abondante, bien choisie, et fait une assez large part aux antiquités du pays. E. D.

(1) Ce premier volume est le seul qui ait paru. Il a obtenu en 1891, étant encore manuscrit, le prix Odilon Barrot à l'Académie des Sciences morales et politiques. On en trouvera des comptes rendus faits par M. Charles GUYOT dans le *J. S. A. L.*, 1895, p. 232-234, et par M. Chr. PFISTER dans les *Annales de l'Est*, 1897, p. 604-611.

— Dans la *Frankfurter Münzzeitung*, 1912, p. 507, 523, 539 et pl. 106, 107, P. JOSEPH a publié une étude sur la numismatique de la maison de Salm, sous ce titre : *Die Medaillen und Münzen der Wild- und Rheingrafen Fürsten zu Salm*.
R. M.

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

DONS

SECTION I

Par l'intermédiaire de M. Henri TERVER, capitaine au 39^e régiment d'artillerie, à Toul : Différents objets trouvés dans des sépultures au lieu dit Bois de Toul, à Villey-Saint-Étienne, près des tumulus explorés par la Société en 1896 et en 1906, et recueillis par les soins de M. BIGEARD, surveillant du génie au fort du Vieux-Canton ; savoir :

Trois anneaux de jambe unis, en bronze creux, et débris d'un quatrième (fin Hallstatt) ;

Deux bracelets unis, bronze creux, et débris d'un troisième (fin Hallstatt) ;

Un torqué à tampons (Tène I) ;

Deux bracelets à tampons peu volumineux et un autre petit bracelet (début de la Tène I) ;

Un bracelet à tampons, dont la tige représente une série de petites boules superposées (Tène I).

— M. BELLARD, soldat au 69^e régiment d'infanterie, à Nancy : Une pointe de fer à douille et un os de pied de cheval trouvés au Camp d'Afrique ; un lot de silex taillés provenant du Rud-Mont, près d'Arnaville.

— M. NICKLÈS, professeur à la Faculté des sciences : Fragment de meule en basalte trouvé dans l'enceinte de Sorcy (Meuse).

— M. PIERSON, à Nancy : Petite hachette en schiste amphibolique.

SECTION II

Par M. Aimé DELCHARD, à Nancy : Deux insignes de conseiller prud'homme, l'un argenté, l'autre doré (xix^e siècle).

— le docteur Henri MASSON, à Raon-l'Étape : Monnaies antiques, françaises, lorraines, messines, alsatiques et étrangères, en argent et en cuivre ; médailles, jetons et poids divers.

SECTION III

Par M. René BERNARD DE JARDIN, à Nancy : Hausse-col et épaulettes de lieutenant de la garde nationale de Nancy (époque de Louis-Philippe).

— MM. BESSAND BIGORNE ET Cie, directeurs des Magasins de la Belle-Jardinière, à Paris : Imposte en fer forgé et claveaux de fenêtres provenant de la maison sise à Nancy, rue Saint-Dizier, n^o 49 (xviii^e siècle).

— M. CHAPPÉ, entrepreneur de peinture, à Nancy : Heurtoir de porte du commencement du xviii^e siècle ; provenance : Nancy, rue Stanislas, n^o 92.

— M. Paul CHARBONNIER, architecte des Monuments historiques : Carreaux de pavage, avec ornements géométriques en creux, provenant de l'église de Laitre-sous-Amance.

— M. CROUVEZIER, place des Dames, à Nancy : Clé du xviii^e siècle ; deux billets de logement de l'occupation allemande à Nancy (1871).

— M. DEHAYE-ZIMMERMANN, rue Saint-Dizier, à Nancy : Rampe d'escalier en fer forgé et claveau de porte sculpté (xviii^e siècle) ; provenance : Nancy, rue Saint-Dizier, n^o 46.

— M. Jules FLORANGE, à Paris : Boule vulnérable d'acier, dite « boule de Nancy », portant le nom du pharmacien fabricant : *Vesque, Nanci*.

— MM. FRANCE-LANORD et BICHATON, entrepreneurs à Nancy : Rampe d'escalier en fer forgé, clé de voûte d'un puits, datée de 1607, et première pierre posée par Jeanne Fremy en 1751 ; provenance : Nancy, rue Saint-Dizier, n^o 49.

Boiseries de placards ornées de sculptures (époque de Louis XV) et trumeau de cheminée orné d'un trophée champêtre (époque de Louis XVI) ; provenance : Nancy, rue Saint-Dizier, n^o 51.

— le docteur Henri MASSON, à Raon-l'Étape, en souvenir de M. Paul Cabasse : Carreaux de poêles en terre sigillée, à sujets divers : Couronnement de la Vierge, Lansquenets, etc. (xviii^e siècle) ; deux clés (xv^e et xvi^e siècles) ; carreau d'arbalète ; batterie d'arquebuse à rouet ; clanche de porte. Le tout trouvé dans les ruines du château de Pierre-Piercée ;

Carreau d'arbalète et pointe de flèche trouvés, en 1840, dans les ruines du château de Prény ;

Nombreux fragments de vases et flacons de verre irisé (xvi^e et xvii^e siècles), trouvés à Raon-l'Étape, lors des fouilles exécutées rue de la Verrière ;

Épée fragmentée, du commencement du xvii^e siècle, trouvée près de Moyennoutier ;

Tasse en gré (xviii^e siècle), trouvée dans une fouille à Raon-l'Étape ;

Bonbonnière de l'époque révolutionnaire, avec trophée surmonté du bonnet phrygien ;

Cinq boutons d'uniforme d'officier de Volontaires du département des Vosges (1792).

— M^{me} DU PUY, à Paris : Équipement et uniformes du général de Bouligny.

— M. Léonce VOIRIN, à Paris : Portrait de l'empereur Napoléon III.

— M. René WIENER : Niche de puits sculptée (xviii^e siècle) ; provenance : Nancy, rue Saint-Dizier, n^o 51.

SECTION IV

Par M. CHÉVELLE, juge de paix, à Vaucouleurs : Deux procès-verbaux d'installation du jury de revision de la garde nationale du canton Est de la ville de Nancy (1838).

— M. Paul LAPREVOTE, à Nancy : Sceau en cuivre, pour l'encre grasse, de la Société philharmonique de Nancy (xix^e siècle).

— le docteur Henri MASSON, à Raon-l'Étape : Cachet en cuivre, de l'époque révolutionnaire.

SECTION V

Par M. Charles DÉTREVAL, à Messein : Peigne à chanvre.

— M^{me} Albert FRIOT, à Nancy : Chenets en fer forgé.

— M. Armand LEJEUNE, à Nancy : Dressoir à cinq corps, avec étagère à cinq rayons, supports bois tourné ; provenance : environs de Fraize (Vosges).

— le docteur Henri MASSON, à Raon-l'Étape : Un couteau se fermant et un couteau à manche d'argent ; tabatière en cuivre repoussé.

— M. MATH, à Mangonville : Bassin en cuivre jaune.

— M. MULOT, antiquaire, à Nancy : Pelle à *couvot*, en fer forgé.

— M. Paul de NOVITAL, à Nancy : Grille-pain, poêles, fourchette à rôti en fer forgé. Une baignoire en rosette et différents ustensiles de cuisine anciens.

— M. PERRIN DE BRICHAMBAULT, à Art-sur-Meurthe : Huit matrices, bois gravé, pour l'impression des étoffes, pouvant provenir de la manufacture de toiles peintes de Bosserville et dater des premières années du XIX^e siècle.

— M. Charles RAIGUINOT, à Mangonville : Christ en cuivre et bénitier en faïence lorraine polychrome ; passoire en cuivre rouge, vinaigrier en grès brun et divers ustensiles de cuisine.

— M. Charles SADOUL : Boîte à ouvrage en bois sculpté, travail rustique (1803).

ACQUISITIONS

SECTION III

Portrait de Léopold-Charles Lefebvre, conseiller en la Chambre des comptes de Lorraine (1702-1793).

Portrait de Nicolas-Dominique Lefebvre, chanoine de Saint-Dié.

Coffre en chêne sculpté, travail lorrain des premières années du XVIII^e siècle ; provenance : Mattaincourt.

Soupière, plats, assiettes, plat à barbe et veilleuse, en ancienne faïence des manufactures de Niderwiller, Lunéville, Saint-Clément et Bellevue-Toul.

Assiettes dites « patriotiques », de fabrication lorraine (époque révolutionnaire).

Ancienne mesure lorraine de capacité pour les grains, double

imal, contrôlée de la croix de Jérusalem couronnée ; provenance : Mangonville.

Deux anciennes mesures lorraines de capacité pour les liquides, pintes ; même provenance.

SECTION IV

Lettre de l'architecte Palloy, du 21 juillet 1791, au sujet d'un monument commémoratif à élever à Désilles dans la ville de Nancy.

Diplôme de maître ès pharmacie pour Nicolas-Sigisbert Mandel, en date du 2 novembre 1745 ; parchemin enluminé.

SECTION V

Une cruche, dite « Bacchus », et un encrier en terre de Favières.
Boîte à sel et casse-noisette en bois sculpté.

Moule à gâteau en pierre.

Fourchettes à rôtir et fourchettes de table à deux dents.

Grils en fer forgé.

Fers à repasser en cuivre ; lampes, lanternes, dévidoirs, fers à marquer et divers ustensiles de cuisine.

Bassinoires en cuivre repoussé ; chaufferette, cuivre rouge ajouré.

Cornes à jus de tabac et corne d'appel de berger, sculptées et ornementées.

Cire habillée représentant Notre-Dame de Bonsecours, et plusieurs autres cires pieuses.

Image d'Épinal représentant Notre-Dame de Sion.

Image à la main, représentant un caporal sapeur du 20^e Légal (souvenir de régiment).

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

TARIF

des tirages à part pour les membres de la Société

La feuille in-8°, sur papier carré collé, 10 kil., tirée à 100 ex., sans nouvelle mise en pages.	8 »
Avec nouvelle mise en pages	10 »
La même feuille tirée seulement à 50 ex.....	6 »
La demi-feuille tirée à 100 ex.....	5 50
Avec mise en pages nouvelle.....	6 50
La même, à 50 ex.....	5 »
 Les couvertures imprimées sur papier raisin de couleur, le 100.....	 5 50
Les 50 couvertures.....	4 50
 Le brochage d'une feuille tirée à 100 ex.....	 1 50
— de 2 feuilles.....	2 »
— de 3 feuilles.....	2 50
— de 4 feuilles.....	3 »

*Les corrections d'auteur sont comptées à raison de
75 centimes l'heure.*

Pour ces tirages à part, on est prié de s'entendre directement et exclusivement avec l'imprimeur.

BIJOUTERIE & ORFÈVRERIE

FABRIQUE

DE

BIJOUTERIE & BRONZE D'ART

Orfèvrerie Artistique

DAUBRÉE

Nancy — Rue St-Dizier, 2

Paris — Rue Vieille du Temple, 132



BIJOUX LORRAINS

DRAGÉES BRAQUIER

VÉRITABLES

DRAGÉES DE VERDUN

SANS RIVALES

Dragées tendres, friables — Parfums exquis — Nuances séduisantes

Usine modèle du Château de Coulmier, 60.000 mètres carrés
MAISON FONDÉE EN 1783

BREVETÉE S. G. D. G., en France et à l'Etranger

RÉPUTATION UNIVERSELLE

L. BRAQUIER, Verdun-sur-Meuse

Fournisseur Breveté de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges.

Les plus hautes récompenses aux Expositions

MEMBRE DU JURY

Liège 1905, Nancy 1909, Londres 1910, Bruxelles 1910

SPÉCIALITÉS

POUR BAPTÊMES, MARIAGES, FÊTES, CADEAUX

OBUS "BRAQUIER" EXPLOSIBLE — BOUQUETS EN DRAGÉE

SURPRISES POUR DESSERTS — NOUVEAUTÉS

Envoi franco du Catalogue illustré (Téléphone 3)

BULLETIN MENSUEL
DE LA
Société d'archéologie lorraine
ET DU
Musée historique lorrain

Treizième année. — 1913.

NUMÉRO 7. — JUILLET 1913

PROCÈS-VERBAL.

Mémoires : Max PRINET : La condition juridique des dames de Remiremont, d'après une enquête de 1538. — Albert COLLIGNON : Le « Romuléon » de Charles-le-Téméraire (*avec une planche*).

Bibliographie.

Musée historique lorrain.

NANCY
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
PALAIS DUCAL
GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

1913

Avis important

Afin de pouvoir figurer à l'ordre du jour des séances, tout travail envoyé par un membre de la Société devra être **entièrement** terminé, lisiblement écrit **sur le recto seul**, et accompagné de tous les dessins, cartes, croquis et documents nécessaires, de manière à ne pas retarder ni compliquer l'impression, si elle est décidée. Pour les travaux d'une certaine étendue, l'adjonction au manuscrit d'un résumé substantiel et dont la lecture pourrait au besoin donner aux auditeurs une idée suffisante du sujet traité, des développements et des conclusions du mémoire, est en outre **obligatoire**.

Il ne sera tenu aucun compte des manuscrits ne remplissant pas ces conditions.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

13^e ANNÉE. — N^o 7. — JUILLET 1913.

Procès-verbal de la séance du vendredi 13 juin 1913.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. Henri Charleville, Georges Charleville, l'abbé Ch.-J. Gillant et Edmond Perrin ont adressé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission.

L'invitation à la séance publique annuelle de l'Académie de Stanislas, du jeudi 29 mai, est parvenue trop tard pour être communiquée à la Société.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. le docteur Perruchot, de Mellecey (Saône-et-Loire), membre de la Société depuis 1871 ; de M. Hubert Magot, avocat, ancien adjoint au maire de Pont-à-Mousson ; de M. Adolphe Margo, ancien juge au tribunal de commerce, décédé à Nancy, le 8 juin, dans sa 81^e année, membre depuis 1882 ; du baron Gaston

de Joybert, mort à Nancy, le 9 juin, dans sa 72^e année, membre depuis 1883.

Distinctions honorifiques.

M. l'abbé Charles Ruch, vicaire général, vient d'être promu à la dignité épiscopale au titre de Gérasa, et nommé coadjuteur de S. G. l'évêque de Nancy et de Toul.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a attribué 1 000 francs, sur le prix Saintour, à M. Albert Grenier, pour son livre : *Bologne villanovienne et étrusque*.

Les lauréats de l'Académie de Stanislas sont presque tous de nos confrères : sur le prix Herpin, M. l'abbé Charles Aimond a reçu une somme de 500 francs pour son édition de *l'Obituaire de l'abbaye bénédictine de Saint-Mihiel* ; et M. Hottenger, une somme de 300 francs pour son étude sur *Le morcellement des terres en Lorraine et les réunions de parcelles* ; le troisième lauréat, qui n'est pas membre de la Société, M. l'abbé Bourienne, a reçu 300 francs pour son manuscrit sur *Le nécrologe des Cordeliers de Nancy*.

Le prix Dupeux a été partagé entre M. le commandant Thouvenin (150 francs), pour sa *Monographie de Laneuveville-devant-Nancy*, et feu M. l'abbé J.-B. Gillant, curé d'Auzéville (200 francs), pour le tome IV du *Pouillé du diocèse de Verdun*.

Présentations.

Sont présentés en qualité de membres titulaires : MM. Georges **Reboul**, préfet de Meurthe-et-Moselle, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily ; Albert **Grassard**, à Mellecey (Saône-et-Loire), par MM. le commandant Thouvenin, Pierre Boyé et Justin Favier ; Albert **Ohl**, artiste graveur, à Saint-Dié, par MM. Charles Sadoul, Pelletier des Cerisiers et Stéphane Mougin.

Ouvrages offerts à la Société.

Les élections à Nancy et dans le département de la Meurthe sous le Consulat et le Premier Empire (1799-1815) par Christian PFISTER. Nancy, 1912, in-8 de 165 p.

Le chanoine de Bigault d'Harcourt, directeur des études au Prytanée de La Flèche, 1768-1832, par l'abbé Ch.-J. GILLANT. La Flèche, 1910, in-8 de 16 p.

Les soldats français morts à Saint-Nicolas en 1813-1814, par Émile BADEL. Malzéville, 1913, in-8 de 20 p.

Supplique et bulle du XIII^e siècle (concernant Saint-Pierremont), par Maurice DIETERLEN. Paris, s. d., in-8 de 13 p.

Mérat de Saint-Léon, par Henri DE LA PERRIÈRE. Paris, 1913, in-8 de 11 p.

Les deux chapelles Renaissance de la Cathédrale de Toul, par l'abbé G. CLANCHÉ. Nancy, 1913, in-4 de 16 p. avec 15 fig. et 1 pl. hors texte.

Suburbain Guide (par E. BADEL), S. l. n. d., in-8 de 32 p. avec 1 plan hors texte.

Lectures.

M. Émile Duvernoy lit, pour M. ALBERT COLLIGNON, une note sur le *Romuléon de Charles le Téméraire*, note destinée au *Bulletin*.

M. Pierre Boyé présente à la Société le travail de M. François DE LIOCOURT sur *L'art religieux dans l'arrondissement de Neufchâteau*, travail destiné aux *Mémoires*. La Société en vote l'impression et nomme, pour former la commission de revision : MM. Léon Germain de Maily, Paul Perdrizet et le comte Antoine de Mahuet.

M. Hippolyte Roy commence la lecture de son étude sur : *La vie à la Cour de Lorraine sous le duc Henri II (1608-1624)*.

MÉMOIRES

La condition juridique des dames de Remiremont, d'après une enquête de 1538.

M. Max Prinnet, qui nous a déjà fait une communication (voir le *Bulletin* de 1910, p. 37), veut bien nous adresser aujourd'hui un document, concernant le chapitre de Remiremont, qu'il a découvert et savamment annoté. Nous le remercions d'avoir réservé la primeur de cette découverte et de son commentaire à notre Société.

Blaise de Laubespain, comtesse de La Roche (1), dame de Villersexel (2), Maîche (3), Châtelneuf-en-Vennes (4) et autres lieux, mourut sans postérité, vers la fin de l'année 1530 (5). La grande fortune territoriale qu'elle laissait lui était advenue du chef de sa mère, Marguerite de La Palud (6) ; elle représentait l'ensemble du patrimoine des La Palud-Varambon, que ces seigneurs s'étaient efforcés de maintenir intact et d'assurer, en cas d'extinction de

(1) La Roche, château ruiné, Doubs, arr. Montbéliard, cant. Saint-Hippolyte, comm. Chamesol.

(2) Villersexel, Haute-Saône, arr. Lure, chef-lieu de canton.

(3) Maîche, Doubs, arr. Montbéliard, chef-lieu de canton.

(4) Châtelneuf-en-Vennes, château dont les fondations sont encore visibles au-dessus de la haute vallée du Dessoubre, près de la chapelle de Notre-Dame de Consolation (Doubs, arr. Baume-les-Dames, cant. Pierrefontaine, comm. Guyans-Vennes).

(5) Le comte de Montbéliard écrit au duc Henri de Brunswick, le 9 janvier 1531, que la comtesse de La Roche est morte peu de jours auparavant (Archives nationales, K. 2139).

(6) Marguerite de La Palud, fille de Philibert-Philippe, comte de La Roche et de La Petitepierre, seigneur de Varambon, Villersexel, etc., et d'Isabeau de Neufchâtel, épousa, le 2 juillet 1485, Aime, seigneur de Laubespain (Bibliothèque Nationale, Cabinet d'Hozier 208, dossier 5361, fol. 6, 7, 13).

leur descendance masculine, aux branches collatérales de leur famille. En vertu des clauses contenues dans divers testaments, contrats de mariage et donations, le mari de Blaise de Laubespín, Jean de La Palud (1), comte de Varax (2), seigneur de Jarnosse (3), se mit en possession de l'héritage. Il céda seulement à Françoise de Laubespín, sœur de la défunte, l'usufruit de la seigneurie de Châteauf.

Mais d'autres prétendants vinrent s'opposer à la réalisation de ce partage. Le comte de Montbéliard (4), les seigneurs de Rançonnières (5), de Ruffey (6), de Font (7), d'autres encore, entamèrent, contre le comte de Varax et Françoise de Laubespín, des actions judiciaires qui devaient occuper longtemps les tribunaux de Franche-Comté et de Savoie.

(1) Jean de La Palud, fils de Jean, seigneur de Jarnosse, épousa, par contrat du 12 avril 1529, Blaise de Laubespín, veuve de son parent Jean-Philibert de La Palud, comte de Varax, lequel l'avait institué son héritier (Arch. nat., K. 2138 ; GUICHENON, *Histoire de Bresse et de Bugey*, Lyon, 1650, in-fol., 3^e partie, p. 301, 302).

(2) Varax, Ain, arr. Trévoux, cant. Villars, comm. Saint-Paul-de-Varax.

(3) Jarnosse, Loire, arr. Roanne, cant. Charlieu.

(4) Georges de Wurtemberg, comte de Montbéliard, prétendait que les fiefs que Blaise de Laubespín avait tenus de lui devaient lui revenir, en vertu du droit féodal, parce qu'elle ne laissait point de postérité (Arch. nat., K. 2139).

(5) Nicolas de Cicon, seigneur de Rançonnières, réclamait une part de la succession, en vertu d'une substitution contenue dans le testament de Philibert-Philippe de La Palud-Varambon (Arch. nat., K. 2138).

(6) Girard de Vienne, seigneur de Ruffey, se disait appelé à recueillir une portion de la succession par un testament de Claude de La Palud-Varambon, oncle de Blaise de Laubespín, testament qui fut déclaré faux par le Parlement de Dole, en 1553 (*Ibidem* ; Bibl. de Besançon, collection Duvernoy, manuscrit 89, fol. 311).

(7) Boniface de La Molière, seigneur de Font, petit-fils d'Antoine de La Palud, revendiquait l'héritage de François de La Palud (frère de ladite Antoine et bisaïeul de Blaise de Laubespín), comme étant son plus proche parent mâle (Arch. nat., K. 2138).

Ils refusaient à Françoise de Laubespain tout droit à la succession. Elle était dame prébendée de Remiremont. Ses adversaires affirmaient qu'à ce titre, elle devait être considérée comme religieuse professe et que, par conséquent, « morte au monde », elle ne pouvait recueillir un héritage.

Pour vérifier, à la fois, les droits de Jean de La Palud et ceux de Françoise de Laubespain, il fut procédé, du mois de mai au mois d'août 1538, à une enquête judiciaire dont le texte se trouve, sous la forme d'une copie à peu près contemporaine, parmi les titres de l'ancien comté de Montbéliard, conservés aux Archives nationales (1).

Il m'a paru intéressant de relever, dans les dépositions des témoins, quelques passages qui ont trait à la condition juridique des dames de Remiremont, à leur vie religieuse et mondaine et même à leur costume.

..

Nicolas Bourcet, de Villersexel, notaire, « dit sçavoir et avoir veu ladicte dame Françoise de Laubespain, puis le décez de sadicte feuë mère et sont passez vingt-cinq ans, n'estre receue ny prébendée en l'église de Remiremont, ains estoit damoiselle et fille, pourtant l'habit comme ont accoustumé pourté demoiselles, et lors l'on disoit que ladicte dame Margueritte, sa mère, estoit déjà trespassee et enterrée en l'église de Marault (2). »

Adrien d'Oncieu, dit Vignier, écuyer, seigneur de Douvres (3), « dit que ladicte dame Françoise comproduisante n'estoit dame prébendée en l'église de Rimeremont

(1) Arch. nat., K. 2137.

(2) Marast, Haute-Saône, arr. Lure, cant. Villersexel.

(3) Le texte — assez incorrect dans l'ensemble — porte ici « Doulers » pour Douvres. Adrien d'Oncieu était seigneur de Douvres (Ain, arr. Belley, cant. Ambérieu-en-Bugey) et de Cognia (Jura, arr. Lons-le-Saunier, cant. Clairvaux). Cf. GUICHENON, *op. cit.*, 4^e partie, p. 191.

(sic) sont passez vingt-cinq ans, parce qu'il depposant la vit, lors, au chastel de Bauldoncourt (1), habillée sans pourter couvrechiefs ny habillement de teste qu'elle pourte maintenant. »

Louis de Gruffy, dit de Barrault, écuyer (2), « dit que ladicte dame Françoisse produisante fut, longtemps après le trespas de ladicte dame Margueritte de La Palud, sa mère, prébendée et receue dame en ladicte église de Remiremont ; laquelle dame Françoisse, après le trespas de sadicte mère, a veue, par plusieurs années, non estre dame de Remiremont ; la vit il depposant passer par le lieu de Villersexel, quant l'on la mena audit Remiremont pour y estre dame prébendée, qu'estoit habillée comme damoiselle et n'avoit l'habitz de teste que l'on appelle le Mary (3), comme ont lesdictes dames, qu'est une chose de crappe ou sairge noire qu'elles pourtent sur leur couvrechiefz. »

Le même témoin « dit qu'il a bonne congnoissance des dames de Remiremont et a tousjours ouyr dire, tenir et repputé communément et notoirement que lesdictes dames se peullent, toutes et quantes fois que bon leur sanble, se départir de l'église dudit lieu et convoler aux nopces comme font aultres filles et dames séculières ; lequel

(1) Baudoncourt, Haute-Saône, arr. Lure, cant. Luxeuil. — C'est au château de Baudoncourt, dépendant de la mense abbatiale de Luxeuil, que faisait sa résidence habituelle l'oncle de Françoisse et de Blaise de Laubespain, Jean de La Palud, protonotaire apostolique, abbé commendataire de Saint-Pierre de Luxeuil et de Saint-Paul de Besançon, qui mourut au mois de décembre 1533.

(2) Louis de Gruffy, dit de « Berraut », mari de Françoisse d'Avanne, reprit de l'Empereur, comte de Bourgogne, le château de Franois et la terre de Villers-sur-Port, le 12 août 1532 (Arch. du Doubs, B. 635, fol. 24).

(3) Dom CALMET (*Hist. Lorr.*, 1^{re} édit., t. III, col. 170) dit que les dames de Remiremont « ont pour coëffure un petit morceau de toile de Quintin, large d'environ trois doigts, ayant par dessus et au milieu un petit cordon fait exprès, qu'elles appellent le mari ».

deposant a eu plusieurs parentes qui ont esté dames en ladicte église et y a encore une cousine germaine ; et a sceu plusieurs dames prébendées en ladicte église qui ont esté mariées et, entre aultres, dit avoir veu et congneu une dame que l'on appelloit dame de Rochault (1), qui estoit dame prébendée de ladicte église de Remiremont, — ne sçauroit dire son nom ny surnom, — laquelle délaissa ladicte église et prébende et fut mariée au conte de Tanne (2) qui est trespasé, et depuis s'est remariée à ung seigneur de Morimont (3) qui souloit tenir Belfort (4), et y a environ vingt ans, — autrement du temps n'est raccord, — qu'elle fut mariée premièrement audit conte de Tanne, comme lors et depuis il étoit notoire ou quartier où elle fut mariée, et le disoit l'on tout communément et notoirement. Aussi dit avoir cogneu dame Ysabeau de Germigny (5), qui fut dame prébendée audit Remiremont

(1) Il s'agit d'une dame de Ronchamp (Haute-Saône, arr. Lure, cant. Champagny).

(2) Thann, Haute-Alsace, chef-lieu d'arrondissement. — La seigneurie de Thann, qui faisait partie des domaines apportés à la maison de Habsbourg par Jeanne, comtesse de Ferrette, lorsqu'elle épousa, en 1324, Albert le Sage, duc d'Autriche, avait été engagée à Sigismond, comte de Lupfen. Ce seigneur la possédait de 1501 à 1529 (*Das Reichsland Elsass-Lothringen*, 3^e partie, 2^e fasc., p. 1111). C'est d'un comte de Lupfen que le témoin a voulu parler.

(3) Morimont ou Mörsperg, Haute-Alsace, arr. Altkirch, cant. Ferrette, comm. Oberlarg. — Barbe de Ferrette, dame de Ronchamp, fille de Simon de Ferrette et de Suzanne de Saint-Loup, épousa, en premières noces, le comte Guillaume de Lupfen et, en secondes noces, François, baron de Morimont (Arch. de la Haute-Alsace, série E, Titres de la maison de Reinach ; SCHÖPFLIN, *Alsatia illustrata*, t. II, p. 609. KINDLER VON KNOBLOCH et O. FREIHERR VON STOTZINGEN, *Oberbadisches Geschlechterbuch*, t. II, p. 548, t. III, p. 100).

(4) Belfort avait été engagé, au xv^e siècle, par les ducs d'Autriche, à la maison de Morimont qui le conserva jusqu'en 1563 (QUIQUEREZ, *Note historique sur le château de Morimont*, dans la *Revue d'Alsace*, 1859, p. 456, 492, 541 ; H. BARDY, *Étude historique sur Belfort*, dans le *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation*, 1898, p. 146-168).

(5) En 1497, « dame Ysabel de Germigny, dame de Remiremont », passa un traité à Courlaoux (Jura, arr. et cant. Lons-le-Saunier),

plaire caractérisé semblablement par une reliure « de velours bleu », que l'on avait acheté, pour le duc, de l'écrivain et libraire brugeois Colard Mansion. Quant au second manuscrit, son exécution doit avoir été entreprise directement à l'intention du duc Philippe. Elle n'était pas entièrement terminée quand Philippe le Bon mourut en 1467 : le texte était bien complètement transcrit, mais le livre n'était encore ni relié, ni historié, c'est-à-dire muni de ses « histoires » ou miniatures : « Ung livre en parchemin : *Romuleum*, non lyé et hystorié, et est parfait d'escripture » : c'est ainsi que s'exprime à propos de ce second manuscrit l'inventaire des objets qui ont passé, au moment de la mort de Philippe le Bon, à son fils et successeur, le duc Charles-le-Téméraire.... Celui-ci ayant recueilli également plusieurs autres volumes d'ouvrages divers qui se trouvaient dans un cas analogue, c'est-à-dire non encore terminés, les fit ensuite, comme le montrent les documents, parachever à ses frais. On est autorisé à croire qu'il en fut de même pour le susdit exemplaire du *Romuléon*. » (1)

Cet exemplaire de la Bibliothèque Laurentienne, (*Medic-Palat.* 156) est de format in-folio et exécuté avec grand luxe. Ecrit en grosse bâtarde flamande, il est illustré de quelques grandes miniatures, dont la première montre le duc Philippe qui, accompagné de quelques-uns de ses serviteurs, vient visiter l'auteur, Miélot, tandis que celui-ci est occupé à travailler à sa traduction.

« Nous avons donc là un des manuscrits de la librairie des ducs de Bourgogne. Ce n'est pas l'exemplaire relié en velours bleu ; car, d'après les mots de référence, celui-ci doit être assimilé sûrement à un autre volume qui, tou-

(1) Les passages entre guillemets sont des citations textuelles de la communication de M. le comte Durrieu, que, dans cette partie de notre article, nous ne faisons d'ailleurs qu'analyser.

jours recouvert de sa primitive reliure en velours bleu, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de Besançon (n° 850). Il faut donc proposer de reconnaître que nous sommes en présence de l'exemplaire dans lequel la copie du texte a été entièrement achevée avant la mort du duc Philippe en 1467 et qui a dû être terminé pour l'illustration sous Charles-le-Téméraire. »

Une note tracée à l'encre rouge sur le manuscrit nous apprend une particularité fort intéressante. « A l'origine, le *Romuléon* de la Laurentienne ne formait qu'un seul gros volume très épais. Il fut ensuite coupé en deux tomes, (1) et la note inscrite en tête du second des tomes ainsi formés, explique que cet arrangement fut fait « par le commandement de très hault et vertueux prince Monseigneur Anthoine, duc de Calabre, de Lorraine et de Bar ; l'an 1500 et 10, le 6^e de juing ». Au-dessous de la note est le mot **LORRAINE** également tracé en rouge..... Plus bas encore, et cette fois écrit en noir, est le nom : **CHAMPIER**, autographe curieux à signaler de ce Symphorien Champier qui était à la fois conseiller et premier médecin ordinaire du duc Antoine (2)..... Indépendamment de la sus-

(1) Le tome 1^{er} (156 1^o) contient, outre le prologue, l'index des dix livres dont se compose le *Romuléon*, la table des matières par ordre alphabétique, les cinq premiers livres et les rubriques des chapitres du livre VI. Le tome 2 (156 2^o) contient les cinq derniers livres, puis une suite d'« Ampliations ou déclarations sur le liuvre nōme Romuleon. Et autres faittes selon l'ordre de l'a b c ». A la fin du livre X on lit cet explicit : « Cy fine le dixieme et derrenier livre de cest traitée appelle Romuleon, Parlant des faiz des empereurs Cesars depuis lempereur Adryen jusques a Constantin le grant, empereur, filz de saite Elayne, filhe de Roy Cohel Roy dangleterre, Et contient en soy trentehuit cappitres. » L'explicit rappelle ensuite que le livre a été transféré de latin en français par le commandement de Philippe duc de Bourgogne. « Et depuis grosse en la fourme qu'il sensieut Par Dauid aubert. Lan de grace mil cccc soixante et quatre. »

(2) Dans son *Catalogue de la Bibliothèque Médico-Laurentienne*, publié en 1793 (supplém. vol. III, col. 391-393), BANDINI avait déjà reproduit avec la plus scrupuleuse fidélité l'inscription qui se lit

dite note, la possession du manuscrit par le duc Antoine de Lorraine est encore rappelée par l'existence de plaques en cuivre de forme losangée, provenant de l'ancienne reliure, qui ont été remontées sur de simples plats de carton servant aujourd'hui de couverture aux volumes, et qui portent gravées les armoiries du duc Antoine, coupées : en chef, des quatre quartiers des royaumes de Hongrie, Sicile [ou Anjou ancien] Jérusalem et Aragon ; en pointe, des deux quartiers des duchés d'Anjou [nouveau] et de Bar ; et sur le tout l'écusson de Lorraine. »

Comment ce *Romuléon* était-il entré dans la Bibliothèque du duc Antoine ? Nous savons que le dédoublement de l'ouvrage a été opéré le 6 juin 1510. Mais avait-il été récemment acquis par le duc, ou l'avait-il hérité de son père René II, entre les mains duquel il aurait passé après la défaite du Téméraire ? C'est, ainsi que je l'ai dit précédemment, cette dernière hypothèse qui paraît la plus vraisemblable. Nous savons que le duc de Bourgogne faisait sa lecture favorite de l'histoire de Rome et des hauts faits des Romains. Sans doute, le *Romuléon* était un de ces livres de chevet qu'il transportait partout avec lui, comme cet exemplaire de la *Cyropédie* de Xénophon, traduite pour lui par Vasco de Lucena, qui ne le quittait point. (1) Son fidèle serviteur, Olivier de la Marche, qui le suivit jusque sous les murs de Nancy où il fut fait pri-

sur la 1^{re} page du 2^e volume du *Romuléon* (156 2^e). Nous joignons à cet article la photographie de cette page que nous devons à l'obligeant intermédiaire de M. Enrico Rostagno, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque Laurentienne. Il a bien voulu nous fournir aussi sur cet exemplaire du *Romuléon* diverses indications dont nous avons fait notre profit.

(1) Voir Arthur BENOIT, *Un souvenir bibliographique de la bataille de Nancy à la Bibliothèque royale de Bruxelles* (dans *J. S. A. L.*, 1870, p. 178), et les observations que fait à ce sujet M. P. BOYÉ (*op. cit.*, p. 59).

sonnier, écrit : « Jamais [le duc] ne se couchait qu'il ne fist lire deux heures devant luy... et faisoit lire les haultes histoires de Romme et prenoit moult grant plaisir ès faictz des Rommains. » (1)

Chez Charles, ce goût était héréditaire ; car son père, Philippe le Bon, avait aussi une prédilection marquée pour l'histoire ancienne. « Il se faisait lire à haute voix les vieilles histoires, la *Chevalerie Ogier de Danemarch*, *Renaud de Montauban*... et surtout les prouesses des anciens, l'*Alexandre*, l'*Histoire romaine jusqu'à César*, les *Faits des Romains*, le *Romuléon*. » (2)

Admettons donc que le *Romuléon* de Florence a dû faire partie du butin de Nancy. A un moment donné, le manuscrit, très gros, semble d'un maniement peu commode. Le duc ordonne de le séparer en deux tomes et fait exécuter ce dédoublement par son héraut d'armes qui signe : *Lorraine*. C'est là en effet un des noms sous lesquels étaient fréquemment désignés les hérauts d'armes ou rois d'armes de nos ducs (3).

J'estime que M. le comte Durrieu commet une erreur quand il écrit. « Le mot *Lorraine* est vraisemblablement la signature ou la devise du personnage nommé dans la note, c'est-à-dire d'Antoine le Bon, duc de Lorraine et de Bar. » (4)

L'avis signé *Lorraine* est, nous l'avons vu, écrit en

(1) *Mémoires d'Olivier de la Marche*, édition de la Société de l'Histoire de France, t. II, p. 334.

(2) G. HANOTAUX, *Jeanne d'Arc*, Hachette, 1911, p. 169.

(3) Cf. H. LEPAGE, *Les offices du duché de Lorraine*, dans les *M. S. A. L.*, 1869, p. 381. « Les premiers poursuivants d'armes que l'on trouve mentionnés sont désignés sous les surnoms de Chastenoy, Pont, Nancy, Épinal et Bar. Les hérauts sont appelés Vaudémont et Lorraine ». — Le nom du héraut pour l'année 1510 manque dans le Registre de la Chambre des comptes.

(4) *Op. cit.*, p. 445.

rouge. Au-dessous de cette rubrique, et tout en bas de la page, on lit la signature *Champier* écrite en noir. Symphorien Champier, médecin du duc Antoine, a été dans une certaine mesure historiographe de Lorraine. Il a composé : *Le recueil ou croniques des hystoires du royaulme daustrasie ou france orientale dite à présent lorraine...* (Lyon, 1510, in-4), ouvrage pour l'impression duquel le duc lui donna, en 1510, 40 florins d'or. C'est l'année où Champier revient d'Italie à Nancy après la guerre contre les Vénitiens, où il a accompagné le duc Antoine. Il jouit de toute la faveur de ce prince, et a pu, pendant quelque temps, faire auprès de lui fonction de secrétaire. C'est à ce titre qu'il aura contresigné le travail de dédoublement opéré par le héraut d'armes en 1510.

Dans l'inventaire de la Bibliothèque du duc Antoine fait après sa mort en mars 1544 (1), le manuscrit du *Romuléon* est mentionné en ces termes :

« N° 4. Ung livre en parchemin, escript à la main, couvert de velour vert (2), garny de fermeture dorée, intitulé : Premier volume de *Romuléon*. »

« N° 5. Ung autre livre en parchemin, escript à la main, couvert de velour vert, garny comme dessus, intitulé : Le second volume de *Romuléon*. »

Pendant la longue occupation française, la bibliothèque

(1) Cf. ma brochure sur la *Bibliothèque du duc Antoine*. (Extr. des *Mém. de l'Acad. de Stanislas*, 1906-1907.)

(2) Dans l'état actuel, les volumes n'ont plus leur couverture de velours vert qui a été ou arrachée ou usée. Sur les plats du carton laissés à nu on s'est contenté, comme je l'ai dit, de remonter les plaques de cuivre de l'ancienne reliure portant les armoiries du duc Antoine. Il semble aussi, d'après le prologue de Miélot, qu'à la suite du *Romuléon*, dans le même manuscrit se trouvait la traduction, par Laurent de Premierfait, du *De Casibus virorum et feminarum illustrium* de Boccace. Cette partie du manuscrit aurait donc été détachée pour former un volume à part.

de nos ducs eut à subir bien des vicissitudes, et plus d'un manuscrit rare a dû disparaître. Le nombre des manuscrits précieux était probablement assez réduit (1) quand François III quitta la Lorraine. On sait que, lorsque celui-ci eut renoncé définitivement au duché de Lorraine, en l'année 1737, il fit déménager tous les meubles et effets qui ornaient son château, et les fit transporter d'abord dans les Pays-Bas Autrichiens, puis à Florence où il succéda au duc de Toscane Jean-Gaston. « François III revint en Autriche, lorsque sa femme, Marie-Thérèse, eut recueilli l'héritage de Charles VI, et lui-même fut élu empereur le 13 septembre 1745. Une partie du mobilier, venu de Lorraine, fut alors transportée de Florence à Vienne. Néanmoins il demeura à Florence des tableaux, des livres, des manuscrits. » (2) Ces livres et ces manuscrits, après avoir fait partie de la Bibliothèque du grand duc de Toscane, sont entrés, sur l'ordre du duc de Toscane Léopold, dans la Bibliothèque *Magliabechiana*, où ils sont compris dans le fonds *Palatin*, c'est-à-dire du palais grand ducal. La Bibliothèque Médicéo-Laurentienne possède aussi un certain nombre de manuscrits Palatins. C'est à ce petit noyau qu'appartient notre *Romuléon* (3).

ALBERT COLLIGNON.

(1) Cf. H. LEPAGE, *Catalogue de la Bibliothèque du duc de Lorraine Henri II*, dans *J. S. A. L.*, 1858, p. 22.

(2) Chr. PFISTER, *Les manuscrits lorrains de Florence*, dans *M. S. A. L.*, 1900, p. 115.

(3) M. Pfister s'est trompé en plaçant dans la *Bibliothèque Médicéo-Laurentienne* les livres et la totalité des manuscrits du fonds Palatin.

BIBLIOGRAPHIE

— Continuant ses belles et fructueuses recherches sur Callot (Cf. *B. S. A. L.* 1911, p. 95), M. Edmond BRUWAERT signale aujourd'hui une *Estampe unique de Jacques Callot à la Bibliothèque nationale de Florence*, Firenze [1912], in-8 de 8 p. avec une pl., extr. de la *Rivista d'arte*, 1912. Voici quel en est le sujet : les corsaires turcs et barbaresques infestant la Méditerranée et y rendant toute navigation fort dangereuse, le grand-duc de Toscane fonda, pour les mater, l'ordre militaire de Saint-Étienne et équipa en 1619 une escadre de six galères qui attaqua et prit plusieurs vaisseaux ennemis en deux combats, l'un sur les côtes de Calabre, l'autre à l'entrée du golfe de Volo. Très fier de ces exploits, le grand-duc voulut leur donner la publicité en usage de son temps : il en fit imprimer une relation et demanda à Callot, alors établi à Florence, de graver la planche qui devait l'illustrer. Cette planche est de petites dimensions, 15×19 cent., et divisée en deux parties superposées qui représentent les deux combats de cette campagne. Le grand-duc eut soin d'envoyer un exemplaire de la relation à son oncle, le duc de Lorraine Henri II, qui l'en remercia par une lettre conservée aux Archives d'État de Florence ; néanmoins la planche de Callot n'est plus à Nancy et Meaume ne réussit pas à la découvrir pour la faire entrer dans son si consciencieux catalogue ; dès le xv^e siècle, elle était quasi introuvable. On saura donc bon gré à M. Bruwaert de nous la faire enfin connaître.

E. D.

— Sous le titre *Un homme politique lorrain, François de Neufchâteau (1750-1828)*, Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-12 de x-229 p., M. Jean LHOMER a écrit une agréable biographie, faite surtout d'après les documents des Archives nationales et ornée de deux portraits de François de Neufchâteau, dont l'un est dû au grand artiste lorrain Isabey.

— Dans la *Romania* d'avril 1913, p. 255-258, sous le titre de *Notes de lexicographie lorraine et franc-comtoise*, M. O. BLOCH étudie les mots « grief » et « novelaison ».

— Dans les *Annales de géographie* du 15 juillet 1913, p. 300-309, note de M. Alfred UHRY sur *Le tremblement de terre de Plombières-Remiremont*, qui se produisit dans la nuit du 11 au 12 mai 1682.

— Le tome VI de la collection des *Mettensia*, créée par la Société des antiquaires de France à l'aide d'un legs de l'érudit messin Auguste Prost, est occupé par la publication de M. André LESORT, *Chronique et chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel*. Le dernier fascicule de ce tome VI vient de paraître, et ce tome forme un in-8 de LXIX-510 p., pourvu du fac-similé d'un feuillet du cartulaire de l'abbaye, et d'une carte des possessions de celle-ci. On le voit, c'est un apport important à l'histoire ecclésiastique et économique, ainsi qu'à la géographie ancienne de la Lorraine et du Barrois.

— Dans les *Mélanges Cagnat*, Paris, 1912, M. H. HUBERT cherche, après d'autres, à expliquer les autels découverts à Sarrebourg en 1895, dans une dissertation sur *Nantosuetta, déesse à la ruche* ; d'après lui, le dieu au maillet qui est souvent représenté à côté de cette déesse serait le dieu de la bière.

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

Le lundi 14 juillet, notre Musée a été honoré de la venue de Son Altesse Impériale et Royale l'archiduc Frédéric d'Autriche, accompagné de sa famille.

Un numéro ultérieur du « Bulletin » relatera les circonstances de cette visite.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

et y demeura par plusieurs années, laquelle délaissa ladite église et sa prébende, et fut mariée au seigneur du Perret (1), duquel il depposant a eu bonne congnoissance et l'a veu plusieurs fois.

« Oultre plus, dit que lesdictes dames de Remiremont, elles estans dames prébendées en ladite église, peullent succéder en tous biens, tant féodaulx que aultres, à leurs parens (2), ainsi qu'il a adez ouy dire, du temps de sa souvenance. Et dit avoir sceu que ladite dame de Ronchault, elle estant dame prébendée en ladite église de Remiremont, avoit eu ladite seigneurie de Ronchamp, et luy estoit advenue par succession d'aulcuns ses parens et y avoit succéder ; en laquelle seigneurie (3), il depposant l'a veu soy y tenir avant qu'elle fût mariée, estant encoires

en présence d'Hermand de Vaudrey, avec Lancelot de Vaudrey, au sujet des prébendes à fournir, en l'église de Remiremont, à Claude de Vaudrey, fille de Lancelot (Arch. du château de Vaudrey). Isabelle de Germiny était encore dame de Remiremont en 1504 (Arch. des Vosges, G. 942).

(1) Le Perret était un fief qui comprenait la partie occidentale du village de La Chapelle-sur-Furieuse (Jura, arr. Poligny, cant. Salins) et qui appartenait, à la fin du xv^e siècle, à la maison de Chissey (GOLLUT, *Les Mémoires historiques de la République séquanoise*, édit. Duvernoy, col. 1451 : ROUSSET, *Dictionnaire géographique, historique et statistique des communes de la Franche-Comté*, t. I, p. 467, 468 ; UI. ROBERT, *Testaments de l'officialité de Besançon*, t. II, p. 152). En 1506, « Isabeau de Germigny » était la femme d'Aimonin de Chissey, seigneur du Perret (Arch. du Doubs, série B, Parlement, appels, numéro provisoire 1043).

(2) Voir, à ce sujet, une attestation donnée par Renée de Dinteville, abbesse de Remiremont, à Catherine de Mailleroncourt, la jeune, religieuse du monastère, en 1575 (Arch. des Vosges, G. 896).

(3) La terre de Ronchamp, membre de la seigneurie de Faucogney (Haute-Saône, arr. Lure, chef-lieu de cant.), était échue en partage à Joffroy de Faucogney, seigneur de Saint-Loup, fils puîné de Jean, sire de Faucogney, et d'Héluis de Joinville. Joffroy la possédait en 1304 et 1315. Ses descendants, qui portèrent le nom de Saint-Loup, furent seigneurs de Ronchamp, aux xiv^e et xv^e siècles. Une part de cette terre advint à Barbe de Ferrette, du chef de sa mère, Suzanne de Saint-Loup. Guillaume, comte de Lupfen, premier mari de Barbe, acheta de Wolf de Ferrette et de Melchior de Reinach (mari de Claire

dame prébendée ; auquel lieu de Ronchamp, elle chantoit avec aultres le *Salve*, en sa maison. Et depuis, comme l'a depposé, fut mariée, l'a veu relever et perceu le revenu de ladicte signorye de Ronchamp ; et aussi a ouy dire à ses maires qu'elle en jouyssoit, et pour dame jouyssant de ladicte signorye elle estoit notoirement tenue et réputée. Pareillement dit que ladicte dame Ysabeaul de Germigny, elle estant dame dudit Remiremont, succéda à l'un de ses parens en une signorye de Lorrenne meuvant de fied, où elle et sondit mary s'alarent tenir, comme il depposant l'a ouy dire tout communément ; et encoires dit avoir ouy dire tout communément que plusieurs aultres desdictes dames de Remiremont avoient délaissé ladicte église, s'estoient mariées et avoient succéder en tous biens féodaux à leurs parens. »

Pierre de Petitepierre, écuyer, seigneur de Brotte (1)

de Saint-Loup), d'autres portions de la seigneurie de Ronchamp que Charles-Quint, par lettres données, à Ratisbonne, le 8 avril 1532, l'autorisa à tenir en fief. Le comte de Lupfen reprit sa terre de Ronchamp de l'Empereur, comte de Bourgogne, à Luxeuil, le 23 mai 1532, entre les mains de Claude de La Baume, seigneur de Mont Saint-Sorlin, maréchal de Bourgogne (Arch. du Doubs, B. 635, fol. 6 B. 2939 ; Bibl. de Besançon, collection Duvernoy, manuscrit 89, fol. 378 ; J. FINOT, *La seigneurie de Ronchamp et l'origine de l'exploitation des houillères de cette localité (1220-1789)*, p. 5, 8 ; Du même, *Les sires de Faucogney*, p. 180-182).

Guillaume de Lupfen, né le 8 septembre 1492, était le septième des dix-huit enfants de Henri, comte de Lupfen, et d'Hélène de Ribeaupierre. Il mourut jeune et laissa deux enfants mineurs : Eitel-Frédéric et Julienne. (K.-J. GLATZ, *Geschichte der Landgrafen von Lupfen-Stühlingen*, dans les *Schriften des Vereins für Geschichte und Naturgeschichte der Baar und der angrenzenden Landestheile in Donau-eschingen*, 1^{re} année (1870), p. 87, 99, 100, 109, 111). KINDLER VON KNOBLOCH (*Oberbadisches Geschlechterbuch*, t. II, p. 548) lui donne un autre fils, Henri.

(1) Brotte-lez-Luxeuil, Haute-Saône, arr. Lure, cant. Luxeuil. — Pierre de Petitepierre, issu d'une branche bâtarde de la maison de Lützelstein (La Petitepierre), avait épousé Béatrix de La Palud, fille naturelle de Claude de La Palud-Varambon, comte de La Roche (Arch. nat., K. 2137).

« dit avoir, dois le temps de sadicte souvenance, toujours ouyr dire tout communément à ceulx qui parloient des dames de Remiremont, desquelles il a ouy souvent parler à plusieurs, que lesdictes dames se pouvoient marier quant leur bon sembloit, et l'a ouyr dire audit Remiremont, il y a quarante ans passés, qu'il fut audit lieu ; et se pouvoient marier sans conger ou dispence. Aussy a ouy dire qu'il y avoit eu une dame de Germigny, dame en ladicte église, qui délaissa icelle et sa prébende et c'estoit mariée à ung gentilhomme de ce conté de Bourgoingne. Pareillement a ouy dire que la femme du seigneur de Florimont (1) avoit esté de ladicte église, délaissant sa prébende, et s'estoit mariée audit sieur de Florimont, et disoit l'on qu'elle se pouvoit marier sans dispence...

« Dit sçavoir ce que dessus en a dit, et qu'il a adez

(1) Florimont, Haut-Rhin, arr. Belfort, cant. Delle. — La seigneurie de ce village, qui faisait partie des domaines des comtes de Ferrette advenus à la maison d'Autriche, était engagée au xv^e siècle à la famille de Thierstein. Oswald et Guillaume, comtes de Thierstein, cédèrent leurs droits sur Florimont à Marquard de La Pierre (von Stain ou vom Stein en allemand), bailli du comté de Montbéliard ; le duc d'Autriche approuva cette aliénation le 22 mars 1457, sous réserve de son droit de rachat. La terre fut tenue ensuite par Bernardin de Reinach, mari de Jacque de La Pierre et gendre de Marquard, qui la possédait encore en 1521. Après lui, son fils, Melchior de Reinach, conseiller de l'Empereur, capitaine de Châtillon, fut seigneur engagiste de Florimont ; il est mentionné en cette qualité par des titres de 1529, 1530, 1537, 1541, 1544, 1545 et 1546.

A la date de l'enquête, la dame de Florimont était la femme de Melchior de Reinach, Claire de Saint-Loup, fille d'Étienne de Saint-Loup, seigneur de Ronchamp et d'Allenjoie (Doubs, arr. Montbéliard, cant. Audincourt) en partie. Elle avait pour nièce Barbe de Ferrette, comtesse de Lupfen, puis baronne de Morimont, de qui nous venons de parler (Archives nationales, K. 2019, K. 2123 ; Arch. du Doubs, B. 637, fol. 255, B. 638, fol. 19 ; Arch. de la Haute-Alsace, série E, Titres de la Maison de Reinach ; KINDLER VON KNOBLOCH, *Der alte Adel im Oberelsass*, p. 60, 70 ; C. FELTIN, *Florimont*, dans le *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation*, t. XVII (1898), p. 223, 224 ; L. STOUFF, *Les origines de l'annexion de la Haute-Alsace à la Bourgogne*, p. VI, 92, 93, 95, 97, 98, 109, 119, 130, 141, 148 ; W. MERZ, *Herren von Rinach*, dans le *Genealogisches Handbuch zur Schweizer Geschichte*, t. II, p. 51, 53).

ouy dire que lesdictes dames de Remiremont pouvoient succéder à leurs parens comme font toutes femmes et dames séculières qui ne sont de religion ny professes, et a adez ouyr tenir et repputé que lesdictes dames de Remiremont n'estoient religieuses, ny faisoient, en quelque manière que ce soit, profession ny veul de religion, et que, quand l'on les reçoit, l'on ne fait que leur donner ung peu de pain et de vin, sans aultre solempnité, et n'en sçait rien que par ouy-dire. »

Jean d'Agians, écuyer, « dit qu'il a adez ouy dire, par le temps de sa souvenance, à plusieurs, quant l'on parloit des dames de Remiremont, que lesdictes dames de ladicte église de Remiremont se pouvoit marier, quant bon leur sembloit, et délaisser ladicte église et leur prébende, et que c'estoit chose toute notoire. Et dit avoir aultreffois (avoir) veue une dame nommée dame Françoise de Mor-nach qu'estoit prébendée audit Remiremont, à laquelle il depposant a parlé plusieurs fois audit Remiremont, laquelle délaissa ladicte église et sa prébende et se maria en France depuis, comme il dépposant a ouy dire ; avec laquelle et aultres, il depposant, du temps qu'elle estoit en ladicte église, a dancé par plusieurs [fois] en la maison où elle demouroit prez ladicte église. Et encoires dit avoir ouyr dire que une dame de ladicte église et y estant prébendée fut mariée au seigneur de Florimont, laquelle vid encoires présentement. Aussi dit qu'il a veu une que l'on nommait dame Ysabel de Germigny qui estoit avec Armand de Vauldrey, à Mutigny (1) en ce conté de Bourgoingne,

(1) Mutigney, Jura, arr. Dole, cant. Montmirey-le-Château. D'après GOLLUT (*op. cit.*, col. 1387), Hermand de Vaudrey y fit bâtir un château. Ch. DUVERNOY, dans son édition de Gollut (*ibidem*, note 1), a proposé, bien à tort, d'identifier Hermand de Vaudrey à Aimon de Vaudrey qui vivait en 1162. — Cf. DUNOD, *Mémoires pour servir à l'histoire du comté de Bourgogne*, p. 224 ; ROUSSET, *op. cit.*, t. IV, p. 438.

et disoit l'on qu'il espouseroit (1), laquelle avoit esté dame dudit Remiremont, et disoit l'on qu'elle estoit bien prébendée en ladicte église, et estoit une belle dame. Et en oultre dit avoir ayez ouy dire, doiz le temps de sa souvenance, tant audit Remiremont que ailleurs où l'on parloit desdictes dames, qu'elles succédoient et pouvoient succéder à leurs parens quand le cas advenoit. Mais, sur ce interrogué, ne sçait que aucunes desdictes dames y aient succéder fors ladicte dame Françoisse comproduisante. Aussi dit que une dame de Remiremont, estant de la maison de Trave ou de Thoulonjon (2), laquelle avoit et tenoit une signorye et chevance meuvant de fied que l'on appelloit Baloz (3), prez de Chastillon-sur-Senne, et disoit l'on que ladicte chevance luy estoit advenue par succession de ses parens, de laquelle seignorie elle fit donation à ung sien frère bastard qui s'appelloit Philippe de Grantay (4), sur quoy fut mehu procès par ladicte dame de Trave (5), laquelle estoit parente de ladicte dame qui estoit dame

(1) Hermand de Vaudrey épousa une de ses parentes, Antoinette de Vaudrey, fille de Lancelot, seigneur de Courlaoux, du Pin et de Montjay, et de Philiberte de Loisy. Il mourut au plus tard en 1512 (Arch. de la Côte-d'Or, B. 11730. fol. 291 ; Arch. du Doubs, série B, supplément, n° 1044, fol. 87 v°).

(2) La terre de Traves (Haute-Saône, arr. Vesoul, cant. Scey-sur-Saône) appartenait, au xv^e siècle et au début du xvi^e, à la famille de Toulangeon. La dame de Remiremont, dont il est ici question, n'était point de cette maison, mais de celle de Grancey. La confusion du témoin provient vraisemblablement de ce que Claude de Toulangeon, seigneur de Traves, avait épousé Marie de Grancey, dame de Larrey. Il s'agit, en réalité, de Mathie de Grancey, fille de Mile de Grancey, seigneur de Larrey, Balot, etc., et de Marie d'Anglure. Mathie était dame de Remiremont en 1504 et 1507, sonnière de l'abbaye en 1515. Elle possédait les terres de Chassignelles, Fulvy, Cérilly et Balot (Arch. des Vosges, G. 1105, 1135, 1362 ; E. PETIT, *Généalogie des sires de Grancey*, dans l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, t. VI, 1^{er} tableau).

(3) Balot, Côte-d'Or, arr. Châtillon-sur-Seine, cant. Laignes.

(4) Lire *Grancey*. Philippe, fils naturel de Mile de Grancey et de Claude, sa concubine, légitimé en 1518, fut seigneur de Fulvy, Mareuil, Chassignelles et Balot (E. PETIT, *loc. cit.*).

(5) Jeanne de Toulangeon, fille de Claude, seigneur de Traves, et de

prébendée audit Remiremont, disant que ladicté dame de Remiremont ne pouvoit donner ladicté seignorie ne y succéder, à cause que ladicté dame de Trave prétendoit icelle dame prébendée estre religieuse, et fut tellement poursuy ledit procès que ladicté dame de Trave en fut condamnée et, en vertu de ladicté donation, ledict bastard jouyssoit de ladicté sygnorie ; ainsi l'a ouy dire audit Baloz et en a veu jouy ledit bastard y a environ neuf ou dix ans qu'il depposant [y fut], et luy fait bonne chère ledit bastard de Grantey (1). »

MAX PRINET.

Le « Romuléon » de Charles-le-Téméraire.

Dans son étude très documentée sur le *Butin de la bataille de Nancy* (2), M. Pierre Boyé a discuté avec une critique pénétrante l'authenticité des pièces qui sont considérées comme des dépouilles de Charles-le-Téméraire recueillies par les Nancéiens, ainsi que par leurs alliés Suisses et Alsaciens, lors du pillage qui suivit la défaite des Bourguignons. Il a établi que, parmi ces pièces, soit-disant prises dans la tente et les bagages du duc, et conservées jusqu'à nos jours dans les églises, les arsenaux, les archives, les bibliothèques et les musées, il

Marie de Grancey, épousa René de Clermont, vice-amiral de France. Elle hérita les terres de Traves, Saint-Cheron et Larrey de son frère Jean, mort sans postérité vers 1513 (P. ANSELME et POTIER DE COURCY, *Histoire généalogique*, t. IX, p. 835).

(1) Lire *Grancey*. — Je prie M. l'abbé P. Brune, M. R. de Lurion, M. le vicomte A. de Truchis de Varennes et M. F.-T. Dubois d'agréer mes remerciements pour les renseignements très utiles qu'ils ont bien voulu me communiquer.

(2) Nancy, Berger-Levrault, 1905, extr. des *M. S. A. L.*, 1904.

Le second Volume de ce present
 livre nommé Romuleum Contenant
 les faictz et gestz des Romains qui
 a este mys en deux Volumes Par
 le commandement de treshault et
 vertueux prince monseigneur
 Anthoine duc de Casabre de
 Lorraine et de Bar

1502. Le 6 de Juin.
 Lorraine.



Champier.

FEUILLET DU ROMULÉON

en est qui n'ont nullement cette origine et d'autres dont la provenance est fort incertaine. Il réduit à un nombre assez restreint celles qui firent, sans conteste ou très probablement, partie du butin de Nancy.

On est bien tenté d'ajouter à celles qui sont énumérées le manuscrit du *Romuléon* que M. le comte Durrieu a décrit, et dont il a retracé l'histoire dans une communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à la séance du 5 août 1910 (1). Il incline fortement à croire que l'exemplaire du *Romuléon*, qui se trouve actuellement à la Bibliothèque Médicéo-Laurentienne de Florence, après avoir appartenu d'abord à Charles-le-Téméraire, puis au duc Antoine de Lorraine, est un trophée de guerre conquis par René II sur le duc de Bourgogne. Cette opinion, quoiqu'on n'en puisse démontrer péremptoirement le bien fondé, se présente cependant avec tous les caractères de la vraisemblance.

Nous allons, d'après M. le comte Durrieu, établir en quelque sorte l'état-civil de ce manuscrit du *Romuléon*, puis nous essaierons d'en suivre jusqu'à nos jours le *curriculum vitæ*.

Le *Romuléon* est une histoire abrégée de Rome en dix livres, allant de sa fondation par Romulus au règne de l'empereur Constantin, composée au xiv^e siècle en latin par le Bolonais Roberto della Porta. Jean Miélot (2), chanoine de la Collégiale de Saint-Pierre à Lille, traduisit ce livre en français par ordre du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, ainsi que nous l'apprend l'exemplaire de la Laurentienne.

(1) Voir les comptes rendus de l'année 1910, p. 442-447 : *Le Romuléon de la Laurentienne*, communication de M. le comte Paul DURRIEU, membre de l'Académie.

(2) Voir sur Jean Miélot l'article de M. PERDRIZET : *Jean Miélot, un des traducteurs de Philippe le Bon*, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1907, p. 472-482.

(*Cod. Laur. Medic. Palat.* 156 1^o f. 1^r). Il débute par le prologue suivant :

« Cy commence ung livre intitule Romuleon, pour ce quil traitte des fais des rōmains, ja pieca fait et compose en latin; a l'instance dun tres vaillant chevallier espaignol nōme monseigneur Gometz de albornoce. Et naguaies, l'an de grace mil cccc soixante. Par le cōmandement et ordonnance de Treshault, Trespuissant, et Tres-excellent prince, Phelippe par la grace de Dieu. Duc de bourgoingne. de lothrrik. de brabant. et de lembourg. Conte de flandres, d'artois et de bourgoingne. Palatin de haynnau. de hollande. de zeellande. et de Namur. Marquis du saint empire. Seigneur de frise. de salis et de malines. A este translate de latin en cler frācois.

f 1^v) Par Jo. Mielot, chanoine de lille en flandres. En ensieuuant le stille de la translation du livre de Jehan Bocace de Certaldo. Parlant des cas des nobles maleureux hommes et fēmes, que fict jadis le tres renōme orateur Maistre laurent de premier fait, secretaire du puissant, noble et excellent prince Jehā filz de roy de france, duc de berry et d'auuergne, côte de poitou, d'estampes. de boulongne. et d'auuergne.

Cy fine le prologue de ce present volume. »

La Bibliothèque de Bruxelles possède deux exemplaires de cette traduction du *Romuléon* « du latin en cler françois », faite sur le « commandement et ordonnance » du duc Philippe le Bon. Le duc en possédait lui-même deux autres.

« Le premier est ainsi décrit dans un inventaire dressé vers 1467 : « Un grant livre en parchemin, couvert d'ais de velours bleu, intitulé au dehors : *C'est le livre intitulé Romuleon*, commençant au second feuillet : *Avynus fils de Bellus*, et au dernier, avant la table : *France et d'Es-pagne.....* » Il paraît pouvoir être identifié avec un exem-

TARIF

des tirages à part pour les membres de la Société

La feuille in-8°, sur papier carré collé, 10 kil., tirée à 100 ex., sans nouvelle mise en pages.	8 »
Avec nouvelle mise en pages	10 »
La même feuille tirée seulement à 50 ex.....	6 »
La demi-feuille tirée à 100 ex.....	5 50
Avec mise en pages nouvelle.....	6 50
La même, à 50 ex	5 »
Les couvertures imprimées sur papier raisin de couleur, le 100.....	5 50
Les 50 couvertures.....	4 50
Le brochage d'une feuille tirée à 100 ex.....	1 50
— de 2 feuilles.....	2 »
— de 3 feuilles.....	2 50
— de 4 feuilles.....	3 »

*Les corrections d'auteur sont comptées à raison de
75 centimes l'heure.*

Pour ces tirages à part, on est prié de s'entendre directement et exclusivement avec l'imprimeur.

Avis important

Afin de pouvoir figurer à l'ordre du jour des séances, tout travail envoyé par un membre de la Société devra être **entièrement** terminé, lisiblement écrit **sur le recto seul**, et accompagné de tous les dessins, cartes, croquis et documents nécessaires, de manière à ne pas retarder ni compliquer l'impression, si elle est décidée. Pour les travaux d'une certaine étendue, l'adjonction au manuscrit d'un résumé substantiel et dont la lecture pourrait au besoin donner aux auditeurs une idée suffisante du sujet traité, des développements et des conclusions du mémoire, est en outre **obligatoire**.

Il ne sera tenu aucun compte des manuscrits ne remplissant pas ces conditions.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

13^e ANNÉE. — Nos 8-9. — AOÛT-SEPTEMBRE 1913.

MÉMOIRES

La poste en Lorraine sous le duc Henri II (1619).

Les philatélistes — qui ne le fut en son jeune âge ? — connaissent l'office de Tour et Taxis, affermé à une dynastie, laquelle, depuis les temps les plus reculés, avait exercé la maîtrise des postes impériales. Au milieu du xix^e siècle, elle exploitait toujours son privilège. La Prusse, la Saxe, la Bavière, le Hanovre ou le Wurtemberg avaient maintenant leurs services particuliers. Cependant, de nombreux états de la vieille Allemagne restaient encore les tributaires de cette agence, dont Francfort-sur-le-Mein était le siège, savoir : pour le nord, la Hesse-Electorale, le duché de Saxe-Altenbourg, les grands-duchés de Mecklembourg-Strélitz et de Saxe-Weimar-Eisenach, les principautés de Lippe-Detmold, Schaumbourg-Lippe, Reuss-Greiz, Reuss-Schleiz, Reuss-Lobenstein-Ebersdorf, Schwarzbourg-Rudolstadt et Schwarz-

bourg-Sondershausen ; et, pour le sud, la ville libre de Francfort, le comté de Hesse-Hombourg, les duchés de Nassau, de Saxe-Cobourg-Gotha et Saxe-Meiningen-Hildburghausen, enfin, les principautés de Hohenzollern-Sigmaringen et de Hohenzollern-Hechingen. En 1852, cet office émet ses timbres-poste : un chiffre sur fond guilloché, avec *Thurn und Taxis* en petits caractères gothiques à droite de la vignette et à gauche la légende *Deutsch-Oestr-Postverein* (Union postale d'Allemagne et d'Autriche), valeur en *Silbergroschen* pour le Nord, en *Kreuzer* pour le Sud. Ces carrés multicolores illustrent la première page de nos vieux albums. Mais les temps sont révolus de ce fief singulier : la Prusse, le 1^{er} juillet 1867, en opérait le rachat.

La maison de Tour et Taxis est originaire de la Lombardie ; elle eut son berceau à Cornello, près de Bergame. On trouve, en 1117 déjà, un certain Regnier de Taxis ; puis, à la fin du XIII^e siècle, Amédée de Taxis. Au XV^e siècle, un de leurs descendants établi en Allemagne, Roger, devint *Oberstjägermeister*, c'est-à-dire grand veneur de Frédéric III (1). François († 1517), frère de Roger, organisait bientôt les postes impériales, créant des lignes en Italie, aux Pays-Bas, en France et en Espagne. Maître général des postes sous Maximilien I^{er} (2), et Philippe I^{er} (3), il était créé chevalier du Saint-Empire le 31 mai 1512. Son neveu Jean-Baptiste († 1541) lui succéda sous Charles-Quint (4) dans cette fonction : de lui est issue la famille princière, résidant aujourd'hui à Ratisbonne. Léonard,

(1) Frédéric III, dit *le Pacifique*, empereur du 16 mars 1452 au 19 août 1493. Il succéda à Albert II.

(2) Maximilien I^{er}, fils et successeur du précédent, empereur du 10 février 1508 au 12 janvier 1519.

(3) Philippe I^{er}, dit *le Bel*, roi d'Espagne, fils du précédent, né en 1478 et mort en 1506.

(4) Charles-Quint, fils du précédent, successeur de Maximilien I^{er}, empereur du 26 octobre 1520 au 23 août 1556.

fils de Jean-Baptiste, continua cette tradition, qui allait devenir bientôt un monopole consacré par une charte : grand maître des postes du 16 juin 1595, baron du Saint-Empire par lettres délivrées à Prague le 16 janvier 1608. Il mourut en 1612, laissant un fils, Lamoral, qui fut nommé en 1615 maître général héréditaire des postes et créé comte du Saint-Empire, par lettres délivrées à Vienne le 8 juin 1624. Lamoral mourut le 7 juillet de la même année. Eugène-Alexandre († 1714), arrière-petit-fils de ce dernier, fut élevé par Léopold (1), suivant lettres patentes en date à Vienne du 4 octobre 1695, à la dignité de prince du Saint-Empire, lui et ses descendants. Il fut le premier prince de Tour et Taxis.



Armes de Lamoral de Taxis (2).

Nous décrivons ici les armoiries portées par Lamoral de Taxis, en 1619 : *coupé, en chef d'or à l'aigle à deux têtes couronnées de sable, issant du coupé ; en pointe d'azur au taisseau passant d'argent.*

En 1650, Claude-François Lamoral († 1676), petit-fils du précédent, établit son blason, comme il suit. *Écartelé :*

1 et 4 d'argent au château ou Tour de gueules, crénelée de trois pièces de même, à la porte d'azur, et accompagnée de deux sceptres de même fleurdelysés d'or, passés en sautoir, mouvants en quatre endroits de la Tour ; 2 et 3 d'or au lion rampant de gueules, couronné, lampassé et

(1) Léopold I^{er}, fils de Ferdinand III, empereur du 18 juillet 1658 au 5 mai 1705.

(2) Nous devons au talent de notre obligeant confrère M. Edmond des Robert, le dessin de ces armoiries. Il nous permettra de lui adresser nos meilleurs remerciements.

membre d'azur ; et sur le tout d'azur au taiseau passant d'argent. Ce sont, avec deux nouveaux quartiers ajoutés en 1785, les armes simples de la maison actuelle de Tour et Taxis. On les trouve sommées, parfois, de 5 plumes d'autruche d'azur, sur lesquelles se détache un cornet d'argent lié de gueules.

Le cor, figurant sur ce cimier, a été adopté comme symbole universel des postes. Il évoque le huchet du grand veneur Roger de Taxis, la trompe de nos lointains postillons, et, pour nous Lorrains, le trompette à la banderole de satin bleu ou de satin jaune (1), précédant, sous le duc Henri II, les carrosses de Leurs Altesses. On rencontre cet emblème sur les timbres-poste de Tour et Taxis, répété à chaque angle ; sur ceux, anciens ou actuels, de Danemark, de Hongrie, de Norvège, de Russie, de Finlande, de Suède (au *verso*), et sur plusieurs de l'Allemagne, du Hanovre ou de la Roumanie, pour nous borner à cette citation. Il blasonne les *Briefkasten* de l'administration allemande.

La légende a poétisé le nom et les armes des Taxis. Au xiv^e siècle, un certain Lamoral *della Torre*, vivant dans la retraite, se plaisait à chasser le blaireau, en italien *tasso* (2), au val de Cornello dans le Bergamasque. Il en adorna son écu ; il en prit le titre ; il fut le premier seigneur de Tassis. Ainsi des Plantagenets, dont un ancêtre avait arboré sur son cimier une branche de genêt d'or. C'est une légende : mais elle est gravement relatée en maints ouvrages historiques. Citons encore pour mémoire ce détail également emprunté, ce semble, à la fiction. Les Taxis, en rapprochant les circonstances de nom et de lieu, revendiquaient le Tasse comme un ancêtre

(1) Arch. M.-et-M., B. 1377, mémoire de Henry Philippe, « bonnetier », et B. 1335, mémoire de Charles Chuppin, peintre.

(2) *Tasso* dériverait du mot allemand : *dachs*, blaireau.

et nous voyons figurer, sur un espalier généalogique, plusieurs *Torquato*, ainsi baptisés par le poète de la *Jérusalem délivrée*. Le *taisseau* du val ténébreux se muait en aigle des sommets (1).

Or, nous trouvons ce nom de Taxis en un mandement de Henri II, duc de Lorraine, lequel — concurremment avec « une personne confidente », chargée à Bruxelles de ses « paquetz » (2), — recourait encore directement au maître des postes impériales. Ce document nous révèle un fait plutôt inattendu : l'office de Tour et Taxis centralisait, comme en une salle de dépêches, les nouvelles des pays étrangers, pour les transmettre régulièrement. Ce sont des copies manuscrites, sinon une feuille imprimée. En Allemagne, il est vrai, certaines maisons de négoce, les Fugger à Augsbourg notamment, avaient créé déjà de ces bureaux (3) : il est intéressant néanmoins, avant Théophraste Renaudot (4), de noter ce premier essai en Lorraine.

Service hebdomadaire — ajoutons, en nous reportant à cette époque : service rapide. En diligence de poste, de

(1) Nous avons consulté, pour établir cette généalogie, l'*Almanach de Gotha* ; *Les Souverains du Monde*, La Haye, 1721 ; les *Genealogische Tabellen*, Johann Hübner, Leipzig, 1725 ; le *Munchener Kalender*, 1897, etc... Ces instruments, étant parfois en complet désaccord, nous avons fait contrôler cette partie de notre étude aux archives de la maison princière de Tour et Taxis. Nous tenons à exprimer ici nos meilleurs remerciements à M. Rühsam, archiviste, à qui nous devons au surplus certains détails nouveaux. — Pour les armoiries de Tour et Taxis, consulter : Otto von ALBERTI, *Württembergisches Adels und Wappenbuch*, Stuttgart, 1909, 12 fascicules, p. 839 ; RUEBSAM, *Taxis*, dans *Allgemeine Deutsche Biographie*, Leipzig 1894, t. 37, p. 477-523.

(2) Arch. M.-et-M., B. 1433, mandement du 9 janvier 1624.

(3) Eug. HATIN, *Histoire de la Presse en France*, Paris, Poulet-Malassis, 1859, 8 in-8, t. I, p. 22 et suivantes.

(4) Théophraste Renaudot, le créateur du journalisme, né à Loudun (Vienne) en 1586, mort à Paris le 25 octobre 1653. Le premier numéro de la *Gazette* parut le 30 mai 1631.

relais en relais, de pays en pays, les courriers passent à travers un nuage, porteurs des lettres, des paquets — et des journaux.

Le duc Henri II avait les siens également. En 1619, date de ce document, nous relevons sur le registre de Nicolas de Pullenoy, trésorier général des finances, les noms des « chers et bien aymés » Jacques Leclerc, Jacques Courdonnier, Pierre Gérard, courriers, aux gages de 100 francs par année et Abraham Génin, messenger des finances, aux gages de 50 francs (1). Sur les autres comptes et dans les mandements figurent encore Mengin L'huillier et Jean du Puy, dit le Gascon, aux mêmes gages de 100 francs, sans mentionner ici, ni les messagers du domaine, comme Jean Hennequin, ni les messagers extraordinaires, dont, le plus souvent, les archers des gardes de Son Altesse. Le maître de la poste de Nancy était un sieur François la Tour, courrier lui-même, appointé à 400 francs. Citons encore celui de Lunéville, François Gêneval, successeur de Colin Gêneval, son père (2), et celui de Saint-Dié, Ferry Ferry, successeur en 1620 de Ferry Ferry, lequel versa au trésorier général une somme de 200 francs, à quoi avait été réduite et modérée la finance de son état (3).

Les courriers jouissaient en outre des « franchises, exemptions, immunité et privilèges » attachés à leur office, parfois leur vie durant : ce qui fut accordé en 1621 à Pierre Gérard, démissionnaire, avec la permission de porter sa livrée et sa « boîte », quand il irait « aux champs » pour affaires particulières (4). Ces « chevaux-cheurs » des grandes routes devaient enfin un joli denier pour leur « vin », à en juger par la munificence

(1) Arch. M.-et-M., B. 1402, fol. 195 v°.

(2) *Ibid.*, B. 88, fol. 4 v°, lettres du 5 juillet 1616.

(3) *Ibid.*, B. 1410, fol. 73 v°.

(4) *Ibid.*, B. 88, fol. 85 v°, lettres du 6 juillet 1621.

de Son Altesse envers les messagers étrangers qui lui présentaient des lettres ou des paquets. Il est ainsi octroyé en 1618 une somme de 12 risdallers, valant 46 francs (1), à Jacob Marchand, maître de la poste de Metz, pour avoir remis au duc Henri II une lettre de l'électeur palatin (2), Frédéric V (3), lui annonçant l'accouchement de la dame électrice (4) et la naissance de leur second fils (5) ; en 1624, une somme de 400 francs au sieur Adam Lutz, courrier du duc de Bavière, Maximilien I^{er} (6), pour avoir apporté les premières nouvelles de la promotion de son maître à ce même électorat, dont par le jeu de la fortune était dépouillé son prédécesseur (7). Les comptes offrent de ces rapprochements. Nous allons voir passer bientôt le champion du prince dépossédé, Mansfeld, vaincu et menaçant.

Nonobstant ces multiples prérogatives, la maîtrise de la poste était parfois une charge assez onéreuse. Un prédécesseur de François la Tour, le sieur Laurent d'Auzecourt, IV^e de sa dynastie, dut résigner son office, en 1611, au bénéfice du sieur Abraham Richard, de Foug (8), « son parent et allié » ; ayant perdu une partie de ses chevaux et ne pouvant se « rédimier » de ce désastre (9). La maladie et les étapes — voire certaines mauvaises

(1) Le reichthaler valait donc, en 1618, 3 francs 10 gros.

(2) Arch. M.-et-M., B. 1393, fol. 267.

(3) Frédéric V, dit *le Patient*, électeur palatin, élu roi de Bohême en 1619 et dépouillé de ses états en 1621. (1610-1621).

(4) Élisabeth, fille de Jacques, VI^e du nom, roi d'Angleterre, et d'Anne de Danemark.

(5) Charles-Louis, I^{er} du nom, né le 20 décembre 1617, créé en 1648 huitième électeur.

(6) Maximilien I^{er}, duc de Bavière, fils de Guillaume, V^e du nom, et de Renée de Lorraine ; marié en 1595 avec Élisabeth de Lorraine, sœur du duc Henri II. (1596-1651).

(7) Arch. M.-et-M., B. 1433, mandement du 13 mars 1623.

(8) Foug, M.-et-M., arr. Toul, cant. Toul-Nord.

(9) Arch. M.-et-M., B. 81, fol. 175-176, lettres du 18 septembre 1611.

rencontres — dépeuplaient bientôt les écuries. Le métier comportait des aléas de tout genre. Ne voyons-nous pas, en 1597, sous Charles III, le maître de la poste de Void (1), Jean Braconnier, avec un archer, Monet Ponticque, courir les routes à la poursuite de certain paquet, adressé par le roi à Son Altesse et volé par deux soldats bourguignons de la compagnie du capitaine Gauchier (2) ? Les messagers pouvaient goûter cette vie aventureuse, non sans pâtir eux-mêmes, parfois, en leur personne.

La livrée de nos courriers formait une harmonie avec le paysage. Elle était simple, de coupe un peu archaïque, de fraîches tonalités : un « scaye » (3), en drap vert du Berry, avec bande de velours vert de Gênes et doublure de toile verte. Le drap et le velours ayant la même longueur, savoir, une aune et demie, cette bande garnissait apparemment le bas du justaucorps (4), comme aux « carochers » le bas de leurs manteaux. Les maîtres des postes de Nancy, de Pont-à-Mousson et de Bar portaient ce même costume, sans autre ornement (5). Il ne faut point chercher en cette nuance, évocatrice des bois traversés, un subtil symbolisme : le duc Henri II avait adopté le vert, comme sa couleur, pour la tapisserie de ses carrosses, le « scaye » de ses trompettes, le manteau de ses pages, de ses laquais, de ses « carochers », de son portier.

La route a son mystère, sa poésie et son allégresse : mais la route a ses embûches. Le « petit Jacques Courdonnier » fut, un jour, molesté par les reîtres du comte

(1) Void, Meuse, arr. Commercy, ch.-l. cant.

(2) Arch. M.-et-M., B. 1249, fol. 295.

(3) Scaye, saye, sayon.

Portoit *sayon* de poil de chèvre
Et ceinture de joncs marins.

LA FONTAINE, *Le paysan du Danube*.

(4) Arch. M.-et-M., B. 1377, mémoire de Henry Philippe.

(5) *Ibid*.



**EX-LIBRIS ARMORIÉ
DE LA MAISON DE TOUR-ET-TAXIS**

de Mansfeld, chevauchant à nos frontières. Il fallut lui délivrer un autre accoutrement, « pour luy avoir esté rompu le sien » (1) — nous dira en un mémoire Henry Philippe, « bonnetier » de Son Altesse et fournisseur de son « argenterie ». On imagine Jacques Courdonnier défendant sa « boîte » et il nous apparaît, tout à coup, comme une puissance, ces humbles courriers portant parfois le destin à la croupe de leurs chevaux fumants.

..

Il est nécessaire de parler un peu de ce personnage historique, rencontré sur nos pas. Aussi bien, en le suivant, aux échos des tambours et à la lueur des incendies, nous aurons présent à la pensée cet élément nouveau, qui, bientôt, allait devenir la presse et qui, déjà, commandait aux conseils des princes. Nous sentirons la marche de ce reître éventée, tant les nouvelles se propagent parfois avec une précision et une rapidité déconcertantes.

Ernest de Mansfeld, fils naturel du comte Pierre-Ernest, gouverneur de Luxembourg, était un de ces grands aventuriers, comme il en surgit parfois au milieu des guerres civiles, et dont la légende avec la fortune eût fait des héros. Né en 1585, il avait abjuré par ambition la religion catholique, pour devenir bientôt un des chefs des protestants allemands. Il est mêlé à toutes les guerres, à tous les événements, avec des alternatives de succès et de revers, reculant de frontière en frontière, pour fondre, plus redoutable, au moment où il semble terrassé. En 1621, chassé de la Bohême, où il avait bataillé pour Frédéric V, électeur palatin, roi de ce pays, naguère rencontré ; chassé des deux Palatinats, il vint tomber sur nos confins. Les plaines alsaciennes seront bientôt dévastées ; les reîtres approchent, pillant, incendiant, terrorisant.

(1) Arch. M.-et-M., B. 1377, 1434.

Henri II avait été informé de ces mouvements par la rumeur publique, peut-être aussi par le bureau de Taxis. Cet office, dont les lignes rayonnaient à travers l'Allemagne, les Pays-Bas, la Lorraine, la France, l'Espagne et l'Italie, fut un instrument aux mains de nos ducs, un instrument dont la sensibilité égalait la puissance ; il influença maintes fois les événements. Charles III, le plus grand de nos princes, en usait pour gouverner. En 1594, il est octroyé une somme de 150 francs aux maîtres des postes d'Augsbourg et de Reinhausen (1), « pour leurs estrennes et recongnissance du service qu'ilz ont fait à Son Altesse — écrira Jean Vincent, trésorier général des finances — tant à l'adresse des paquetz qui leur sont adressés pour et de la part de Sadicte Altesse que de plusieurs advertissemens particuliers receuz d'eulx, concernans le bien des affaires d'Icelle ». Le bon trésorier ajoute gravement : « comprins en ce le vin des clercz desdits maistres des postes » (2). Le messenger, faisant le service entre Reinhausen, siège de cet office, et Nancy, avait nom Hans Muller, pour les Lorrains Jean Musnier, dit Mullet (3).

Cependant, Mansfeld continuait ses incursions, de plus en plus menaçant. Vers les premiers jours de décembre 1621, eut lieu à Limpach (4), *aliàs* Lansac, près de Lutetisch (5), pays de Son Altesse, « la grande et mémorable défaicte de trois mille six cens reistres et lansquenests » (6),

(1) Reinhausen, sur la rive gauche du Regen, affluent gauche du Danube, Haut-Palatinat, Bavière.

(2) Arch. M.-et-M., B. 1240, fol. 271 v^o ; B. 1244, fol. 297.

(3) *Ibid.*, B. 1244, fol. 336 ; B. 1249, fol. 292 v^o ; B. 1255, fol. 337.

(4) Vraisemblablement Limbach, Prusse Rhénane, rég. Trèves, cercl. Sarrelouis.

(5) Vraisemblablement Fraulautern (*Lutra*), *ibid.*

(6) *La grande et mémorable défaicte de trois mille six cens reistres et lansquenests et leur entreprise descouverte*, Paris, Isaac Mesnier, 1621, Bibl. publ. Nancy, n° 6209 du fonds lorrain.

taillés en pièces par Spinola (1). Les reîtres parurent dans cette région à Schaumbourg (2), à Siersberg (3) et, au sud, à Hombourg (4), terres lorraines également. Le duc Henri II avait décrété une levée extraordinaire de troupes d'infanterie et de cavalerie ; une « monstre » est menée aux frontières, « pour y tenir garnison en villes closes les plus convenables et à propos pour la tuition d'icelles » (5), et, par lettres patentes du 11 décembre, un emprunt établi sur les nobles, à raison de 200 francs pour chacun (6).

Le recouvrement fut, parfois, assez périlleux. Charles Caboat, conseiller d'état de Son Altesse, auditeur des Comptes de Lorraine, chargé de cette mission à Deneuvre (7), Blâmont (8), Sarrebourg et Phalsbourg (9), partit aux environs de Noël, « en temps le plus fascheux » — les reîtres occupant les alentours de Haguenau et de Lixheim (10). Il dut requérir à Blâmont une escorte de trois hommes, imputant sa dépense sur les sommes encaissées. Il perdit même un cheval, estimé 300 francs, et dont la note fut présentée à Son Altesse (11). Parmi les 116 nobles des villes vieille et neuve de Nancy, ayant satisfait de leurs deniers, figure, à la date du 24 avril 1622, sur la liste,

(1) Ambrosio de Spinola, général italien au service des Pays-Bas. Appartenant à une illustre famille de Gènes, il était le petit-fils de la douce Thomassine Spinola, *intendio*, c'est-à-dire amante de cœur, du roi Louis XII.

(2) Arch. M.-et-M., B. 9330. — Schaumbourg, près Tholey, Prusse Rhénane, rég. Trèves, cercl. Ottweiler.

(3) *Ibid.*, B. 9341. — Siersberg, près Rehlingen, *ibid.*, cercl. Sarrelouis.

(4) *Ibid.*, B. 6300. — Hombourg-Haut ou Hombourg-L'Évêque, Moselle annexée, arr. Sarreguemines, cant. Saint-Avold.

(5) *Ibid.*, B. 1432, mandement du 28 mars 1622.

(6) *Ibid.*, déclaration de Henri Trompette, en date du 6 août 1623.

(7) Deneuvre, M.-et-M., arr. Lunéville, cant. Baccarat.

(8) Blâmont, *ibid.*, ch.-l. cant.

(9) Phalsbourg, Meurthe annexée, arr. Sarrebourg, ch.-l. cant.

(10) Lixheim, *ibid.*, cant. Phalsbourg.

(11) Arch. M.-et-M., B. 1432, requête du 24 juillet 1623.

dressée par Henri Trompette, conseiller et auditeur, Henry Philippe, le « bonnetier » universel, qui fournissait le drap vert de nos courriers, comme aussi la soie ou le velours des robes, des pourpoints, des tapis ou des sièges, et auquel nous devons quelques éléments de cette étude (1).

La menace resta suspendue sur la Lorraine pendant six mois encore. En juillet 1622, Mansfeld leva le siège de Saverne, et, à la tête de 15 000 hommes de pied et de 10 000 chevaux, il franchit la frontière aux environs de Sarrebourg, avec ses charriots et ses troupeaux. Un messenger épiait ses mouvements, posté pour reconnaître, par où cet aventurier entrerait en nos pays (2). Un chroniqueur contemporain relate, vers cette époque, la rencontre d'un parti de Lorrains à Saint-Blaise (3), non loin de Burle (4), avec un parti de réîtres, venus « à la picorée », lesquels furent piteusement déconfits (5). On vit passer Mansfeld tour à tour à Blâmont (6), Einville (7), Arracourt (8), Réméréville (9). Grand est l'émoi de nos populations ; certains villages, comme Dompaire (10) et plus tard Marsal (11) arment et se fortifient. On vit même

(1) Henry Philippe possédait à Maxéville-lès-Nancy une maison et un gagnage, érigés en fief par lettres patentes du 17 octobre 1612. Arch. M.-et-M., B. 84, fol. 90.

(2) *Ibid.*, B. 6500.

(3) Vraisemblablement Saint-Blaise, près Réchicourt-le-Château, Meurthe annexée, arr. Sarrebourg, ch.-l. cant.

(4) Vraisemblablement Bures, M.-et-M., arr. Lunéville, cant. Arracourt.

(5) Ms. bibl. publ. Nancy, n° 810 (559), fol. 371 et ss.

(6) Arch. M.-et-M., B. 3517 et B. 5215.

(7) *Ibid.*, B. 5793 et B. 5801. — Einville-au-Jard, M.-et-M., arr. Lunéville, cant. Lunéville-Nord.

(8) *Ibid.*, B. 5889. — Arracourt, *ibid.* ch.-l. cant.

(9) *Ibid.*, G. 657. — Réméréville, M.-et-M., arr. Nancy, cant. Saint-Nicolas-de-Port.

(10) *Ibid.*, B. 5559. — Dompaire-la-Viéville, Vosges, arr. Mirecourt, ch.-l. cant.

(11) *Ibid.*, B. 6945. — Marsal, Meurthe annexée, arr. Château-Salins, cant. Vic-sur-Seille.

plusieurs compagnies de reîtres franchir les cols de Grasson et de l'Étalon et paraître, menaçants, aux environs de Prancher (1), où ils furent défaits (2) ; puis, les mêmes sans doute, à Vaudémont (3), guettés par les arquebuses à croc des vieilles murailles (4).

Cependant, M. de Ville (5), conseiller d'état et premier gentilhomme de la chambre de Son Altesse, capitaine de cheveu-légers, est dépêché au camp de Mansfeld, avec un trompette, habillé de neuf, portant le « scaye » de nos courriers, un trompette à la banderole de damas vert, frangée de soie et d'argent (6). Un accord est conclu avec cet aventurier. Mansfeld promettait de maintenir la discipline parmi ses troupes, de respecter la vie et les biens de nos paysans : en retour, Son Altesse fournissait les vivres et approvisionnements nécessaires à son armée. Par lettres du 3 novembre 1623, il est en effet octroyé une somme de 1735 francs, levée sur les 1283 « conduicts » (7) de la prévôté, aux laboureurs de Rombas (8), prévôté de Briey, « qui auroient — est-il écrit — perdu nombre de chevaulx, chars et harnois, à conduire des munitions en l'armée du comte de Mansfelt, par nostre commandement exprès » (9). Il est permis du particulier de conclure au général et de cet ordre à une clause. M. de Ville parvint « à tirer des mains dudit Mansfelt les ville, terre et seigneurie de Lixhem » (10). Déjà antérieurement, il avait

(1) Saint-Prancher, Vosges, arr. et cant. Mirecourt.

(2) Arch. M.-et-M., B. 8368.

(3) Vaudémont, M.-et-M., arr. Nancy, cant. Vézelize.

(4) Arch. M.-et-M., B. 9913.

(5) Henri de Livron, marquis de Ville.

(6) Arch. M.-et-M., B. 1434 et B. 1443, mémoires de Henry Philippe.

(7) Conduit, feu ou ménage.

(8) Rombas, Moselle annexée, arr. et cant. Briey.

(9) Arch. M.-et-M., B. 88, fol. 132 v°.

(10) *Ibid.*, fol. 143-144, lettres du 7 mai 1624.

été envoyé vers ce dernier dans le Bas-Palatinat « en plusieurs négociations importantes ». Ce fut, il faut le reconnaître, une mission plutôt dangereuse, sans grand éclat. Mais, au lieu de trouver en lui-même sa juste récompense, M. de Ville se fera payer ses « grandz et notables services » au prix honnête de 50 000 francs (1).

Cette invasion plutôt pacifique ne saurait être assimilée à celles des Croates et des Suédois, dont le souvenir, de veillée en veillée, de terreur en terreur, nous a été transmis. Sans doute les reîtres, au cours de cette aventure, commirent bien des ravages, allumèrent bien des incendies. Mais, grâce à ces mesures et à ces pourparlers, la Lorraine en son ensemble fut épargnée.

Mansfeld chevauchait toujours. A son approche, Nancy se prépare à la résistance. Des canons sont braqués sur les remparts, et, par ordre de M. de Haraucourt (2), général de l'artillerie, les manants de Laxou et de Champigneulle coupent des fascines dans les bois de Son Altesse pour en faire des « gabbions ». Six milliers de fagots avec leurs feuilles, 1 800 « paulx » et 120 « charrées » de « fasses » sont ainsi façonnés par les « boucquillons » (bûcherons) et les artisans, charroyés sur les bastions (3). Pendant cinq semaines, Fiacre Pion, de Saint-Nicolas (4), bat le tambour pour entraîner les bourgeois (5) ; au moment le plus critique, Loys Lespine, Mansuy Gautier, Gabriel Crépin et François René battent le tambour, aux notes aiguës du fifre rythmé par Jean Picart (6) ; on vit

(1) *Ibid.*

(2) Henri de Haraucourt d'Acraigne, grand maître de l'artillerie, du 16 mai 1622 ; fils d'Élisée de Haraucourt, gouverneur de Nancy, et de Chrétienne de Marcossey.

(3) Arch. M.-et-M., B. 7946, fol. 14 et 19 v°. (2^e partie.)

(4) Saint-Nicolas-de-Port, M.-et-M., arr. Nancy, ch.-l. cant.

(5) Arch. de Nancy, CC. 69, mandement du 12 janvier 1623. (Compte d'Edme de Line, receveur de la chambre de ville de Nancy.)

(6) *Ibid.*, mandement du 22 août 1622.

même le régent, Joseph Cordier, louer « deux siens escoliers » au prix de 21 francs pour battre encore le tambour et « conduire la garde journallement chasque jour... l'espace de vingt huict jours en deux fois » (1). Les membres de la chambre de ville arrêtent le règlement des vivres, comme à la veille d'un siège. Nous les trouvons réunis pendant cette opération au logis du sieur Jhérémie Drouot, cabaretier, « collecteur des soulz de la vieille ville de Nancy » (2). Ils prêtent à Son Altesse une somme de 40 000 francs, dont la délivrance eut lieu le mardi 25 juillet (3); ils mettent en provision 34 muids (4) de sel, provenant de Salonne (5) pour un tiers environ et de Moyenvic (6) pour les deux autres tiers (7). Les compagnons arquebusiers, dont le tir au « papegai » dut être cette année reporté au mois de septembre, sont équipés, « prests à faire service à Son Altesse, s'ilz en eussent été interpelléz » (8). Mansfeld se détournâ d'une cité aussi bien gardée, non sans perdre, aux portes de Nancy, huit de ses soldats, retrouvés « en divers endroictz » et enterrés par l'ermite de la chapelle Notre-Dame de Bonsecours, dite des Bourguignons (9). En reconnaissance de la divine protection, le 15 août, la grand'messe ayant été célébrée au grand autel, eut lieu une procession générale, où fut portée solennellement la statue miraculeuse de Notre-Dame-au-Pied d'argent (10).

(1) *Ibid.*, mandement du 15 octobre 1622.

(2) *Ibid.*, mandement du 26 novembre 1622.

(3) *Ibid.*, mandement du 11 août 1622.

(4) Le muid, mesure de Bar, contenait 32 bichets, soit 512 pintes barroises (1 p. = 1 l. 07).

(5) Salonne, Meurthe annexée, arr. et cant. Château-Salins.

(6) Moyenvic, *ibid.*, cant. Vic-sur-Seille.

(7) Arch. de Nancy, CC. 69, mandements des 24 juillet et 17 décembre 1622.

(8) *Ibid.*, mandement du 5 septembre 1622.

(9) *Ibid.*, mandement du 30 juillet 1622.

(10) Arch. M.-et-M., G. 80, fol. 60 v°.

Mansfeld, cependant, poursuivait sa chevauchée par Pettoncourt (1), Salonne, Nomeny (2), Pagny (3), Novéant (4), Corny (5), Gorze (6) ; évitant les villes, où, comme à Toul, la résistance avait été organisée (7) ; remontant vers la Meuse par Rombas, Buzy (8), Romagne (9), pour se rendre à Mouzon (10), petite cité appartenant au duc de Bouillon (11), son coreligionnaire, et, de là, aux Pays-Bas espagnols (12). Mais le temps n'est plus des *condottieri* : Taxis surveille, déjouant les surprises.

..

Cet exposé était nécessaire, pour mettre en valeur le document dont nous avons parlé, objet principal de cette étude ; pour caractériser par un exemple le rôle important dévolu aux courriers comme éclaireurs et comme émissaires, si, échappant aux reîtres, ils purent apporter à Son Altesse par lettres ou par rapports de précieux renseignements. On trouverait dans les comptes plusieurs mandements analogues, dont un du 16 avril 1615 (13), un

(1) *Ibid.*, B. 2294. — Pettoncourt, Meurthe annexée, arr. et cant. Château-Salins.

(2) Nomeny, M.-et-M., arr. Nancy, ch.-l. cant.

(3) Pagny-sur-Moselle, *ibid.*, cant. Pont-à-Mousson.

(4) Novéant, Moselle annexée, arr. Metz, cant. Gorze.

(5) Corny, *ibid.*, cant. Gorze.

(6) Gorze, *ibid.*, ch.-l. cant.

(7) Arch. M.-et-M., G. 119.

(8) Buzy, Meuse, arr. Verdun, cant. Etain.

(9) Arch. M.-et-M., B. 6569. — Romagne-sous-les-Côtes, Meuse, arr. Montmédy, cant. Damvillers. (Compte de Didier Jappin, receveur et gruyer de Jametz.)

(10) Mouzon, Ardennes, arr. Sedan, ch.-l. cant.

(11) Henri de la Tour, vicomte de Turenne, duc de Bouillon, prince de Sedan, maréchal de France, père du grand Turenne.

(12) Extrait du catalogue de la maison Eug. Charavay, dans *J.S.A.L.*, 1892, p. 283.

(13) Arch. M.-et-M., B. 1366.

du 15 décembre 1616 (1), un du 8 février 1618 (2) et un autre du 15 janvier 1620 (3). Nous avons choisi celui de 1619, comme étant le plus typique, le plus intéressant. Au surplus, la poste en Lorraine avait été réorganisée trois mois auparavant, comme on le verra par la suite. Nous reproduisons cette pièce intégralement.

De par le Duc de Lorraine, Marchis,
Duc de Calabre, Bar, Gueldres, etc.

Nostre très cher et féal conseiller d'Estat, Auditeur en nostre chambre des Comptes de Lorraine et Trésorier général de nos finances, Nicolas Pullenoy, salut. Nous vous mandons et ordonnons que des deniers de voz charges vous en payez et délivrez à nostre amé et féal Nicolas Morel, Commis ez ordinaires d'Italie et de Flandres, la somme de soixante frans, monnoye de noz pays, pour les envoyer et faire tenir à Octavio de Taxis, maistre des postes de l'Empereur à Reinhausen (4). De quoy nous lui avons fait don et présent, pour récompence des services qu'il nous a fait l'année dernière passée, à faire tenir noz lettres et paquetz en Allemagne et ailleurs où nous les adressons. Et aussy pour ses copies qu'il nous fait tenir, de huictaine à aultre, des nouvelles et occurences qu'il reçoit de divers pays. Et en rapportant par vous le présent Mandement avec quittance dudict Morel de ladicte somme de soixante frans, icelle vous sera passée et allouée à la despence de vos premiers et prochains comptes, que rendrez par devant noz très chers et féaulx Conseillers, les Président et Auditeurs d'iceulx. Ausquels mandons et ordonnons d'ainsi le faire sans aulcune difficulté. Car tel est nostre vouloir. Donné à Nancy le neuvième Jour du mois de Janvier mil six cens dix neuf (5).

(signé) : HENRI

(contresigné) : WOILLOT (6).

(1) *Ibid.*, B. 1375.

(2) *Ibid.*, B. 1398.

(3) *Ibid.*, B. 1423.

(4) Reinhausen, voir *supra*.

(5) Arch. M.-et-M., B. 1398.

(6) Jean Woillot, secrétaire et conseiller d'état « de longue robe ». Il fut reconnu gentilhomme par Henri II, le 15 avril 1616. Il possédait un fief à Jarville-lès-Nancy, avec « part et portion dans la haulte, moyenne et basse justice ». Arch. M.-et-M., B. 84, fol. 147 v°.

Le maître des postes impériales était alors ce Lamoral, baron de Taxis, auquel avait, récemment, été concédé le monopole héréditaire, et le sieur Octavio, titulaire du « noble » mandement, le gérant dudit office. La quittance, délivrée à « *Nicolo Morelli* » pour la somme de « *sessenta testoni* » est annexée à cette pièce. Datée de Reinhausen, le 18 janvier 1619, elle porte comme signature : Isaac Hiesnecker, *dirigente del Corr(eo) major*. La décharge au trésorier général, donnée par Nicolas Morel sur le *verso* du mandement, est du 12 janvier.

On a pu se demander, au cours de cette étude, si la poste était réservée au seul souverain — les particuliers recourant alors aux messageries, comme pour le port des paquets — ou bien, au contraire, organisée parallèlement en service public. Il est permis de répondre à la seconde alternative par une affirmation. D'une part François Général, dont nous avons parlé, est nommé maître de la poste de Lunéville, à charge de remplir ses fonctions avec zèle et probité, « en tenans tousiours par luy — lisons-nous sur les lettres patentes — trois ou quatre chevaulx prestz pour les courses de ceulx qui se présenteront à sa poste » (1). D'autre part, le registre du trésorier général nous fournit sur ce sujet quelques renseignements, positifs sinon complets. En 1618, il est fait recette de 932 francs 6 gros, versés — pour employer un terme administratif parfaitement approprié — par le bureau de Bar, savoir : de Thierry Mengin, commis de cet ordinaire, la somme de 621 francs — son « entretenement » ayant été prélevé — « pour le port des lettres », du 1^{er} septembre 1615, date à laquelle fut établi cet ordinaire, au 30 septembre 1618 ; et de son beau-frère Pierre Laurent, commis de celui de Paris, la somme de 343 francs 6 gros, du 1^{er} août 1617 au 30 sep-

(1) Arch. M.-et-M., B. 88, fol. 4 v^o, lettres du 5 juillet 1616.

tembre 1618 ; soit un total de 964 francs 6 gros, réduit, après déduction de deux voyages, à 932 francs 6 gros (1).

La nature de cet office est nettement déterminée. Ce n'est point une ferme, « admodiée » à un particulier pour un prix convenu, mais bien — répétons cette expression — un bureau.

Ce fut une organisation d'ailleurs provisoire, et nous retournons presque aussitôt au système à peu près universel des régies. Le 30 septembre 1618, les deux fonctionnaires, pour continuer notre assimilation, furent remplacés — ceci est le point intéressant — par Nicolas Morel, commis général de tous les ordinaires, avec lequel traita Son Altesse « pour l'advenir » (2). Il en sera désormais de la poste, comme de la monnaie, des forges, des étangs, de certains impôts. Mais nous devons regretter de ne point connaître les clauses de cette « admodiation ».

Nicolas Morel apparaît de loin en loin dans les comptes. En 1619, M. de Vaudémont (3), frère de Son Altesse, versait au commis général une somme de 813 francs 6 gros (4) et, en 1623, une somme de 831 francs, pour le port de ses lettres et paquets « par la voye desdicts ordinaires » pendant la présente année (5). Ce chiffre ne fixerait point, même approximativement, le mouvement des intérêts en ce qui concerne M. de Vaudémont. Ce dernier, en effet, avait ses courriers particuliers, parmi lesquels un sieur Demenge Girardin, dit la Verdure (6). Mais il faut retenir la mention des paquets expédiés. Il existait à Nancy une entreprise de messageries, exploitée à ferme par Jean

(1) *Ibid.*, B. 1393, fol. 110.

(2) *Ibid.*

(3) François de Lorraine, comte de Vaudémont, marié à Christine, comtesse de Salm.

(4) Arch. M.-et-M., B. 1408, fol. 85.

(5) *Ibid.*, B. 1438, mandement du 23 octobre 1623.

(6) *Ibid.*

Bourdonnois, dit le Roussin, maître des coches, que nous voyons, en 1618, avec sollicitude, nourrir et amener de Paris à Nancy un chien envoyé à Son Altesse par M. de Breval, surintendant de ses affaires en France (1). La poste, on a pu le voir encore par le mandement de Son Altesse, se chargeait donc également des paquets, comme au rebours les messageries des lettres.

La poste, pour établir en conclusion son vrai caractère, était un office ouvert au public, mais non un monopole comme les fermes. Les messagers du domaine ou des villes voyageaient parallèlement ; certains même de leur chef, à titre privé. Après sa démission, Pierre Gérard, courrier de Son Altesse, avait, nous le savons, le droit reconnu d'aller « aux champs », avec son « scaye » et sa boîte « pour affaires particulières ». Nombre insuffisant des courriers ordinaires, coexistence de plusieurs services, empiétements réciproques : cette organisation était imparfaite sans doute, sans être trop inférieure cependant pour les modestes besoins de nos ancêtres.

..

La maison de Tour et Taxis produisit à la fin du xvi^e siècle un personnage illustre, Juan-Baptista, dont nous allons parler brièvement.

Juan-Baptista de Taxis, né vers 1530 et mort en 1610, était frère de Léonard, baron du Saint-Empire ; oncle par conséquent de notre Lamoral. Ambassadeur de Philippe II (2) auprès du roi Très-Christien, puis *veador general*, c'est-à-dire grand maître des postes pour les Pays-Bas, il appartient par son rôle à la grande histoire. On le voit intervenir dans la Ligue, comme représentant de Sa Majesté Catholique. Le 31 décembre 1584 (3), il assistait

(1) *Ibid.*, B. 1393, fol. 156 v^o.

(2) Philippe II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint, auquel il succéda, après l'abdication de ce dernier. (1555-13 septembre 1598.)

(3) Dans ses *Commentarii*, Taxis donne la date du 11 janvier 1585.

avec Charles III et les Guises à la conférence de Joinville (1), où fut conclu le traité reconnaissant le vieux cardinal de Bourbon, comme successeur éventuel au trône de France, à l'exclusion de Henri de Navarre. Bientôt après, le duc de Lorraine mandait au *veedor* de Taxis, dont il évoquait la « fidelle affection et bonne amitié », de ménager à la Ligue le concours du duc de Parme (2), gouverneur des Pays-Bas ; puis, à la mort de Henri III, par une autre lettre en date à Nancy du 17 septembre 1589, de faire tenir une somme de 15 000 écus au marquis du Pont-à-Mousson, le futur duc Henri II, dépêché sur Paris avec 3 000 hommes et 1 000 chevaux. Enfin, en septembre 1590, eut lieu à Nancy une entrevue entre le duc et le *veedor*, celui-ci ayant reçu la mission de maintenir dans la Ligue Charles III hésitant (3).

Signalons maintenant une branche lorraine de Tour et Taxis.

Au XVIII^e siècle, on rencontre à la cour de Nancy un certain Jean-Jacques de Taxis, chevalier, comte du Saint-Empire, mais dont le lien généalogique avec Eugène-Alexandre, premier prince de Tour et Taxis, son contemporain, n'a pas encore été clairement établi. Venu en 1698 avec le duc Léopold, qui prenait possession de ses états.

(1) Joinville, Haute-Marne, arr. Wassy, ch.-l. cant.

(2) Alexandre Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, gouverneur des Pays-Bas.

(3) Cf. *Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine*, publié par la S. A. L., 1864, t. IX de la collection, p. 42, 113, 157, 158, 204, 205. Mais Henri Lepage, annotateur de ces *Documents*, a présenté Juan-Baptista de Taxis, comme ayant, « le premier, établi, à ses dépens, des postes en Allemagne » (p. 113). — Louis DAVILLÉ, *Les prétentions de Charles III, duc de Lorraine, à la couronne de France*, Paris, Alcan, 1909, 320 p., in-8°, p. 50, 79, 83, 135, 188, 197, 214, 259. — Abbé Edmond CHATTON, *Itinéraire et ravages des reîtres en Lorraine, sous la conduite du duc de Bouillon (1587)*, dans les *M. S. A. L.*, 1911, 177-308 p., p. 305.

Sur ce personnage historique, consulter : RUEBSAM, *Johann-Baptista von Taxis*, Fribourg-en-Brisgau, 1889, 258 p.

nous le voyons figurer sur les registres, comme chambellan de Son Altesse Royale, aux gages de 600 livres par année, avec une pension à vie de 900 livres (1). Ce gentilhomme épousa, le 2 mai 1713, Charlotte-Élisabeth de Ligniville, demoiselle d'honneur de Madame (2). Suivant contrat du 28 décembre 1714, Jean-Jacques de Taxis acquit sur les héritiers de Louis-Robert Aubéry de Ponthieu la seigneurie de Landaville (3), en haute, moyenne et basse justice, pour laquelle il prêta foi et hommage le 26 mars 1715. Il percevait le tiers des grosses dîmes, le second tiers appartenant aux barons de Bauffremont, et le dernier tiers au curé. Jean-Jacques de Taxis mourut le 30 août 1737, à l'âge de 55 ans environ. Il fut inhumé dans la vieille église de Landaville, qui tenait de sa munificence les reliques insignes de saint Pacifique ; puis, le 28 septembre 1762, transféré dans la nef de l'église actuelle, où il repose près du sanctuaire en un sarcophage de pierre. En 1888, la dalle scellant son tombeau fut relevée par M. Paul Pognon, historien de Landaville, avec cette simple inscription « Jean-Jacques, comte de Taxis, époux de Élisabeth-Charlotte de Lignéville » et les dates. Madame de Taxis résida encore quelque temps à Landaville, pour se retirer ensuite à Neufchâteau. Le 30 décembre 1739, en son nom et comme tutrice de Dominique-Charles-Fran-

(1) Arch. M.-et-M., B. 1608, fol. 17, 80, 142 v° et 201 — 59 v°, 122 v°, 181 v° et 239 v°.

(2) Nous trouvons à la cour une sœur de Charlotte-Élisabeth, la « demoiselle de Lignéville de Houécourt », (Arch. M.-et-M., B. 1608, fol. 33 v°, 96, 157 et 214 v°), également demoiselle d'honneur de Madame ; un « de Lignéville de Tumejus » (*Ibid.*, fol. 17) ; un « de Lignéville de Gironcourt » (*Ibid.*, fol. 17 v°) ; et un « de Lignéville de Tumejus fils » (*Ibid.*, fol. 19) — tous trois chambellans. Citons également Melchior de Ligniville, comte de Tumejus, conseiller d'état de Son Altesse Royale, maréchal de Lorraine et Barrois. (*Ibid.*, fol. 4 v°.)

(3) Landaville, Vosges, arr. et cant. Neufchâteau.

çois, Léopold, Élisabeth-Charlotte (1) et Marie-Sophie de Taxis, ses enfants, elle avait cédé la terre et seigneurie de Landaville haut et bas à Louis de Barbarat, chevalier, seigneur de Bazoilles (2) et autres lieux, ancien conseiller d'état de Son Altesse Royale, pour une somme de 135 000 livres tournois, et ce, avec l'assistance et consentement de Pierre-Louis de Ligniville, comte de Tumejus, fils de Christophe-Arnould, exécuteur testamentaire du feu comte de Taxis. Le 20 juin 1763, Edme-Gabriel de Clermont se présentait, au nom de Madame de Taxis, douairière, devant le prince-archevêque de Cologne (3), pour faire transférer à Neufchâteau les reliques de saint Élophe, données par la comtesse à l'église Saint-Nicolas, comme étant sa paroisse et le lieu destiné pour sa sépulture. Madame de Taxis mourut à Nancy au commencement de la Révolution (4). On ignore où elle repose : mais les reliques sont possédées aujourd'hui par l'église de Saint-Élophe (5), près Neufchâteau.

En terminant, mentionnons à cette époque une alliance entre la maison de Lorraine et la maison de Tour et Taxis.

(1) Née le 19 août 1719 à Landaville, Charlotte de Taxis épousa Christophe-Louis Pernot, anobli, lieutenant général, civil et criminel, au bailliage de Vaudémont. Cf. Dom PELLETIER, *Nobiliaire de Lorraine*, Nancy, 1758, 838 p., in-fol., p. 623.

(2) Bazoilles, Vosges, arr. et cant. Neufchâteau.

(3) Frédéric von Kœnigseck-Rothenfels.

(4) P. POGNON, *Histoire communale de Landaville*, avec annotations manuscrites de l'auteur sur un exemplaire en notre possession, Neufchâteau, Gontier-Kienné, 1887, 129 p., in-8, p. 13, 30, 43-59, 112. — *Annexe à l'histoire communale de Landaville*, *ibid.*, 1888, 20 p., p. 8, 9, 10, 16. — P. POGNON, *Le Paysan lorrain, histoire authentique d'une famille de laboureurs au XVIII^e siècle*, préface d'Alfred Rambaud, Neufchâteau, Gontier-Kienné, 1891, ix-168 p., in-8, p. 4, 60.

(5) Saint-Élophe, Vosges, arr. Neufchâteau, cant. Coussey.

Alexandre-Ferdinand, prince sérénissime de Tour et Taxis, conseiller intime de Sa Majesté Impériale (1), grand maître héréditaire des postes, épousa Charlotte-Louise de Lorraine, appartenant à la branche des Armagnacs. Elle serait fille de Louis de Lorraine, 11^e du nom, prince de Lambesc, et de Jeanne-Henriette-Marguerite de Durfort. Morte à Dischingen (2) en Souabe, le 6 janvier 1747, dans sa vingt-troisième année, elle repose avec les Taxis en la cathédrale de Francfort-sur-le-Mein, le Reims des empereurs, *ubi Franciscus primus ex Lotharingorum sanguine, Romanorum rex, coronam cæsaream condecoravit* — avons-nous pieusement relevé sur son épitaphe. La pierre tombale de Charlotte-Louise se trouve au transept gauche, érigée contre la muraille. C'est une grisaille, encadrée d'une simple moulure, et blasonnée sur un manteau héraldique aux armes de Lorraine et de Tour et Taxis.

Un siècle a passé, depuis le jour où Nicolas Morel remettait en mains du *senor* Octavio les soixante « testons » de Son Altesse. Les jeunes gentilshommes lisent, à présent, les gazettes ; ils devisent entre eux, comme à Versailles, de la cour et de la ville ; cependant que, sur les vieilles routes, passent en diligence de poste les mêmes courriers, porteurs des derniers « échos » et des lettres missives, scellées à la cire rouge ou bien à la cire noire de nobles armoiries.

HIPPOLYTE ROY.

(1) François 1^{er}, ex-duc de Lorraine sous le nom de François III, empereur du 13 septembre 1743 au 18 août 1765.

(2) Dischingen, près Neresheim, cercle de la Jagst, Wurtemberg.

Une lettre inédite de Palissot aux Comédiens français.

En 1782, le Lorrain Palissot avait eu la bonne fortune la plus singulière : quatre de ses comédies — les *Tuteurs*, le *Satirique*, les *Philosophes*, l'*Écueil des Mœurs* — furent, dans l'espace d'un trimestre, représentées au Théâtre français. Il s'intéressait plus particulièrement à l'*Écueil des Mœurs* et au *Satirique*, parce que ces deux pièces déjà éditées, l'une depuis sept ans, l'autre depuis douze, ne s'étaient pas encore produites sur la scène : la police avait interdit le *Satirique*, les comédiens avaient refusé l'*Écueil des Mœurs*. C'étaient là ses dernières œuvres dramatiques, et leurs débuts dans le monde avaient été malheureux. Comment ne les eût-il pas plus chèrement aimées que les autres ? Et pourquoi s'étonner qu'il en ait suivi la carrière avec l'inquiète tendresse d'un père de famille qui, parmi tous ses enfants, préfère les plus jeunes et les plus disgraciés du sort ?

Les comédiens manquaient assurément de zèle : une lettre du 9 décembre 1782, dans laquelle l'auteur réclamait pour l'*Écueil des Mœurs* huit représentations, et pour le *Satirique* six représentations nouvelles (1), avait peu réussi. On s'était bien prononcé en faveur de cette demande, et le Comité avait accordé à Palissot une neuvième représentation de l'*Écueil des Mœurs* ; mais la promesse ne fut exécutée que quatre mois plus tard, le 7 mars. Et encore, profitant d'une concession de l'écrivain, les acteurs avaient-ils fait figurer sur l'affiche, à côté de l'*Écueil des Mœurs*, la comédie des *Philosophes* : de la

(1) Publiée en 1838 dans la *Revue rétrospective* (t. III, 2^e partie, p. 374-376).

sorte, ils n'avaient à lui verser que les honoraires d'une pièce en cinq actes, bien que chacune de ces pièces en eût trois. Palissot fut peu satisfait, d'autant que cette représentation tardive avait été médiocrement fructueuse. Le registre de la Comédie française atteste que les recettes ne dépassèrent pas 1353 livres, 19 sols. Il lui sembla que le jour avait été mal choisi, et comme la saison d'hiver touchait à sa fin, que la semaine de Pâques et de la clôture annuelle approchait, il écrivit aux comédiens pour obtenir d'eux quelques représentations avantageuses. Les chaleurs de l'été, redoutables aux ouvrages dramatiques (il l'avait éprouvé l'année précédente), lui inspiraient une vive méfiance. Mais ce qui le décida surtout à élever la voix, c'est que, le 16 mars, le théâtre avait donné, au lieu d'une de ses comédies, l'œuvre toute récente de Vigée intitulée *les Aveux difficiles* : il n'entendait pas qu'on le sacrifiât à un débutant.

Sa lettre, datée du 17 mars, est mentionnée dans le catalogue d'autographes de la maison Charavay, sous le n° 51028. Je l'ai, d'après ce catalogue, analysée moi-même, p. 428, note 3 de mon livre sur Palissot (1).

Depuis lors, je m'en suis rendu acquéreur, et elle m'a semblé assez intéressante pour mériter d'être publiée. La voici :

Messieurs,

En vous proposant, pour ma comédie, un arrangement que vous m'aviez fait l'honneur d'accepter, et dont il n'est plus en votre pouvoir de remplir les conditions, je croyais vous avoir prouvé toute ma confiance, et j'y tenais d'autant plus, je vous l'avoue, que vous-mêmes vous aviez paru le trouver très honnête. Vous savez, Messieurs, que sur une simple observation de votre

(1) *La vie et l'œuvre de Palissot (1730-1814)*, Paris, 1912, in-8, ouvrage signalé par le *B. S. A. L.*, 1912, p. 141.

part, et pour vous rassurer contre l'abus que j'aurais pu faire de la condition qui fixait au plein hiver les représentations que vous vouliez me promettre, je me suis désisté sur le champ de cette condition, dont pourtant je ne me serais jamais permis d'abuser. Je me suis, par conséquent, reposé de tous mes intérêts sur votre honnêteté et votre justice, ou plutôt sur votre amitié : mais vous concevez que j'espérais du moins que vous me donneriez, en hiver, un à compte un peu raisonnable sur ces représentations qui m'étaient promises. Cependant, Messieurs, vous ne m'en avez donné qu'une seule. Et quel jour encore ? Un vendredi ! jour d'un opéra nouveau, honoré d'ailleurs de la présence de la Reine. Je n'avais accepté ce mauvais jour que dans la confiance que vous voudriez bien m'en dédommager la semaine suivante : et vous m'avez oté la représentation qui devait être donnée hier. M. Vigée, à qui vous avez donné la préférence, mérite, sans doute, vos encouragements et ceux du public ; mais permettez-moi de vous représenter que si sa pièce est nouvelle, les miennes le sont aussi, et que j'ai des droits antérieurs aux siens pour en demander la continuation.

Je sais, Messieurs, que vous avez été contrariés par une foule de circonstances, par des études extraordinaires, par les voyages de la Cour, et que vous vous proposez de m'accorder à la rentrée du Théâtre, tous les dédommagements qui pourront dépendre de vous. Je suis sensible, comme je le dois, à cette bonne volonté : mais vous sentez que je ne saurais renoncer entièrement aux avantages de quelques représentations d'hiver. Vous avez vous-mêmes paru reconnaître que le genre et la nature de mes pièces semblait exiger la présence d'un certain monde, et je sais que quelques personnes de ce monde choisi, qui m'honorent de leur bienveillance, seraient fort aises d'être à portée de les voir dans cette saison. Je me borne donc à vous demander, Messieurs, dans les 3 semaines qui vous restent, deux représentations du *Satyrique* et deux de l'*Écueil des Mœurs*, en me reposant sur votre bonne volonté des jours plus ou moins favorables. L'intérêt de l'*Écueil des Mœurs* étant, ce me semble, plus populaire que celui du *Satyrique*, je crois qu'il pourrait vous convenir de donner la première de ces pièces un dimanche avec quelque tragédie. A l'égard de la seconde, je vous prierais

de lui donner samedi prochain, par exemple, et le mercredi suivant. J'ose attendre ce petit dédommagement de votre amitié et du sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

PALISSOT.

Paris, ce 17 Mars 1783.

Cette lettre appelle les remarques suivantes :

1^o Dans ses relations avec les Comédiens, Palissot fait preuve à cette époque d'une modération et d'une politesse à la fois sincères et diplomatiques. Pouvait-il en effet traiter sans égards ceux qui venaient de reprendre les *Tuteurs* et les *Philosophes*, de jouer le *Satirique* et l'*Écueil des Mœurs* ? Par là étaient effacés les fâcheux événements de 1775 qui avaient provoqué sa colère et ses injures. Tout en défendant ses propres intérêts, l'écrivain tâchait de pénétrer les raisons qui expliquaient la conduite des sociétaires ; il mettait à les persuader une bonne volonté pleine d'adresse.

2^o On retrouve ailleurs un des arguments dont Palissot se sert ici : plus d'une fois, dans sa correspondance avec les Comédiens français, il a invoqué le désir, exprimé par « quelques personnes d'un monde choisi », de voir pendant la saison d'hiver plusieurs de ses comédies. Il citait même des noms dont le prestige lui semblait capable d'éblouir les acteurs, celui de Choiseul, le 7 décembre 1782, celui de la duchesse d'Orléans, le 14 et le 28 mai 1787 (1) : la duchesse et l'ancien ministre souhaitaient fort entendre la pièce des *Philosophes*, leur disait-il. Cette tactique invariable était du reste judicieuse, d'autant plus que le succès des pièces de Palissot n'avait rien de brillant et que le grand public y contribuait assez peu.

(1) Ces deux lettres que j'ai analysées dans mon livre (p. 437-438), se trouvent aux Archives de la Comédie française.

3^o Enfin l'auteur s'est montré critique exact et clairvoyant, en considérant que « l'intérêt de l'*Écueil des Mœurs* » était « plus populaire que celui du *Satirique* » : le *Satirique* est une œuvre très froide qui, par quelques tirades et quelques détails, pouvait intéresser un lettré, mais dont le sujet et l'intrigue ne devaient guère attirer le public habituel, tandis que l'*Écueil des Mœurs*, qui mettait en scène des courtisanes avait des qualités de justesse et de vigueur suffisantes pour frapper les bons spectateurs du dimanche, moins sensibles aux délicatesses, mais non aux mérites proprement dramatiques.

Quel fut le résultat de cette démarche de Palissot ? Le mercredi 19 mars, l'*Écueil des Mœurs* fut joué avec *Warwick* : le *mercredi* et non le dimanche, comme Palissot l'avait demandé. Était-ce même la lettre du 17 qui détermina la représentation du 19 ? Le travail devait être réglé d'avance pour toute la semaine. En outre cette représentation fut la seule que les Comédiens donnèrent avant la clôture annuelle de leur théâtre. Avec eux, et pendant près de dix ans, Palissot eut de nombreuses occasions d'exercer sa patience et sa diplomatie. La rupture complète n'eut lieu que durant la Révolution.

D. DELAFARGE.

NÉCROLOGIE

Le comte Maurice de Pange.

Le comte Maurice de Pange, né à Paris le 5 janvier 1848, s'est éteint le 11 juin dernier dans son domaine de la Maison-Verte à Saint-Germain-en-Laye. Il appartenait à une famille originaire du Clermontois que l'érection de la seigneurie de Pange en marquisat (1766) avait fixée définitivement dans le pays messin. Petit-fils du troisième

marquis de Pange, pair de France et général commandant le département de la Meurthe, il l'était aussi, par sa mère, du maréchal Mouton, comte de Lobau.

Par les origines, par les traditions, par l'habitat et aussi par les services de sa famille, notre regretté confrère se rattachait donc, non pas tant au petit duché auquel René d'Anjou apporta le Barrois, qu'à cet antique et très illustre « pays de Loherraine » dont on a pu dire qu'en en foulant le sol on foule constamment de l'histoire. Pour cette histoire de son pays, Maurice de Pange manifesta, dès son jeune âge, un goût passionné. A force de lire les documents anciens qu'il sollicitait et qu'il collectionnait, il s'était familiarisé de bonne heure avec la lecture des manuscrits les plus indéchiffrables, ce qui lui permit, non seulement d'acquérir une connaissance admirable du moyen âge, mais aussi de pénétrer fort avant dans l'intimité de cette époque qui vit s'affirmer l'expansion de la vieille France.

Histoire de la Lorraine (et tous sujets connexes), au point de vue de ses attaches à la France, malgré son état de province d'Empire, tel est le thème nouveau qui servit de base aux études de notre distingué confrère, depuis les communications que la Société de l'histoire de France voulut insérer dans son *Bulletin*, jusqu'aux sensationnelles publications dont la nationalité de Jeanne d'Arc fut l'occasion. C'est en 1889 que parut *Le Patriotisme français en Lorraine antérieurement à Jeanne d'Arc*. La brochure fit grande impression. Elle fut suivie de trois autres : *Le Pays de Jeanne d'Arc : le fief et l'arrière-fief* (1902), *Les Baudricourt* (1903), *Le Pays de Jeanne d'Arc. Greux encore du diocèse de Toul en 1388* (1904). A l'aide de documents de haute valeur et la plupart inédits, l'auteur établit que le sentiment patriotique a persisté dans le « pays de Lorraine » bien que cette région ne fit point partie du royaume capétien, que, de plus, Jeanne

d'Arc étant née dans le duché de Bar, en dehors du Royaume, était par conséquent de ce « pays de Lorraine ». La nationalité lorraine de Jeanne d'Arc préoccupait à ce point le comte de Pange que, non content de l'affirmer dans ses publications, il travailla à la faire reconnaître par les juges ecclésiastiques lorsque s'engagea à Rome le procès de béatification de la Pucelle.

Les brochures que je viens de citer n'étaient que les premières d'une série d'ouvrages, dans lesquels notre confrère se proposait de faire ressortir le rôle trop ignoré de la Lorraine par rapport à la France et de la France par rapport à la Lorraine. Cette thèse si neuve et si raisonnable, le temps seul a manqué à M. de Pange pour l'imposer à l'approbation du monde savant. Il l'eût fait avec la richesse et la solidité de documentation qui caractérisent ses écrits ; mais, soucieux d'accumuler les preuves, il multipliait ses recherches, infatigablement, remettant toujours au lendemain pour coordonner ses notes innombrables et pour rédiger son texte. Ces précieux manuscrits ne disparaîtront point : grâce à la libéralité de la comtesse M. de Pange, née Caraman, digne compagne et collaboratrice éclairée de son mari, ils seront versés dans le fonds lorrain de la Bibliothèque nationale, où ils témoigneront tout à la fois de l'indomptable labeur de notre confrère, de la valeur exceptionnelle de ses trouvailles et de la sûreté d'investigations auxquelles la mort seule a pu mettre un terme.

Non content de servir son pays par la plume, M. de Pange avait voulu le servir avec son épée. Lors de la constitution de la garde mobile de la Moselle en 1870, il avait devancé l'appel. Sous-lieutenant à l'armée de Metz, il y soutint le siège, fut fait prisonnier le 1^{er} novembre et interné à Aix-la-Chapelle jusqu'au 10 mars 1871. C'est pendant cette époque malheureuse que notre confrère, qui fut, depuis, officier de réserve dans l'artillerie et officier

dans l'armée territoriale, contracta le germe de la maladie qui vient de nous l'enlever.

Entré en 1875 dans la Société d'archéologie lorraine, le comte de Pange lui avait donné un travail sur Ferri de Bitche, publié en 1892. Il n'attendait que l'occasion pour faire profiter nos *Mémoires* de ses découvertes sur l'origine véritable des plus anciennes familles de la Chevalerie lorraine. Dans l'intérêt de l'histoire, dans l'intérêt aussi de notre Société, souhaitons que les manuscrits dont j'ai parlé tout à l'heure soient mis en œuvre et publiés suivant les intentions de leur auteur.

FOURIER DE BACOURT.

CHRONIQUE

Congrès des Sociétés savantes.

Le 52^e Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements s'ouvrira à la Sorbonne, le mardi 14 avril 1914, à 2 heures. Les journées des mardi 14, mercredi 15, jeudi 16 et vendredi 17 avril seront consacrées aux travaux du Congrès. M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts présidera la séance générale de clôture, le samedi 18 avril, à 2 heures.

Salon de Nancy.

La 49^e exposition de la Société lorraine des amis des arts vient de s'ouvrir au premier étage de l'Hôtel de ville. Nous y remarquons quelques œuvres consacrées à la Lorraine : n^o 677, la Lorraine saluant ses morts, par Ernest Bussièrre, grande maquette en plâtre et réduction en bronze ; nos 190 et 191, les villages de Mont-sur-Meurthe et de Rembercourt-aux-Pots (Meuse), par Alfred Renaudin ; n^o 477, gravure de Léopold Poiré, représentant la basilique de Saint-Nicolas-de-Port ; n^o 52, l'une des extrémités du pont de Pont-à-Mousson, par Auguste Colle ; n^o 494, l'autre extrémité du même pont, par Mlle Alice Roussel.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYE.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

TARIF

des tirages à part pour les membres de la Société

La feuille in-8°, sur papier carré collé, 10 kil., tirée à 100 ex., sans nouvelle mise en pages.	8 »
Avec nouvelle mise en pages	10 »
La même feuille tirée seulement à 50 ex.....	6 »
La demi-feuille tirée à 100 ex.....	5 50
Avec mise en pages nouvelle.....	6 50
La même, à 50 ex	5 »
Les couvertures imprimées sur papier raisin de couleur, le 100	5 50
Les 50 couvertures.....	4 50
Le brochage d'une feuille tirée à 100 ex.....	1 50
— de 2 feuilles.....	2 »
— de 3 feuilles.....	2 50
— de 4 feuilles.....	3 »

*Les corrections d'auteur sont comptées à raison de
75 centimes l'heure.*

Pour ces tirages à part, on est prié de s'entendre directement et exclusivement avec l'imprimeur.

BIJOUTERIE & ORFÈVREURIE

FABRIQUE

DE

BIJOUTERIE & BRONZE D'ART

Orfèvrerie Artistique

DAUBRÉE

Nancy — Rue St-Dizier, 2

Paris — Rue Vieille du Temple, 132

BIJOUX LORRAINS

DRAGÉES BRAQUIER

VÉRITABLES

DRAGÉES DE VERDUN

SANS RIVALES

Dragées tendres, friables — Parfums exquis — Nuances séduisantes

Usine modèle du Château de Coulmier, 60.000 mètres carrés
MAISON FONDÉE EN 1783

BREVETÉE S. G. D. G., en France et à l'Etranger

RÉPUTATION UNIVERSELLE

L. BRAQUIER, Verdun-sur-Meuse

Fournisseur Breveté de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges.

Les plus hautes récompenses aux Expositions

MEMBRE DU JURY

Liège 1905, Nancy 1909, Londres 1910, Bruxelles 1910

SPÉCIALITÉS

POUR BAPTÊMES, MARIAGES, FÊTES, CADEAUX

OBUS "BRAQUIER" EXPLOSIBLE — BOUQUETS EN DRAGÈSE

SURPRISES POUR DESSERTS — NOUVEAUTÉS

Envoi franco du Catalogue illustré (Téléphone 3)

BULLETIN MENSUEL

DE LA

Société d'archéologie lorraine

ET DU

Musée historique lorrain

Treizième année. — 1913.

NUMÉRO 10. — OCTOBRE 1913.

PROCÈS-VERBAL.

Mémoires : Chr. PFISTER : Le prétendu atelier de poterie romaine de Nancy. — E. DUVERNOY : Passages à Amiens d'Antoine, comte de Vaudémont (1416-1438). — L. GERMAIN DE MAIDY : La prétendue origine lorraine d'Alfred de Musset.

Bibliographie.

NANCY

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

PALAIS DUCAL

GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

1913

Avis important

Afin de pouvoir figurer à l'ordre du jour des séances, tout travail envoyé par un membre de la Société devra être **entièrement** terminé, lisiblement écrit **sur le recto** seul, et accompagné de tous les dessins, cartes, croquis et documents nécessaires, de manière à ne pas retarder ni compliquer l'impression, si elle est décidée. Pour les travaux d'une certaine étendue, l'adjonction au manuscrit d'un résumé substantiel et dont la lecture pourrait au besoin donner aux auditeurs une idée suffisante du sujet traité, des développements et des conclusions du mémoire, est en outre **obligatoire**.

Il ne sera tenu aucun compte des manuscrits ne remplissant pas ces conditions.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

13^e ANNÉE. — N^o 10. — OCTOBRE 1913.

Procès-verbal de la séance du vendredi 11 juillet 1913.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès du comte Maurice de Pange, membre de la Société depuis 1875.

Distinctions honorifiques.

M. Émile Chénin (Moselly) vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

M. Léon Malgras (René d'Avril) est un des lauréats du prix de poésie Archon-Despérouses, décerné par l'Académie française.

Admissions.

MM. Georges Reboul, Albert Grassard et Albert Ohl sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM. **Célice**, procureur général près la Cour d'appel de Nancy, par MM. René Martz, Pierre Boyé et Justin Favier ; Eugène **Berger**, archiviste paléographe, 69, boulevard Saint-Michel, Paris, par MM. Émile Duvernoy, Robert Parisot et Paul Perdrizet ; Louis **Bertrand**, à Upland, Nebraska (États-Unis), par MM. Pierre Boyé, Émile Duvernoy et Georges Demeufve ; et Gaston **de Joybert**, chalet Sainte-Marie, Blâmont, par MM. d'Hausen, le baron de Dumast, et Edmond des Robert.

Ouvrages offerts à la Société.

Discours prononcé le 24 juillet 1912 aux obsèques de M. Ch. de Meixmoron de Dombasle, par l'abbé JÉRÔME. Nancy 1913, in-8 de 11 p.

Discours prononcé le 10 août 1912 aux obsèques de M. le doyen Albert Martin, par le même. Nancy, 1913, in-8 de 11 p.

Étude de folk-lore. Saint-Langueur, par Léon GERMAIN de MAIDY. Nancy, 1913, in-8 de 16 p.

Sur Stenay et le culte de saint Dagobert, compte rendu critique, par le même. Ext. de 10 p. in-8.

Oraison en l'honneur de la Sainte Vierge, attribuée à l'apôtre saint Jean, par le même. Ext. de 4 p. in-8.

Le défenseur de Blâmont en 1587, par le même. Ext. de 3 p. in-8.

Le monument gaulois de Hérange au Musée lorrain, par le même. Ext. de 3 p. in-8.

Le Grimé de Saint-Dié, addendum, par le même. Ext. de 3 p. in-8.

Les évêques de Nancy. Mgr Charles Ruch, coadjuteur de Mgr Turinaz, par Émile BADEL. Nancy, 1913, in-8 de 35 p., avec 2 pl.

La transmission du titre de duc de Bar au siècle dernier ; le comte Pierre de Civry à S. M. I. et R. l'Empereur d'Autriche, François 1^{er}, par Paul LAGORGUE. Bruxelles, 1913, petit in-8 de 7 p.

Lectures.

M. Edmond DES ROBERT donne lecture, d'après un manuscrit lui appartenant, de *l'Itinéraire de deux carmes au travers de la Lorraine (1721)*, dont extrait sera inséré au *Bulletin*.

M. Émile Duvernoy lit, pour l'auteur, M. Daniel DELAFARGE, une note sur *Une lettre inédite de Palissot aux Comédiens français*, aussi destinée au *Bulletin*.

M. Hippolyte ROY termine la lecture de son étude sur *La vie à la cour de Lorraine sous le duc Henri II (1608-1624)*. La Société en vote l'impression dans les *Mémoires* et nomme, pour former la commission de révision : MM. Alexandre de Roche du Teilloy, René Harmand et le comte Enguerrand de Pully.

MÉMOIRES

Le prétendu atelier de poterie romaine de Nancy (1).

Les archéologues allemands qui s'occupent des poteries gallo-romaines ne se bornent pas à énumérer les pièces entières ou les divers débris trouvés sur le territoire de l'ancienne Gaule ; mais, de tous ces morceaux, ils font —

(1) Mon ami Camille Jullian, professeur au collège de France, a attiré mon attention sur cette question en me demandant quelques renseignements, d'où l'idée de cet article.

avec raison d'ailleurs — un classement ; ils distinguent des groupes et des sous-groupes, selon les formes, les dessins, les inscriptions. Quelques-uns vont même plus loin ; ils veulent savoir de quels ateliers chaque débris est sorti, et ils s'efforcent de dresser une liste complète des ateliers de la Gaule, de nous dire les caractères des poteries fabriquées dans chacun d'eux ; ils s'intéressent, comme de juste, surtout aux ateliers qui nous ont donné ces belles pièces en *terra sigillata* avec figures en relief ; et ils ont reconnu des ateliers de ce genre à Rottweil (1), à Rheinzabern (2), à Trèves, à Heiligenberg, Dinsheim et Ittenwiller (3), sur le sol de notre Lorraine à Lavoye, au canton de Triaucourt (Meuse), et à cet atelier seraient apparentés ceux d'Avocourt, canton de Varennes, et des Allieux, commune de Boureuilles, même canton (4) ; enfin, ils nous parlent couramment de l'atelier de la Madeleine près de Nancy (5),

(1) R. KNORR, *Die verzierten Terra-Sigillata-Gefässe von Rottweil*, Stuttgart, 1909. Rottweil est sans doute aujourd'hui en Wurtemberg ; mais le pays se trouvait dans les champs décumates qui peuvent être considérés comme un prolongement de la Gaule.

(2) Aujourd'hui dans la Bavière rhénane. JUNG, dans le *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*, 1836, p. 117-128 ; J. VON HEFNER, *Die römische Töpferkolonie von Tabernae (Münchener gelehrten Anzeiger, 1855, n° 17 ; 1860, n° 21-24.)*

(3) SCHWEIGHAUSER, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires*, t. V (1823), p. LI et t. XVII (1844) p. 41. — FORRER, *Die römischen Terra-Sigillata-Töpfereien von Heiligenberg-Dinsheim und Ittenweiler im Elsass*, Stuttgart, 1911. Heiligenberg et Dinsheim, canton de Molsheim, Bas-Rhin ; Ittenwiller, commune de Saint-Pierre, canton de Barr.

(4) F. LIÉNARD, *Archéologie de la Meuse*, t. II, p. 112-113 et pl. XVII ; t. III, p. 110 et 114, pl. XVIII ; Dr MEUNIER, *L'établissement céramique de Lavoye*, dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1905, pp. 137-148, et 1908, pp. 185-198 ; G. CHENET, *Graffites sigulins des Allieux et d'Avocourt*, *Revue archéologique*, 1908 ¹, pp. 391-394 ; *Graffites et estampiles d'Avocourt et des Allieux*, *ibid.*, 1911 ¹, pp. 51-54. — W. BARTHEL, *Sigillitamanufakturen in Lavoye*, dans le *Römisch-germanisches Korrespondenzblatt*, 1909, p. 90.

(5) OELMANN, *Sigillitamanufakturen in La Madeleine bei Nancy*, dans le *Römisch-germanisches Korrespondenzblatt*, 1911, pp. 90-93.

ou, par abréviation, de l'atelier de Nancy. Dans les catalogues des musées allemands, il est affirmé que tel ou tel débris de poterie sort de l'atelier de Nancy (1) ; dans les manuels d'archéologie, il est question de l'atelier de Nancy comme d'un établissement très connu ; ignorer l'existence d'un tel atelier, ce serait s'exposer à être méprisé des vrais savants. Or, dans notre *Histoire de Nancy*, nous n'en avons soufflé mot. Nous avons même écrit : « Dans la banlieue de Nancy on n'a pas encore ramassé, à notre connaissance, d'antiquités romaines bien caractéristiques, exception faite de monnaies impériales trouvées, le 9 février 1741, dans le canton de Nabécor (2). » Or, cette même phrase, écrite en 1902, nous la reprenons encore aujourd'hui. Les écrivains allemands ont commis une série de confusions, d'ailleurs très excusables. Ils ont placé sur le territoire de Nancy une découverte qui a été faite trois lieues plus loin vers l'Est, à Saint-Nicolas-de-Port (3). Sur le territoire de cette commune s'élevait, au XIII^e siècle, une léproserie dédiée à sainte Madeleine (4), et où le duc Ferri III voulut installer, vers 1293, un couvent de dominicaines ; il changea bientôt d'intention et établit, en 1298, les « dames prêcheuses » à Nancy ; mais elles gardèrent jusqu'à la Révolution la propriété de la léproserie de Saint-Nicolas, devenue une simple ferme. Sur le territoire de Nancy, au faubourg Saint-Pierre, s'élevait une autre maladrerie dédiée aussi

(1) FR. BEHN, *Römische Keramik mit Einschluss der hellenistischen Vorstufen* (n° 2 des *Kataloge des römisch-germanischen Zentral Museums in Mainz*), p. 233, Mayence, 1910. Ce catalogue doit comme servir d'illustration à un manuel de la poterie romaine que prépare M. Behn.

(2) T. I, p. 8.

(3) Oelmann sait bien que la découverte a été faite sur le territoire de Saint-Nicolas ; mais le titre de son article donne lieu à confusion.

(4) Beaucoup de léproseries ont été placées sous l'invocation de sainte Madeleine qui passait pour la sœur de saint Lazare « le lépreux ».

à sainte Madeleine et que le duc Thiébaud II céda, le 2 mai 1312, aux mêmes dames prêcheuses (1). Les poteries romaines qui ont attiré l'attention des archéologues allemands ont été trouvées à la ferme de la Madeleine, territoire de Saint-Nicolas-de-Port, non point à la Madeleine de Nancy. Si l'on prétend les rattacher à un atelier local, qu'on dise, pour être exact, l'atelier de Saint-Nicolas, non point l'atelier de Nancy.

Ces poteries romaines trouvées à la Madeleine de Saint-Nicolas furent signalées pour la première fois par un personnage assez curieux, l'abbé Hubert Vautrin. Né à Saint-Nicolas le 27 juin 1742, il entra dans la compagnie de Jésus le 6 octobre 1759 (2), et professa aussitôt, à l'âge de vingt ans, au collège de Nancy. Quand, en 1768, la compagnie de Jésus fut interdite en Lorraine, il cessa d'en faire partie ; mais il demanda à recevoir la prêtrise (3) et enseigna dans plusieurs collèges, en dernier lieu dans celui de Strasbourg. En 1777, sur la recommandation de Cérutti et de la duchesse de Brancas, fixée à Fléville, il fut appelé en Pologne pour faire l'éducation du prince de Sapitéa, grand-écuyer de Lithuanie, et il passa cinq années dans ce pays où il se déplut beaucoup (4) ; il devait plus tard en dire beaucoup de mal dans son livre : *L'Observateur en Pologne* (5). De retour à Nancy, il traversa les orages de la Révolution, non sans

(1) *Histoire de Nancy*, t. I, p. 142.

(2) SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la compagnie de Jésus*, art. Vautrin. La suite de l'article est erronée.

(3) Il n'avait pas encore reçu la prêtrise, l'ordre des Jésuites ne la conférant qu'à ses membres âgés de 33 ans. Il fut ordonné après la dissolution de la compagnie ; l'archevêque de Trèves, métropolitain, le dispensa de faire de nouvelles études de théologie.

(4) HALDAT, *Éloge historique de feu M. l'abbé Vautrin*. Nancy, Hissette, 1823. Des fragments de cette étude ont paru dans le *Précis des travaux de la Société royale des sciences, lettres et arts de Nancy* de 1819 à 1823, pp. 216 et suiv.

(5) Paris, Giguet et Michaud, 1807, viii-484 pages.

avoir été incarcéré ; sous le Consulat en 1801, il fonda à Nancy, dans l'ancien couvent des Tiercelins (1), un pensionnat, devint, en 1802, membre de la Société libre des sciences, lettres et arts — l'ancienne Académie de Stanislas qui se reconstituait, — en fut le secrétaire annuel en 1804, le président en 1805, 1808 et 1814. Il fit à la Société de nombreuses lectures sur les migrations des peuples, sur les oiseaux de passage, sur l'Atlantide de Platon (2) ; il se consacra spécialement à la météorologie, et la Bibliothèque de Nancy possède les relevés qu'il fit chaque jour depuis ventôse an XI jusqu'à la fin de 1814 (3) : il se montra ainsi, pour l'étude de l'atmosphère à Nancy, le digne continuateur de Durival. Sous la Restauration il fut pendant trois ans censeur des études au collège de Metz ; mais, très fatigué, il ne tarda pas à demander sa retraite et à venir se fixer à Nancy : en 1818, il était nommé chanoine titulaire de la cathédrale, prononça, en cette qualité, l'oraison funèbre du duc de Berry devant le cénotaphe de ce prince, et il mourut à Nancy le 26 février 1822 (4).

Est-il étonnant que cet homme, originaire de Saint-Nicolas, et qui avait une forte éducation à la fois littéraire et scientifique, ait fixé son attention sur une découverte faite à très petite distance de sa ville natale ? Il la signala d'abord à la Société des sciences, lettres et arts de Nancy, au courant de l'an XII (1804-1802), et une analyse de sa communication fut faite dans le *Précis analytique des travaux* de cette Société (5). Mais comme il est dommage

(1) Abbé Eug. MARTIN, *Histoire des diocèses de Toul, Nancy et Saint-Dié*, t. III, p. 313. Il s'était présenté au concours pour la chaire de physique et de chimie à l'École centrale de Nancy : mais il avait échoué.

(2) Cf. la *Table* de M. J. FAVIER, art. Vautrin.

(3) Ms. n° 1223 (916).

(4) HALDAT, *o. l.* — MICHEL, *Biographie de l'ancienne province de Lorraine*, affirme qu'au moment de sa mort il travaillait à un ouvrage sur les monastères de la Meurthe.

(5) Pages 9 et 10.

que son manuscrit lui-même ait disparu ! Dans l'analyse il est question de la « découverte fortuite des fondations du bâtiment qui composait la fabrique et du four qui servait à cuire la terre (1) », puis d'une « petite fouille » que fit Vautrin et qui lui fit découvrir « un tas de fragments de vases » appartenant à six espèces différentes. « Ce sont des jattes, des coupes, des plats, des pots ; plusieurs, surtout les jattes, sont décorés d'ornements et de bas-reliefs : des têtes, des fleurs, des oiseaux, des chasses, des divinités », et parmi celles-ci l'auteur a reconnu Mars, Cupidon, Vénus pudique. Il signale un vieillard accompagné de deux enfants armés de torches et portant à la main des masques élevés sur leur tête, des gladiateurs, des chars à deux roues et conduits par deux chevaux de front ; il mentionne aussi des briques, des tuiles plates aux bords longitudinaux relevés. Il conclut, des noms imprimés sur les pièces, que cette poterie est d'origine romaine, — ce qui va du reste de soi, — et il exprime l'idée que les potiers de Saint-Nicolas embarquaient leurs ouvrages sur la Meurthe, la Moselle, le Rhin pour les expédier au loin. Mais, dans ce très court résumé, il n'est point question des moules trouvés par Vautrin, qui constituaient peut-être les objets essentiels de la découverte ; heureusement, quelques années après, un antiquaire français de Chalon-sur-Saône, J. Grivaud (2), devenu sous-chef des bureaux de la trésorerie du Sénat, fit faire des fouilles dans le jardin du Luxembourg, y ramassa des poteries en terre samienne, entra à ce propos en communication avec l'abbé Vautrin, et dans son grand volume : *Antiquités gauloises et romaines recueillies dans les jardins du palais du Sénat*, publié

(1) A l'emplacement où se trouvait ce four a été élevée récemment une machine élévatoire de l'usine Solvay.

(2) Plus tard, ajoutant à son nom celui de sa femme, il se fera appeler Grivaud de la Vincelle.

en 1807 (1), il signala la découverte de Saint-Nicolas-de-Port et insista sur les moules. Comme l'ouvrage de Grivaud est rare, comme il ne se trouve pas à la bibliothèque de Nancy, nous publions ici les passages qui concernent les poteries de Saint-Nicolas :

1^o Pages 138-139, il dit : « On avait bien soupçonné que les Romains ornaient leurs poteries de dessins en relief, au moyen de moules qui servaient à les imprimer sur la terre molle. On réparait ensuite avec l'ébauchoir les bavures et les défauts ; mais aucun auteur n'avait, au moins que je sache, publié ces moules. Je dois à la complaisance de M. Vautrin, de Nancy, membre de plusieurs sociétés savantes, trois portions de moules antiques dont j'ai fait graver les deux plus intéressantes (2). Ils sont en terre cuite, d'un grain assez fin, sans couverte (3) ; mais ils paraissent avoir été enduits intérieurement de quelque matière grasse, sans doute pour empêcher le moule de s'attacher à la terre molle sur laquelle on l'appliquait. Il y a sur la face extérieure un rebord saillant, qui devait faciliter à l'ouvrier le moyen de retirer le moule, lorsque l'empreinte en était prise. Ils étaient, à ce qu'il paraît, composés de plusieurs pièces que l'on appliquait alternativement autour du vase ; souvent même une portion du moule suffisait lorsque le même sujet se répétait de distance à autre sur la pièce. »

Et en note, se référant au passage ci-dessus, se trouve la note suivante : « M. Vautrin découvrit, il y a déjà quelques années, dans le voisinage de Nancy, les ruines d'une manufacture de poterie romaine ; il y recueillit une grande quantité de fragments de vases en terre rouge, dont plu-

(1) Paris, F. Buisson, 1807, in-4^o de 264 pages, avec atlas in-fol. de 40 planches.

(2) Cette reproduction se trouve à la pl. XVII, n^{os} 2 et 3.

(3) On appelle couverte l'émail dont est revêtue la terre mise en œuvre et qui est composé de substances facilement vitrescibles.

sieurs avaient dans leur fond le nom du potier ; il y trouva de petits morceaux d'argile cuite, portant l'empreinte du pouce ou de l'index qui les avait pressés ; des gâteaux en terre cuite, et des roues de même matière, percées au centre pour recevoir l'axe d'un tour, et à la circonférence pour recevoir des chevilles ; des fragments de moules empreints en creux des mêmes figures qui se trouvaient en relief sur les vases ; enfin, la moitié de la meule inférieure d'un moulin à bras, ainsi que des briques à rebord, de 13 à 14 pouces de longueur sur 6 pouces et demi environ de largeur. Le terrain sur lequel était cette fabrique fournissait l'argile qui l'alimentait ; mais on ne découvrit aucun outil ni ustensile, ce qui fit conjecturer à M. Vautrin, que cet établissement fut abandonné par ses habitants, au moment de quelque incursion des barbares qui inondèrent les Gaules à différentes époques. Il a eu l'extrême complaisance de m'envoyer copie du rapport qu'il a fait à l'Académie de Nancy sur cette découverte, et il y a joint les moules que je rapporte, et plusieurs fragments de vases. En général cette poterie m'a paru plus commune que celle de Paris, quoique les formes fussent les mêmes ; mais il y en avait seulement six variétés, et j'en ai trouvé à Paris un bien plus grand nombre. »

Un peu plus loin (p. 139), l'auteur, revenant sur les moules, suppose qu'ils étaient faits en Italie, « d'où on les transportait dans toutes les provinces de l'Empire ; car il n'est pas probable qu'il y eût dans des villages où s'établissaient, souvent momentanément, des fabriques de poterie, des artistes capables de composer et d'exécuter des dessins aussi variés et qui sont souvent les mêmes dans des endroits très éloignés ».

Enfin, à la page 164, il indique les noms des potiers trouvés sur les fragments de Saint-Nicolas : CATVS. MON-

TANVS. NISIVS : N. BORIVS : SANV. NORVS. TRITVS. JVCCVS. OCISO. MONIM. GIAMAT. F. (1).

L'ouvrage de Grivaud passa inaperçu en Lorraine ; pourtant les archéologues de la province connaissaient bien le champ de Saint-Nicolas où l'on ne cessait de faire de nouvelles découvertes de poteries. Beaulieu, dans son étude publiée en 1849 dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas : De l'emplacement de la station romaine d'Andesina*, — on sait qu'il veut placer la station d'*Andesina* à La Neuveville — écrit (2) : « On voit au nord-ouest de Saint-Nicolas, dans un champ situé au bas de la côte de la Madeleine, l'emplacement d'une usine de poterie rouge vernissée bien reconnaissable par les tessons de poterie qui recouvrent le sol ; plusieurs d'entre eux, déposés au séminaire de Nancy (3), portent les noms des potiers, SABINUS, AMABILIS, SATELLUS, BORUS, LENTULUS, NISIANUS, etc. (4). » Le Musée lorrain recueillit quelques-unes de ces poteries de Saint-Nicolas, soit qu'elles provinssent de la découverte de Vautrin, soit qu'elles fussent données par tout autre amateur ; certainement quelques-uns de ces morceaux ont été cédés au Musée à la suite de fouilles faites par la maison Daguin ; ces débris de l'atelier de la Madeleine sont indiqués dans le catalogue de Lucien Wiener (5) et Oscar Bohn a, dans le *C. I. L.* (1901), repro-

(1) Cf. *C. I. L.*, t. XIII, pars III (édit. Oscar Bohn), *Vascula gallica*, *Catus* n° 500 l ; *Montanus* 1382 q ; *Tritus*, n° 1741 b ; *Occiso*, 1452 c ; *Giamat*, 964 b ; *Sanu*, sans doute *Sanucius* comme à Lavoye, n° 1722 ; *Monim*, non indiqué, sans doute *Monianus*. Cf. *infra*, p. 212 ; les quatre autres noms n° 3089.

(2) Tirage à part, Grimblot et veuve Raybois, p. 9, n. 1.

(3) Je ne sais ce que sont devenus ces débris.

(4) *C. I. L.*, XIII, pars III. *Sabinus*, non indiqué n° 1682 ; *Amabilis*, 98 a (Musée de Nancy) ; *Satellus*, non indiqué ; *Borus* ou plutôt *Borius*, cf. *supra* ; *Lentulus*, non indiqué n° 1132 ; *Nisianus*, sans doute équivalent au *Nisius*, *supra*.

(5) *Musée historique lorrain. Catalogue des objets d'art et d'antiquités*, 7^e édit. (1895) n° 385.

duit la marque AMABILIS d'après un tesson du Musée, provenant de Saint-Nicolas (1).

Les découvertes de Saint-Nicolas-de-Port ne pouvaient échapper à notre confrère le comte Jules Beaupré ; il les signala en 1897 dans son *Répertoire archéologique pour le département de Meurthe-et-Moselle* (2) en reproduisant de son côté la citation de Beaulieu que nous avons faite plus haut ; en 1902, il les indique dans ses *Études préhistoriques en Lorraine de 1889 à 1902* (3) ; mais il exprime l'avis que ces vases ne sont pas une production du pays. « Ils sont trop beaux comme ornementation et comme exécution pour aller de pair avec les manifestations d'art local. » Il cite trois marques de potiers relevées sur les morceaux conservés au Musée lorrain : MONIANV.... AMARINI... GNATVS F. Mais M. Beaupré devait faire mieux. Déjà avant lui, nos confrères, M. Goury et M. Poirot, sous-inspecteur des ponts et chaussées, avaient fait des fouilles fructueuses au champ de la Madeleine et avaient enrichi leurs collections particulières de nombreux débris ; M. Beaupré fouilla en 1903 pendant deux jours pour le compte du Musée lorrain, et la récolte fut abondante. Il retrouva des moules semblables à ceux que Grivaud avait décrits : et aujourd'hui les débris de la Madeleine remplissent à notre Musée trois vitrines. On peut dès lors voir de près les dessins sur le flanc des vases, et de nouvelles marques de potiers de Saint-Nicolas nous ont été révélées (4). Nous ajoutons que M. Adrien Blanchet,

(1) Cf. *supra*, p. 211.

(2) Nancy, Crépin-Leblond, 1897, p. 127.

(3) Nancy, A. Crépin-Leblond, 1902, pp. 203-204. M. Beaupré cite l'article de Vautrin ; mais il place à tort cet article dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. XII.

(4) Les marques de potiers qu'on trouve aujourd'hui à notre Musée sont les suivantes : Albillus, Amabilis, Buccus, Borius, Catussus, Caminus, Cerialis (*C. I. L.* 544), Gnatus, Janu(arius), Montanus, Ociso, Pater F. (n° 1500), Sabellus, Sabinus, Sacer, Tertius, Verecundus, Vir-

dans un mémoire présenté au congrès des sociétés savantes en 1898, *Les ateliers de céramique dans la Gaule romaine*, avait signalé de façon brève, d'après Vautrin et Grivaud, celui de Saint-Nicolas-de-Port (1).

Telle a été la bibliographie de notre sujet jusqu'à ces dernières années où tout d'un coup les archéologues allemands ont attaché à l'atelier de Saint-Nicolas une très grande importance. Nous avons indiqué plus haut les travaux de Behn, Forrer et Oelmann ; il faut y ajouter, depuis cette année, celui très important de M^{lle} E. Fölzer, une archéologue très distinguée de l'Allemagne. Elle est venue à Nancy l'année dernière, a fait mouler quelques-uns des débris trouvés à Saint-Nicolas et recueillis au Musée lorrain, et elle les a reproduits au t. I de son grand ouvrage, paru tout récemment : *Die Bilderschüsseln der ostgallischen Sigillata-Manufakturen* (2), pl. I, fig. 19-44 (n^{os} 20, 23, 24, 26, 27, 29, 41 et 43, d'après les formes), et pl. II (n^{os} 2, 4-8, 10-11, 13-17, 20, 22, 28, 34, 41, 43). A la pl. XXV, fig. 24-123, sont reproduits les divers types de dessin qu'on retrouve sur les poteries de la Madeleine.

Voici quelles seraient, d'après les archéologues allemands, les formes caractéristiques de l'atelier de Saint-Nicolas ou, comme disent quelques-uns, de Nancy. L'atelier se distinguerait par l'ornementation spéciale des

tus. On trouve encore... ENIUS ; ... VRIN. F ; puis C. C. SAV (Fölzer, pl. I. fig. 38). Nous signalons plus loin les représentations qui seraient caractéristiques de l'atelier de Nancy ; à côté de celles-ci, il faut mentionner quelques divinités, Neptune, Mercure, Vénus, Hercule avec la massue ; l'ouvrier tissant un filet, l'ouvrier confectionnant un vase à l'abri d'un arbre, un danseur ; parmi les animaux, un cerf et une biche, un lion, un aigle, une oie, etc.

(1) *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1898, p. 25. Cf. *J. S. A. L.*, 1899, pp. 165-166. — Voir aussi le volume d'A. BLANCHET, *Mélanges d'archéologie gallo-romaine*, t. II. Paris, 1902, p. 107 ; DÉCHELETTE, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, t. I, p. 210, Paris, 1904.

(2) Bonn, A. Marcus et E. Weber, 1913, 87 pp. in-4^o et XXXIII pl., publié au nom de Musée provincial de Trèves.

rebords, consistant en demi-cercles, par la représentation de l'archer assis, par l'ours à la tête frisée, — nous voyons plutôt dans cette image un sanglier et la scène nous paraît représenter une chasse au sanglier, — par le trépied renversé, par la corne d'abondance, etc. Ils admettent que toutes les poteries ayant ces dessins ont été fabriquées à Saint-Nicolas ; par suite les moules seraient d'origine locale. Ils ne tiennent pas compte d'une objection qui se présente tout naturellement à l'esprit : ces moules pourraient être fabriqués ailleurs et des moules identiques achetés par des potiers pourraient servir dans des ateliers différents, éloignés les uns des autres ; Grivaud avait pensé que ces moules venaient d'Italie. La thèse allemande une fois admise, ces savants notent tous les endroits où des tessons semblables ont été trouvés et ils déterminent ainsi le rayon d'exportation de l'atelier. Or, on a trouvé des vases de Saint-Nicolas dans tous les châteaux du *limes* au nord de Mayence, notamment à Heddernheim (1) ; — le *limes* est cette ligne de remparts de terre et de forts qui s'élevait sur la rive gauche du Rhin entre les pays occupés par les Romains et la Germanie ; — au sud du Main, on ne signale que rarement de pareilles poteries : ce serait à croire qu'elles étaient expédiées par la Moselle jusqu'à Coblençe et de là pénétraient sur la rive droite du Rhin, sans dépasser de beaucoup le Main au sud, et ces déductions géographiques peuvent avoir un fondement de vérité. Les mêmes archéologues veulent déterminer l'époque où florissait l'atelier. Cette époque serait celle de Trajan (98-117 ap. J.-C.). On trouve un grand nombre de poteries de Saint-Nicolas au cimetière de Heddernheim, et ces débris sont mêlés à d'autres provenant

(1) H. DRAGENDORFF, *Neue Terra-Sigillata-Funde aus Heddernheim*, dans les *Mitteilungen über römische Funde in Heddernheim*, t. IV, p. 143, Francfort, 1907. — Heddernheim, cercle de Höchst, province de Hesse-Nassau.

du sud de la Gaule ; or, ce cimetière date de l'époque de Domitien à Trajan. Mêmes découvertes ont été faites au castel de Stockstadt, sur la rive gauche du Main, mais assez près de cette rivière ; au contraire plus au sud, dans le castel de Zugmantel qui fut construit à la fin du règne de Trajan, au milieu de nombreux débris, on n'en trouve aucun qui provienne de Saint-Nicolas. « Donc, écrit Oelmann, les importations de la Madeleine doivent avoir eu lieu à l'époque de Trajan et elles se substituent à celles du Midi de la Gaule (1). Avec le règne d'Hadrien (117-138), la poterie de Lavoye, — un autre atelier lorrain — dont on ne trouve aucune trace au cimetière de Heddernheim, entre en concurrence avec celle de Saint-Nicolas ; puis, après Hadrien, le centre de la poterie se transporte à Trèves, et à côté de cet atelier il n'y avait plus place pour de nouvelles manufactures. » Voilà des conclusions singulièrement précises, et nous ne suivons pas les savants allemands quand ils nous exposent comment les potiers Januarius ou Albillus émigrèrent de la Madeleine à Heiligenberg en Alsace ; comment Verècundus apporta à Ittenwiller en Alsace le motif de la corne d'abondance. Toutes ces conclusions ne sauraient être admises que comme des hypothèses provisoires, — très provisoires —, et nous attendons avec un peu d'impatience, pour nous prononcer, le manuel de la céramique romaine, que prépare l'éminent directeur du Musée central romano-germanique de Mayence, Fr. Behn. Notre article n'a eu qu'un double but, d'abord montrer qu'à tort on parle d'un atelier de poterie romaine à Nancy et faire rayer cette expression des

(1) M^{lle} Fölzer prétend au contraire que *Janu(arius)*, l'un des potiers de Saint-Nicolas, doit se placer à l'époque d'Hadrien et d'Antonin le Pieux, et qu'il aurait travaillé en Gaule dans les années 120-135. Elle le distingue d'un *Januaris* de Lézoux (Puy-de-Dôme), qui remonterait plus haut, à l'époque de Trajan. On voit combien les écrivains ont peine à s'accorder.

manuels d'archéologie où elle est en train de s'introduire; ensuite attirer l'attention sur les découvertes de la Madeleine de Saint-Nicolas, qui, par les problèmes qu'elles soulèvent, par les hypothèses qu'elles ont suscitées, sont en train de devenir illustres.

CHR. PFISTER.

Passages à Amiens d'Antoine, comte de Vaudémont (1416-1438).

La vie de ce prince est encore très mal connue, et les dates surtout en sont incertaines. Nous savons seulement qu'il naquit dans l'une des années 1394, 1395, 1396, succéda, comme comte de Vaudémont, à son père Ferry I^{er}, tué à Azincourt le 25 octobre 1415, épousa en 1417 Marie d'Harcourt, et mourut en 1437 (1). A la mort de son oncle, le duc Charles II, en 1431, il fut prétendant à la couronne de Lorraine contre René d'Anjou, et cette compétition causa une guerre sanglante de plusieurs années.

Quelques précisions chronologiques sur ce personnage se trouvent là où on ne penserait guère à les chercher, dans *l'Inventaire sommaire des Archives de la ville d'Amiens*, ouvrage d'une grande érudition dû à notre confrère M. Georges Durand (2). La ville d'Amiens était dans l'usage d'offrir du vin en canes, c'est-à-dire en cruches, aux prélats, seigneurs et grandes dames qui passaient dans ses murs, et la dépense en résultant était soigneusement inscrite sur ses registres de comptes.

(1) Voir l'étude de M. Léon GERMAIN sur Ferry I^{er} dans les *M. S. A. L.*, 1881, et celle d'Henri LEPAGE sur la date de la mort d'Antoine, *ibid.*, 1864.

(2) Cf. le t. IV, Amiens, 1901, in-4, qui analyse le commencement de la série CC. (comptes communaux).

Antoine de Vaudémont ayant souvent reçu des présents de ce genre, nous savons à quelles dates il est passé à Amiens.

Les motifs de ces voyages ne sont pas toujours indiqués et doivent être de deux sortes : le comte de Vaudémont possédait en Picardie la terre de Boves (1), qui avait dû être apportée à la maison de Lorraine par le mariage du duc Thiébaud II avec Isabelle de Rumigny (2), et qui, dans le partage des biens du duc Jean I^{er}, mort en 1390, fut assignée à son cadet, Ferry, le père d'Antoine (3) ; celui-ci se rendait assez souvent à Boves en passant par Amiens. D'autre part, il est probable que le comte de Vaudémont, étroitement inféodé à la politique anglo-bourguignonne, dut parfois aller à Amiens pour retrouver les chefs de ce parti, ou dans la ville même, ou plus loin, aux Pays-Bas.

Voici, dans l'ordre chronologique, les mentions concernant le comte et la comtesse de Vaudémont dans l'Inventaire des Archives d'Amiens, avec indication du registre manuscrit et du folio où sont ces mentions :

1416, septembre, présent de vin à madame de Vaudémont (CC. 46, fol. 101). — Il s'agit de la veuve de Ferry I^{er}, mère d'Antoine, puisque celui-ci n'est pas encore marié. Cette princesse, Marguerite de Joinville, vivait encore en 1417 (4).

1426, n. st., 10 février, présent au comte de Vaudémont et à sa femme ; autre en avril au comte seul ; août, présent aux arbalétriers venant de Boves où ils ont gagné le

(1) Boves, Somme, arr. Amiens, cant. Sains.

(2) En tous cas, Boves était déjà lorrain dans la première moitié du xiv^e siècle, car le duc Raoul, mort en 1346, l'assignait en douaire à sa femme (*M. S. A. L.*, 1883, p. 325).

(3) L. GERMAIN, *loco cit.*, p. 80. — Antoine lui-même laissa Boves à son fils Ferry II, et le registre B. 3638 des Arch. de M.-et-M. est un compte de la terre de Boves pour 1433-34.

(4) Cf. L. GERMAIN, *loco cit.*, p. 117.

prix offert par le comte de Vaudémont (CC. 20, fol. 117 v^o, 121, 129 v^o).

Octobre 1426, présent au comte et à sa femme (CC. 21, fol. 82).

1427, n. st., jánvier, présent au comte et à la comtesse ; février et mars, présents au comte (CC. 21, fol. 89 v^o, 91 v^o, 93). — Noter qu'en ce même mois de mars, le duc de Bedford, régent de France, passe également à Amiens (*ibid.*, fol. 93) ; il est probable qu'Antoine l'y rencontre ; peut-être est-il venu à Amiens pour le voir. — Avril, présent au comte et à la comtesse ; août, présent au comte (CC. 21, fol. 97, 106).

1428, novembre, présent au comte (CC. 23, fol. 62 v^o).

1431, mai, présent au comte (CC. 24, fol. 88 v^o). — Il est très vraisemblable qu'Antoine se rendait alors en Flandre pour demander à Philippe le Bon les soldats avec lesquels il gagna la bataille de Bulgnéville, le 2 juillet de la même année.

1432, 1^{er} octobre, présent à « Mgr le comte de Waudémont, qui vint à Amiens comme ambassadeur de Mgr de Bourgogne » (CC. 25, fol. 77).

1435, juillet, présent au comte (CC. 27, fol. 53). — Antoine se rendait peut-être au congrès qui se tint à Arras en août et septembre, et aboutit au traité d'Arras le 21 septembre.

1438, janvier, présent au comte ; autre en mai (CC. 29, fol. 146, 152 v^o).

A partir de cette date, on ne relève plus le nom du comte de Vaudémont dans les registres de la ville d'Amiens, soit qu'il ne passe plus dans cette ville, soit que, redevenue française, elle ne juge plus à propos de faire de cadeaux à cet ami des Bourguignons et des Anglais.

E. DUVERNOY.

La prétendue origine lorraine d'Alfred de Musset.

De nombreux chercheurs se sont évertués à donner, à la famille d'Alfred de Musset, une origine lorraine ; mais leur hypothèse semble être aujourd'hui tout à fait abandonnée. Elle a été partagée par des membres de la famille ; on le verra une fois de plus par l'extrait suivant, curieux aussi parce qu'il attribue à Jeanne d'Arc une devise dont je ne me rappelle pas avoir jamais rien vu (1).

C'est dans un numéro des *Annales fléchoises* de l'an dernier, venu par hasard sous mes yeux, que je remarque la suite d'un travail du M^{is} de Beauchesne sur une branche de la famille du poète. Il y reproduit des passages d'un manuscrit généalogique sur cette famille, composé par Louis de Musset, apparemment dans les premières années de la Restauration. Cette compilation devait lui permettre de revendiquer le titre de marquis. Or voici ce que j'y lis, avec surprise :

« L'Armorial de Lorraine fait connaître deux familles nobles du nom de Mussey, l'une d'ancienne chevalerie, l'autre originaire de Marseille (*sic*). Celle-ci subsiste encore et porte dans ses armes un aigle...

« Du Cange dit que le musset est une espèce d'épervier ou de faucon, que quelques-uns appellent fragel...

« L'épervier était le corps de la devise de Jeanne d'Ars ou d'Arc. Catherine du Lis, nièce de cette héroïne, a épousé François de Villebresme, allié à la famille de Musset (2). »

(1) Notre confrère M. Edm. des Robert, particulièrement versé dans l'histoire de Jeanne d'Arc et de sa famille, a bien voulu me dire qu'il non plus n'a jamais entendu parler de cette devise.

(2) Reproduit par le M^{is} de BEAUCHESNE, *Les Musset du Maine*, dans les *Annales fléchoises*, 1912 ; v. p. 22.

Il est bien regrettable que l'auteur de ce manuscrit ne nous apprenne pas qu'elle était l'*âme* (c'est-à-dire les paroles) de la devise dont il prétend nous faire connaître le *corps* (1). Le premier emblème de Jeanne d'Arc paraît avoir été non un épervier, mais une colombe, avec les mots : *De par le Roy du ciel*. On ne voit pas, d'ailleurs, quelle relation il pourrait y avoir entre une devise de la Pucelle et les armes *parlantes* de la famille de Musset.

Le même auteur a omis aussi de dire de quel armorial lorrain il a voulu parler : ce n'est pas celui de dom Pelletier, qui ne concerne que les familles anoblies. Le nom de Mussey a été porté par plusieurs familles lorraines ; il provient généralement, sans doute, de l'une ou l'autre des terres qui avaient eu ce nom et dont certaines, par suite d'une évolution phonétique commune en Lorraine, sont devenues *Mussy* (2).

(1) Je retrouve l'extrait suivant de F. DE BARGHON DE FORT-RION, *Jeanne d'Arc, Chronique rimée*, Paris, 1890, p. 154 : « Catherine du Lis, nièce de Jeanne d'Arc, épousa François de Villebresme, allié aux Musset par le mariage de Denis de Musset avec Marie de Villebresme, en 1479. C'est en mémoire de Jehanne que la famille de Musset a pris pour devise : *Courtoisie, bonne aventure aux preuves !* » — Au lieu de *aux preuves*, ce qui n'a guère de sens, je me rappelle avoir vu ailleurs : *Aux preux*. Je crois bien aussi que *Courtoisie* et *Bonne-Aventure* étaient des noms de terres.

Dans le *Nouveau manuel complet du blason*, par Jules PAUTET DU PAROIS, 1834 (*Manuels-Roret*), on voit non la description, mais un dessin des armoiries d'Alfred de Musset (fig. 460 ; cf. p. 299). La légende ès-armes est : COURTOISIE, BONNE-AVENTURE. Cf. le *Dict. des devises* de CHASSANT et TAUSIN. — Je trouve ailleurs mention de Charles de Musset, seigneur de la Bonne-Aventure, mort avant 1661. *Annuaire du Conseil héraldique de France*, 1901, p. 313. Le *Supplément au Dict. des devises*, par Henri TAUSIN, donne : « BONNE AVENTURE AUX PREUX. — Musset de Patay. (Orléanais) » (p. 57), et « COURTOISIE. — De Musset-Cagners » (p. 87).

(2) Cf. Mussy, célèbre château ruiné, près de Longuyon.

Mussy-l'Évêque, hameau, commune de Charleville, anc. Moselle, cant. de Vigy, arr. de Metz.

Mussey, canton de Revigny, arr. de Bar-le-Duc.

La famille qui avait un aigle dans ses armoiries est la seule, à ma connaissance, dont le nom ait pris la forme *Musset* ; elle a pour tige Cläusse Musset, de Marville (Meuse) et non de Marseille, anobli en 1456 ; c'était une branche de la famille bourgeoise Mussey, de Longwy, dont deux autres membres devinrent nobles et formèrent des branches particulières, avec armoiries différentes (1). Je doute que cette famille subsiste encore.

L. GERMAIN DE MAIDY.

BIBLIOGRAPHIE

— Nous signalons à nos confrères une publication allemande importante : *Lothringen und seine Hauptstadt*, dont les principaux auteurs, nommés sur la page de titre, sont : Professeur J.-B. KEUNE, directeur du Musée de la ville de Metz, Docteur R.-S. BOUR, professeur au séminaire catholique, et Docteur A. RUPPEL, sous-archiviste aux Archives de Lorraine, volume in-8 de 557 pages, luxueusement édité à Metz en 1913. Une grande carte de la Lorraine, un bon plan de Metz, 32 phototypies, quelques-unes même très artistiques, des gravures, des vignettes, des armoiries, des schémas, des tableaux synoptiques accompagnent et illustrent le texte. Ce livre embrasse, on peut le dire, tous les aspects sous lesquels la science contemporaine peut étudier la Lorraine annexée : géo-

(1) Cf. mon opuscule : *Sur les branches diverses de la famille de Mussey ayant porté des armoiries différentes*. Montmédy, 1910, in-8° 6 p. (Extr. du *Bulletin de la Société des naturalistes et archéologues du nord de la Meuse*).

logie, botanique, faune, préhistoire, ethnographie, lois et coutumes, dialectologie, religions, psychologie du peuple lorrain, ses rapports intellectuels avec la France et les pays voisins, son histoire au point de vue politique, religieux, artistique, commerce, industrie. Plus de 200 pages sont consacrées à la ville même de Metz, à la description de ses monuments, à son évolution à travers les âges. Chacun des 55 chapitres qui composent le livre est l'œuvre d'un spécialiste ; il est précédé d'une bibliographie assez étendue, où l'on regrette plus d'une fois l'absence de certains travaux publiés en France ; mais c'est un défaut auquel nous devons être indulgents, puisqu'il arrive trop souvent à nos érudits de tomber dans le défaut contraire. Nous n'avons pas l'intention de faire la critique de cet intéressant ouvrage. Nous ne le croyons pas, à vrai dire, d'une parfaite impartialité, car, outre qu'il est d'une inspiration allemande, presque officielle, les auteurs qui ont présidé à sa rédaction le donnent pour une *Festschrift zur 60 Generalversammlung der Katholiker Deutschlands*, et il a sa source dans la pensée d'un congrès catholique allemand. Du moins la forme en est-elle très objective, le ton prudent, sans rien d'agressif. Nous noterons seulement quelques passages qui appellent la discussion ou contiennent des erreurs. P. 53, il est excessif de prétendre que la forme d'un nom propre — surtout au moyen âge — indique l'origine de celui qui le porte et que tous les Béquer et Choumacker remontent à des aïeux germaniques ; l'auteur oublie que presque tous les noms propres sont des surnoms, qu'ils ont pu être donnés à des gens de nationalité diverse, et que d'ailleurs il n'y eut pas de noms de famille avant le x^e siècle. P. 132, le maître verrier Gallé est signalé comme mort à Paris, quand il est mort à Nancy. P. 136, on confond, — une fois de plus, hélas ! — Cirey-sur-Blaise (Haute-Marne), où Voltaire a séjourné, avec Cirey-sur-Vezouse (Meurthe-et-Moselle). P. 149, on donne un portrait de Louis XIV par Rigaud, qui se trouve au musée de Metz, comme la peinture originale de cet artiste. Nous croyons que

l'œuvre originale est au Louvre, et nous restons d'autant plus surpris, que les catalogues du Louvre, celui de Villot et celui de Lafenestre, n'en mentionnent aucune réplique, aucune copie.

R. H.

— Émile BADEL, *La famille Badel de Saint-Nicolas. Les familles Lahaxe et Lacour. Notes généalogiques, 1662-1913*, Malzéville, impr. Thomas, 1913, in-8 de 250 pages. On trouve des Badel en Lorraine, à Nancy entre autres, dès la fin du xvi^e siècle ; puis une branche de cette famille se fixe à Saint-Nicolas ; c'est celle à laquelle appartient l'auteur et dont il parle avec le plus de détails : il en établit la filiation, à partir de la fin du xvii^e siècle, avec beaucoup de soin et de précision, d'après les registres d'état civil de Saint-Nicolas, de Varangéville, de Nancy. Il fait le même travail pour les familles Lahaxe et Lacour, alliées à la sienne, et termine en narrant quelques histoires lorraines d'autrefois. Pour achever de faire passer ce que ces listes généalogiques ont d'un peu austère, il a reproduit partout les portraits de famille, avec quelques sites et monuments.

E. D.

— Sous ce titre : « *La colline inspirée* ». *Un peu d'histoire à propos d'un roman*, Paris, Letouzey et Ané [1913], in-8 de 86 pages, notre confrère M. l'abbé Eugène MANGENOT entreprend de compléter et de rectifier sur quelques points le roman déjà célèbre de M. Barrès. La majeure partie de cette brochure est consacrée à l'épisode des frères Baillard, qu'elle étudie de près et avec une grande précision, surtout à l'égard des dates ; nous ne nous y arrêtons pas, ces événements étant trop récents. Les pages qui précèdent et qui suivent forment un résumé très complet de l'histoire de Sion et de son pèlerinage depuis les temps préhistoriques jusqu'à 1912, et on le consultera avec profit. A la p. 17, M. Mangenot parle du « prétendu testament de

René II » ; c'est à tort, l'original de ce testament ayant été retrouvé par M. Marichal. A la p. 18, la date du 1^{er} janvier 1669 est inexacte, car ce n'est qu'en août 1670 que Charles IV faillit être fait prisonnier dans sa capitale. Aux p. 23, 24, l'auteur explique que le culte ne fut pas interrompu à Sion pendant la Révolution, comme on le croyait jusqu'à présent. E. D.

— Dans le *Journal des Débats* du 28 oct. 1913, article de M. André MICHEL, le critique d'art bien connu, sur le volume récent de notre confrère M. Georges DURAND, *Églises romanes des Vosges*, un admirable instrument de travail, au jugement de M. Michel.

— Le *Bulletin* de cette année a signalé (p. 139) l'utile publication scolaire de M. Goré sur la Lorraine au point de vue géographique et économique. Voici qu'un autre instituteur, M. L. BOUCHOT, publie une étude analogue sur le passé du pays : *Vingt-cinq leçons sur l'histoire de la Lorraine et du Barrois*, Nancy [1913], lib. Sidot, in-8 de 68 p. Mais ce petit volume ne contient pas seulement des leçons exposant brièvement les faits ; il donne aussi des lectures de quelque étendue sur les plus importants de ces faits, des gravures reproduisant des monuments ou les traits de personnages célèbres, deux cartes en couleur. Il fera connaître et aimer la Lorraine et son histoire par les enfants, et ce souci de leur apprendre la petite patrie, en même temps que la grande, est tout à fait digne d'éloges. E. D.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

TARIF

des tirages à part pour les membres de la Société

La feuille in-8°, sur papier carré collé, 10 kil., tirée à 100 ex., sans nouvelle mise en pages.	8 »
Avec nouvelle mise en pages	10 »
La même feuille tirée seulement à 50 ex.....	6 »
La demi-feuille tirée à 100 ex.....	5 50
Avec mise en pages nouvelle.....	6 50
La même, à 50 ex.....	5 »
Les couvertures imprimées sur papier raisin de couleur, le 100.....	5 50
Les 50 couvertures.....	4 50
Le brochage d'une feuille tirée à 100 ex.....	1 50
— de 2 feuilles.....	2 »
— de 3 feuilles.....	2 50
— de 4 feuilles.....	3 »

*Les corrections d'auteur sont comptées à raison de
75 centimes l'heure.*

Pour ces tirages à part, on est prié de s'entendre directement et exclusivement avec l'imprimeur.

Avis important

Afin de pouvoir figurer à l'ordre du jour des séances, tout travail envoyé par un membre de la Société devra être **entièrement** terminé, lisiblement écrit **sur le recto seul**, et accompagné de tous les dessins, cartes, croquis et documents nécessaires, de manière à ne pas retarder ni compliquer l'impression, si elle est décidée. Pour les travaux d'une certaine étendue, l'adjonction au manuscrit d'un résumé substantiel et dont la lecture pourrait au besoin donner aux auditeurs une idée suffisante du sujet traité, des développements et des conclusions du mémoire, est en outre **obligatoire**.

Il ne sera tenu aucun compte des manuscrits ne remplissant pas ces conditions.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

13^e ANNÉE. — N^o 11. — NOVEMBRE 1913.

Procès-verbal de la séance du vendredi 10 octobre 1913.

Présidence de M. Pierre Boyé, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

La Société a reçu des lettres de remerciements de M. Georges Reboul, préfet de Meurthe-et-Moselle, et de M. Albert Ohl à l'occasion de leur admission comme membres titulaires.

M. le Préfet a fait connaître à M. le Président que le Conseil général a maintenu, pour 1914, la subvention départementale de 500 francs.

La Société paléontologique et archéologique de Charle-roi a fêté, le dimanche 5 octobre, le 50^e anniversaire de sa fondation ; et, le même jour, la Société lorraine d'histoire et d'archéologie, à Metz, le 25^e anniversaire de sa reconstitution. Des invitations à ces fêtes avaient été adressées à notre Société.

La Société impériale des Amis des sciences naturelles, anthropologie et ethnographie, à Moscou, fait part de la célébration prochaine du cinquantenaire de son existence.

Le 52^e Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements se tiendra à la Sorbonne du 14 au 17 avril 1914. M. le Président donne une analyse sommaire du programme et en dépose un certain nombre d'exemplaires sur le bureau.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. Gustave Gaujot, médecin-inspecteur de l'armée au cadre de réserve, à Paris, et de celui de M. Ernest Bussière, sculpteur, mort à Nancy, le 22 août, dans sa 51^e année, membre de la Société depuis 1898.

Distinctions.

M. le général Lyautey et M. le général Pau ont été élevés à la dignité de grand croix de la Légion d'honneur ; M. le général Poline a été promu commandeur et M. le commandant Thouvenin, officier ; MM. Léon Braquier, le capitaine Robert Didier, Célice et Joseph Matray ont été nommés chevaliers du même ordre.

MM. Jules Frélich, Joachim et Robert Steinheil ont été promus officiers de l'Instruction publique.

MM. Gabriel Lallemand, Édouard Rodolphe et Thiry, directeur de l'École d'agriculture Mathieu-de-Dombasle, ont été nommés officiers d'Académie.

Une partie du prix Audiffred a été décernée par l'Académie des Sciences morales et politiques à M. Georges Bertier, pour la revue qu'il dirige : *L'Éducation*.

Admissions.

MM. Célice, Eugène Berger, Louis Bertrand et Gaston de Joybert sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : M^{me} Gustave **Gaujot**, 25, rue du Montparnasse, Paris, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily ; MM. Louis **Burtin**, sculpteur, 54, rue Oberlin, par MM. Georges Goury, Charles Sadoul et Léon Germain de Maily ; le docteur A. **Donnadieu**, 27, rue de la Pépinière, par MM. Henri Mengin, Justin Favier et Pierre Boyé ; Paul **Jarry**, secrétaire de la Société « *Le vieux Papier* », 62, rue Blanche, Paris, par MM. Georges Goury, Edmond des Robert et Émile Duvernoy ; et l'abbé **Maslat**, curé de Lay-Saint-Christophe, par MM. Edmond des Robert, Pierre Boyé et Léon Germain de Maily.

Ouvrages offerts à la Société.

Biographie de la Cour des comptes de Lorraine, par le comte Antoine DE MAHUET. Nancy, 1914, 1 vol. gr. in-8 de xxxviii-200 p., orné de 10 portraits, 7 planches et 195 blasons.

Les élections à Nancy et dans le département de la Meurthe sous le Consulat et le premier Empire (1799-1815), par Christian PFISTER. Nancy, 1912, in-8 de 165 p. (Ext. des M. S. A. L.).

Les passages de Napoléon I^{er} et de Joséphine dans le département de la Meurthe, par le même. In-8 de 88 p.

Histoire de Destry et du Pays Saulnois, par L. MAUJEAN. Metz, 1913, in-8 de 328 p.

La famille Badel, de Saint-Nicolas, les familles Lahaxe et Lacour, notes généalogiques, 1662-1913, par Émile BADEL. Malzéville-Nancy, 1913, in-8 de 250 p., avec portraits et vignettes.

Alouettes et alérions, par Alcide MAROT. Nancy, 1909, in-8 de 195 p.

Le pâtre de Morimond, par le même. In-8 de 10 p.

M. Antoine-François Raulin, chanoine de Saint-Dié. 2^e supérieur et co-fondateur des Sœurs de la Providence de Portieux (Vosges), par A. LIÉBAUT. Nancy, 1912, in-8 de 22 p.

Les notables habitants et défenseurs de La Mothe en Lorraine, par le même. Nancy, 1912, in-8 de 29 p.

Lothringen und seine Hauptstadt, par KEUNE, BOUR et RUPPEL. Metz, 1913, 557 p. in-8 avec 32 pl., 70 fig. et 27 cartes ou plans.

Genealogie, par Otto FORST-BATTAGLIA. Leipzig-Berlin, 1913, gr. in-8 de 68 p.

Lectures.

M. Paul Perdrizet présente à la Société une plaquette d'argent frappée à l'occasion du cinquantenaire de la Société Solvay.

M. LÉON GERMAIN DE MAIDY communique ses observations sur *Un dessin de la collection Stiebel, présumé aux armoiries de Gaspard Rouyer, anobli en 1581* ; ces observations seront consignées au *Bulletin*.

M. Christian PFISTER lit un travail sur *Le prétendu atelier de poterie romaine de Nancy*, destiné au *Bulletin*.

M. Pierre Boyé donne lecture, pour M. Louis Bossu, du commencement d'une étude sur *Le poète Jean-François de Saint-Lambert et sa famille*.

MÉMOIRES

Un enterrement à la cour de Lorraine sous le duc Henri II (1622).

Nos courtisans avaient conquis sous ce règne une importance inaccoutumée, multipliant sur leur tête les titres, faveurs et dignités, non sans, parfois, « remonstrer » leurs services à Son Altesse avec la plus basse humilité. Ils se courbent, mais ils gouvernent. Étant donné cette puissance, comme aussi le luxe et la splendeur de cette cour, on imagine, à leur mort, de pompeuses funérailles ; on évoque, se déroulant à travers la Ville-Vieille ou la Ville-Neuve, un de ces nobles cortèges, comme en ordonnait Claude de La Ruelle. Or, sitôt le glas tombé de Saint-Epvre ou de Saint-Sébastien, le glas tinté par le marguillier, le trépassé avait repris son niveau, celui de tous les hommes, et, sans les armoiries peintes par Jean Callot « de leurs métaux et couleurs », rien ne distinguerait, ce semble, le comte ou le marquis du bourgeois ou du valet — si, du moins, le mémoire de frais funéraires, objet de cette petite étude, nous permet une généralisation. Journalièrement, nous rencontrons dans la rue de ces mêmes convois. En décevant peut-être notre curiosité, éprise de pittoresque, ce document offre cependant un réel intérêt. De ces lignes sèches et froides il se dégage un charme un peu mélancolique, et, avec la surprise émue de nous retrouver nous-mêmes en nos aïeux, il nous reste aussi plus de respect, plus de pitié envers nos vieilles traditions.

Quel était de son vivant ce « feu monsieur d'Artigoty », dont nous allons suivre le cercueil, couvert d'un drap funèbre ? Ainsi est sèchement dénommé un personnage

considérable, enterré aux frais de Son Altesse. Ainsi se présentent dépouillés sur les actes ces gentilshommes, parés naguère de leurs baronnies et de leurs offices. Les lettres de rémission offrent, quant à cette déchéance, un document de la plus ironique philosophie : le meurtrier, on peut le remarquer, est toujours dans son droit, la victime toujours dans ses torts. Pour en revenir au *transi*, faut-il reconnaître en lui haut et puissant seigneur, messire Chrétien d'Artigoty, conseiller d'État, maître de camp, grand chambellan du duc Charles III (1), premier gentilhomme de la chambre du cardinal Charles de Lorraine (2), enfin gouverneur de Marsal (3)? Originaire de la Biscaye, ce noble étranger était venu, vers 1570, se fixer en nos pays. Par ses alliances avec les premières familles, celles du Châtelet et de Beauvau notamment, il se mêla bientôt à notre vieille société, non sans parfois, avec sa hauteur, se créer de violentes inimitiés (4). Artigoty figura, parmi les officiers, à la *Pompe funèbre* de Charles III ; il est porté encore au registre de 1608 avec une pension de 600 francs au bon plaisir (5) — puis il nous échappe. Simultanément, il est remplacé par M. de Valhey (6) au gouvernement de Marsal (7). Ce fut une

(1) Il ne figure point cependant sur la liste des grands chambellans, dressée par Henri Lepage. Cf. *Les offices des duchés de Lorraine et de Bar*, dans les *M. S. A. L.*, 1869, p. 331.

(2) Charles, cardinal de Lorraine, évêque de Metz et de Strasbourg, frère du duc Henri II. Mort le 24 novembre 1607.

(3) Marsal, Meurthe annexée, arr. 3 Château-Salins, cant. Vic-sur-Seille.

(4) Perrin de Dommartin cite un cartel envoyé par M. de Gastinois (peut-être Antoine de Gastinois, sieur de Drouville) à M. d'Artigoty à propos d'une levrette saisie et retenue, et le refus par ce dernier de se battre avec un gentilhomme de moindre extraction. *Le Héraut de Lorraine*, Nancy, Crépin-Leblond, 1902, p. 20.

(5) Arch. M.-et-M., B. 1308, fol., 190 v°.

(6) André des Porcelels de Maillanne, baron de Valhey, conseiller d'État de Son Altesse, bailli de l'évêché de Metz.

(7) Arch. M.-et-M., B. 79, fol. 1, lettres patentes du 4 janvier 1609.

simple retraite, comme on peut le voir par les lettres patentes octroyées à son successeur — une disparition. Mais son tombeau nous est du moins connu. Il fut inhumé, comme le gentilhomme de notre mémoire, en la chapelle des Cordeliers; sa vaine et pompeuse épitaphe, martelée sous la Révolution, a été relevée par Lionnois⁽¹⁾ un peu auparavant, reproduite par l'abbé Guillaume⁽²⁾; et, si nous voyons surgir en ces alexandrins Mars, Hercule et Thémis, la date de la mort a été omise.

Nonobstant la double coïncidence du nom et du lieu, il est permis de douter encore. Notre défunt pouvait être en effet un autre Artigoty, négligé par les généalogistes; un fils, par exemple, enterré aux côtés de son père. Ces honneurs, cependant, révéleraient un personnage. Le registre paroissial a disparu et le mémoire garde son secret. Notre ignorance atteste notre néant.

Ce lieu, ces tombeaux épars, la présence peut-être de Leurs Altesses donnaient de la grandeur à ces « funéraulx », sans leur ôter de leur simplicité. Quelques jours encore, Madame mèlera, distraite, à ses oraisons le nom bientôt oublié du trépassé, en lisant ses « heures », tirées de quelque « scaque » en velours vert-de-mer, doublé de futaine incarnadine⁽³⁾. Les morts passent, comme les tissus du drapier Henry Philippe. Du gentilhomme, avec un peu de poussière, il reste à présent ce simple mémoire.

Parties des frais funéraulx, faict du commandement de Son Altesse, pour l'enterrement de feu monsieur d'Artigoty, l'unzème jour du mois de jullet mille six cent vingt deux.

(1) LIONNOIS, *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy, depuis leur fondation jusqu'en 1788*, Nancy, Hœner et Delahaye, 1805, 3 vol. in-8, t. 1, p. 135.

(2) Abbé GUILLAUME, *Cordeliers et chapelle ducate*, dans les *M. S. A. L.*, 1851, p. 123.

(3) Arch. M.-et-M., B. 1363, mémoire de Henry Philippe, « bonnetier » de Son Altesse.

A Maistre Gérard (1), menuisier, pour un cercueil	5 frans
Pour un linceul, à mectre sur ledict cercueil.	4 fr.
Au curé de la paroisse de Saint-Sébastien, pour son convoy jusques en l'église des Cordelliers..	2 fr.
A luy pour ses droicts funéraulx.....	6 fr.
A trois presbitres qui ont assisté à la conduite.....	4 fr. 3 gros.
Au marguillier de ladicte église pour le sonnage par deux fois.....	12 gr.
Au maistre d'escolle et au porteur de croix..	12 gr.
Au vergier (2) de ladicte paroisse pour ses vacations....	12 gr.
Au portier de la porte Saint-Nicolas pour son droict	6 gr.
A Maigret (3) pour avoir fait la fosse et la mise en terre.....	5 fr.
Au hérault (4) pour dix armoiries (5).....	20 fr.
Pour vingt six livres cire employés en quatre grands flambeaux et cierges, à 2 frans 6 gros la livre.....	65 fr.
Aux Cordelliers pour leur convoy, et droict d'enterrement en leur église.....	8 fr.
A eulx pour un service qu'ils ont fait le lendemain dudict enterrement (6).....	8 fr.

(1) Gérard Nicolas, fabricant de cercueils. Nous lisons encore : « A recognu Gérard Nicolas, menuzier en l'hostel de Son Altesse, avoir reseu la somme de quarante frans pour quatre cercueilz bois de chesne, que de l'an passé il a fait etourny à la chappelle ducalle des Cordelliers à Nancy pour feuz les ducz Anthoine, François, la duchesse René de Bourbon et feue Sa Majesté de Damemarch (Christine) d'heureuse mémoire. » Arch. M.-et-M., B. 7365, quittance du 24 mai 1613.

(2) Le bedeau.

(3) Claude Maigret, fossoyeur, cité en un mémoire du 26 août 1611.

(4) Jean Callot.

(5) Les d'Artigoty portaient : *d'azur à un fer de moulin d'argent*.

(6) Arch. M.-et-M., B. 1432, mandement du 21 juillet 1622.

Ce fut simple, ce fut digne, et, par les circonstances, ce fut vain. Artigoty disparut sans bruit à un moment critique. Mansfeld accomplissait alors cette étrange invasion de la Lorraine, dont nous avons parlé en une autre étude. Longtemps auparavant, Son Altesse — et cette brève notation complétera le précédent travail — Son Altesse avait dépêché vers cet aventurier tour à tour M. de Marchéville (1), M. de Ville (2), M. de Raigecourt (3), Didier Dattel (4) et autres personnages; les gentilshommes de la chambre, délaissant leurs offices, avaient regagné dans les places fortes les régiments de mousquetaires ou de cheveau-légers, sous le haut commandement du prince de Phalsbourg (5). Si la cour a perdu ses courtisans, dont ce dernier, le fameux Ancerville, était le plus brillant; si, avec de neufs « bandouilliers » à carabine hâtivement assemblés (6), les archers des gardes ont été envoyés en

(1) Henri de Gournay, comte de Marchéville, gentilhomme de la chambre de Son Altesse. — Arch. M.-et-M., B. 1425, fol. 231, mandement du 3 janvier 1622.

(2) Charles-Henri de Livron, marquis de Ville, premier gentilhomme de la chambre de Son Altesse. — *Ibid.*, fol. 231 v^o, mandement du 7 janvier 1622; fol. 232, mandement du 24 janvier; fol. 231 v^o, mandement du 8 février; fol. 233, mandement du 17 février. Voir étude antérieure.

(3) Henri de Raigecourt, baron de Brémontcourt, conseiller d'état et gentilhomme ordinaire de Son Altesse, commissaire général des guerres. — *Ibid.*, fol. 234, mandement du 29 mars 1622.

(4) Didier Dattel, conseiller « de longue robbe ». — *Ibid.* fol. 233, mandement du 30 avril 1622.

(5) Louis de Guise, baron d'Ancerville, comte de Boulay, prince de Phalsbourg.

(6) « Payé à deux messager envoyé à Mest (Metz), pour apporter ce qui se trouveroit desdict bandouillier, ayant vaqué chauscun troys journée, pour leur cheval et despens à quatre frans par jour, cy : 24 frans.

« Payé pour avoir envoyé à Saint-Nicolas ung homme à cheval, pour voir s'il s'y trouveroit des bandouillier, la somme de deux frans six gros. »

Arch. M.-et-M., B. 1434, mémoire de Henry Philippe, fournitures du 20 juillet.

grand nombre à la petite armée observant Mansfeld ; la vie au château de Son Altesse reste, cependant, en ces journées, à peu près la même. Aucune émotion ne transpire à travers ces comptes, où chacun pourtant, trésorier, artisans, fournisseurs, a mis de sa personnalité — à peine, de loin en loin, un mot de colère : « le » Mansfeld. Les services fonctionnent régulièrement, comme il appert en ce mémoire par la date des pièces annexées. Mais une angoisse, faite de fièvre, d'effroi et de mystère, étreignait la cité. Bientôt, avec un obscur civisme, les bourgeois en armes veilleront sur le rempart, prêts à arquebuser les premières bourguignotes (1). Bientôt, sur le conseil de Mansfeld lui-même, connaissant ses mercenaires, les manants des villages lorrains franchiront en tumulte avec leur « butin » les ponts-levis de nos cinq portes, gardées et fortifiées. Par une exagération manifeste, dictée par la terreur, Jean Conrard, bourgeois de Malzéville, enregistre vers la mi-juillet 7 500 « charrées » (2). Artigoty passa sans émouvoir la population alarmée. Le roulement des tambours, répercuté de bastion en bastion, couvrait le glas trop bref, la plainte trop maigre des versets sacrés.

On a remarqué sur ce mémoire le péage funéraire, perçu par le concierge de la porte Saint-Nicolas, humble mais puissant subalterne, qui suspendait à son gré la vie de nos aïeux, décidant avec ses clefs du jour et de la nuit. Pour éviter une confusion et suivre sans écart le cortège

(1) Ce casque du xvi^e siècle était en usage encore à cette époque. En 1625, les « picquiers » du duc Charles IV porteront la bourguignote. Arch. M.-et-M., B. 1450, requête du 10 septembre 1625.

(2) *Registre de Jean Conrard, bourgeois de Malzéville*, cité par Henri LEPAGE dans les *Communes de la Meurthe*, t. I, p. 709. Le pays fut délivré avant le 15 août ; la procession avec la statue de Notre-Dame-au-Pied-d'Argent eut lieu en ce jour à Toul, et non à Nancy, comme le contexte de notre précédente étude pourrait le faire supposer.

sorti de Saint-Sébastien — non la moderne église, mais sa minime devancière — il faut reconstituer le Nancy du duc Henri II, consulter le plan cavalier dressé en 1611 par Claude de La Ruelle. La « pourtraicture », comme est intitulé ce panorama, est ici une réalité, et non une image. Avec un art étonnant, la cité est prise des hauteurs aujourd'hui explorées, où eussent plané nos alérions. Enclose entre les murailles du duc Charles III, la capitale de la Lorraine se présente, segmentée par un fossé en deux villes distinctes, la Vieille et la Neuve, dont la division est respectée dans les comptes. Située au bout de la rue Ville-Vieille, dont la porte de la Craffe fermait l'autre extrémité, flanquée jadis, elle aussi, de deux tours féodales, la porte Saint-Nicolas de notre mémoire ouvrait son arcade sur le pont, enjambant le fossé de séparation et reliant la cité ancienne à la cité moderne.

En 1661, elle fut abattue avec les fortifications par ordre de Louis XIV, pour renaître, presque au même emplacement, porte Royale, puis sous Stanislas Arc-de-triomphe.

Il existait donc, autrefois, deux portes Saint-Nicolas, l'une à la sortie de la Ville-Vieille et l'autre, toujours debout, à la sortie de la Ville-Neuve : deux étapes vers la bourgade, où le patron de la Lorraine, patron aussi de ces portes, avait son sanctuaire, son culte et son nom.

Ce mémoire, certifié par le contrôleur Dumoulin (1), à la date du 12 juillet 1622, se chiffrait à la somme de 130 francs 9 gros. Quelques années auparavant, un valet de chambre ordinaire de Son Altesse, Jean Becquet, son partenaire au jeu de la paume, ne fut pas enterré avec une moindre simplicité et, sans les flambeaux, les prix eussent été à peu près les mêmes (2). Si, pour ce dernier,

(1) Jean Dumoulin, précédemment clerc d'office.

(2) Jean Becquet eut deux services, l'un à Saint-René, et l'autre aux Cordeliers. Quel est donc ce mystérieux Saint-René, omis dans le

le « luminaire » atteignit seulement 8 francs 3 gros, si les armoiries de Jean Callot ne piquèrent point leurs émaux et leurs couleurs sur les « tendues » de drap noir ; en retour, au lieu de trois, huit prêtres, pour 2 francs seulement, suivirent le convoi de cet humble serviteur, auquel Son Altesse décernait ces dignes funérailles, et le « sonnage », au lieu de 12 gros pour le gentilhomme, monta sur le mémoire à 3 francs pour le valet : soit un total de 82 francs — dont 4 francs pour le « guerson » ayant assisté le moribond — suivant certificat du contrôleur Bonnet (1), daté du 30 novembre 1618 (2).

Mais peut-être, pour ce noble et insaisissable Artigoty, retiré de la cour, peut-être, nonobstant ces tragiques circonstances, le fatal oubli était déjà venu, conjuré un jour, pour retomber, le lendemain, plus pesant, avec la dalle scellant son sépulcre.

HIPPOLYTE ROY.

Pouillé de Benoit-Picart et inconnu de nos érudits ? Nous avons songé à la chapelle de Bonsecours, dite des Bourguignons, dont ce vocable eût commémoré la victoire du duc René II. Mais le cortège ne déboucha point de la Ville-Neuve ; aucun droit ne fut perçu par le concierge de la porte Saint-Nicolas, à moins toutefois que le valet de chambre n'ait joui, quant à sa charge, de franchise et d'exemption. Le convoi du curé de Saint-René est tarifé à 3 francs et le convoi de celui de Saint-Sébastien à 2 francs : ce qui constitue une minime indication. Saint-René était une vraie paroisse, avec curé, marguillier et « vergier ». Signalons, sans conclure, une assonance : Saint-Genès de Laxou, orthographié Saint-Genet au verso d'un titre du 28 janvier 1419, vx. st. (Arch. M.-et-M.. H. 744) et Saint-Genay en un autre du 14 novembre 1360 (*Ibid.*). On comprendrait, sur des lèvres lorraines, cette déformation.

(1) Renault Bonnet, contrôleur en l'hôtel de Son Altesse.

(2) Arch. M.-et-M., B. 1395, mandement du 6 décembre 1618.

Une problématique façade de l'église de Sion-Vaudémont au XVII^e siècle.

Par une lettre en date du 1^{er} octobre 1900, le regretté Georges Rohault de Fleury (1) me faisait part de ses « recherches sur les plus anciens couvents dominicains » et me demandait des renseignements sur celui de Nancy : à tort, il le croyait ancien (2) ; mais, en revanche, je pus lui parler du monastère des Dames Prêcheresses, fondé, comme chacun le sait, par le duc Ferri III, au XIII^e siècle (3). Mon obligé correspondant ajoutait : « Ce travail m'a été suggéré par un manuscrit du XVII^e siècle qui renferme une quantité de dessins de ce temps. J'en ai fait une petite notice que je prends la liberté de vous offrir... »

Cet opuscule, de format in-16, compte 29 pages, et il devait être accompagné de planches détachées, dont trois ont été mises dans mon exemplaire ; j'en parlerai plus loin. Voici le titre : Père VINCENT LAUDUN, des Frères Prêcheurs, *Sanctuaires de la S. Vierge en France au XVII^e siècle, d'après un manuscrit d'Avignon* (4). C'est au couvent

(1) Georges Rohault de Fleury est mort le 12 novembre 1904. — Cf. un article nécrologique de Jules Helbig dans la *Revue de l'art chrétien*, 1905, p. 71-72.

(2) Ce couvent ne datait que du XVII^e siècle ; v. Chr. PFISTER, *Hist. de Nancy*, t. III, p. 105 et suiv.

(3) En janvier 1904, la *Semaine religieuse* de Nancy (p. 74) annonçait en ces termes la publication de l'ouvrage :

« *Les couvents de Saint-Dominique au Moyen Age*, par ROHAULT DE FLEURY, 2 vol. in-4° comprenant 257 planches hors texte gravées sur cuivre, un texte descriptif de 200 pp., avec de nombreuses vignettes intercalées, une carte générale des couvents dominicains en France, et le tableau ou plan de leur église. — Prix des deux volumes, en carton, 120 fr. Cf. *Revue de l'art chrétien*, 1902, p. 269, et 1904, p. 496-497 (compte rendu par Jules Helbig).

(4) Bourges, impr. Tardy-Pigelet, 1900. — Le manuscrit, à la Bibliothèque d'Avignon, porte le n° 1448.

de cette ville que résidait le P. Laudun ; mais il voyagea beaucoup et a joint quantité de dessins, croquis ou simples esquisses, au texte de son ouvrage où, dit son savant éditeur, il « expose l'état du culte de Marie dans plusieurs centaines de sanctuaires au xvii^e siècle ».

Dans son petit travail, G. Rohault de Fleury a dressé la table des localités où se trouvaient ces sanctuaires ; il indique par la lettre D l'existence d'un dessin y joint. Cette table est établie par diocèses. Ceux de Metz et de Saint-Dié n'y figurent point ; mais il en est autrement pour Nancy et Verdun. Je transcris (1) :

« NANCY	504
» — N.-D. de Bon Secours, <i>hors les portes de Nancy</i>	D 266, 317, 327
» Deux vues, démolie en 1738 (2).	
» — N.-D. des Bourguignons (3)	D v ^o 327
» — N.-D. de Grâces à <i>Nancy</i>	D 266
» Paraît démolie (4).	
» — N.-D. au Pied d'argent à <i>Toul</i>	D 166
» Cathédrale.	
» — N.-D. de <i>Pont-à-Mousson</i> (5).	v ^o 266

(1) L'auteur prévient que « les articles renvoient aux anciens numéros des pages du manuscrit avec l'indication du verso (v^o) ».

(2) Sur l'histoire de cette chapelle, v. Chr. PFISTER, *Hist. de Nancy*, t. I, p. 569 et suiv.

(3) Tel était le nom populaire de la même chapelle, dite aussi N.-D. de la Victoire ou N.-D. des Rois.

(4) Ce nom, oublié des Nancéiens, m'avait beaucoup préoccupé. Mais nous savons maintenant qu'il désignait la chapelle de la maison de retraite au Noviciat des Jésuites : E. BOCQUILLON, *Une maison de retraites fermées à Nancy, au XVIII^e siècle*, Enghien (Belgique) et Paris. s. d. (1910), gr. in-8°, 95 p., 1 pl. et 2 vues ; v. p. 19, note. — Cf. Paul-Marie DAVIN, prêtre, *Notre-Dame de Grâce*, Aix, 1901, petit in-8°, p. 49.

(5) Il n'y avait pas, à Pont-à-Mousson, d'église paroissiale dédiée à Notre-Dame ; mais il y existait de nombreuses églises ou chapelles conventuelles, dont l'une portait sans doute ce vocable. — L'église abbatiale de Sainte-Marie-Majeure ne devait pas encore exister.

- » — N.-D. de Boussières près Pont-à-Mousson (1). D 266
- » — N.-D. de Sion près Nancy D v° 265
- » Reconstituée en 1741, tour moderne.
- » VERDUN. N.-D. de Beaumont, entre Domremy et Vaucouleurs (Meuse). 267, 499
- » D'autres disent Bermont ou Vermont, restaurée dernièrement (4).
- » — N.-D. de Verdun à Verdun (3) v° 266
- » — N.-D. de Ligny-en-Barrois. D v° 266, 315
- » Collégiale démolie en 1792, remplacée par l'église nouvelle (3). »

À l'exemplaire qu'il m'a envoyé de sa brochure, G. Rohault de Fleury a, ai-je dit, ajouté trois planches. L'une, n° 39, porte l'inscription : *N. Dame de bon secours à Nancy*, et représente cette chapelle, vue du nord (5) ; sur la seconde, n° 32, on lit : *N. Dame des bourguignons près de Nancy, la mesme que cy devant, mais regardant d'un autre costé*. Cette vue, en effet, paraît être prise du sud. Enfin, la troisième offre deux dessins superposés ; celui du haut ne nous intéresse pas : c'est « *N.-D. de Moyen Pont, à 2 lieues de Peronne* » ; mais celui du bas (n° 265 v°) est accompagné

(1) Bouxières-sous-Froidmont, où existe encore un pèlerinage en l'honneur de la Sainte Vierge.

(2) Bermont, commune de Greux (Vosges), chapelle célèbre par les pèlerinages de Jeanne d'Arc : diocèse de Saint-Dié et non de Verdun.

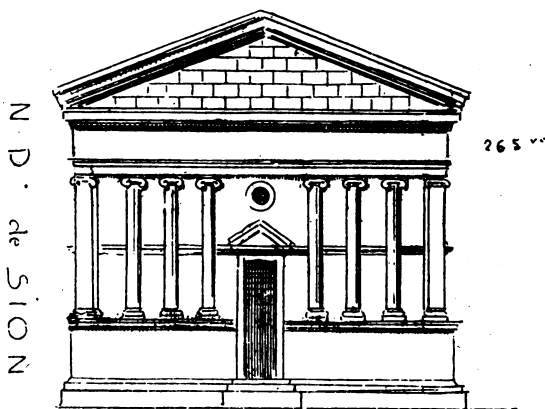
(3) C'est la cathédrale.

(4) Je crois que G. Rohault de Fleury s'est trompé : il n'y a pas d'église nouvelle à Ligny. C'est l'église paroissiale, toujours existante, qui était dédiée à Notre-Dame. On considérerait plutôt, ce semble, l'église collégiale comme étant sous le vocable de saint Evre ; cependant, les auteurs du *Pouillé du diocèse de Verdun* (t. II, p. 419) disent que cette église « fut d'abord dédiée à la Sainte Vierge et à saint Epvre ; l'Assomption devint sa fête patronale ».

(5) D'après la position du chœur, en supposant la chapelle orientée. — Ce dessin est très analogue à celui que Jean Cayon a reproduit dans *Notre-Dame de Bon-Secours*, pl. p. 17 ; il est conforme aussi à la vue gravée par Israël Silvestre (reproduite dans Chr. Pfister, *Hist. de Nancy*, t. I, p. 373.

de ce texte : *N. D. de Sion en Lorraine, mentionnée en 1395* (1). Or, voici qui est fort curieux : l'édifice représenté est une sorte de façade d'ordre pseudo-ionique, qui paraît n'avoir jamais été construite à Sion-Vaudémont.

Essayons de la décrire sommairement. Une porte, relativement étroite et haute, — surmontée d'un fronton triangulaire, au-dessus duquel s'ouvre un oculus, — occupe le milieu d'un stylobate ou piédestal, supportant de chaque côté trois colonnes à chapiteaux ioniques, puis, à l'extrémité, un pilastre à pareil chapiteau ; le tout soutient un



entablement à très large frise, surmonté d'un fronton triangulaire. De même que la frise, ce fronton n'offre aucun ornement, sauf l'indication de l'appareil, formé d'assises régulières. Le mur qui se trouve en arrière de la colonnade est, à mi-hauteur, coupé d'un cordon ou cimaise dont semble faire partie le linteau de la porte. Il y a là une invraisemblance : les colonnes supposent une galerie, reportant plus ou moins en arrière le mur de fond, de sorte que la porte ne peut se trouver, à la fois, à hauteur de ce mur et de l'avant du stylobate.

(1) Il s'agit, la preuve en viendra plus loin, de l'érection de la confrérie en l'honneur de N.-D. de Sion par le comte de Vaudémont.

En tout cas, il semble que l'on soit en présence du dessin, plus ou moins exact, d'un édifice antique ; il n'en pouvait exister d'aussi important à Sion-Vaudémont, au xvii^e siècle, car les chroniqueurs l'auraient sûrement mentionné. Si pourtant il s'agissait de la façade d'une église de style néo-classique, il faudrait la dater d'une reconstruction entreprise vers 1627, époque à laquelle le duc Charles IV établit les Tiercelins à Sion. Ils prirent possession de l'église et firent des modifications dans le chœur ; mais ils n'ont pas détruit l'ancien (1), et ils n'ont reconstruit la nef qu'en 1741. Après les travaux exécutés dans le chœur, on refit toutes les toitures ; puis, dit l'abbé Th. Didrit, « on mit en bon état la façade et l'on fit repeindre les deux petites statues de pierre qui ornaient le portail de l'église (2) ». Ensuite, il n'est plus parlé d'autres travaux importants dans le reste du xvii^e siècle.

Ce portail réparé par les Tiercelins et orné de deux statues ne paraît guère se rapporter à celui que nous montre le touriste dominicain. J'estime donc qu'il ne faut pas songer à voir dans cette planche une façade de l'église de Sion-Vaudémont. En effet, le P. Laudun n'a pas tout dessiné *de visu* et avec le soin qu'y apporterait de nos jours un archéologue. Ses croquis, dit G. Rohault de Fleury (p. 6-7), sont généralement plus alertes que fidèles. « Quelquefois ce sont de simples indications, des traits,

(1) Consulter Abbé Th. DIDRIT, *La montagne de Sion-Vaudémont et son sanctuaire*, dans *M. S. A. L.*, 1899 ; voir p. 155.

(2) *Ibidem*, p. 159. — L'auteur ajoute : « On fit également une porte d'entrée à l'église. A cette première porte d'entrée, on mit une serrure à un tour et demi, et, à la seconde porte d'entrée, on plaça une grosse serrure à deux tours. Ces deux portes indiquent l'existence d'un vestibule. » (Une note jointe à ce texte renvoie à un certificat de facture, de 1630.) On ne voit pas bien, me semble-t-il, s'il s'agit de la porte ouverte dans la façade principale, ou d'une entrée latérale, comme il y avait si souvent à nos anciennes églises. Mais, quant à la question qui nous occupe, cela importe peu.

des notes, des souvenirs, quelquefois des copies, des gravures d'Israël Silvestre, de Marot, qu'il avait à Paris sous les yeux ; quelquefois il met une église pour en rappeler une autre qu'il veut faire figurer dans la collection. » Je crains fort qu'au cas particulier, le Dominicain voyageur n'ait rappelé l'église de Sion par la façade d'une autre église, ou même d'un temple antique, dont il n'a pas trop bien compris l'architecture. Il serait assez intéressant de pouvoir identifier cet édifice, et je me permets d'évoquer l'attention sur ce point.

On pouvait espérer que le manuscrit renfermât, à l'article de Sion, des explications plus détaillées ; afin de le savoir, j'ai écrit à mon savant confrère de la Société française d'archéologie M. Labande, qui était alors archiviste de Vaucluse, ainsi que conservateur de la Bibliothèque et du Musée Calvet, à Avignon (1). Il a eu l'obligeance, à la date du 24 mars 1904, de m'envoyer le texte qui accompagne le dessin dont il s'agit ; ce texte malheureusement ne se rapporte qu'à la fondation de la confrérie organisée à la fin du xiv^e siècle par le comte de Vaudémont. Néanmoins, je crois devoir le reproduire à titre de renseignements :

« Notre-Dame de Sion en Lorraine. »

» On trouve parmi les vieilles pancartes du duché de Lorraine, qu'en la Chappelle de Nostre Dame de Sion, qui est au comté de Vaudemont, fut instituée une confrairie a l'honneur de Nostre Dame l'an 1393, par Ferry de Lorraine, comte de Vaudemont, et Marguerite de Joinville, sa femme, à laquelle quasi toute la noblesse s'enroolla ; aussi falloit il estre noble pour en estre.

» L'une des loix de ceste confrairie ordonnoit que chacun confrère porteroit sur soy huit jours devant et 8 jours après la feste de l'Assomption l'image de la Ste-Vierge, soit en bosse,

(1) M. Labande est maintenant conservateur des Archives du palais à Monaco.

relief ou peinture d'or ou d'argent ou en broderie, comme l'escapulaire de N. D. des Carmes, et quiconque seroit trouvé sans une telle image payeroit une certaine amende.

» Ceste eglise est a 6 ou 7 lieues de Nancy, sur une très belle montagne (1). »

Ainsi, le manuscrit du P. Laudun, texte et dessins, ne nous apprend rien de nouveau sur l'église de Sion-Vaudémont ; mais il est intéressant de voir que ce Dominicain s'en est occupé ; et, comme son croquis aurait pu être pris pour un document représentant une façade de cette église au ^{xvii}^e siècle, il convenait peut-être de montrer qu'il y aurait eu là une erreur. Du moins, sur d'autres églises et sur des chapelles de la Lorraine, le recueil en question paraît offrir des renseignements d'une valeur plus sérieuse ; c'est ce que, me semble-t-il, il importait également de signaler ici.

8 août 1912.

L. GERMAIN DE MAÏDY.

L'Huillier de Seneval.

M. Félicien Pingenet, président de la Société historique et archéologique de Langres, veut bien nous adresser, sur un Lorrain, victime de la Révolution, une étude que nous sommes heureux d'insérer dans un esprit de confraternité à l'égard d'une autre Société savante.

(1) Bibl. d'Avignon, ms. 1448, fol. 25 v^o (anc^t 265 v^o). La charte de fondation de cette confrérie a été publiée par Henri Lepage dans les *Communes de la Meurthe*, art. *Sion*, p. 532-533, d'après le cartul. *Fondations* ; depuis, il en a retrouvé l'original (lay. *Fondations*, n^o 62), encore orné de la plupart des quinze sceaux qui y furent appendus. Elle est non de 1393, mais du 26 décembre 1396. — Cf. mon travail *Ferry I^{er} de Lorraine, comte de Vaudémont*, 1881, p. 41 ; ou dans *M. S. A. L.*, 1881, p. 97.

Dans ses numéros de janvier, février, mars et avril, le *Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais* publie sous la signature de M. E. Le Brun une série d'articles intitulés : « Trois Victimes de la Terreur en Bourbonnais. Sur la Dernière Charrette ». C'est le récit mouvementé de l'arrestation et de la détention de trois habitants du Bourbonnais et de leur fin tragique sur l'échafaud, le 9 thermidor, à Paris.

Alarose de La Bresne, L'Huillier de Séneval, Sallé de Pannessière avaient été compromis dans l'affaire dite « des grains » ; malgré le témoignage de leurs concitoyens qui assuraient qu'intègres procureurs de leurs communes, ils n'avaient voulu que sauvegarder les intérêts qui leur étaient confiés, en ne répondant pas à l'ordre donné par le district d'envoyer tous les grains à Moulins à une date fixée, accusés d'avoir voulu affamer le peuple, ils furent détenus à Moulins pendant huit mois, envoyés à Paris et condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire.

L'une de ces trois victimes était d'origine lorraine et c'est à ce titre que nous voulons en dire quelques mots ici : Jean-Antoine L'Huillier de Séneval (1) était né à Bruyères le 21 février 1749. Il était fils de Jean-Antoine L'Huillier, avocat à la Cour, exerçant au bailliage royal de Bruyères et de Marie de La Ruelle et petit-fils d'Antoine-Humbert L'Huillier, avocat à la Cour et tabellion général, né à Remiremont le 17 janvier 1665, et de Marie-Catherine Salley. Jean-Antoine L'Huillier fut baptisé le jour même de sa naissance et eut pour parrain Toussaint Doridant de Rambaville, écuyer, capitaine des chasses du roi, et

(1) Armes : D'azur au château d'argent ouvert, maçonné de sable, la tour senestre (alias dextre) en flammes d'or, fouettée de gueules et en pointe une mer d'argent. Cimier : un homme sauvage au naturel tenant sur son épaule une masse d'or. Ces armes sont celles de Jacques L'Huillier, lieutenant-colonel lorrain, anobli par lettres de Charles IV, en date du 22 avril 1661.

pour marraine Marie-Anne de Redoubté, épouse d'Antoine-François Doridant de Grandhaye, écuyer, lieutenant général au bailliage de Bruyères, seigneur de Grandhaye, Frémifontaine et autres lieux, résidant à Bruyères.

Il fut d'abord avocat en Parlement, exerçant au bailliage de Bruyères ; puis appelé à Paris par Michel, intendant général de la maison du prince de Condé, il fut présenté à ce dernier et nommé par acte du 10 février 1777, inspecteur général de ses domaines et bois ; L'Huillier vint alors habiter à Paris, au Palais-Bourbon « rue de l'Université, faubourg Saint-Germain, paroisse de Saint-Sulpice ». Quatre ans plus tard, le 16 juin 1781, le prince le constitua son procureur général et spécial ; puis, peu de jours après, par acte passé à Chantilly, le 19 juin 1781, le nomma agent et correspondant général dans le duché du Bourbonnais. Jean-Antoine L'Huillier alla prendre son poste en Bourbonnais et se fixa à Moulins, rue de Bourgogne.

Le 28 mars 1782, à Bruyères, en l'église Saint-Nicolas, il épousa Reine-Thérèse-Hélène du Saulget (1), fille de François-Antoine du Saulget, chevalier, seigneur du fief du Saulget, situé à la Rosière en Lorraine (2), ancien

(1) La famille du Saulget remonte à Étienne du Saulget anobli par lettres données à Nancy le 3 juin 1535. Elle porte : D'or à deux merlettes de sable sur les deux cantons, coupé de gueules, engrelé de cinq pièces et deux demies de l'une en l'autre, à la rose d'argent mise en pointe. Elle est alliée aux familles de Martimprey, de Widranges, de Fleury, de Bigot, de la Tour en Voivre, de Meffray, de Bourcier de Villers.

(2) La Rosière est un hameau de la commune de La Chapelle, Vosges, arr. Saint-Dié, cant. Corcieux. Notre confrère, M. Paul Marichal qui prépare le *Dictionnaire topographique* des Vosges, nous indique, sur le ban de cette commune, un lieu-dit « Au Saucé », nom dans lequel il est loisible de voir une altération de Saulget. — Par lettres patentes du 10 août 1736, entérinées à la Chambre des comptes de Lorraine le 18 décembre de la même année (Arch. M.-et-M., B. 241, n° 151), le duc François III, à la requête de Jean-

lieutenant pour le service et capitaine des chasses de Sa Majesté Polonaise, et de Catherine de Fleury de Lichecourt. Elle était née le 31 juillet 1750 et fut baptisée le lendemain. Elle eut pour parrain George Constant de Martimprey de Provenchères, chevalier, seigneur desdits lieux, capitaine pour le service de Sa Majesté très chrétienne, dans le régiment d'infanterie Royal Barrois, son cousin germain, et pour marraine Reine-Thérèse-Héleine (*sic*), comtesse de Saffre, dame de l'insigne chapitre Saint-Pierre de Remiremont.

Le contrat de mariage fut passé le 8 mars 1782 en l'hôtel de Lavaux. L'Huillier de Séneval fut assisté de Toussaint Doridant, chevalier, seigneur de Rambaville, son parrain, lui tenant lieu de père ; de Philbert-François Gerboulet de Bruyères, son cousin ; de Philippe-Antoine Chainel, écuyer, seigneur de Chenimesnil, paroisse de Rachecourt ; de Laurent-Jacques de Lambert, écuyer, secrétaire des commandements du prince de Condé ; de François Rolin de Mainville, avocat en Parlement, conseiller du même et contrôleur général de ses maisons, domaines et finances ; de Louis-Jean-Baptiste Febvrel, conseiller du roi et son procureur au grand bailliage royal de cette ville ; de Louis-François Bompart, premier officier de l'insigne chapitre de Remiremont ; et de Joseph Collet, avocat en Parlement, demeurant tous à Bruyères, sauf lesdits sieurs Lambert et de Mainville, demeurant à Paris, au Palais-Bourbon.

Reine-Thérèse-Hélène du Saulget fut assistée de Toussaint de Lavaux, écuyer, gentilhomme du feu roi de

François-Antoine du Saulget, conseiller au bailliage de Bruyères et lieutenant des chasses en ce lieu, érigea en fief de Saulget la maison et les terres et prés que ce magistrat possédait « dans le village de la Rozières, faisant communauté avec celui de La Chapelle, office de Bruyères ». (*Note de la Rédaction.*)

Pologne, son cousin paternel et lui tenant lieu de père ; de Joseph Didier, gentilhomme, son oncle paternel, à cause de feu Claire-Odille du Saulget, son épouse ; des sieurs Nicolas-Antoine et Jean-François Didier, ses fils, tous deux gentilshommes, ses cousins germains paternels ; de Charles-Antoine-Toussaint, comte Legroing, chevalier, seigneur de la Maison-neuve, Montasois et autres lieux ; de Joseph-Constant Breton, cousin paternel à cause de sa feuë mère, née comtesse de Martimprey ; de René-Antoine de Melon, chevalier de la Grezé, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, ancien capitaine d'infanterie au service de France, aussi son cousin paternel ; de Toussaint Georgel, conseiller secrétaire du roi, maire royal et subdélégué de l'intendance à Bruyères, aussi son cousin paternel ; de Jacques-Philippe de Cheyron, chevalier, ancien capitaine d'infanterie au service de France, aussi son cousin paternel ; de Nicolas-Léopold Michel, écuyer, commissaire et administrateur général des maisons, domaines et finances du prince de Condé, ancien ami de la famille ; de Pierre-Joseph de Jacob, écuyer, ancien officier d'infanterie ; de Nicolas-François-Xavier Richard, écuyer, ses amis, tous demeurant à Bruyères et le dit Michel au Palais-Bourbon à Paris.

Reine-Thérèse-Hélène du Saulget avait cinq frères et cinq sœurs. Quatre de ses frères moururent à l'armée ; le cinquième fut officier aux Invalides. Il était né à Larozière (Vosges) et mourut le 26 août 1818 à l'hôtel des Invalides, âgé de 77 ans. L'une des filles fut religieuse à l'abbaye de l'Étanche, près Neufchâteau, puis vint à Épinal ; une autre fut supérieure des dames de Saint-Charles, à Thionville ; les autres habitèrent le château de Lichécourt et les environs, l'une de ces dernières mourut à Nancy le 29 novembre 1833, âgée de 92 ans.

Aussitôt après son mariage, l'Huillier de Séneval revint

prendre à Moulins sa position de régisseur de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, et là, il se montra avec distinction, méritant l'estime, la confiance et la bienveillance du prince et jouissant d'une haute considération dans le pays.

La Révolution éclata et trouva L'Huillier de Séneval procureur de la commune de Lusigny et habitant son petit domaine de Malneau. C'est là qu'il devait être arrêté et conduit à la prison de Moulins, sous l'inculpation que nous avons donnée plus haut, mais surtout parce qu'il était l'intendant fidèle du prince de Condé, qui commandait alors l'armée des émigrés et qu'il était resté seul son représentant dans la province du Bourbonnais.

Restée veuve au 9 thermidor, madame L'Huillier, ruinée par la Révolution, se retira d'abord à Bruyères, puis à Thionville, dans la maison des dames de Saint-Charles, dont sa sœur avait été supérieure et c'est là qu'elle mourut pieusement le 31 octobre 1831, donnant à tous l'exemple du courage et de la résignation.

De son mariage, elle avait eu deux fils dont l'un mourut jeune. L'autre, Louis-Joseph-Adélaïde était né à Moulins le 25 septembre 1785 ; il avait eu pour parrain Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, et pour marraine Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé ; il fut élevé à Nancy et devint directeur des droits réunis. Il avait épousé en 1811 Jeanne-Justine Jacquinot-Duvoisin, de Langres, nièce de Jean-Baptiste Duvoisin, évêque de Nantes, baron de l'Empire et aumônier ordinaire de Napoléon I^{er}.

De ce mariage naquirent quatre enfants : un garçon et trois filles ; seule l'une d'elles se maria, Catherine-Pauline. Elle épousa Adrien Pingenet à Langres où ses enfants résident encore.

F. PINGENET.

A propos de Nabécor.

Dernièrement paraissaient dans le *Bulletin* de très intéressantes *Notes de toponymie lorraine* sur Nabécor (1), où était rappelé le rapprochement fait par M. J. Favier entre le nom d'Aubert (dans *Aubercolr*) et celui d'Aubert, le bâtard de Lorraine, présumé fils du duc Raoul et d'Alix de Champé. MM. Harmand et Marichal écrivaient : « mais ce personnage... le bâtard de Lorraine, a-t-il même existé ? »

Par une coïncidence heureuse, comme il arrive souvent aux chercheurs, au cours d'investigations dans le riche dépôt de nos Archives départementales, nous avons rencontré deux documents qui prouvent historiquement l'existence d'Aubert le bâtard de Lorraine, chevalier.

Sur l'une de ces pièces (2), la première en date, du vendredi après saint Luc 1362 (21 octobre), qui est une obligation du duc de 3 400 petits florins, notre personnage est caution avec Jean de Thélod, Ferry de Parroy, Thierry de Lenoncourt, André de Ville, Ferry de Ludres, Liébaut de Montreux, chevaliers, et André de Bioncourt, écuyer. Dans le texte, il n'est mentionné que comme *Abert le bastard*, chevalier, mais à cette chartre est appendu à la huitième place son propre sceau ; en voici la description.

Sceau rond, en cire verte de 20 millimètres de diamètre. Écu fortement penché à une bande chargée de trois pièces peu distinctes, sans doute des alérions qui semblent ici *versés*, c'est-à-dire, la tête en bas. Serait-ce là la brisure de bâtardeise, car nous n'en voyons pas d'autre ? Le heaume est tourné régulièrement à dextre ; il est cimé d'un vol couché aux armes de l'écu. L'inscription, en capitales gothiques, laisse encore : AVBERT DE LOHR...IN....

(1) *B. S. A. L.*, 1913, p. 29 à 39.

(2) *Arch. M.-et-M.* F. 575, n° 139.

Un autre document (1), du 8 novembre 1378, aussi obligation de 4 000 florins pour le duc Jean, dont il est pleige avec d'autres seigneurs, porte son nom en toutes lettres : « *Albertus, bastardus de Lotharingia* », aussi suivi du qualificatif de chevalier.

Sans entrer ici dans une dissertation sur les différents bâtards de Lorraine du nom d'Aubert, nous ne chercherons pas dans celui dont nous nous occupons ici, celui qui fonda en février 1319 un anniversaire à Beaupré et qui y fut inhumé (2), frère, semble-t-il, plutôt que neveu du duc Raoul, mentionné au testament de ce dernier (3). Ce serait plutôt celui que le duc Raoul nomme dans son dit testament : « *li petis Aubers, mes filz* ».

Aux archives de Reinach (4), au n° 453 est relaté le contrat de mariage, en date du 3 juin 1356, d'Aubert, le bâtard de Lorraine, chevalier, avec Alix de Haraucourt, fille de Jean de Haraucourt, chevalier, seigneur de Parroy.

Les dates semblent indiquer que c'est ce même Aubert que nous trouvons au moins deux fois figurant comme caution du duc Jean et qui semblait jouir d'une grande considération, puisqu'il est mis au même rang que les plus puissants seigneurs du duché de Lorraine.

Ces quelques notes réunies rapidement pourront peut-être guider celui de nos confrères qui voudra étudier ce personnage. Il trouverait certainement d'autres renseignements aux Archives nationales, KK. 1123, fol. 470, et aux Archives de Meurthe-et-Moselle, B. 601, n° 19, B. 747, n° 67, B. 824, n° 119, B. 833, n° 36.

EDMOND DES ROBERT.

(1) Arch. M.-et-M., B. 950, n° 20.

(2) Voir *M. S. A. L.*, 1880, p. 82.

(3) *M. S. A. L.*, 1909, p. 128, note 1.

(4) *Chartes de la famille de Reinach*. Luxembourg, 1877, in-8 de 806-CLXXI p.

CHRONIQUE

Cours publics.

Voici quels sont, en 1913-14, dans les diverses Facultés de l'Université de Nancy, les cours publics qui se rapportent à notre région.

A la Faculté des lettres, M. Charles BRUNEAU, *La langue et la littérature de la région lorraine*, le vendredi à 5 h. 1/4, à partir du 1^{er} janvier.

A la Faculté de droit, M. GAVET, *Histoire du droit et des institutions juridiques de l'Est*, le mercredi à 5 h.

A la Faculté des sciences, M. JOLY, *Géologie de la Lorraine, l'époque triasique*, le jeudi à 5 h. 1/2, à l'Institut de géologie, 94, rue de Strasbourg, à partir du 4 décembre.

Monuments historiques.

La Chambre des députés vient de voter une loi qui assure, bien plus complètement que celle de 1887, la protection des monuments historiques et des objets d'art. Pour les immeubles, l'arrêté de classement devra être transcrit sur le registre des hypothèques, et il sera possible, après avis du Conseil d'État, de classer les immeubles appartenant à des particuliers, même si ceux-ci sont hostiles, sauf à leur allouer une juste indemnité. Pour les meubles qui appartiennent aux départements, communes et autres établissements publics, le classement est, pour la première fois, rendu efficace ; l'exportation des objets hors de France est punie de peines sévères, amende de 100 à 10.000 fr., prison de 6 jours à 3 mois ; les objets mal gardés sont obligatoirement transférés dans un musée, ou dans un trésor de cathédrale si ce sont des objets servant au culte ; enfin le classement des meubles appartenant à des particuliers est rendu possible, mais non encore obligatoire.

Souhaitons que cette loi si urgente soit bientôt votée par le Sénat et ensuite appliquée avec constance et fermeté. Il appartient aux Sociétés savantes d'éclairer l'opinion à cet égard et de signaler avec vigilance les monuments et objets dignes d'être conservés. N'oublions pas enfin de mentionner que le rapporteur de la loi est un archéologue fort connu, M. Théodore Reinach.

E. D.

BIBLIOGRAPHIE

— Après avoir si heureusement, en 1914, reconstitué la *Biographie de la Cour souveraine de Lorraine et Barrois et du Parlement de Nancy*, M. le comte Antoine DE MAHUET se devait à lui-même de compléter ses recherches sur l'ancienne magistrature de Lorraine en faisant un travail similaire pour la Chambre des comptes. Il vient de nous le donner en un élégant volume fort bien présenté par M. Crépin-Leblond, fort bien illustré par M. Barbier et dans lequel 10 portraits, 2 planches et surtout 195 blasons, dus au remarquable talent de M. Edmond des Robert, ajoutent à l'intérêt du texte très documenté malgré la concision voulue qu'imposait la forme de l'ouvrage.

Cette *Biographie de la Chambre des comptes de Lorraine* (Nancy, 1914, librairies de Charles Poncelet et Victor Berger, grand in-8 de xxxviii-200 p.) est, en effet, une sorte de dictionnaire comprenant, par ordre alphabétique, les 375 membres ayant, à des titres divers, fait partie de la Chambre et dont il a été possible de retrouver les noms : tous ont leur notice biographique et généalogique dont l'aridité est tempérée par des données plus étendues et plus complètes pour ceux qui furent plus en vue et au nom desquels est restée attachée une notoriété plus grande : tels le fameux président Lefebvre, les Rennel, le président Alix, le conseiller Bagard, le président Canon, etc.... Ce dictionnaire est suivi de tables dans lesquelles les membres de la Chambre sont classés suivant l'ordre de leur dignité et ces tables sont

elles-mêmes complétées par une autre table de tous les noms propres cités dans le texte. La somme de recherches que représente un pareil ouvrage est considérable et les érudits lorrains doivent de vifs remerciements à M. de Mahuet pour avoir mené à bien un travail aussi important, — travail ardu et ingrat, — et l'avoir fait d'une manière aussi complète. Les quelques erreurs de détail que l'on y pourra relever — et qui sont inévitables — n'en peuvent en rien diminuer la valeur : notamment, page 47, Nicolas-Joseph du Boys de Riocour est fils d'Anne Le Turmeau des Monteaux et *petit-fils* d'Anne de Laistre. — Il eût été bon de dire que son beau-père Claude d'Hoffelize était premier président de la *Cour souveraine*, tandis qu'on pourrait croire qu'il l'était de la Chambre des comptes. Il est regrettable aussi que le portrait du premier président de Riocour, qui se trouve à la Cour d'appel de Nancy, ait été oublié par M. de Mahuet dans ses intéressantes reproductions.

Mais, à mes yeux, ce qui augmente cette valeur et donne un grand intérêt à l'ouvrage de M. le comte A. de Mahuet, c'est l'*Introduction* où, en trente-six pages alertes et documentées, il donne, non pas comme il le dit trop modestement, une esquisse de l'histoire de cette ancienne institution, mais bien son histoire même, dans ses grandes lignes ou, du moins, dans tout ce qu'il importe de connaître sur son origine, ses attributions, ses conflits avec la Cour souveraine, son personnel, le Trésor des chartes, etc.... Cette *Introduction* jointe à la *Biographie* est le canevas le plus précieux que pourrait utiliser l'érudit à venir que tenterait une histoire complète de la *Chambre des comptes de Lorraine*, institution qui fut, — il ne faut pas l'oublier, — un rouage de premier ordre qui avait sur les autres le privilège de l'ancienneté, qui, pendant longtemps même avait été, avec les Assises, le seul tribunal important du duché et dont les membres, jusqu'à sa suppression, gardèrent haut le prestige, l'influence et l'autorité de leurs fonctions.

Baron DE DUMAST.

— L'ouvrage de notre confrère M. Léon MAUJEAN, *Histoire de Destry et du pays Saulnois* (Metz, 1913, in-8 de 328 p.), est plus

qu'une monographie communale, Destry, aujourd'hui Moselle annexée, arr. Sarreguemines, cant. Gros-Tenquin, ayant été dans le haut moyen âge le chef-lieu d'un comté. C'est donc toute une région, jusqu'ici peu connue, dont M. Maujean écrit l'histoire depuis les origines jusques et y compris la Révolution. Il a fait des recherches étendues dans les ouvrages imprimés et les documents manuscrits, comme le prouvent la liste bibliographique mise en tête du livre et les 34 pièces justificatives qui le terminent, et dont la plus ancienne est une charte de 1236, la plus récente le cahier de doléances du village en 1789. Le résultat de ces recherches est présenté en général avec netteté et précision. Cependant, nous remarquerons que les documents cités au milieu de la p. 16, comme étant à la Bibliothèque nationale, se trouvent en réalité aux Archives nationales; à la p. 92, il aurait fallu marquer la date de la donation de Gérard de Baxey, qui est du 1^{er} novembre 1206; de même, à la p. 97, manque la date de l'arrêt de Charles II, qui doit se trouver dans l'Inventaire de Dufourny. Un peu plus loin, M. Maujean exagère la misère des campagnes au x^{ve} siècle; M. Ch. Guyot a montré précisément, dans son *Essai sur l'aisance relative du paysan lorrain* (Nancy, 1889, voir en particulier le graphique de la p. 124), que le x^{ve} siècle fut une époque de prospérité pour la classe rurale. Ces taches légères ne diminuent pas d'ailleurs le mérite de cet ouvrage dans lequel un bon index alphabétique rend les recherches très faciles.

E. D.

— Notre confrère M. l'abbé Iboux s'occupe spécialement de l'abbaye de prémontrés d'Étival. Aujourd'hui, il étudie les *Relations d'Étival avec les monastères alsaciens d'Andlau et de Hohenbourg* (Épinal, 1913, in-8 de 108 p.). Les moines d'Étival étaient en effet subordonnés aux chanoinesses d'Andlau, et par contre ils avaient et gardèrent jusqu'à la Révolution, la prédominance sur les chanoinesses d'Hohenbourg ou Sainte-Odile. C'est que la fondatrice d'Andlau, l'impératrice sainte Richarde, femme de Charles le Chauve, avait fait donner à Andlau les monastères d'Étival et de Bonmoutier en 884; c'est que, d'autre part, au xⁱⁱⁱ^e siècle, une abbesse de Hohenbourg, la fameuse

Herrade de Landsberg, l'auteur de l'*Hortus deliciarum*, voulant relever la vie monastique qui s'était un peu relâchée parmi ses chanoinesses, s'adressa à l'ordre de Prémontré qui venait d'être créé et était encore dans sa première ferveur, fit venir sur sa montagne des religieux d'Étival pour y célébrer l'office divin et diriger la conscience des sœurs et accorda par suite à l'abbé d'Étival, en 1178, certains droits et prérogatives. Par suite, les relations entre ces trois monastères furent continuelles et très étroites, malgré la barrière des Vosges et la différence de langage.

E. D.

— L'imprimeur N. Collin a publié à Nancy en 1866 l'*Annuaire général des départements de l'Est et du diocèse de Nancy-Toul pour 1866*, in-12 de 358 p., n° 5551 du *Catalogue du fonds lorrain* à la Bibliothèque de Nancy, annuaire qui ne fut pas continué. On a peut-être oublié qu'aux p. 43-114 bis de ce volume unique se trouvent des documents historiques d'un certain intérêt: ce sont des rapports adressés de 1737 à 1747 par son Conseil d'État à François III, alors grand-duc de Toscane, et où il est souvent question de suppliques adressées à leur ancien prince par des Lorrains pour avoir des secours en argent, ou pour être payés de fournitures qu'ils ont faites soit à lui, soit même à son père Léopold. Il y a donc là comme une liquidation de ces deux règnes, les derniers de la vieille maison d'Alsace.

E. D.

— Un érudit de Paris, qui a longuement exploré les Archives de la Côte-d'Or pour composer le *Dictionnaire topographique* de ce département, M. Alphonse Roserot, nous signale un document lorrain qui se trouve en original dans la liasse B.10 490 de ces Archives, et qu'il est bon de faire connaître parce qu'on ne songerait guère à l'aller chercher si loin: 1304, le lendemain de la Saint-Mansuy en septembre (4 septembre). Mandement de Thibault, duc de Lorraine, à ses chevaliers et écuyers, d'entrer en la garde de Conrault de Fribourch, seigneur de Ronmont, pour la garde dudit Ronmont. — Il s'agit sans doute de Romont, Vosges, arr. Epinal, cant. Rambervillers, dont le

château, depuis longtemps détruit, est mentionné en 1263, par un acte où Ferry III permet à Thiébaut de Romont de tenir en fief ce château du comte de Bar.

E. D.

— Notre confrère M. l'abbé Ch. CONSTANTIN étudie l'*Élection de l'évêque constitutionnel de la Meurthe en 1791*, dans la *Revue des questions historiques* du 1^{er} oct. 1913, p. 382-412, travail dont il a été fait un tirage à part de 31 p. in-8.

— La vie de notre compatriote Duroc vient d'être retracée dans le livre du commandant Jean DE LA TOUR, *Duroc, duc de Frioul, grand maréchal du Palais impérial (1772-1813)*, Paris, libr. Chapelot, 1913, in-12 de vii-317 p., avec un portrait de Duroc. Celui-ci est né à Pont-à-Mousson le 25 octobre 1772, et fut baptisé le lendemain à l'église Sainte-Croix, aujourd'hui disparue, sous les noms de Géraud-Christophe de Michel du Roc.

E. D.

— Dans les *Annales révolutionnaires* de mai-juin 1913, p. 361-374, est une étude du capitaine R. TOURNÈS sur *Les débuts à Nancy d'un général robespierriste, Lavalette*, écrite surtout à l'aide des Archives municipales de Nancy. Ancien officier de cavalerie, fixé à Nancy où il devint membre de l'Académie de Stanislas, Louis-Jean-Baptiste-Thomas de Lavalette fut chargé, en juillet 1789, d'organiser et de commander la garde nationale, forte de 1400 hommes, de cette ville, mais se montra, dès les premiers jours, brouillon, agité, arriviste forcené. Il paraît avoir quitté Nancy, qui ne le regretta pas, dès le mois de décembre 1789, pour chercher ailleurs une plus haute fortune.

E. D.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

TARIF

des tirages à part pour les membres de la Société

La feuille in-8°, sur papier carré collé, 10 kil., tirée à 100 ex., sans nouvelle mise en pages.	8 »
Avec nouvelle mise en pages	10 »
La même feuille tirée seulement à 50 ex.....	6 »
La demi-feuille tirée à 100 ex.....	5 50
Avec mise en pages nouvelle.....	6 50
La même. à 50 ex.....	5 »
Les couvertures imprimées sur papier raisin de couleur, le 100.....	5 50
Les 50 couvertures.....	4 50
Le brochage d'une feuille tirée à 100 ex.....	1 50
— de 2 feuilles.....	2 »
— de 3 feuilles.....	2 50
— de 4 feuilles.....	3 »

*Les corrections d'auteur sont comptées à raison de
75 centimes l'heure.*

Pour ces tirages à part, on est prié de s'entendre directement et exclusivement avec l'imprimeur.

BIJOUTERIE & ORFÈVRERIE

FABRIQUE

DE

BIJOUTERIE & BRONZE D'ART

Orfèvrerie Artistique

DAUBRÉE

Nancy -- Rue St-Dizier, 2

Paris -- Rue Vieille du Temple, 132

BIJOUX LORRAINS

DRAGÉES BRAQUIER

VÉRITABLES

DRAGÉES DE VERDUN

SANS RIVALES

Dragées tendres, friables — Parfums exquis — Nuances séduisantes

Usine modèle du Château de Coulmier, 60.000 mètres carrés
MAISON FONDÉE EN 1783

BREVETÉE S. G. D. G., en France et à l'Etranger

RÉPUTATION UNIVERSELLE

L. BRAQUIER, Verdun-sur-Meuse

Fournisseur Breveté de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges.

Les plus hautes récompenses aux Expositions

MEMBRE DU JURY

Liège 1905, Nancy 1909, Londres 1910, Bruxelles 1910

SPECIALITÉS

POUR BAPTÊMES, MARIAGES, FÊTES, CADEAUX
OBUS "BRAQUIER" EXPLOSIBLE — BOUQUETS EN DRAGÈSE
SURPRISES POUR DESSERTS — NOUVEAUTÉS

Envoi franco du Catalogue illustré (Téléphone 3)

BULLETIN MENSUEL

DE LA

Société d'archéologie lorraine

ET DU

Musée historique lorrain

Treizième année. — 1913.

NUMÉRO 12. — DÉCEMBRE 1913.

PROCÈS-VERBAL.

Mémoires : A. DE GIRONCOURT : Parenté du graveur Ferdinand de Saint-Urbain. — Edmond DES ROBERT : Verre à boire aux armes de Hennezel-Maillart (*avec une planche et deux figures*). — L. GERMAIN DE MAIDY : Portraits du duc Antoine. — E. DUVERNOY : Reprises de la seigneurie d'Essey en 1263.

Chronique : Monuments historiques. — Travaux annoncés.

Bibliographie.

Musée historique lorrain : Comité. Legs. Dons. Acquisitions.

TABLE DES MATIÈRES DE 1913.

NANCY

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

PALAIS DUCAL

GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

—
1913

Avis important

Afin de pouvoir figurer à l'ordre du jour des séances, tout travail envoyé par un membre de la Société devra être **entièrement** terminé, lisiblement écrit **sur le recto** seul, et accompagné de tous les dessins, cartes, croquis et documents nécessaires, de manière à ne pas retarder ni compliquer l'impression, si elle est décidée. Pour les travaux d'une certaine étendue, l'adjonction au manuscrit d'un résumé substantiel et dont la lecture pourrait au besoin donner aux auditeurs une idée suffisante du sujet traité, des développements et des conclusions du mémoire, est en outre **obligatoire**.

Il ne sera tenu aucun compte des manuscrits ne remplissant pas ces conditions.

Bulletin mensuel

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

13^e ANNÉE. — N^o 12. — DÉCEMBRE 1913.

Procès-verbal de la séance du vendredi 14 novembre 1913.

Présidence de M. Pierre Boré, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

La Société a reçu, trop tard pour être communiquée à ses membres, une lettre d'invitation au service anniversaire célébré pour les princes et princesses de la maison de Lorraine le jeudi 13 novembre.

La Société s'associe volontiers aux vœux suivants, émis par la Société d'archéologie d'Avranches et de Mortain ;

1^o Qu'il soit constitué un Musée public dans une salle de l'Abbaye du Mont-Saint-Michel ;

2^o Que ce Musée soit composé d'objets provenant du Mont-Saint-Michel, ou d'autres objets, moulages et reproductions pouvant servir à l'étude de l'art français du x^e au xv^e siècle.

Nécrologie.

Il est donné avis du décès de M. le docteur Joseph Schuhl, professeur agrégé à la Faculté de médecine, décédé à Nancy, le 20 octobre, dans sa 53^e année; de celui de M. Paul Chevreux, inspecteur général des bibliothèques et des archives, mort à Paris, à l'âge de 59 ans.

Distinction honorifique.

M. Jules Claretie, de l'Académie française, administrateur général honoraire de la Comédie française, a été élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur.

Admissions.

M^{me} Gustave Gaujot, MM. Louis Burtin, le docteur A. Donnadieu, Paul Jarry et l'abbé Maslat sont admis comme membres titulaires.

Présentations.

Sont présentés en la même qualité : MM^{mes} la comtesse Maurice de **Pange**, 29, faubourg Saint-Honoré, Paris, par MM. Pierre Boyé, Justin Favier et Léon Germain de Maily; la marquise d'**Imécourt**, château de Louppy-sur-Loison (Meuse), par MM. le marquis François de Marmier, le comte Ferri de Ludre et Pierre Boyé; MM. Louis **Albertus**, imprimeur, 3, rue Courbet, par MM. Émile Dehaye, Émile Duvernoy et Pierre Boyé; Marcel **Grosdier de Matons**, licencié ès lettres, professeur au collège de Normandie, Clères (Seine-Inférieure), par MM. Henri Bernard, Pierre Boyé et Léon Germain de Maily.

Ouvrages offerts à la Société.

Le panégyrique du B. Fourier par le R. P. Lacordaire, par le chanoine Ch. CHAPELIER. Abbeville, 1913, in-8 de 38 p.

Estampe unique de Jacques Callot à la Bibliothèque nationale de Florence, par Edmond BRUWAERT. Florence, s. d., in-8 de 8 p.

La prophylaxie de la peste en Barrois vers l'an 1500, par Louis BOSSU. Paris, 1913, in-8 de 10 p.

Une source négligée de notre histoire locale au XIX^e siècle : l'Annuaire de la Meurthe, par Émile DUVERNOY. Nancy, 1913, in-8 de 12 p., avec portrait.

Renouvellement du Bureau.

L'ordre du jour appelle le renouvellement du Bureau.

M. le Président déclare le scrutin ouvert et invite les membres présents à y prendre part.

Le dépouillement donne les résultats suivants : Votants, 22 ; majorité, 12.

Obtiennent :

Pour les fonctions de Président : M. Pierre Boyé, 21 voix ; 1 bulletin blanc.

Pour celles de Vice-Président : M. Justin Favier, 22 voix.

Pour celles de Secrétaire : M. Edmond des Robert, 21 voix ; 1 bulletin blanc.

Pour celles de Secrétaires adjoints : MM. Émile Duvernoy et Marcel Maure, 22 voix.

Pour celles de Trésorier : M. le commandant Thouvenin, 21 voix ; 1 bulletin blanc.

En conséquence, la composition du Bureau n'est pas modifiée, sauf en ce qui concerne les fonctions de Trésorier auxquelles a été appelé M. le commandant Thouvenin.

Lectures.

M. Jules BAUDOT présente à la Société un numéro de *Mélusine* contenant un article dont il est l'auteur, intitulé : *L'origine de Mélusine et l'identité de Jean d'Arras*.

M. Hippolyte ROY lit deux notices : *Sur un compte de Jean Plançon, receveur de Coucy (1386-1387)*, et *Un enterrement à la Cour de Lorraine sous le duc Henri II (1622)*, notices destinées au *Bulletin*.

MÉMOIRES

Parenté du graveur Ferdinand de Saint-Urbain.

Henri Lepage, reproduisant dans *Les Archives de Nancy*, t. III, p. 247, l'acte de baptême du 15 août 1608, paroisse Saint-Sébastien, de Marie, fille de François de Saint-Urbain (1) et de Claudon, sa femme, écrit : « Peut-être en adoptant ce que dit Lionnois (t. III, p. 123) faudrait-il voir dans ce personnage un ancêtre de Ferdinand de Saint-Urbain ? Je donne cette indication sous toute

(1) Il y eut aussi à Nancy et à Malzéville d'autres personnes du nom de Saint-Urbain. Dans le Rôle des emplacements de la ville-neuve de Nancy distribués de 1591 à août 1598, on voit que le 28^e lot de la Neuve-rue (rue de la Hache) a été attribué à Humbert de Saint-Urbain (*M. S. A. L.*, 1903, p. 113) ; sur le registre de la paroisse Saint-Evre, à la date du 13 novembre 1731, se trouve l'acte de mariage de Anne Saint-Urbain, fille de Ferdinand Saint-Urbain et de Claudine François, avec Laurent Manvuisse, sculpteur, fils de François Manvuisse, sculpteur, et de Jeanne-Thérèse Nicolas. Cette Anne Saint-Urbain mourut le 31 mars 1764 et l'acte de décès la donne comme originaire de Malzéville ; Henri Lepage s'est demandé si elle était de la même famille que le célèbre graveur et il a ajouté qu'il est impossible de le dire.

réserve. » Il dit plus loin, p. 257, à propos du parrain, aussi paroisse Saint-Sébastien, de Marthe (fille du sieur Bonaire, peintre, et de dame Marguerite Marchandel) : « Ce François-Louis Urbain, maître apothicaire, est celui que Lionnois donne pour père au célèbre Ferdinand de Saint-Urbain. » Et enfin, à la page suivante, après l'acte de baptême, même paroisse, du 30 juin 1658, ainsi conçu : « Ferdinand, fils de Claude Urbain et d'Anne Lenoir. Le sieur Ferdinand de Florence, musicien ordinaire du roi, par Dominique Pro, peintre, son procureur, parrain ; damoiselle Marguerite Graillot, marraine », Lepage ajoute : « Cet acte de baptême est peut-être celui de Ferdinand de Saint-Urbain, qui aurait modifié et anobli son nom pendant son séjour à Rome. »

Mais dans la notice que Lepage a consacrée à ce dernier (1), « il n'hésite pas, dit-il, après diverses considérations qu'il a examinées, à attribuer l'acte de baptême du 30 juin 1658 au graveur Ferdinand de Saint-Urbain, qui, en quittant son pays natal, crut pouvoir métamorphoser son nom », comme d'ailleurs d'autres artistes, ses amis. Cette attribution ne paraît pas avoir été contestée, bien que divers auteurs fixent plus fréquemment l'année de la naissance à 1654, sur la foi de l'acte de décès du personnage, document certain, où l'âge de 84 ans n'est d'ailleurs que présumé, ou même à 1652, sans autre base.

La notice généalogique ci-après a pour objet d'ajouter quelques renseignements à ceux donnés par H. Lepage sur la parenté et sur la descendance d'un nancéien dont l'œuvre a émerveillé nos ancêtres et reste si remarquable :

Claude Urbain, qui en 1628 et en 1633 était maître des coches à Nancy, eut probablement pour père Louis Urbain,

(1) *M. S. A. L.*, 1866, p. 289 à 369; voir en particulier p. 302 à 304

« admodiateur des coches de Nancy à Paris, Metz et ailleurs (1) », et pour mère Marie Bourbonnois (fille de Jean Bourbonnois, dit le Roussin, aussi amodiateur des coches, mort avant 1625). — De Claude Urbain et de Marie Henry, sa femme, sont issus (2) :

1^o Claude Urbain, qui suit ;

2^o François-Louis Urbain, maître apothicaire à Nancy (3) ;

3^o Dominique-François Urbain, maréchal des logis de la cour de S. A. l'Électeur de Bavière, à Munich ;

4^o Claire Urbain, épouse de Jacques Marcol (4), originaire du bas Languedoc et venu en Lorraine du temps que Louis XIII l'occupait ; lui mort le 27 octobre 1648 et elle le 22 juin 1692, à l'âge de 71 ans. — Dont :

(1) Voir Henri LEPAGE, *Communes de la Meurthe*, t. II, p. 186, les lettres patentes du 5 septembre 1625. — Louis Urbain, dans ses lettres reversales du 16 septembre 1625 donne ses deux frères comme cautions de la redevance annuelle de 1.100 fr. relative à l'amodiation par lui obtenue, pour une durée de 15 ans, des coches et profits, franchises et émoluments en provenant (DUFOURNY, *Inventaire des Titres de Lorraine*, ms. Bibliot. Nancy, t. VI, p. 470). — Il est fait mention de Louis Urbain, maître des coches, sur le registre de paroisse de Bouxières-aux-Dames en 1625 (*Inv. somm. des Arch. de M.-et-M.*, E. suppl. 3323). Est-ce le même qui, avec Nicolas Cueillet de Marchainville, figure au Rôle des emplacements distribués dans la ville-neuve de Nancy (*M. S. A. L.*, 1905, p. 115) déjà rappelé ci-dessus, p. 260, note 5.

(2) On voit sur le registre de la paroisse Saint-Evre, un Urbain Urbain, assister à Nancy, chapelle Sainte-Anne, le 8 août 1661, avec les deux frères Nicolas et Remy Racle, d'une famille de graveurs. au mariage d'Étienne Racle, graveur de S. A. ; peut-être était-il aussi de la famille Urbain dont nous occupons ici, et même le frère de Louis Urbain, maître des coches.

(3) Mention est faite de lui en 1659 sur le registre de la paroisse de Bouxières-aux-Dames (*Inv. somm. des Arch. de M.-et-M.*, E. suppl. 3323).

(4) Sur la famille Marcol, Cf. : comte A. de MAHUET : *Journaliers de la famille Marcol* (*M. S. A. L.*, 1909, p. 341 à 426) ; *Biographie de la Cour souveraine de Lorraine et Barrois et du Parlement de Nancy* ; baron G. de BRAUX : *Journal de Madame de Chateaufort*, née Senturier (*M. S. A. L.*, 1900, p. 129 à 184) ; *Mémoires de François de Châteaufort*, *ibid.*, 1898, p. 449 à 482.

— Joseph-François Marcol, baptisé à Nancy, paroisse Saint-Sébastien, le 21 novembre 1641 (1), père jésuite.

— Pascal Marcol, né à Nancy le 12 août 1643 et mort le 13 septembre 1713. Prévôt de Nancy, puis conseiller de Ville et lieutenant de police, anobli le 9 mai 1673; marié le 6 septembre 1672 à Catherine Lorson (fille de Nicolas Lorson), morte à Nancy le 2 juin 1713, qui eurent : *a*) Nicolas-Pascal Marcol, né le 29 mai 1673 (2) et mort le 19 avril 1725, prévôt et lieutenant général de police de Nancy, conseiller d'État, seigneur du fief de Préville, marié en premières noces le 13 novembre 1696 à Françoise Gravisset et en secondes noces le 12 mai 1705 à Françoise Haillecourt, descendance ; *b*) Barbe-Scolastique Marcol, morte en bas âge ; *c*) François-Pascal Marcol, né le 25 novembre 1677 (3) et mort à Lunéville le 5 septembre 1744, marié le 29 janvier 1709 à Anne Mathieu de Moulon, descendance ; *d*) Maximilien Marcol, baptisé le 24 décembre 1678 (4) et mort en bas âge ; *e*) Claire Marcol, née le 21 décembre 1679 (5) et morte le 10 avril 1695 ; *f*) Barbe Marcol, née le 25 février 1681 (6) et morte le 24 mai 1740, mariée le novembre 1713 à Alexandre Senturier (alors veuf d'Anne Girard, morte en 1711), conseiller de l'Hôtel de Ville de Nancy, seigneur de Vaudrecourt, anobli le 25 mai 1716, descendance ; *g*) Joseph Marcol, mort à deux

(1) Parrain, François Serre, conseiller et auditeur des Comptes de Lorraine ; marraine, Barbe Harmant (peut-être celle-ci était-elle parente de Marguerite Harmant, épouse de Jean Lenoir, graveur des monnaies de Lorraine, mort le 3 août 1684, à l'âge de 49 ans).

(2) Parrain, Nicolas Lorson ; marraine, Claire Urbain (grands-parents de l'enfant).

(3) Parrain, François-Louis Urbain ; marraine, Claire Urbain (grand-oncle et grand'mère de l'enfant).

(4) Parrain, François-Louis Urbain ; marraine, Anne Dilot.

(5) Parrain, Nicolas Lorson ; marraine, Claire Urbain.

(6) Parrain, Dominique-François Urbain ; marraine, Barbe Médar (grand-oncle et grand'mère de l'enfant).

mois et demi ; *h*) Charles-François Marcol, mort en nourrice à Cercueil ; *i*) Thérèse Marcol, religieuse, née à Nancy le 23 janvier 1685 et morte au couvent du Refuge le 27 février 1715 ; *j*) Catherine Marcol, morte en nourrice à Liverdun ; *k*) Joseph Marcol, né le 28 septembre 1687, célèbre prédicateur de la Compagnie de Jésus, mort le 15 janvier 1735 ; *l*) Charles Marcol, né le 13 septembre 1689, d'abord cadet gentilhomme de S. A. R. de Lorraine, puis en 1708, officier à l'armée de l'Empereur, sur le Rhin, mort au service en 1712 ; *m*) Jean-Baptiste Marcol, mort à deux mois ; *n*) Gabriel Marcol, né le 15 avril 1692 et mort à Québec le 17 octobre 1755, supérieur général des missions du Canada et recteur du collège des Jésuites ; *o*) Catherine Marcol, née le 8 juin 1693 et morte le 4 mai 1749, pensionnaire perpétuelle chez les religieuses du Refuge à Nancy, où elle aurait été en odeur de sainteté ; *p*) Anne-Thérèse Marcol, morte dans sa 7^e année ; *q*) Claire-Thérèse Marcol, morte en nourrice à Eulmont ; *r*) Jean-Baptiste Marcol, né le 28 décembre 1698, père capucin, mort à Lunéville le 3 novembre 1780, après avoir été trois fois provincial de son ordre et procureur définitif de la province de Lorraine.

— Une fille..... Marcol, mariée à un capitaine de la garnison de Nancy ;

— Une autre fille.... Marcol, mariée aussi à un capitaine de la garnison de Nancy ;

5^e Anne Urbain ;

6^e Nicolas Urbain, né à Nancy, paroisse Saint-Sébastien, le 11 novembre 1630.

Claude Urbain (2^e du nom), graveur en médailles (1) et bourgeois de Nancy, mort en cette ville le 6 octobre

(1) H. LEPAGE (*loc. cit.*, p. 302), dit que Mory d'Elvange le qualifie de joaillier de la Cour, sans doute parce qu'il était orfèvre et graveur.

1698, à l'âge de 70 ans et inhumé en l'église Saint-Sébastien. Il avait épousé le 27 avril 1653, même paroisse, Anne Lenoir (1), née le 16 octobre 1631, fille de Jean-François Lenoir, « sellier à Madame », commis (1625-1630), puis conseiller de Ville (1631-1633), et de Suzanne., sa femme. Il en eut :

1^o FERDINAND Urbain, dit de SAINT-URBAIN, né à Nancy, paroisse Saint-Sébastien, le 30 juin 1658 et mort en la même ville, paroisse Saint-Evre, le 10 janvier 1738, qui suit;

2^o Maximilien-Dominique Urbain, dit aussi de Saint-Urbain, né à Nancy, paroisse Saint-Sébastien, le 6 février 1661 (2), secrétaire de l'Agence en Cour de Rome (3); mort en cette dernière ville en 1732 ;

(1) D'après Ch. COURBE, *Promenades historiques à travers les rues de Nancy*, p. 58, Anne Lenoir aurait recueilli de son père, en 1664, la maison du n^o 12 actuel de la rue Saint-Georges. — Elle était nièce de Nicolas Lenoir, orfèvre-joaillier, conseiller de l'Hôtel de Ville de Nancy, fondateur de la communauté des prêtres de Saint-Sébastien, mort à Nancy en cette paroisse, le 29 avril 1660 à l'âge de 61 ans, qui, par ses vertus, ses charités, ses pieuses fondations et son grand dévouement au duc de Lorraine et à la Ville, mérita d'occuper de sa personne les historiens de Nancy. — La famille Lenoir venait de Châlons en 1565 par Bernard Lenoir, directeur des monnaies du duc de Lorraine, père de Jean-François Lenoir et de Nicolas Lenoir dont il a été parlé plus haut, lesquels eurent aussi pour frère Bernard Lenoir (ur du nom), prévôt des monnaies de Lorraine. On retrouve plus tard Jean Lenoir (fils de Bernard II), graveur des monnaies de Lorraine et son fils, de même prénom, aussi graveur, puis les trois Albert Lenoir, qui, de père en fils, se succédèrent dans l'office de prévôt des monnaies de Lorraine (cf. *J. S. A. L.*, 1883, p. 150), ainsi que les maîtres orfèvres Antoine, Claude et Joseph les Lenoir du xviii^e siècle.

Cette famille des Lenoir donna des alliances aux familles Dumay, Lepage, Gabriel, Harmant, Laurent, Regnard, de La Feuille, Vincent, Urbain, Ernest, Bagard, Mathis.

(2) Parrain, Dominique Urbain, maréchal des logis de la Cour de S. A. l'Électeur de Bavière (celui que Mory d'Elvange indique comme fourrier de la Cour à Munich, et comme *oncle* de Ferdinand de Saint-Urbain). H. LEPAGE, *loc. cit.*, p. 302.

(3) Archiv. M.-et-M., B. 1614.

3^o et 4^o Sigisbert et Pascal Urbain, frères jumeaux, nés à Nancy, paroisse Saint-Sébastien, le 30 juin 1669 (1).

Ferdinand de Saint-Urbain, célèbre graveur en médailles, né le 30 juin 1658 et mort le 10 janvier 1738 ; marié en l'église Saint-Eustache de Rome, le 20 juin 1702, à Élisabeth-Dominique Mantinuese (2), dite Mantenoy, originaire de Bologne, qui mourut à Nancy, le 10 mai 1743, à l'âge de 80 ans, et fut enterrée en l'église Saint-Evre, près de son mari. Ils eurent :

1^o Claude-Augustin de Saint-Urbain (3), graveur des monnaies de S. A. R., aussi de grand talent, né à Rome le 14 février 1703 (baptisé le 19 en l'église de Saint-André de fractis) et mort le 12 février 1761 à Vienne, où, a-t-il été écrit, l'empereur François III lui avait demandé de venir se fixer ;

2^o J.-E. de Saint-Urbain (4) ;

3^o Geneviève de Saint-Urbain (4) ;

4^o Marie-Anne de Saint-Urbain, qui fut également remarquable graveur en médailles, née à Nancy, paroisse Saint-Evre, le 3 janvier 1711, et morte après 1780 ; mariée le 6 janvier 1739, à noble Charles-Benoît Vaultrin,

(1) Parrain, François-Louis Urbain, maître apothicaire ; marraine, Claire Urbain (ses' oncle et tante paternels, pour Sigisbert) ; parrain, Ferdinand Urbain (apparemment le frère aîné de l'enfant, qui plus tard se fera appeler Ferdinand de Saint-Urbain et qui était alors âgé de 11 ans) au nom du sieur Pascal Marcol (cousin germain de l'enfant), absent ; marraine, Marguerite Urbain, parrain et marraine de Pascal.

(2) MICHEL, dans sa *Biographie de Lorraine*, ajoutant un *très* à ce qu'il copiait dans DURIVAL, *Description de Lorraine et Barrois*, p. 163, dit qu'elle peignait « *très agréablement les animaux, les fleurs et les fruits* ».

(3) H. LEPAGE rapporte que son acte de baptême, dont il donne d'ailleurs la copie (*M. S. A. L.*, 1866, p. 335), mentionne formellement le nom du père, de Saint-Urbain, et confirme ce qu'il dit de la naissance du célèbre graveur ; on lit en effet en cet acte : « ...baptizavi infantem natum die 14 ejusdem ex domino Ferdinando Santurbanio, ex civitate Nansi, in Lorena, filio *Claudii*.... » — On voit Claude-Augustin de Saint-Urbain être parrain, paroisse Saint-Sébastien, le 22 février 1729.

(4) Voir *M. S. A. L.*, 1877, p. 299 et 301.

conseiller du roi en son bailliage de Château-Salins, capitaine prévôt et chef de police de l'Avant-garde, Pompey et Frouard, dont elle eut : *a*) Marie-Élisabeth Vaultrin, née à Nancy, paroisse Saint-Evre, le 23 décembre 1739, morte à Pompey le 14 juillet 1748; *b*) Ferdinand-Henry Vaultrin de Saint-Urbain, ingénieur de S. M. I. à Lintz (Autriche); *c*) Anne-Françoise Vaultrin, morte à Saulxures-les-Nancy à l'âge de six semaines; *d*) Joseph-Nicolas Vaultrin, né à Nancy le 26 octobre 1746, qui alla coloniser à la Guadeloupe; *e*) Jean-Baptiste-Antoine Vaultrin, né à Pompey, le 16 janvier 1748; *f*) Charles-Jean-Baptiste Vaultrin, né à Pompey, le 22 juillet 1749; *g*) François de Salles Vaultrin de Saint-Urbain, né en 1752, marié à Nancy, paroisse Saint-Evre, le 28 octobre 1777, à Thérèse Montigny (fille de Remy Montigny, directeur de l'abonnement de Lorraine), dont, parmi descendance : M^{me} Vaultrin de Saint-Urbain, connue au théâtre, à Paris, sous le pseudonyme de M^{lle} Duverger.

5^o Anne-Ursule de Saint-Urbain, née à Nancy, paroisse Saint-Evre, le 8 juin 1715; mariée, le 12 octobre 1734, à Jean-Baptiste Viard, avocat à la Cour (fils de Joseph Viard, vivant conseiller et médecin ordinaire de S. A. R.). — Descendance.

A. DE GIRONCOURT.

Verre à boire aux armes de Hennezel-Maillart.

Depuis qu'une section d'art populaire est ouverte au Musée lorrain, un intérêt plus vif s'est attaché aux objets usuels dont se servaient nos aïeux, objets restés, en quelque sorte, imprégnés d'un peu de leur personnalité.

Le bibelot que nous présentons aujourd'hui — une bonne reproduction nous dispense d'une description —

est un vulgaire verre à boire, bien assis dans sa forme trapue, bien en main, que nous nous imaginons aisément, rempli à ras bord du pétillant vin gris des côtes du Toulois, tenu par un de ces gentilshommes lorrains respirant la bonne simplicité à demi villageoise et ayant cependant pleine conscience de la dignité convenant à son état. Ce verre, tout rustique qu'il est, quant à sa forme et aux fleurs naïves, du style de celles que nous voyons sur les panneaux de nos vieilles armoires, porte blasons et c'est ainsi que nous avons pu établir quels furent les nobles gens qui se le firent tailler; nous verrons que c'étaient les descendants d'une vieille race de gentilshommes verriers lorrains.

Ce verre appartient actuellement à M. René Viney, qui le tient de sa mère, Aline de Hennezel, mariée à Dijon, le 5 février 1850, à Henri Viney, conservateur des forêts.

L'écu de dextre est aux armes des Hennezel : *De gueules à trois croissants montants d'argent, posés deux et un*. C'est certainement au blason des Hennezel que se rapporte la jolie devise : *L'équité le suit partout !* gravée sur l'autre face du verre. L'écu de sénestre était resté jusqu'ici inconnu. Quand la reproduction de cet objet nous fut



communiquée, nous eûmes vite fait de reconnaître, dans l'écu : *de pourpre au chevron d'or accompagné de trois têtes de bête quelconque*, les armoiries des Maillart : *de pourpre au chevron d'or, accompagné de trois têtes de girafe d'argent*. Ce blason, très caractéristique, a géné-

ralement été mal dessiné ; sur ce verre, comme d'ailleurs sur l'ex-libris reproduit ci-contre (1), et dans l'*Armorial*

(1) C'est probablement l'ex-libris de M. de Maillart, mestre de camp, fils d'Étienne-Henri de Maillart, seigneur de Labeuville et d'Anne de La Huchaudière. Voir C^{te} A. DE MAHUET et E. DES ROBERT, *Essai de répertoire des ex-libris et fers de reliure des bibliophiles lorrains*, p. 221.

de Lorraine de dom Pelletier à l'article Maillart, la *tête de girafe* ressemble à tout ce que l'on veut sauf à une tête de girafe !



*Bibliothèque de M^r de Maillart -
Capitaine de Cavalerie aux Reg^ts de Lenoncourt*

Nous ne donnons pas ici de renseignements historiques sur la famille de Hennezel, qu'on fait venir de Bohême, mais déjà connue depuis cinq siècles en Lorraine où un village (1) porte son nom. Cette famille de gentilshommes verriers essaima d'abord dans la grande forêt de Darney où elle avait ses fours, puis se dispersa ensuite par toute la France, en Hainaut, en Suisse et en Angleterre. On peut consulter la *Généalogie de la maison de Hennezel (1392-1902)*, publié à Laon, en 1902, par notre confrère le vicomte J. de Hennezel d'Ormois.

(1) Hennezel, Vosges, arr. Mirecourt, cant. Darney.

En nous reportant à ce travail consciencieux, nous avons effectivement trouvé qu'une alliance Hennezel-Maillart avait été conclue au début du XVIII^e siècle ; c'est sans doute à l'occasion de ce mariage que fut gravé le verre en question.

Charles-Nicolas de Hennezel, fils de Charles III de Hennezel, seigneur de Punerot (1) et d'Attignéville (2), et de Jeanne-Antoinette de Hennezel de Champigny (3), né à Neufchâteau, qualifié de seigneur de Punerot, du Bois de la Mare, Villacourt (4), Hennezel, etc., avait épousé, le 25 novembre 1729, Gabrielle-Catherine-Antoinette de Maillart (1709-1787), fille de Charles-Nicolas de Maillart, seigneur de Villacourt, capitaine de grenadiers au régiment de Royal-Roussillon, et de Barbe-Charlotte de Hennezel de Sénonges (5). En 1789 il fut convoqué à Toul à l'assemblée de la noblesse du bailliage. De son union il ne laissa qu'une fille, Catherine-Thérèse, décédée sans alliance.

Son frère aîné, Jean-Claude de Hennezel d'Attignéville, officier au régiment des Gardes lorraines, né en 1721, marié en 1746 à Nicole-Thérèse de Thomassin, eut postérité, parmi laquelle ses petites-filles : Madame Cornereau, née Ludovie de Hennezel, mère de M. Armand Cornereau, qui a bien voulu nous communiquer cet intéressant spécimen de notre art rustique lorrain, appartenant à M. René Viney, du chef de sa mère, Madame Henri Viney, née Aline de Hennezel, sœur cadette de Madame Armand Cornereau.

EDMOND DES ROBERT.

(1) Punerot, Vosges, arr. Neufchâteau, cant. Coussey.

(2) Attignéville, Vosges, arr. et cant. Neufchâteau.

(3) Champigny, Haute-Marne, arr. et cant. Langres.

(4) Villacourt, Meurthe-et-Moselle, arr. Lunéville, cant. Bayon.

(5) Sénonges, Vosges, arr. Mirecourt, cant. Darney.

Portraits du duc Antoine

Dans le dernier n° de la *Revue lorraine illustrée*, M. Chr. Pfister publie un très beau portrait du duc Antoine, qui fait partie de la collection Moreau-Nélaton (1). Cette œuvre, qui paraît attribuable à Hugues de La Faye, le peintre favori d'Antoine, représente ce prince presque à mi-corps, âgé, ce semble, de trente-cinq à quarante ans, et a dû être exécutée vers 1540.

A ce propos, M. Pfister rappelle la statue du même duc qui fut sculptée vers 1511 par Mansuy Gauvain pour la porterie du Palais ; détruite en 1792, elle a été remplacée en 1850 par une imitation fort réussie de Giorné Viard. — Notre confrère évoque aussi le portrait d'Antoine agenouillé, en pendant avec la duchesse Renée de Bourbon, qui accostait la Cène des Cordeliers ; cette œuvre a été détruite en 1881, mais M. Dupays a copié les deux portraits pour le Musée lorrain. L'original, datant des dernières années du duc, vers 1535, fut commencé par Hugues de la Faye et, après sa mort, terminé par Médard Chuppin. — Est aussi rappelé le portrait bien connu du même duc qui existe au Musée de Bar-le-Duc et que le Musée lorrain a fait copier ; il est également de la vieillesse du duc. — Enfin, une médaille, reproduite en manière de cul-de-lampe, fait souvenir que les monuments numismatiques fournissent d'intéressantes effigies du « bon duc » et de sa femme ; mais il est permis de dire que, sur la médaille dont il s'agit, cette duchesse n'est nullement flattée.

Longue serait, je crois, la liste complète des portraits du duc, connus par des textes et même encore conservés.

L'un des plus importants, ce me semble, est celui que nous offre le vitrail absidal de l'église de Saint-Nicolas-de-Port ; cette belle verrière remonte aux dernières

(1) Ch. PFISTER, *Un portrait du duc Antoine*, dans la *Revue lorraine illustrée*, 3^e trim. 1913, p. 95-96.

années de René II (mort en 1508). A la zone inférieure, est figurée l'Annonciation, mystère que René avait ordonné de broder sur son grand étendard et qu'il aimait à faire reproduire. A la droite de cette scène est agenouillé le vainqueur du Téméraire, présenté par saint Nicolas, patron de l'église et de la Lorraine; à la gauche, lui fait pendant son fils aîné Antoine, encore marquis de Pont-à-Mousson; il était accompagné de son patron, le grand saint Antoine, ermite; on a eu la fâcheuse idée de mettre ailleurs l'image de ce saint, et de la remplacer par un panneau moderne qui représente une statue blanche de saint Antoine de Padoue (1).

Un portrait du même prince déjà avancé en âge, malgré la date 1525 qui y serait inscrite, se voit, environné des quatorze saints auxiliaires, sur le tableau peint sur bois que possédait autrefois l'église de Sainte-Croix-aux-Mines; on ne sait ce qu'est devenu ce tableau, mais Prosper Morey en a publié une lithographie (2).

Comme spécimen rustique, je citerai la cheminée de Juvigny-en-Perthois, où l'on voit les armes pleines de Lorraine accostées de deux médaillons qui offrent les effigies du roi François I^{er} — nous sommes dans le Barrois mouvant — et du duc Antoine (3).

Et, pour terminer, ne convient-il pas de songer avec mélancolie à ces « portraictures, faites de terre, tant de Monseigneur le duc que Madame et aultres, faictes par

(1) V. mon article : *Fragment d'études sur l'église de Saint-Nicolas-de-Port. Les vitraux du chœur*, dans *B. S. A. L.*, 1902, p. 99-107.

(2) V. mon article : *Le duc Antoine et les « Saints auxiliaires »* (extr. des *Mém. de l'Acad. de Stanislas*, année 1909-1910), Nancy, 1910, in-8. — Le lieu d'origine, que je soupçonnais déjà, m'a été confirmé par les renseignements qu'a bien voulu recueillir M. de La Comble, président de la Société philomatique vosgienne, et dont il a eu l'obligeance de me faire part.

(3) V. mon article : *Note sur un manteau de cheminée historié, du temps du duc Antoine, à Juvigny-en-Perthois* (extr. des *Mém. de la Soc. des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, III^e série, t. X, 1901).

maistre Ligier, imaygier » que nous révèle le compte de l'année 1533. — Ce « maître », c'était le grand sculpteur Ligier Richier (1)

30 nov. 1913.

L. GERMAIN DE MAIDY.

Reprises de la seigneurie d'Essey en 1263.

Le document que nous publions est intéressant parce qu'il concerne quatre localités des environs immédiats de Nancy : Essey, Dommartemont et Saint-Max dans le canton de Nancy-sud, Tomblaine dans le canton de Nancy-ouest. Il se trouve aux Archives de Meurthe-et-Moselle, dans la layette Deneuvre (B. 644), n° 55 ; c'est un original en parchemin fort endommagé ; le sceau, qui était sur double queue, manque aujourd'hui.

Cette charte est simplement signalée par Lepage à l'article Essey de ses *Communes de la Meurthe* (t. I, p. 330), non pas d'après l'original, mais d'après la copie d'un cartulaire ; M. des Robert n'en parle pas dans l'appendice à ses *Recherches sur l'origine du nom d'Arc* (2), qui du reste est consacré à la famille d'Essey plutôt qu'à la localité. Il convient de rapprocher la forme *Aci*, donnée par cette charte au nom d'Essey, des autres formes relevées là par M. des Robert.

E. DUVERNOY.

1263, 16 juillet.

Je, Miles de Vandières, sires de Aci, fais à savoir à tous que je ai repris de mon signor Ferri, duc de Loherreingne et marchis, Aci qui siet delez Nanci, Seint-Marc, Dommartemont

(1) V., en dernière date, Paul DENIS, *Ligier Richier*, 1914, p. 37. — Ce texte, tiré des Archives de Meurthe-et-Moselle, B 7613, a été indiqué pour la première fois par Henri LEPAGE, dans l'*Inventaire sommaire* de ces Archives, t. II, 1873.

(2) *M. S. A. L.*, 1910, p. 260-264.

et Tombelaines quant que je i ai en tous us et en tous prous et en ban, et en justice et en toutes autres choses antièrement, arrer que la moitié dou molin de Tombelaines que muet de Joffroi de Rosières, et qui est arriers fiez monsignour le duc devant dit. Et de toutes ces choses devant dites sui ge homs liges au devant dit duc en après le conte de Bar ; et Odins mes fils en est assi ses homs liges devant tous homes en après le roi de Navarre, sauve la raisons de mes autres anffans, tele com avoir la doivent ès leus devant dis. Et por ce que n'ai point de seel, je ai fait saeler ces lettres dou seel mon signour et mon frère Gilon (1), par la grâce de Deu éveke de Toul, en tesmoignage de véritei, que furent faites quant li miliaires corroit par mil dous cens et sexante trois ans, landemain de la Division des Apostres.

La poste en Lorraine sous le duc Henri II.

(ERRATA.)

On nous permettra une rectification à propos de cette étude ayant paru dans le *Bulletin* d'août et septembre 1913 (nos 8-9). Au lieu de Reinhausen (orthographe du document) près de Ratisbonne (p. 178, note 1), il faut lire : Rheinhausen près de Spire. Nous relevons en effet cette mention : « La somme de quatre vingtz huit frans, à quoy reviennent vingt quatre reisdallers, que ledict trésorier (2) a délivré pour faire tenir au commis de l'ordinaire Rheinhausen *devant Spire* et le satisfaire de ses gages à luy dheus par Son Altesse pour l'année 1623 » (3). Les Taxis ne créèrent en effet aucun office à Reinhausen près de Ratisbonne.

(1) Gilles de Sorcy, évêque de Toul, de 1253 à 1269.

(2) Jérôme Terrel, trésorier et receveur général des finances de Monseigneur de Vaudémont, père du duc Charles IV.

(3) Arch. M.-et-M., B. 1455, fol. 155 v° (1625.)

Page 177, note. Au lieu de *Arch. M.-et-M., B. 1377, 1434*, il faut lire : *Arch. M.-et-M., B. 1434, mémoire de Henry Philippe*.

Page 188, ligne 1. Il faut lire *Bourbonnois* et non *Bourdonnois*.

H. R.

CHRONIQUE

Monuments historiques.

Dans sa session d'août 1913, le Conseil général de Meurthe-et-Moselle a pris plusieurs décisions concernant les monuments historiques : il a refusé d'inscrire à son budget un crédit annuel de 3 à 4.000 fr. pour l'entretien de ces monuments, comme l'en priait l'administration des Beaux-Arts; mais il a voté une subvention de 1.300 fr. pour contribuer aux réparations de l'église d'Écrouves, une subvention de 2.000 fr. pour participer aux travaux à l'église de Vézelize; il a de plus émis un avis favorable à la modification des termes sous lesquels sont classés les monuments de la place Stanislas, de façon à y comprendre la rue Héré, l'Arc-de-Triomphe et la place de la Carrière. Voir le volume des Délibérations de cette assemblée, p. 236, 238, 257, 432.

Travaux annoncés.

Notre confrère M. Marcel GROSDIDIER DE MATONS, professeur au collège de Normandie, prépare, pour la Faculté des lettres de Paris, une thèse de doctorat : *Histoire des comtes de Bar, 1033-1302*.

On sait combien il est malaisé d'utiliser les publications d'une Société savante déjà un peu ancienne s'il n'en a pas été fait de table générale, et nos confrères ont pu apprécier les services que leur rend la table rédigée pour notre Société par M. Ch. Sadoul. Ils apprendront avec plaisir que M. P. ERRARD prépare un index analogue pour les *Mémoires* et le *Bulletin* de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, ce qui facilitera beaucoup leur emploi.

Parmi les thèses que viennent de soutenir les élèves sortants de l'École des Chartes pour l'obtention du diplôme d'archiviste-paléographe, nous relevons les suivantes : M. Paul BOUDET, *Le Chapitre de Saint-Dié en Lorraine, des origines au XVI^e siècle*. — M. Maurice DIETERLEN, *Études de diplomatique sur les actes privés et les actes ducaux en Lorraine, du XIII^e au XV^e siècle* ; M. Dieterlen est membre de notre Société.

BIBLIOGRAPHIE

— M. Edmond BRUWAERT s'est fait une spécialité de tout ce qui touche à Jacques Callot. Outre plusieurs études de détail, dont quelques-unes ont été signalées par le *Bulletin* (cf. 1911, p. 93 et 1913, p. 167), il a publié en 1912 sur le graveur lorrain un volume in-4, et tiré à petit nombre, parce qu'il était destiné uniquement aux membres de la Société pour l'étude de la gravure française. Voulant rendre ses recherches accessibles à tous, M. Bruwaert nous donne aujourd'hui un *Jacques Callot, biographie critique*, Paris, H. Laurens, collection « Les grands artistes » [1913], in-8 de 126 p. avec 24 pl. hors texte. Et ce n'est pas une simple réédition, car, dans l'intervalle, l'auteur a fait de nouvelles trouvailles et remanié sa rédaction en conséquence. Il rejette deux légendes dont on avait cru embellir la vie de l'artiste, celle qui le fait aller en Italie en compagnie de Bohémiens et celle qui lui attribue une intrigue d'amour avec la femme de son maître, Thomassin. Il nous apporte en échange bien des détails précieux sur les années décisives passées par Callot en Italie, pays qu'il connaît très bien et dont il a exploré avec fruit les bibliothèques et les archives. Mais il connaît peut-être moins bien la Lorraine et commet ainsi quelques inadvertances : p. 19, Dorothee de Lorraine, duchesse de Brunswick, n'est pas la tante, mais la sœur plus jeune et posthume de Charles III ; p. 64, Alphonse de Rambervillers vivait non à Marsal, mais à Vic ; p. 69, il semblerait, à lire M. Bruwaert, que la France était suzeraine de la Lorraine, quand elle ne l'était que d'une petite partie du Barrois ; p. 101, M. Bruwaert cite comme manuscrits les Mémoires du comte de Brassac rédigés par son secrétaire Marivin, qui ont été publiés

par M. Pfister dans les *M. S. A. L.* de 1898, et il était d'autant plus utile de connaître cette publication que M. Pfister (p. 341) maintient à Callot la paternité de l'Armorial lorrain conservé par Marivin, quand M. Bruwaert la lui retire.

Le mérite de ce petit volume est de suivre strictement l'ordre chronologique, ce qui permet à l'auteur de rattacher, de façon très heureuse, les œuvres de Callot aux diverses circonstances de sa vie, d'expliquer souvent celles-là par celle-ci. Il ne s'arrête pas à la mort de l'artiste, mais fait le dénombrement de ses admirables planches et nous apprend avec précision ce qu'elles sont devenues. Avec la plupart des critiques récents, il n'admet pas que Callot ait peint, mais il nous le montre inspirant des peintres comme Rubens, Téniers, Rembrandt lui-même, sans parler bien entendu des graveurs, et sa gloire n'y perd rien.

E. D.

— Le *Bulletin* de cette année a signalé, p. 22, un vol commis au préjudice du Dr Lalanne qui explorait la station aurignacienne de Laussel, en Dordogne, et au profit d'un musée allemand. Voici qu'un préhistorien français fort connu, le comte BÉGOUEN, apporte (*Journal des Débats* des 16 et 27 déc. 1913) de nouvelles précisions sur cette affaire qui forme un affligeant contraste avec le procédé si loyal du gouvernement italien dans la restitution de la Joconde : le bas-relief dérobé a été acheté de bonne foi, semble-t-il, à un ouvrier par le Dr Verworn, professeur à l'Université de Bonn, pour le compte du Musée de Berlin, dirigé par le professeur Suchhardt. L'ouvrier coupable a été frappé d'une condamnation sévère par le tribunal de Sarlat, pour abus de confiance. Mais cela ne rend pas le bas-relief à la France, et ici, il faut citer textuellement la conclusion de la première lettre du comte Béguen ; elle en vaut la peine.

« Tout d'abord, le professeur Suchhardt avait laissé entendre que s'il y avait un jugement établissant que le vendeur n'était pas légitime propriétaire, on le restituerait. Une fois la condamnation encourue, on se livra à de misérables chicanes de mots. La loi allemande, disait-on, n'oblige à restituer que les objets volés, or le chef de chantier ayant été condamné pour abus de confiance, le musée a le droit de garder l'objet sous-

trait. Il semble cependant que l'on ne se soit pas senti à Berlin la conscience en repos, malgré ces casuistes trop subtils, et on offrit des compensations au Dr Lalanne : voulait-il des titres scientifiques ? des décorations ? des objets de collections ? Tout cela fut refusé, mais l'affaire en est là.

« On n'ose pas à Berlin exposer publiquement ce trophée scientifique d'origine si peu avouable et cela met en défaut le professeur Suchhardt lui-même, qui écrivait naguère, avec une ironie savoureuse, qu'une pareille pièce était trop importante pour rester enfouie dans une collection particulière en France, et que la Providence avait eu ses desseins en permettant qu'elle arrive à Berlin pour le plus grand bien de la science ! »

— Deux prêtres du diocèse de Nancy, MM. P. FIEL et A. SERRIÈRE, retracent l'*Apostolat d'un prêtre lorrain. Gustave III et la rentrée du catholicisme en Suède*, Paris, Plon, 1913, in-12 de vi-309 p. Il s'agit de Nicolas Oster, né en 1738 à Helli-mer (arr. Sarreguemines, cant. Gros-Tenquin), qui fut principal du collège de Bouquenom, aujourd'hui Saarunion, de 1768 à 1779, et que le nonce du pape à Paris choisit, en 1782, pour aller comme vicaire apostolique en Suède où Gustave III venait d'accorder à ses sujets catholiques, très peu nombreux, la liberté de conscience et de culte. L'abbé Oster était signalé pour cette tâche difficile par sa science théologique, son tact, sa connaissance de l'allemand, les rapports courtois qu'il avait entretenus avec des protestants pendant son séjour à Bouquenom, la connaissance spéciale qu'il avait acquise des dogmes et des rites luthériens en conversant avec des ministres de cette communion, enfin parce qu'il avait converti en 1779 la princesse Séraphine de Nassau-Sarrebrück. Nous ne le suivrons pas dans sa mission, où il rencontra bien des obstacles, et se montra diplomate consommé autant qu'apôtre. Il rentra en France au moment où commençait la Révolution, faillit être guillotiné, devint grand-vicaire de l'évêque de Metz après le Concordat et mourut curé de Sarrable en 1816. E. D.

— René WIENER, *Encore du Vieux Nancy*. Nancy, 1913, album de 11 gravures in-4, tiré à 25 exemplaires ; introduction par J. Favier. Cette nouvelle publication artistique de M.

René Wiener mérite une mention spéciale dans le *Bulletin*. Il s'agit encore du *Vieux Nancy*. C'est sous ce titre que l'auteur présente, en un élégant recueil, une seconde série de onze eaux-fortes ou aquatintes reproduisant, habilement gravés par lui, des coins « du vieux Nancy démoli qu'on ne peut plus voir ou du vieux Nancy encore debout qu'on néglige de regarder ». M. René Wiener a, par atavisme, le culte de Nancy, dit M. J. Favier, dans une courte et spirituelle introduction. Aussi nous espérons, pour l'agrément des yeux et le charme des souvenirs locaux que l'auteur n'en restera pas là, et nous formons le vœu de voir paraître bientôt une troisième série intitulée : *Toujours du Vieux Nancy*.
M. M.

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

COMITÉ

Dans sa séance du 21 décembre 1913, le Comité du Musée historique lorrain a modifié ainsi qu'il suit la répartition et l'attribution des sections :

SECTION I. PÉRIODES PRÉHISTORIQUES, GALLO-ROMAINE ET FRANQUE ;

SECTION II. MONNAIES, MÉDAILLES ET SCEAUX ;

Conservateur des sections I et II : M. René MARTZ.

SECTION III. MOBILIER ET OBJETS D'ART ;

SECTION IV. ESTAMPES ;

Conservateur des sections III et IV : M. Georges DEMEUFVE.

SECTION V. ART POPULAIRE LORRAIN ;

Conservateur de la section V : M. Charles SADOUL.

Dans la même séance, le Comité a décidé de conférer le titre de membres élus à MM. Émile DUVERNOY et Marcel MAURE qui, en leur qualité de membres du Bureau, prenaient déjà depuis de longues années une part active à ses travaux. M. Louis SCHAUDEL, receveur principal des douanes, membre de l'Académie de Stanislas, a été également élu membre du Comité.

LEGS

Par M. Henry-Louis MASSON, docteur en médecine à Raon-l'Étape :

Moulages de bas-reliefs gallo-romains du Musée d'Épinal ;

Bas-relief en pierre (trophée d'armes) provenant d'une ancienne maison de Raon-l'Étape ;

Taque de cheminée aux armes de Lorraine ;

Coffre en fer forgé, travail alsacien (xvii^e siècle) ;

Crucifix sur pied en bois sculpté dit « de Bagard » ;

Croix reliquaire entourée d'ornements en filigrane d'argent, travail suisse (fin du xviii^e siècle) ;

Vase, décoré de paysages, en ancienne faïence de La Trouche, près Raon-l'Étape ;

Soupière et son plateau, décorés de fleurs en relief et polychromées ; vase de pharmacie ; écritoire ; plat et assiettes, en ancienne faïence de Lorraine ;

Tasse en porcelaine de Sèvres, à décor de fleurs (marque de 1787, contremarque de *Laroche*, peintre de fleurs), ayant appartenu au cardinal Fesch ;

Pièces diverses en porcelaine de la Chine (xviii^e et xix^e siècles) ;

Deux tableaux de l'école française, scènes d'intérieur, provenant d'une ancienne collection de la famille de Ligniville (fin du xviii^e siècle) ;

Passeports délivrés par la municipalité de Nancy en 1790 et 1792 ;

Billet de logement et carte délivrés à Buisson, caporal de la garde nationale, député de Mirecourt, à la fête de la Fédération ;

Série d'assignats.

Par M. Hubert MAGOT, avocat, ancien adjoint au maire de Pont-à-Mousson, à la Ville de Nancy pour être déposé au Musée historique lorrain :

Vingt-quatre pièces de faïence, aiguière, plats, jattes et assiettes, aux armes du duc Léopold et de la duchesse Élisabeth-Charlotte d'Orléans. Ces pièces, en ancienne faïence de Moustier et de Strasbourg, sont tout ce qui reste d'un service offert par les princes François et Charles-Alexandre à leur précepteur Charvet.

DONS

SECTION II

Par la VILLE DE NANCY : Monnaie de billon de Charles III, trouvée dans les fouilles de la rue Ferri III en 1906.

— la SOCIÉTÉ SOLVAY : Plaquette à l'effigie des frères Solvay, distribuée aux employés et ouvriers pour le cinquantenaire de la Société ; exemplaire en argent.

— M. Émile BADEL, publiciste : Deniers lorrains, monnaies françaises et étrangères, divers jetons allemands et une médaille de dévotion à la Vierge ; le tout provenant de Saint-Nicolas-de-Port.

— le comte Jules BEAUPRÉ : Denier de Volusien, trouvé à Sion.

— le docteur Paul BRIQUEL, à Lunéville : Matrice en corne d'une médaille de saint Bruno, et moulage de cette médaille.

— M. Paul CHARBONNIER, architecte des monuments historiques : Deniers lorrains, messins et comtois, de la fin du xvi^e siècle, provenant d'une trouvaille faite à Vézelize dans une maison en démolition.

— M. DENTZ, conducteur du service de la voirie municipale : Neuf monnaies diverses, cuivre et billon.

— M. Louis VILGRAIN, président de la Chambre de commerce : Médaille en argent de la Chambre de commerce de Nancy, coin de Prouvé, 1913.

— M. Léonce VOIRIN, à Paris : Écu-médaille pour le mariage du comte et de la comtesse de Flandre ; médaille de Sainte-Hélène ; médailles de première communion et diverses.

SECTION III

Par la VILLE DE NANCY : Embouchoir trouvé en 1906 dans une fouille d'égout, rue de la Craffe.

— M. Charles CARTIER-BRESSON, industriel : Carreaux de poêles, en terre sigillée, à glaçure verte et sujets divers : anges tenant des écussons, roi sur son trône, tête de musicien, ornements (xv^e et xvi^e siècles) ; trouvés en 1884 dans les ruines du château de Pierre-Percée.

Tasse en grès du ^{xv}^e siècle ; tesson d'un pot en terre grise ayant renfermé des monnaies ; croc double, antérieur au pied de biche, destiné à bander la corde d'une arbalète (^{xiii}^e ou ^{xiv}^e siècle) ; le tout provenant également de Pierre-Percée ; deux pots d'étain, de forme lorraine, et deux assiettes creuses en étain, trouvés dans la forêt des Bois-Sauvages, près de Celles-sur-Plaine.

— M. J. GALOTTE, à Herbéviller : Tuile creuse à crochet provenant du château de Lannoy à Herbéviller (^{xvi}^e siècle).

— M. l'abbé JACOB, curé de Saint-Vincent-Saint-Fiacre, et l'intermédiaire de M. GÉNY, entrepreneur : Fonts baptismaux de l'ancienne église Saint-Vincent-Saint-Fiacre, aux Trois-Maisons.

— M. Paul JEAN : Bouton de la garde nationale de Thionville en 1790.

— M. Paul LAPREVOTE : Boutons d'uniformes du collège royal de Nancy (1830) et du collège de Phalsbourg.

— le commandant PIERSON DE BRABOIS : Sabre porté de 1809 à 1813 par son arrière-grand-père le général Louis-Léopold Buquet (né à Charmes le 5 mai 1768, mort à Nancy le 25 avril 1835) ; la lame est ornée de trophées gravés et dorés ; la garde à palmette porte la dragonne d'or à graine d'épinards.

— M. Louis PISTAT, à Reims : Bouton d'uniforme du collège royal de Nancy sous la Restauration.

— M. Charles SADOUL : Bouton de la garde nationale de Lunéville en 1790.

SECTION IV

Par M. Albert COLLIGNON, officier d'administration en retraite : Mémoire pour Louis-Antoine-Gaspard de Loÿs, baron de La Bastie, appelant, contre Claude-Marie comte de Bressey, seigneur de Manoncourt ; 1753. Nancy, Nicolas Charlot, in-folio de 35 pages.

— M^{me} Ferdinand GENAY : Deux photographies encadrées du projet primitif de l'église Saint-Joseph de Nancy, dressé par feu M. Ferdinand Genay, architecte diocésain.

— M. Paul LAPREVOTE : Lettre, signée, de Molitor au duc de Feltre.

— M. Victor VAGNER, libraire : Brevet de sergent de la garde nationale, délivré le 11 mai 1834 à Antoine Meunier, de Houdemont.

SECTION V

ANONYME : Marmite en fonte ornementée, avec l'inscription : *Léonard Pellet, 1734* ; lampe à suspension, fer et cuivre.

Par M. Émile BEAUVIER, à Malzéville : Deux verres taillés, en forme de gobelets, ayant été donnés en prix au lycée de Nancy sous le Premier Empire.

— M. Émile BADEL, publiciste : Verre gravé, souvenir du pèlerinage de Saint-Nicolas-de-Port.

— le docteur P.-E. COLIN, artiste graveur à Bourg-la-Reine : Jouets en bois sculpté (sanglier, renard, cerf), provenant des environs de Bising (ancienne Meurthe).

— M. Charles PONCELET, libraire : Fourneau en fonte dit « boro », provenant des environs de Sarrebourg.

— M. l'abbé RICHARD, curé de Herbéviller : Gril en fer forgé.

— M. SCHOTT, 6, quai Choiseul : Casse-noisette en fer forgé.

ACQUISITIONS

SECTION II

Ducat d'or, au type de Florence, du duc de Lorraine Jean Ier.

Plaquette en bronze argenté à l'effigie de M. Raymond Poincaré, président de la République, par Chaplain ; Sandoz éditeur.

Médaille allemande, en argent, sur la descente à Lunéville du ballon dirigeable Zeppelin IV.

Autre médaille satirique, en bronze, sur le même événement ; gravée par Carl Götz, à Munich.

SECTION III

Assiette dite « patriotique », décorée d'un aigle noir, en ancienne faïence de Longwy.

Vierge en ancienne terre dite « de Favières ».

Sucrier et tasses des Islettes.

Mesure en étain de fabrication messine.

Boîte à hosties, en bois sculpté dit « de Bagard ».

Décorations portées par Jean-Baptiste Alexandre, baron Villatte, aide de camp de Bernadotte.

Bouton de la garde nationale mobilisée de la Meurthe (1813).

Gouache représentant la porte Stanislas, face extérieure (fin du xvi^e siècle).

Aquarelles représentant des uniformes de corps lorrains ou recrutés en Lorraine sous Stanislas : maréchaussée, gardes du corps, Gardes lorraines, Royal-Lorraine.

SECTION V

Lit à colonnes, chêne sculpté.

Alcôve double, chantournée et sculptée.

Coffre en bois sculpté, provenant des Hautes-Vosges.

Boîte rustique sculptée; boîte à sel.

Porte-serviette, provenant des environs de Thiaucourt.

Rouet à filer.

Statuettes en bois sculpté et polychromé : saint Joseph, saint Étienne, saint Gengoul et sainte Richarde.

Cires habillées.

Porte-lampe en fer forgé.

Porte-aiguilles.

Bassinoire en cuivre repoussé.

Porte-cuillères en terre de Favières.

Cruches en faïence et en terre ; bénitiers en faïence.

Ustensiles divers.

Pour la Commission de rédaction, le Président : PIERRE BOYÉ.

L'imprimeur-gérant : A. CRÉPIN-LEBLOND, 21, rue Saint-Dizier, Nancy.

TABLE DES MATIÈRES

Procès-verbaux des séances.

	Pages
Séance du 13 décembre 1912.....	3
— 10 janvier 1913.....	26
— 14 février.....	49
— 14 mars.....	73
— 11 avril	97
— 9 mai.....	121
— 13 juin.....	145
— 11 juillet.....	201
— 10 octobre.....	225
— 14 novembre.....	257
— 12 décembre (voir le n° de janvier 1914).	

Mémoires.

A. QUENAIT, Cachet cabalistique du Musée historique lorrain (avec une figure).....	5
Abbé PERNOT, Nouvelles découvertes au cimetière d'Audilly....	14
Léon GERMAIN DE MAIDY, Un travail nouveau sur Mélusine. — Une Joconde découverte à Nancy vers 1845.....	16, 18
Actes de décès des sculpteurs Bagard.....	18
Hippolyte ROY, Pierre tombale de dame Jake d'Apremont.....	19
René HARMAND et Paul MARICHAL, Notes de toponymie lorraine : Nabécor.....	29
Léon GERMAIN DE MAIDY, Ex-libris aux armes des familles de Bourgogne et Ganot.....	40
Edmond STOFFLET, Les fontaines de Jeanne d'Arc à Domremy.	51
Léon GERMAIN DE MAIDY, Un nouveau mystère sur saint Nicolas.	59
Fernand LEMAIRE et D ^r Pol SERRIÈRE, Foug, ses premiers pos- sesseurs, son château.....	61
Émile DUVERNOY, Le chemin de croix d'Atton.. .. .	68
Léon GERMAIN DE MAIDY, Un homme de Mattaincourt battu par sa femme vers 1560.....	70
Émile DUVERNOY, Épitaphe à Liepvre.....	71

Louis SCHAUDEL, XIV ^e session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques.....	75
Chr. PFISTER, Un récit du siège de Nancy de 1633.....	80
Lucien HUBERT, Un mariage « à la Gaulmine » à Longwy, en 1696.....	87
J. FAVIER, Note sur l'obituaire de Sainte-Marie-au-Bois.....	102
Edmond DES ROBERT, Épitaphe de Gilles Ghiselin, chevalier, l'un des combattants de la bataille de Nancy.....	111
Émile DUVERNOY, Inscriptions à Drouville et à Serres (<i>avec deux figures</i>).....	112
Chr. PFISTER, Les fêtes de la canonisation de saint François de Sales à Nancy (22-30 mai 1666).....	122
Léon GERMAIN DE MAIDY, Les différentes familles nobles du nom de La Ruelle en Lorraine.....	129
Paul MARICHAL, Ancienne numérotation de la série B aux Archives de la Meurthe.....	132
Léon GERMAIN DE MAIDY, Sur les armoiries de François Bouvet, anobli en 1501.....	134
Émile DUVERNOY, Notice sur Edouard Bonvalot.....	137
Max PRINET, La condition juridique des dames de Remiremont, d'après une enquête de 1538.....	148
Albert COLLIGNON, Le « Romuléon » de Charles le Téméraire (<i>avec une planche</i>).....	158
Hippolyte ROY, La poste en Lorraine sous le duc Henri II, 1619 (<i>avec une planche et une figure</i>).....	169, 274
Daniel DELAFARGE, Une lettre inédite de Palissot aux Comédiens français.....	193
Chr. PFISTER, Le prétendu atelier de poterie romaine de Nancy.....	203
Émile DUVERNOY, Passages à Amiens d'Antoine, comte de Vaudémont (1416-1438).....	216
Léon GERMAIN DE MAIDY, La prétendue origine lorraine d'Alfred de Musset.....	291
Hippolyte ROY, Un enterrement à la cour de Lorraine sous le duc Henri II (1622).....	229
Léon GERMAIN DE MAIDY, Une problématique façade de l'église de Sion-Vaudémont au XVII ^e siècle (<i>avec une figure</i>).....	237
Félicien PINGENET, L'Huillier de Séneval.....	243
Edmond DES ROBERT, A propos de Nabécor.....	249
A. DE GIRONCOURT, Parenté du graveur Ferdinand de Saint-Urbain.....	260
Edmond DES ROBERT, Verre à boire aux armes de Hennezel-Maillart (<i>avec une planche et deux figures</i>).....	267
Émile DUVERNOY, Reprises de la seigneurie d'Essey en 1263....	273

Nécrologie.

FOURIER DE BACOURT, Le comte Maurice de Pange.....	197
--	-----

Chronique.

Edmond DES ROBERT, Un descendant de Pierre d'Arc.....	20
Félicitations à M. Raymond Poincaré.....	25
Vœux de nouvelle année.....	42
Charles GUVOT, Rapport fait au nom de la Commission des finances pour l'année 1912.....	99
Émile DUVERNOY, Société des études locales.....	120
Monuments historiques.....	120, 251, 275
Congrès des Sociétés savantes.....	200
Salon de Nancy.....	200
Cours publics.....	251
Travaux annoncés.....	275

Bibliographie.

Miniatures et miniaturistes, par H. ROUJON.....	22
Le pillage du trésor préhistorique, par H. DE VARIGNY et le comte BÉGOUEN.....	22, 277
La succession d'Austrasie au viii ^e siècle, par L. LEVILLAIN.....	23
Lettre de Guilbert de Pixérécourt, par Edmond ESTÈVE.....	24
L'art de se servir d'un député, par Émile HINZELIN.....	24
Fers à cheval à clous, par Jules BEAUPRÉ.....	24
Anciens ex-libris.....	24
Manuel de sigillographie française, par J. ROMAN.....	44
Inauguration solennelle du Musée historique lorrain, 28 juillet 1912.....	45
Cahiers de doléances du bailliage de Dieuze en 1789, par Charles ÉTIENNE.....	45
Le chevalier de Boufflers, par Fernand BALDENSBERGER.....	72
Manuscrit exécuté pour Philippe de Gueldres.....	72
Bibliographie lorraine, 3 ^e année.....	72
François II de Montpezat, par M ^{lle} Jane HAZON DE SAINT-FIRMIN.....	72
Saint-Mihiel, par Henri BERNARD.....	95
Comment faire une monographie de commune lorraine, par l'abbé Eugène MARTIN.....	96
Le fonds Laloy aux Archives de la Haute-Marne, par Pierre GAUTIER.....	139
La Lorraine, le milieu, les ressources, les habitants, par Émile GORÉ.....	139
Numismatique de la maison de Salm, par P. JOSEPH.....	140
Estampe unique de Jacques Callot, par Edmond BRUWAERT.....	167
François de Neufchâteau, par Jean LHOMER.....	167
Notes de lexicographie lorraine et franc-comtoise, par O. BLOCH.....	168
Le tremblement de terre de Plombières-Remiremont, en 1682, par Alfred UHRY.....	168
Chronique et chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel, par André LESORT.....	168

Nantosuelta, déesse à la ruche, par H. HUBERT.....	168
Lœthringen und seine Hauptstadt, par KEUNE, BOUR et RUPPEL.....	221
La famille Badel de Saint-Nicolas, par Émile BADEL.....	223
« La colline inspirée ». Un peu d'histoire à propos d'un roman, par l'abbé Eugène MANGENOT.....	223
Églises romanes des Vosges, par André MICHEL.....	224
Vingt-cinq leçons sur l'histoire de la Lorraine et du Barrois, par L. BOUCHOT.....	224
Biographie de la Chambre des comptes de Lorraine, par Antoine de MAHUET.....	252
Histoire de Destry et du pays Saulnois, par Léon MAUJEAN....	253
Relations d'Étival avec les monastères alsaciens d'Andlau et de Hohenbourg, par l'abbé Iboux.....	254
Rapports adressés à François III.....	255
Charte du duc Thibault II, 1304.....	255
Élection de l'évêque constitutionnel de la Meurthe en 1791, par l'abbé Ch. CONSTANTIN.....	256
Duroc, duc de Frioul, par Jean DE LA TOUR.....	256
Les débuts à Nancy d'un général robespierriste, Lavalette, par R. TOURNÈS.....	256
Jacques Callot, biographie critique, par Edmond BRUWAERT....	276
L'apostolat d'un prêtre lorrain, par P. FIEL et A. SERRIÈRE.....	278
Encore du Vieux Nancy, par René WIENER.....	278

Musée historique lorrain.

Comité.....	279
Dons et legs au Musée.....	46, 140, 280, 281
Acquisitions.....	48, 143, 283
Visite de l'archiduc Frédéric d'Autriche.....	108

Planches et figures.

Cachet cabalistique du Musée historique lorrain.....	5
Sculptures en pierres à Serres.....	118, 119
Feuillet du Romuléon.....	158
Armes de Lamoral de Taxis.....	171
Ex-libris armorié de la maison de Tour-et-Taxis.....	176
Façade de l'église de Sion.....	240
Verre à boire aux armes de Hennezel-Maillart.....	268
Blason et ex-libris de la famille Maillart.....	268, 269

TARIF

des tirages à part pour les membres de la Société

La feuille in-8°, sur papier carré collé, 10 kil., tirée à 100 ex., sans nouvelle mise en pages.	8 »
Avec nouvelle mise en pages	10 »
La même feuille tirée seulement à 50 ex.....	6 »
La demi-feuille tirée à 100 ex:.....	5 50
Avec mise en pages nouvelle.....	6 50
La même, à 50 ex.....	5 »
 Les couvertures imprimées sur papier raisin de couleur, le 100.....	 5 50
Les 50 couvertures.....	4 50
 Le brochage d'une feuille tirée à 100 ex.....	 1 50
— de 2 feuilles.....	2 »
— de 3 feuilles.....	2 50
— de 4 feuilles.....	3 »

*Les corrections d'auteur sont comptées à raison de
75 centimes l'heure.*

Pour ces tirages à part, on est prié de s'entendre directement et exclusivement avec l'imprimeur.

BIJOUTERIE & ORFÈVRERIE

FABRIQUE

DE

BIJOUTERIE & BRONZE D'ART

Orfèvrerie Artistique

DAUBRÉE

Nancy -- Rue St-Dizier, 2

Paris -- Rue Vieille du Temple, 132

BIJOUX LORRAINS

DRAGÉES BRAQUIER

VÉRITABLES

DRAGÉES DE VERDUN

SANS RIVALES

Dragées tendres, friables — Parfums exquis — Nuances séduisantes

Usine modèle du Château de Coulmier, 60 000 mètres carrés
MAISON FONDÉE EN 1783

BREVETÉE S. G. D. G., en France et à l'Etranger

RÉPUTATION UNIVERSELLE

L. BRAQUIER, Verdun-sur-Meuse

Fournisseur Breveté de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges.

Les plus hautes récompenses aux Expositions

MEMBRE DU JURY

Liège 1903, Nancy 1909, Londres 1910, Bruxelles 1910

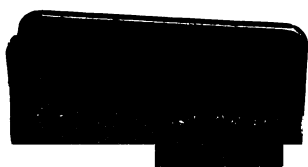
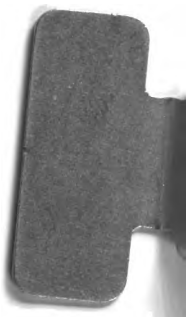
SPÉCIALITÉS

POUR BAPTÊMES, MARIAGES, FÊTES, CADEAUX

OBUS "BRAQUIER" EXPLOSIBLE — BOUQUETS EN DRAGÈSE

SURPRISES POUR DESSERTS — NOUVEAUTÉS

Envoi franco du Catalogue illustré (Téléphone 3)



MICHIGAN STATE UNIV. LIBRARIES



31293018399257